

Tasso, Torquato

La Jérusalem délivrée

Bd.: 1

Paris (1819)

P.o.it. 1018 u-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10758283-5

Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Daten systemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

Point M18. n-1

<36610720580011

<36610720580011

Bayer. Staatsbibliothek

P.O.V. 1018 ii - 1

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

3153

POUR L'ÉTRANGER,

SE TROUVE CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANS :

- A FRANCFORT [sur le Mein], Brœnner (Louis-Henri).**
- A TURIN, Ch. Bocca et Pic.**
- A NAPLES, Borel.**
- A GENÈVE, Manget et Cherbuliez, Paschoud.**
- A VARSOVIE, Gluschksberg et Comp.**
- A BRUXELLES, Lecharlier.**
- A MANHEIM, Artaria Fontaine.**
- A AMSTERDAM, Dufour (Gabriel).**
- A LISBONNE, Borel, Martin, Rey.**
- A MOSCOW, Saucet.**

*Cet ouvrage est imprimé avec les caractères de la
fonderie polyamatype de HENRI DIDOT, rue du
Petit-Vaugirard.*

LA JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR P. L. M. BAOUR-LORMIAN.

TOME PREMIER.



PARIS,
DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE.

1819.

40.2.



Au Roi.

Sire,

*L'Auteur à jamais célèbre de la
Jérusalem délivrée, persécuté jusqu'à son
dernier jour, mourut au pied du Capitole,
où l'attendait la Palme triomphale.*

*Plus heureux que lui, son traducteur,
qui s'est efforcé de reproduire dans notre*

langue quelques-unes de ses belles inspirations, reçoit le Prix le plus flatteur de ses travaux, lorsque VOTRE MAJESTÉ lui permet d'en déposer l'Hommage au pied du Trône où siège un Monarque appui des lettres & Restaurateur de nos libertés.

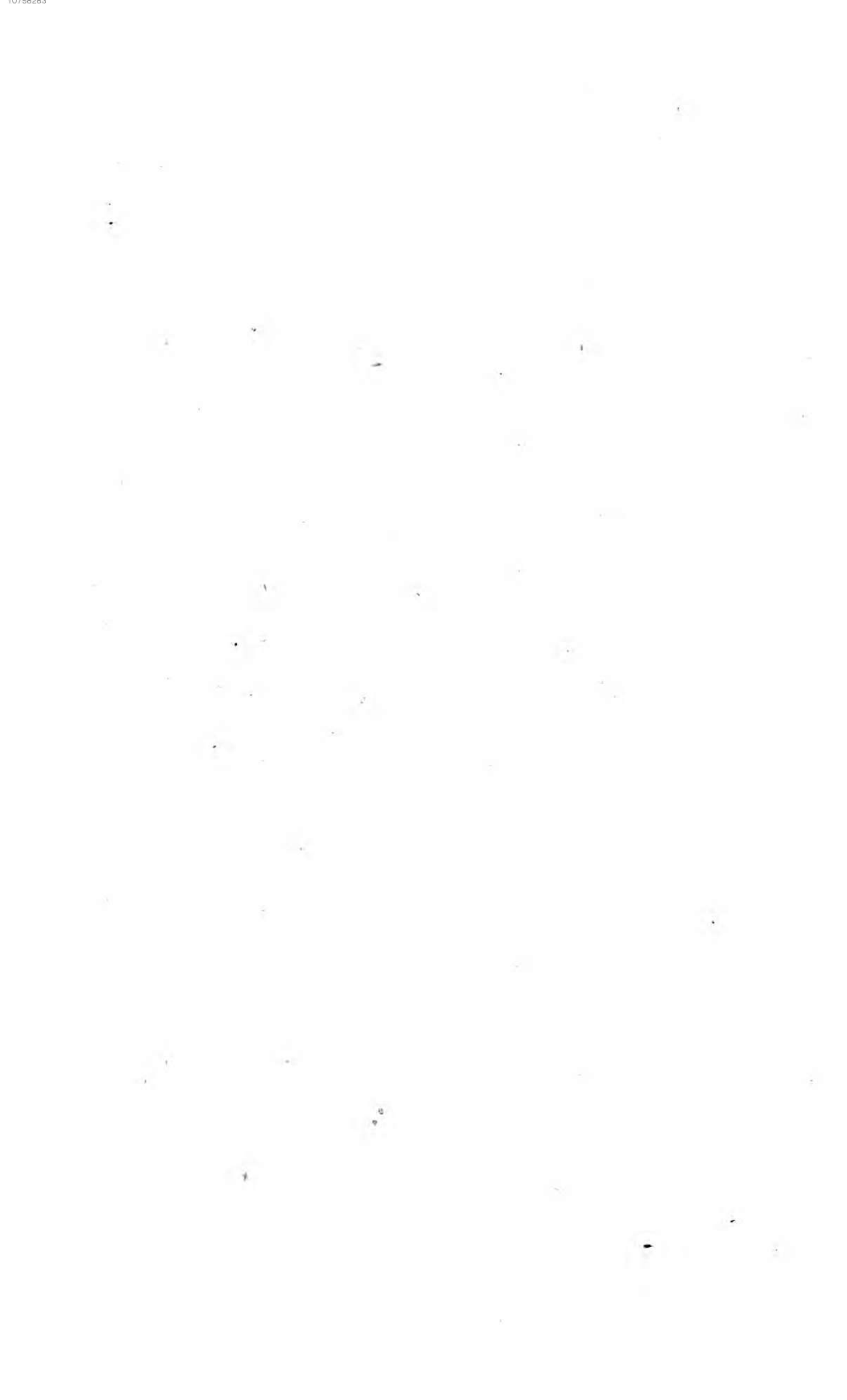
Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Le très-humble & très-obéissant
serviteur & fidèle sujet,*

Uxou-Lornian.





De Sene Del

Muller Sculp

TORQUATO TASSO.

Handwritten text at the bottom of the page, including the word "schen" and other illegible markings.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE TORQUATO TASSO. *

Χάρις δ' ἅπερ ἅπαντα τευ-
Χει τὰ μείλιχα θνατοῖς
Ἐπιφέρεισα τιμὰν,
Καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν
Ἐμμεναι τό πολλάκις (1^{re}. OLYMPIENNE.)

« Source des plus doux plaisirs des mortels,
« la poésie prête, par sa grâce, de la dignité
« aux discours, et souvent sait donner à la
« fiction toute l'autorité de la vérité. »

LA destinée particulière de chacun des membres de la société est un résultat nécessaire de la combinaison de deux élémens ou principes actifs, tantôt analogues, et tantôt opposés : nos facultés naturelles d'une part, et de l'autre les modifications diverses que leur impriment les circonstances dans lesquelles elles sont mises en action. On ne saurait bien apprécier les unes sans un examen attentif des autres. La biographie de tout homme célèbre doit donc présenter en quelque sorte

* Cette notice a été écrite par M. J. A. Buchon.

comme un tableau de l'histoire de l'époque où il a vécu. Cette vérité trouve surtout son application ici ; en effet la vie du grand poète * que nous nous proposons de faire connaître a été trop particulièrement soumise à l'influence des circonstances environnantes pour que nous puissions nous dispenser de jeter en commençant un coup-d'œil rapide sur les événemens qui avaient préparé le seizième siècle au milieu duquel il vécut.

Les dissensions civiles qui , au treizième et au quatorzième siècle , déchiraient le sein de toutes les républiques d'Italie (et chaque ville alors était une république) , bien loin de comprimer l'élan du génie , ne firent que lui donner une nouvelle-force. Le succès de la fameuse ligue lombarde avait exalté leur amour pour cette précieuse liberté dont on avait un instant pu craindre la perte , et toutes les âmes se trouvaient re-trempées. Aux vices dégradans de la servitude succédaient désormais les passions quelquefois désordonnées , mais toujours nobles , d'un mâle patriotisme. C'est au bruit de ces orages politiques qu'on vit naître trois hommes , Dante , Pétrarque et Bocace , qui illustrèrent le quatorzième siècle , et dont l'influence prodigieuse s'est étendue jusque sur les siècles qui suivirent. Tous trois , dévorés de l'amour de l'antiquité , s'élevèrent contre les vaines sciences de la philosophie scolastique , de la dialectique aristotélicienne , et de l'alchimie , sur

* Ainsi que M. Ginguéné , l'auteur de cette notice s'est servi principalement de la vie écrite par le laborieux Serassi. De Charnes , Fabroni , Tiraboschi , ont également fourni quelques matériaux.

lesquelles s'usaient toute l'activité du génie de leurs compatriotes. Tandis qu'ils créaient la langue de la prose et de la poésie, et l'ennoblissaient par leurs compositions sérieuses, ils ne cessaient d'encourager l'étude des grands modèles antiques.

Pétrarque surtout, par ses compositions latines, par ses voyages, ses lettres aux savans dispersés dans les divers pays de l'Europe, contribua très-efficacement à répandre les lettres latines. Quoiqu'il n'apprit le grec que très-tard, il ne s'en occupa pas avec moins de zèle que du latin; mais un événement depuis long-temps attendu, et que n'avait pu prévenir la faiblesse de ses gouvernans, la chute de l'empire grec et la prise de Constantinople par les Turcs (en 1453), en dispersant les savans grecs dans toutes les parties de l'Europe, vint ajouter une nouvelle force à la passion naissante des lettres. C'est un spectacle vraiment extraordinaire que de voir l'importance donnée alors aux langues anciennes. Les savans étaient employés dans les ambassades; les princes se faisaient les disciples des bannis de Constantinople; les flottes étaient employées à la recherche des livres latins et grecs, et le don d'un manuscrit rétablissait l'harmonie entre les souverains. L'imprimerie découverte, ainsi que toutes les autres inventions humaines, dans le moment où les besoins des hommes la réclamaient, contribua à répandre les sciences sur tous les points, en facilitant la possession des auteurs qu'on découvrait de toutes parts. Bientôt l'étude des langues mortes absorba le génie des écrivains, et les détourna

de conceptions originales. Pendant tout un siècle cette belle langue italienne , née d'un seul jet des cerveaux réunis de Dante , Bocace et Pétrarque , comme Pallas du front de Jupiter , ne fit que rétrograder et perdre de sa force. On eût dit que , fatiguée de l'effort prodigieux qu'elle avait fait en produisant à la fois ces trois beaux génies , la nature avait besoin de repos avant de créer les Arioste , les Tasse , et les autres grands écrivains du siècle suivant.

Le seizième siècle fut donc le siècle des commentateurs. Habitué à chercher le sens des choses et à comparer entre eux les jugemens déjà prononcés , les érudits s'accoutumèrent à n'avoir pas de jugement qui leur appartînt en propre : de là une excessive pauvreté d'idées. Il y eut bien quelques ouvrages écrits en latin ; mais , comme le dit M. de Sismondi (*Histoire des républiques italiennes*) , « ces auteurs réussirent à paraître comme des ombres dont l'antiquité était le corps. Le temps présent n'était que l'image du passé qu'on s'efforçait de rappeler , et cette vie réfléchie , où l'on ne sentait rien de spontané , avait la tristesse glacée de la mort qu'elle imitait. »

Le spectacle de tout ce qui s'est fait dans ce siècle pour l'érudition , et dans le siècle précédent pour la poésie et la langue , sans aucune protection et sans les encouragemens souvent funestes des puissances , doivent sans doute suffire pour faire estimer à sa juste valeur les services rendus aux lettres par le zèle remuant de quelques princes. Les lettres , ainsi que le commerce , de-

mandent la liberté , et non l'encouragement. Dante , Pétrarque , Bocace , ont précédé les Médicis , et les Mécènes couronnés du siècle suivant offrent un exemple suffisant pour désabuser les hommes de génie de chercher désormais d'autre appui que l'utilité de leurs mâles talens. Mais , au quinzième siècle , il était difficile d'échapper à cette protection. Des familles puissantes s'étaient élevées sur les ruines de la liberté de leurs concitoyens ; les républiques , enivrées de leur pouvoir , avaient fait des conquêtes , et refusaient aux pays soumis le partage de leurs droits ; l'esprit d'aristocratie avait remplacé la démocratie des siècles précédens. Tandis que dans une partie de l'Italie tout pliait sous le joug des nobles , des souverains plus puissans avaient fait plier sous eux et les nobles et le peuple. Les Médicis à Florence , les Gonzague à Mantoue , les Este à Ferrare , les Sforce à Milan , régnaient en souverains , esclaves eux-mêmes tour à tour de la France et de l'Allemagne. Tandis que les papes usaient avec licence d'une autorité usurpée qu'ils se faisaient pardonner par leur magnificence et leur amour pour les lettres , Naples , devenue le théâtre de guerres continuelles , armée d'un fer qui n'était point destiné à sa défense , combattait sous les étendards de l'étranger , toujours condamnée à vivre enchaînée , victorieuse ou vaincue *. Le couronnement de l'empereur Charles v à Bologne , en 1530 , mit fin

* Idée prise du beau sonnet de Filicaja :

Italia ! Italia ! o tu cui feo la sorte , etc.

à l'indépendance de l'Italie , et rattacha la couronne de Naples à la couronne d'Espagne. On peut dire que ce fut alors que l'Italie acheva d'exister. Cette influence funeste ne se fit pas cependant sentir sur-le-champ , et plus d'un grand homme vint encore déposer des lauriers sur la tombe où dormait la gloire de sa patrie. Charles v était déjà paisible possesseur de Naples , et la gouvernait par un vice-roi , lorsque Torquato Tasso naquit , onze
1544. ans après la mort de l'Arioste , le 11 mars 1544 , près de Naples , à Sorrento , séjour délicieux dont les poètes avaient fait la demeure des sirènes.

Bernardo Tasso , père de Torquato , était un homme distingué par le double talent de poète et d'homme d'état. Le poème d'*Amadis* , le recueil d'odes , de madrigaux et de sonnets , et les *Lettres poétiques et politiques* qui nous restent de lui auraient suffi pour lui assigner une place honorable parmi les écrivains du seizième siècle. Mais son plus beau titre au souvenir de la postérité sera toujours d'avoir été le père de l'auteur de *la Jérusalem délivrée*. Bernardo , qui était le secrétaire et l'ami du prince de Salerne , se trouva forcé , par les devoirs de sa place , de renoncer à faire lui-même l'éducation de ce fils chéri , et de la confier à un homme capable de le remplacer. Don Giovanni Angeluzzo fut choisi pour son gouverneur , et se montra digne de ce difficile emploi. Le jeune Tasso fit sous lui les progrès les plus rapides dans les langues latine et grecque ; et , à son retour à Naples , Bernardo fut surpris des progrès immenses de son fils. Les jésuites ,

introduits à Naples en 1551 , y ouvrirent aussitôt leurs écoles , et jouirent , dès leur origine , d'une haute réputation. Torquato leur fut envoyé ; il avait à peine sept ans : et cette discipline sévère ne fit qu'ajouter encore une teinte plus forte à son caractère naturellement grave et mélancolique. Il nous reste quelques lettres de lui qui prouvent combien son imagination avait été frappée alors de l'enveloppe mystique sous laquelle on lui présentait les dogmes d'un catholicisme que l'inquisition romaine , moins cruelle que l'inquisition d'Espagne , soutenait cependant par des lois si éloignées de l'esprit de l'Évangile et du christianisme des deux premiers siècles. Il serait possible que l'ébranlement communiqué dès ce moment à son cerveau ait produit plus tard ces terreurs religieuses qui vinrent agiter son âme ; tant les préjugés de l'enfance influent sur les idées à venir ! De quelle importance n'est-il donc pas de donner une éducation forte , et de préparer plutôt l'esprit à choisir un jour avec connaissance de cause que d'imposer le joug même de vérités sur lesquelles le temps doit assez nous éclairer !

Pendant trois années que Tasso resta chez les jésuites , il se fortifia dans les langues grecque et latine. Il s'était même mis en état de composer , à l'âge de dix ans , en prose et en vers dans sa propre langue , lorsqu'un événement politique , qui eut une influence puissante sur le reste de sa vie , vint interrompre le cours de ses études. Charles v. avait envoyé à Naples , comme vice-roi , don Pèdre de Tolède. Plus cruel encore que Men-

doze à Sienne , don Pèdre , par ses exactions et sa tyrannie , avait mis le nom espagnol en horreur. Sous prétexte de s'opposer à l'introduction du luthérianisme , qui , maître de l'Allemagne , commençait à prendre racine dans le Milanais et dans une grande partie de l'Italie , mais en effet pour pouvoir , à l'ombre du manteau de la religion , se débarrasser impunément des grands seigneurs contre lesquels il n'osait pas procéder à front découvert , don Pèdre de Tolède avait cherché à introduire l'inquisition espagnole à Naples. Il y avait bien déjà une inquisition en Italie qui venait successivement de porter au trône papal Clément VII et Paul III ; mais ses formes lentes et plus modérées ne se conciliaient pas avec l'impétuosité du fougueux Espagnol. Les Napolitains , qui , sous Ferdinand-le-Catholique , s'étaient opposés avec énergie à l'établissement de ce sanglant tribunal , ne montrèrent pas moins de courage et de fermeté dans cette dernière occasion. L'édit qui en fixait l'établissement fut déchiré partout où on le trouva : dans ce danger urgent le peuple et les nobles se réunirent , et , après avoir inutilement sollicité don Pèdre , résolurent d'envoyer des députés à Charles V. Leur choix s'arrêta sur don Placido di Sangro pour représentant de la bourgeoisie , et sur don Ferrante San Severino , prince de Salerne , dont Bernardo Tasso était le secrétaire , pour représentant de la noblesse. Le prince de Salerne , qui était le personnage le plus éminent du royaume , se trouva dans une position fort délicate : s'il n'acceptait pas la députation , il trahissait l'espoir de ses conci-

toyens qui l'avaient honoré de leur choix ; s'il acceptait , il s'exposait à toute la haine du vice-roi. Les deux hommes en qui il avait le plus de confiance , Bernardo Tasso et Vincenzo Martello , lui donnaient des conseils opposés sur le parti qu'il devait prendre. Martello l'engageait à ne pas accepter au nom de l'intérêt personnel ; Bernardo * fit parler la gloire , et le prince se détermina pour son avis.

Grâce à la fermeté du peuple et de ses ambassadeurs , Charles v fit donner ordre à son vice-roi de ne plus songer à l'introduction de l'inquisition. Don Pèdre , irrité contre les Napolitains , redoubla de cruauté envers eux. Il se défit des uns par les échafauds , des autres par les assassinats. Le prince de San Severino , voyant désormais l'impossibilité d'obtenir justice de l'impitoyable Charles v , dont un homme tel que don Pèdre était toujours sûr de se concilier la faveur , ne vit de ressource pour son pays et pour lui-même que dans la protection du roi de France. Il se démit donc des fiefs qu'il tenait de la couronne , et se rendit près de Henri II , à Paris , accompagné de Bernardo , qui voulut partager toutes les chances de sa fortune. Ce fut là l'origine de tous les malheurs de Torquato ; ce fut là ce qui le força ensuite à dépendre du sourire des princes , et à mettre son génie aux gages d'un protecteur ignorant et froid , qui osait mesurer, critiquer, régler ou approuver l'essor du génie

* On peut voir ces deux discours dans un dialogue intitulé *Gonzaga* , composé long-temps après par Torquato , et qui lui suscita beaucoup de persécutions.

dont sa faible vue ne pouvait calculer la hauteur. Si le Tasse fût né dans les rangs obscurs de la société, sans rien perdre de son génie, il eût pu peut-être conserver son indépendance; mais, sorti d'une famille noble*, il lui fallut, pour ne pas se montrer indigne de son origine, user sa vie dans les palais des grands. Dépouillé de sa fortune, et privé, par le mauvais succès des armées françaises, de l'espoir de rentrer jamais dans son pays, Bernardo, réduit à la dot de sa femme, chercha dans la poésie et dans l'éducation de ce fils chéri 1554. le remède à tous ses maux, et fit venir Torquato à Rome.

Porzia de' Rossi, mère de Torquato, qui ne s'était encore jamais séparée de son fils, fut retenue à Naples par sa santé et par les difficultés sans nombre que lui suscitèrent l'avidité de ses parens et la persécution des ennemis de son mari. Peu de temps après le départ de son fils elle succomba à ses chagrins. Le souvenir de cette première séparation, qui devait être suivie d'une séparation éternelle, dictait, plus de vingt ans après (en 1578), à son fils errant et persécuté l'ode mélancolique (*O del grand' Apennino*), qu'il ne put terminer. Nous la citerons plus tard.

Les parens de Porzia s'autorisèrent de ce voyage à Rome pour le priver de la succession de sa mère, en

* Ses ancêtres paternels étaient originaires de Bergame, où ils tenaient le premier rang. Sa mère était liée aux princes de Gambacorta et d'Avellino. Une branche de sa famille, passée en Allemagne, fut la souche de la famille de Taxis, si noblement représentée aujourd'hui par l'aimable et belle princesse de ce nom.

alléguant qu'il s'était soumis à la peine portée contre les rebelles pour s'être rendu à douze ans près de son père. La crainte des armées de Philippe II, qui avait ordonné au duc d'Albe de marcher contre Paul IV, engagea Bernardo à s'éloigner précipitamment de Rome : il savait bien qu'il ne devait pas plus compter sur l'humanité du duc d'Albe que sur celle de don Pèdre. Le duc d'Urbain lui offrit un asile, à lui et à son fils, à Pesaro ; et le jeune Tasse y devint le compagnon des études grecques et mathématiques du duc d'Urbain, qui ne perdit jamais le souvenir de cette liaison d'enfance.

L'académie vénitienne venait de se fonder. Ambitieuse d'illustrer son début par quelque ouvrage qui la fît connaître, elle fit proposer à Bernardo de devenir un de ses membres, et de confier à Paul Manuce, un autre de ses membres, l'impression du poëme d'*Amadis*, poëme auquel Bernardo travaillait depuis longtemps, et qu'il venait enfin de terminer. Bernardo se rendit à Venise, et, dès son arrivée, fut nommé secrétaire de l'académie, avec un salaire proportionné à son emploi et à ses grands talens. Cette nomination honorable décida Bernardo à se débarrasser enfin du joug pesant de la servitude des princes, qu'il avait supporté pendant quarante ans, et à consacrer le reste de sa vie à l'étude des lettres et au succès du corps qui venait de l'adopter pour chef. Son fils, qu'il fit venir près de lui, fut chargé de recopier les poëmes de son père ; et, bien préparé à la connaissance de la littérature et de la saine philosophie par la lecture répétée de Platon et

de Dante , dont il ne s'était jamais séparé , trouva dans cet exercice un moyen de se familiariser avec les beautés de détail de sa langue. Pour mieux les posséder encore , il fit son étude particulière de Dante , Pétrarque et Boccace. On a vu , dans des bibliothèques d'Italie , des éditions de Dante et de Platon chargées de notes marginales de sa main. Les ouvrages qu'il publia ensuite montrent assez avec quelle attention il avait médité sur ces deux grands génies. Cependant , voyant par lui-même combien peu la poésie contribuait à mettre à l'abri des révolutions et du besoin , Bernardo résolut de faire embrasser à son fils une profession plus sûre et plus lucrative , la profession du barreau , à laquelle semblaient l'avoir assez bien préparé ses études précédentes ; et il
1560. l'envoya à Padoue pour y commencer un cours de jurisprudence.

Aujourd'hui que l'esprit philosophique est venu jeter un nouveau jour sur les institutions humaines , et que la connaissance de ce qui est se trouve inséparablement rattachée à la connaissance critique de ce qui doit être ; aujourd'hui que des rapports communs , inaperçus pendant si long-temps , ont été découverts entre toutes les sciences , et que , réduites à des élémens plus simples , la jurisprudence nationale et la jurisprudence comparée sont devenues une des branches de la philosophie , un homme doué d'un esprit assez étroit pour traiter de frivole une pareille étude serait sans doute incapable aussi d'atteindre à la hauteur de vues nécessaires à un grand poëte. Il en était tout autrement au seizième

siècle. Ainsi que bien d'autres études, l'étude du droit romain, tel qu'il était professé alors, n'était qu'une science de mots, une vaine érudition de pédant. Le droit canonique et les décrétales seules en formaient la base. Pétrarque, cet homme au-dessus de son siècle, n'avait-il pas été également rebuté de l'aridité de pareilles recherches ? « Par vos commentaires, » écrivait-il à Cino de Pistoie, célèbre jurisconsulte, son maître et son ami, « par vos commentaires, vous avez tout perverti ; vous avez des commentaires sur des commentaires, et chaque jour de nouveaux légistes ajoutent à l'obscurité de ces épaisses ténèbres. A force de vouloir expliquer tout, ils ont rendu tout inintelligible. » Nous ne devons donc pas être étonnés d'entendre dire que des hommes, d'ailleurs si supérieurs dans les autres branches de la philosophie (et on ne peut être grand poète sans être grand philosophe), aient été cependant obligés d'abandonner l'étude du droit ; et si, brûlés d'un noble désir d'être utiles au monde, ils se sont écriés avec Damis, dans *la Métromanie* :

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
L'ancre de la Chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte ; et mes talens, voués à l'infortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais, l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.

La fraude impunément , dans le siècle où nous sommes ,
Foule aux pieds l'équité si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit solide et généreux
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ;
Pour client , la vertu ; pour lois , la vérité ;
Et pour juges , mon siècle et la postérité.

Le gouvernement constitutionnel a rendu à l'avocat le rang qui lui était dû , en donnant à ses travaux une base et un but plus nobles. L'ignorance du temps seule a pu empêcher le Tasse de voir ainsi les choses. Pétrarque , qui méprisait les études juridiques comme peu propres à former un honnête homme , et le Tasse lui-même , ont assez prouvé ensuite , par leurs excellens ouvrages philosophiques en prose , combien ils étaient loin de dédaigner la science qui fait le mieux sentir à l'homme sa dignité naturelle. Torquato étudia donc , même avant son cours de philosophie , le droit romain , le droit canonique et les décrétales , avec l'effrayante suite des in-folios des commentateurs ; et le fruit , non pas de ces pénibles travaux , mais des méditations plus agréables de ses momens de loisir pendant dix mois , fut le charmant petit poëme de *Renaud*. Heureuse et féconde imagination , que n'avaient pu refroidir de si tristes occupations !

Ce poëme , traduit trois fois en français , ne l'a jamais été d'une manière supportable. Bien traduit , il serait loin d'être sans agrément.

Bernardo , informé que son fils négligeait les lois pour

la poésie , refusa d'abord son consentement à l'impression du *Rinaldo* ; mais à la prière de ses amis son cœur paternel se laissa toucher , et il lui permit de suivre désormais sa vocation. Torquato n'avait pas encore dix-huit ans lorsque son poëme fut mis au jour. L'envie , que n'avait pu encore éveiller le bruit de son premier triomphe , lui permit de jouir de sa gloire tout entière. On ne pouvait se lasser d'admirer cette élégance de style, cette pureté de goût , cette chasteté même d'imagination dans un aussi jeune homme. La préface de *Rinaldo* montre déjà une étude des vrais principes de la composition qu'on rencontrerait à peine dans un seul écrivain de la même époque. Les pédans , qui avaient offert un culte à Aristote , ne pouvant concevoir l'immense succès de l'Arioste qui avait secoué si hardiment toutes les règles du Stagyrite , ne virent d'autre moyen , pour se guider à l'avenir dans leurs critiques des poëmes d'une semblable nature , que de regarder ce genre comme nouveau , et de tirer sur-le-champ de ce poëme des règles à appliquer invariablement à tous les poëmes de chevalerie qui viendraient ensuite. Par ce moyen l'Arioste obtint dans son genre toute l'autorité d'Aristote dans les autres genres. Torquato , dont le génie précoce s'élevait au-dessus de ces esprits étroits , étudia à la fois Aristote et la nature , et se fit des règles dérivées de l'essence même des choses : il fallait sans doute du courage pour une telle indépendance. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans sa préface : « Je ne pense pas qu'on me blâme de m'être un peu écarté de la voie frayée par les

modernes pour me rapprocher un peu des anciens. Je ne m'astreindrai pas cependant à suivre les règles sévères posées par Aristote , règles qui souvent rendent fastidieux des poèmes qui eussent plu sans elles. Je ne prendrai que celles qui m'ont paru contribuer à l'agrément des lecteurs , comme , par exemple , d'entremêler quelques épisodes à la narration principale , de se dépouiller du rôle de poète , et de mettre le récit dans la bouche de ses personnages ; de faire en sorte que les reconnaissances et la péripétie naissent nécessairement et vraisemblablement du fond du sujet , et que les mœurs et les discours soient fidèlement représentés. Je désirerais être jugé par des lecteurs qui ne fussent ni des disciples superstitieux d'Aristote , ni des admirateurs exclusifs de l'Arioste. Tandis que les uns ne m'excuseraient pas d'avoir laissé de côté la peinture des mœurs antiques pour les représentations des mœurs d'aujourd'hui , les autres ne me blâmeraient pas moins de n'avoir pas , comme dans le *Roland furieux* , commencé tous mes chants par des préambules plus ou moins liés au sujet. Ils ne veulent pas considérer que , l'Arioste traitant un sujet complexe , et coupant fréquemment la narration d'un fait pour passer à un autre , il était nécessaire que , pour fixer l'attention du lecteur , il présentât un tableau succinct des sujets qu'il allait développer , et liât ainsi ce qu'il avait dit à ce qu'il allait dire. Mais moi , qui ne me propose de raconter que les hauts faits d'un seul héros , et qui ai lié ensemble les fils divers du tissu d'une action unique , je ne vois pas

quelle raison m'obligerait à l'imiter. » On aperçoit déjà ici le commencement de la guerre qu'il prévoyait avoir à soutenir contre les vaines subtilités des pédans de son siècle. Voici l'analyse du *Rinaldo*.

La Renommée , qui répétait au loin la valeur déployée par Roland contre les Sarrasins déjà battus dans plusieurs rencontres , semblait faire à son cousin Renaud un reproche de son oisiveté. Renaud veut enfin rivaliser de gloire avec Roland ; il saute sur un cheval armé que le hasard lui présente ; il pousse son coursier à l'aventure , et arrive dans la forêt des Ardennes. Un vieillard se présente à lui , et , par le tableau même des dangers qu'il lui prédit , l'excite à chercher à se rendre maître d'un célèbre cheval qui avait autrefois appartenu au fidèle Amadis de Gaule , et qui depuis sa mort était resté enchanté dans une caverne , sans pouvoir jamais être dompté que par un chevalier issu du sang d'Amadis. Le vieillard n'était autre que le bon Maugis déguisé , Maugis le plus célèbre enchanteur de son temps , et qui s'intéressait à la gloire de son jeune parent. Renaud , enflammé par ce récit , avait déjà pénétré dans la forêt , lorsqu'il aperçoit une jeune chasseresse , que chacun s' imagine aisément devoir être l'héroïne du poëme. C'est en effet Clarice , fille du roi de Gascogne. Le jeune Renaud décline son nom ; mais qu'on juge de sa honte lorsqu'il s'entend dire à lui-même que ce nom est encore inconnu des belles. Cependant , pour l'éprouver , on veut le faire combattre avec les chevaliers de la suite de la princesse. Renaud tue les uns , renverse les autres ,

enfonce le gros de la troupe avec le tronçon de sa lance, assomme celui-ci d'un coup de poing, et termine la bataille en lançant un des combattans à la tête des autres. On conçoit bien qu'animé par un tel combat, le jeune héros s'enhardit bientôt; il va même jusqu'à oser parler de sa flamme. Clarice feint de ne pas l'entendre, et cherche à se cacher à elle-même l'amour qu'elle ressent déjà. Ici Torquato, à dix-sept ans, fait une petite digression sur l'amour et la feinte sévérité des dames, qui ferait croire que les dames de Padoue avaient bien voulu contribuer à l'expérience de notre écolier en droit.

Renaud fait ses adieux à Clarice, et court la mériter par ses exploits. Après s'être concilié l'amitié de l'Espagnol Isolier en l'écrasant à moitié sous une roche énorme qu'il lui lance, ils conviennent tous deux d'aller à la recherche du cheval enchanté. Bayard, ce fameux cheval, se présente à leur vue. Après avoir mis Isolier hors de combat, il s'apprêtait à briser les os de Renaud par une ruade, mais Renaud trompe son effort.

« * L'horrible choc alla briser, abattre un chêne sé-

* Non perciò i piedi a ferir vanno invano,
Ma grossa quercia, e tant'entro sotterra
Ascosa, quanto sorge alta dal piano,
E' da lor colta, rotta, e posta a terra.
Rinaldo quei coll'una, e l'altra mano,
Pria, che gli tiri a se, gli stringe, e afferra,
Cerca Bajardo uscir di questo impaccio,
Ma troppo è forte del nemico il braccio.

Muove indarno le gambe, indarno ancora
Per morderlo ver lui la bocca volta,

culaire , dont les fortes racines s'enfonçaient autant dans la terre que sa tige orgueilleuse s'élançait vers les cieux.

« Profitant du moment où Bayard retire ses pieds , Renaud les saisit de ses deux mains et les tient étroitement serrés. Le cheval s'efforce de se débarrasser ; mais son ennemi a les bras trop vigoureux ; il cherche en vain à dégager ses jambes, en vain il essaie de mordre le chevalier ; en vain il s'agite, bondit , souffle, et hennit de fureur. Cette espèce de lutte dura long-temps ; enfin, faisant un dernier effort , employant encore plus l'adresse que la force , le digne fils du valeureux Aymon étendit à terre ce cheval indomptable.

« De même que la mer qui se montrait d'abord furieuse et menaçante s'apaise tout à coup , et devient calme et tranquille , de même Bayard , dont l'aspect inspirait auparavant la crainte et la terreur , actuelle-

Si crolla indarno , e s'alza , e sbuffa , e fuora
Sparge annitrendo l'ira dentro accolta.
Durò tal zuffa lungo spazio d'ora ,
Con gran vigore alfin , con forza molta ;
Ma con arte maggior a terra il pone
L'alto figliuol del valoroso Amone.

Siccome il mar , che dianzi alto fremendo ,
Orribil si mostrava , e minaccioso ,
L'aspro sdegno , e 'l furor poi deponendo ,
Or tranquillo , ed umil giace in riposo.
Così il destrier , che prima era tremendo ,
Ed in vista crudele , e spaventoso ,
(Tocco il suol poi) si sta placido , e cheto ,
Ma serba dell' altier nel mansueto.

(*Canto secondo.*)

ment qu'il a touché le sol , est doux et soumis , mais conserve dans sa douceur même quelque chose de fier et d'altier. »

La traduction de M. Cavellier , dont je tire ce morceau , quelque médiocre qu'elle soit , ne l'est pas assez cependant pour faire disparaître toute la beauté de l'original.

Renaud s'en allait fort tranquillement , lorsqu'il se sent assener un vigoureux coup d'épée sur la tempe. Cette salutation étonne un peu le paladin : mais , avant que l'autre ait eu le temps de récidiver , il est renversé de son cheval. Relevé par Renaud , il lui avoue qu'il l'avait pris pour un autre. Ce chevalier , qui perdait ainsi son temps à se faire battre , était envoyé à Charlemagne par Francarde , roi d'Arménie , pour lui demander la main de Clarice , dont il avait vu le portrait dans un temple enchanté , et lui signifier qu'en cas de refus il ne manquerait pas d'aller attaquer l'empereur français.

La conquête de la lance enchantée de Tristan ne console que faiblement Renaud. Furieux et désespéré des prétentions de Francarde , à peine avait-il fait quelques pas sur les bords de la Seine avec son ami Isolier , qu'il aperçoit venir à lui une foule de belles personnes au milieu desquelles s'avanceit Gallerane , épouse de Charlemagne , et près d'elle la belle Clarice , l'unique objet de son amour. Cette vue excite encore sa passion ; il ne peut résister à l'idée qu'un autre posséderait ce chef-d'œuvre de beauté ; et , de crainte de tout événement ,

il se résout à s'en assurer provisoirement la possession. Les cent chevaliers qui protègent les deux princesses tombent devant les deux paladins comme le blé sous la faucille. Pendant ce temps les deux princesses, qui ne connaissent pas nos héros, se trouvent dans un état assez embarrassant, très-bien décrit par la comparaison suivante :

« * Lorsque dans les sables brûlans de la Libye une troupe de bergers, secondée par des dogues fidèles, vient aux prises avec des lions furieux que la faim excite au carnage, et que cet horrible combat ensanglante au loin la plaine, le troupeau timide, saisi de frayeur, se resserrant entre ses défenseurs et des fossés peu profonds, n'ose ni fuir, ni rester en place ; l'un et l'autre parti lui paraissent également périlleux : de même les nobles

* Come allor, che nell' arsa, ed arenosa
Libia stuol di pastori, e di molossi,
Viene a battaglia orrenda, e sanguinosa,
Con due leon da fame a predar mossi
Si duol la gregia timida, e dubbiosa,
Tra pastoral ripari, e brevi fossi,
Nè sa fuggir, nè star, che la paura,
Di fuggir, o di star, non l'assicura.

Così dipinte di color di morte,
Triste, e sospese, e sbigottite stanno
Le belle donne, e nelle facce smorte,
Gl'interni affetti loro espressi elle hanno
E come varia del pugnar la sorte,
Varia la tema in lor, varia l'affanno,
E come vario il duol, varia il timore,
Dipinge il volto ancor vario colore.

(*Canto quarto.*)

dames , pâles , tremblantes , hors d'elles-mêmes , changeant de couleur et de visage suivant les diverses chances du combat , et laissent voir , sur leurs figures , les craintes , les angoisses , la douleur , tous les mouvemens enfin dont leurs âmes sont successivement agitées. »

Mais bientôt Renaud , vainqueur , s'avance fort poliment près de Gallerane , s'excuse sur l'invincible pouvoir de l'amour , de la grossièreté qu'il commet en lui enlevant Clarice : cela fait , sans attendre la réponse de la reine , il la congédie , et emmène la princesse qui ne cède et ne résiste qu'à demi.

« * Clarice laisse errer complaisamment sa vue sur son amant , avec un sentiment dont la vivacité est tempérée par la pudeur. Celui-ci se plaît à la considérer à son tour , et ses regards se fixent tantôt sur ses traits délicats , tantôt sur l'ivoire de son beau sein. . . . »

On conçoit bien qu'une telle contemplation de la part des deux amans ne laisse pas que de troubler un peu leur jugement. Le paladin était jeune , Clarice était belle , le gazon épais ; l'honneur de la princesse était en grand danger ; déjà plus audacieux..... Mais voyez quel beau temps que le temps des magiciens et des fées ! Angélique avait échappé à un danger non moins pressant à l'aide d'un anneau qui la rendait invisible ; mais

* La giovinetta il su' amator rimira
Soavemente , e con pudico affetto ,
Ed egli in lei gli occhi bramosi gira
Or nel bel volto , or nell' eburneo petto.
(*Canto quarto.*)

Angélique était une coquette , et Clarice était si bien née , qu'elle n'aurait pas eu la présence d'esprit de se servir d'un pareil anneau. Heureusement Maugis ne perdait pas de vue son cher cousin ; il lui apparaît sous la forme d'un guerrier aux armes noires. Bayard, effrayé, renverse son maître.

« * Pendant que Renaud s'emporte et s'agite , l'étranger frappe la terre de sa lance : elle s'entr'ouvre à l'instant , se sépare , et permet à l'œil de plonger dans ses profonds abîmes. Le sol se fend avec une détonna-

* Mentre Rinaldo ancor vaneggia, ed erra,
Lo stranier colla lancia il terren fiede,
Ed ecco, che quel s'apre, e si disserra,
Sicchè fino al suo fondo in giù si vede.
Con spaventoso suon s'apre la terra,
Ch' al forte incanto la natura cede,
E fuor (nuovo miracolo tremendo !)
N'esce tosto, sbalzando, un carro orrendo.

Tirano il carro quattro alti destricri,
Tinti la bocca di sanguigna spuma,
Più della notte istessa oscuri, e neri,
Cui dalle nari il foco accolto fuma,
Cui similmente i torvi occhi severi
Di furor fiamma orribilmente alluma,
Che col rauco annitrir, col fiero suono
De' piedi, imitan la saetta, e' l tuono.

Pose su questa orribile quadriga
L'incognito guerrier la donzeletta
Pallida, e tramortita, e poscia auriga
Egli medesmo fu della carretta.

(*Canto quarto.*)

tion épouvantable ; la nature obéit à la force de l'enchantement ; et tout à coup , ô merveille inconcevable ! s'élance de ce gouffre un char horrible traîné par quatre chevaux énormes aussi noirs que l'ébène. Leur bouche est teinte d'une sanglante écume ; de leurs naseaux s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée ; dans leurs yeux hagards étincelle la fureur : leurs hennissements , le bruit de leurs pieds , imitent la foudre et le tonnerre. Le guerrier inconnu pose sur cet effroyable quadriga la jeune princesse , pâle , à demi-morte , et disparaît en un instant. »

En courant après le ravisseur de sa maîtresse , Renaud rencontre un jeune berger , nommé Florinde , qui lui raconte ses aventures. C'est là ce qui a fourni à Guarini le sujet de ce charmant récit de la scène 1^{re} , acte 2 , de son *Pastor fido*. Comme Torquato , Guarini a établi un prix pour celle qui *più grato il baccio porge* ; comme Torquato il a peint son amant se déguisant en jeune fille pour se mêler à la danse , et rivaliser aussi pour le prix du baiser. Guarini fait donner le prix du baiser à son héros , Torquato fait reconnaître et bannir le sien. Renaud décide le berger à se consoler , et à faire route avec lui. Chemin faisant on annonce à Florinde qu'il est fils de roi , ce qui doit l'engager à ne pas désespérer d'obtenir sa maîtresse , qui l'avait dédaigné quand il n'était que simple berger. Tous deux se rendent au camp de Charlemagne ; et Florinde , après s'être fait armer chevalier par l'empereur , se joint à Renaud pour proposer un défi aux autres chevaliers. Renaud les renverse tous , à l'ex-

ception de Rolland , qu'il connaît sans en être connu. Les deux cousins , après un combat terrible dont les succès sont partagés , sont enfin séparés par Charlemagne ; et Renaud , toujours inconnu , vole à d'autres aventures. Le jeune Tasse , tout plein de son Ovide , a placé dans son septième chant une imitation , et presque une traduction de la fable de *Céphale et Procris*. La fin de ce chant , et le commencement du suivant , sont un cadre choisi par Torquato pour pouvoir donner ses premiers éloges à Alphonse II et à sa sœur Lucrèce : on ne sait pourquoi ceux de ses compagnons d'étude qu'il loue ici se trouvent n'être tous que des princes ou seigneurs.

Une barque enchantée les reçoit ensuite et les transporte près d'un pavillon au milieu duquel s'élève la statue de Clarice. Le roi Francarde , qui l'adorait , lui faisait rendre en ce lieu un culte divin. Florinde expédie le roi païen , tandis que Renaud dissipe le reste de ses troupes qui venaient au secours de leur maître , et , cela fait , s'empare de la statue de sa maîtresse , qu'il suspend à la selle de son cheval. La belle Floriane , princesse de Médie , était alors à se promener près de là avec sa suite. Apercevant de loin les deux paladins , elle leur fait proposer de rompre une lance avec ses chevaliers , qui , de leur côté , sont assez satisfaits de se signaler sous les yeux de leurs belles. La manière élégante avec laquelle les deux chevaliers mettent toute sa troupe hors de combat , et la jolie figure de Renaud , dont un coup de lance vient de briser la visière , gagnent en un

instant le cœur de la sensible Floriane ; elle voit bien que , sous l'égide d'un tel héros , ce n'est plus pour sa vie qu'elle aura désormais rien à craindre. Alamani, dans son *Avarchide* , avait calqué le siège de Bourges sur le siège d'Ilion ; le Tasse , en peignant les amours de Floriane , a cru devoir aussi les calquer sur les amours de Didon. Les grandes passions ne lui étaient encore connues que par les descriptions des poètes , et le monde était un livre dans lequel il n'avait pas eu le temps de lire. On trouvera ici une copie presque littérale de Virgile : le chantre Iarbe est remplacé pendant le repas par le chantre Musée , qui , à son exemple , raconte les événemens de l'âge d'or et les amours des dieux et des déesses. La sœur Anna devient la nourrice Elidonia. Comme Énée avait raconté ses exploits , il faut que Renaud raconte les siens à son tour ; enfin les songes de la nuit , les tourmens du jour , les conseils de la confidente , tout est tiré de Virgile. Le dénouement devait être à peu près de même , et Floriane cède comme a cédé Didon. « * Vénus sourit du haut de l'Olympe , et épuisa sur eux la coupe du bonheur. Peut-être en ce moment porta-t-elle envie à leurs plaisirs , et aurait-elle volontiers échangé son immortalité pour le sort de Flo-

* Rise Venere in cielo , e i suoi dilette
Versò piovento in lor larga , e cortese ,
E forse del piacer de' giovinetti
Subita , e dolce invidia il cor le prese ,
Talchè quel giorno il suo divino stato
In quel di Floriana avria cangiato.

(*Canto nono.*)

riane. » Un songe avait enlevé Énée à Didon , un songe enleva Renaud à Floriane. Des chevaliers qu'elle envoya contre lui , une partie fut détruite ; une autre s'empressa de se sauver pour annoncer ce fâcheux incident à leur maîtresse.

Floriane , furieuse , prend le parti de se poignarder ; mais , par le conseil d'une bonne magicienne , elle se décide à faire ce qu'on ferait aujourd'hui en pareille occasion..... se consoler.

Une tempête qui survint fut bien près de venger Floriane. Le vaisseau qui les portait est brisé : Florinde est jeté par les vagues sur un autre bord. Presque tout le reste de l'équipage est submergé. Renaud lutte longtemps contre les vagues ; heureusement pour lui que pendant son séjour auprès de Floriane il ne lui avait pas été fort nécessaire de s'embarrasser continuellement d'une vaine armure : le héros , en équipage de boudoir , échappa plus aisément aux flots , et parvint à nager jusqu'au rivage , où un bon châtelain l'accueille et lui donne des armes pour continuer sa route. A quelques jours de là il rencontre un étranger monté sur son fidèle Bayard , couvert de ses précieuses armes qui avaient été vendues par un des matelots du vaisseau naufragé. Renaud réclame ses armes , son cheval et sa statue ; l'autre les refuse. Un coup de lance en fait raison. Renaud alors reprend ses armes et son coursier ; et comme son écu était en assez mauvais état , il s'empare de celui du chevalier battu , sur lequel était gravée , avec un travail exquis , l'image d'une jeune fille. Renaud con-

naît trop le prix des réalités pour faire la moindre attention au portrait peint sur l'écu dont il se rend maître ; et c'est cette inattention qui doit le plonger dans de grands malheurs. Le paladin se rend à la cour de Charles pour s'y couvrir d'une nouvelle gloire. Griffon veut le forcer à céder la palme de la beauté à la dame de ses pensées. Renaud , qui ne sait pas encore que Clarice est la dame dont il s'agit , lui prouve qu'il a tort en le battant. Clarice , humiliée , et s'imaginant que Renaud la sacrifie à la beauté dont il porte l'image sur son bouclier , l'accueille très-froidement. Celui-ci , qui , pour avoir été un peu infidèle , n'en aime pas moins Clarice , cherche à dissiper ses craintes , et , pour mieux y réussir , il veut engager la belle Alde , leur confidente commune , à préparer la réconciliation. Précisément au moment où , dans le bal solennel donné par Charlemagne , il allait lui faire son invitation pour la danse , Anselme , un Mayençais , se présente pour obtenir la même faveur. Ce Mayençais , un peu insolent de son naturel , (ainsi que les membres de sa famille sont communément représentés dans les romans de chevalerie) le somme , d'un air dédaigneux , de retirer son invitation *. Renaud refuse. Anselme , qui , pour son malheur , a trop bonne mémoire , se rappelle certain propos tenu contre Béatrix , mère du paladin , et dont sa bravoure , déployée en champ

* Dans un dialogue en prose qui a pour titre , *il cavaliere amante e la gentildonna amata* , Torquato revient sur ce grave sujet d'une invitation de danse faite par deux cavaliers à la fois : ce dialogue est digne , pour le raffinement précieux des idées , de tenir sa place dans le roman de l'*Astrée* , qui faisait les délices de nos grands'mères.

clos , avait dû cependant lui prouver la fausseté ; et , emporté par sa colère aveugle , il s'écrie : « * Si un vil « bâtard a tant d'audace , que serait-ce donc s'il était « mon égal ? » Ce terme malhonnête , et peut-être peu vrai au fond , échauffe Renaud : on se fâcherait certainement à moins. Sans plus de façon , de la main gauche il saisit Anselme à la gorge , le serre fortement , et de la droite le frappe de son poignard , et le rejette sans vie à ses pieds.

Ce petit incident trouble un peu la danse. Charlemagne , irrité de ce manque de politesse , bannit de sa présence le paladin irascible.

Depuis plus de dix jours il errait au hasard , s'abandonnant à sa douleur , lorsqu'il est tiré de sa stupeur par la vue d'un cavalier qui combattait contre un grand nombre d'hommes armés. Il vole à sa défense , et retrouve dans ce guerrier son ami Florinde. L'apparition de cet ami , qu'il croyait mort , frappe son esprit d'une terreur subite ; et ce héros , qui eût bravé des bataillons entiers , tremble de tous ses membres à la vue de ce qu'il prend pour une ombre. Florinde parvient , non sans peine , à le faire revenir de cette sueur froide que causaient toujours aux braves d'autrefois les ombres fantastiques de la nuit , ou les rêves de leur imagination exaltée. Florinde se rencontre là tout-à-fait à point ; car , à ce moment , on vient leur annoncer que le grand

* Se tant 'osa un vil bastardo ,
Che poi sarebbe se mio pari ei fosse?

(*Canto undecimo.*)

Mambrin , dont toute l'Asie reconnaît la puissance , est venu sur mille vaisseaux , guidé par son amour violent pour Clarice , qu'il a en effet enlevée. Un batelier s'offre à les conduire à l'autre rive , sur laquelle campe l'armée de Mambrin : ils acceptent ; et le prétendu batelier leur fait présent d'armes enchantées. On n'a pas besoin de dire que ce faux batelier est le même Maugis qu'on retrouve toutes les fois qu'on en a besoin. La bataille la plus violente s'engage. La muse, invoquée dans les règles, ne manque pas d'inspirer le jeune auteur. L'armée ennemie est rompue , écrasée , détruite ; les chefs sont déjà tous expirans ; en dépit de son armet , Mambrin expire sous le bras de Renaud , et , pour que l'affaire soit plus tôt terminée , Maugis souffle l'esprit de vertige sur les soldats de Mambrin , qui , comme les guerriers nés des dents du serpent de Cadmus , tournent leurs armes homicides les uns contre les autres. Cependant , débarrassé des Sarrasins , Renaud vole vers Clarice , la prend galamment en croupe , et la conduit à un palais construit par Maugis au pied de la colline voisine. Maugis , qui était non-seulement grand magicien , mais aussi grand philosophe , les engage à profiter du moment présent , et à ne pas exposer leur union à de nouvelles chances. « * Puis donc , leur dit-il , que l'instant semble favorable , unissez-vous par les doux nœuds d'un heu-

* Dunque or , che'l tempo par , ch' a ciò v'invite ,
Con laccio maritale in un v' unite.

Nè rimanghiate già perchè lontani ,
Ed ignari ne fian vostri parenti ,

reux hyménée. Ne soyez pas arrêtés par vos parens et l'impossibilité de les consulter ; ce sont là des considérations frivoles , hors de saison , et qui n'ont d'empire que sur les âmes vulgaires. L'être suprême , dont la main toute-puissante forma les cieux et les élémens , n'exige , en pareille circonstance , que le consentement mutuel de l'époux et de l'épouse. » Clarice et Renaud trouvent cette morale fort commode , et l'aurore suivante les trouve reposant sous le dais nuptial.

Les cinq dernières octaves de cet agréable petit poëme sont écrites avec une grâce , une naïveté , et une modestie inexprimable. Les voici :

« * C'est ainsi que je prenais plaisir à célébrer la vive tendresse et les doux tourmens du jeune Renaud , dans

Che questi abusi sono , e folli , e vani
Rispetti sol delle volgari genti :
E quel sommo signor , delle cui mani
Opra son gli alti cieli , e gli elementi ,
N'impose sol , che di concorde voglie
Concorra col marito in un la moglie.

(*Canto duodecimo.*)

* Così scherzando , io risonar già fea
Di Rinaldo gli ardori , e i dolci affanni ,
Allorch' ad altri studj il dì togliea
Nel quarto lustro ancor de' miei verdi anni ,
Ad altri studj , onde poi speme avea
Di ristorar d'avversa sorte i danni ,
Ingrati studj , dal cui pondo oppresso ,
Giaccio ignoto ad altrui , grave a me stesso.

Ma se mai fia , ch' a me lungo ozio un giorno ,
Conceda , ed a me stesso il ciel mi renda ,

un temps où , n'ayant pas encore atteint mon quatrième lustre , je dérobaï mes heures à d'autres études : études qui me donnaient l'espoir de réparer les injustices du

Sicch 'all'ombra cantando in bel soggiorno ,
Con Febo l'ore, e i dì felici spenda,
Porterò forse, o gran Luigi, intorno
I vostri onori, ovunque il sol risplenda,
Con quella grazia, che m'avrete infusa,
Destando a dir di voi più degna musa.

Tu dell'ingegno mio, delle fatiche
Porto primiero, e caro frutto amato,
Picciol volume, nelle piagge apriche,
Che Brenta inonda in sì brev'ozio nato :
Così ti dian benigne stelle amiche
Viver, quando sarò di vita orbato :
Così t'accoglia chiara fama in seno
Tra quei, delle cui lodi il mondo è pieno.

Pria, che di quel signor giunga al cospetto,
Ch'ho nel cor io, tu nella fronte impresso,
Al cui nome gentil, vile, e negletto
Albergo sei, non qual conviensi ad esso :
Vanne a colui, che fu dal cielo eletto
A darmi vita col suo sangue istesso,
Io per lui parlo, e spiro, e per lui sono,
E se nulla ho di bel, tutto è suo dono.

Ei coll'acuto sguardo, onde le cose,
Mirando oltre la scorza al centro giunge,
Vedrà i difetti tuoi, ch'a me nascose
Occhio mal san, che scorge poco lunge,
E la man, che talor veraci prose
A finte poesie di nuovo aggiunge,
Ti purgherà, quanto patir tu puoi,
Aggiungendo vaghezza a i versi tuoi.

(*Canto duodecimo.*)

sort ; études ingrates , qui , m'accablant de leur poids odieux , me condamnaient à l'obscurité , et me rendaient importun aux autres , insupportable à moi-même. Mais si la bonté du ciel me rend un jour ma liberté , et me permet de profiter d'un loisir prolongé ; s'il m'est jamais donné de retracer , assis à l'ombre , les agrémens de ce riant séjour , et de passer avec le dieu des vers tous les momens d'une vie pleine d'attraits , peut-être , ô grand Louis ! porterais-je l'éclat de ton nom dans tous les lieux que le soleil éclaire de ses rayons : mes chants auront cette mélodie , cette grâce que tu m'auras toi-même inspirées , et qui appelleront dans la lice des poètes plus dignes de louer un tel héros.

« Et toi , premier fruit de mon esprit , de mes veilles , doux et cher rejeton , aimable livret qu'un court espace de temps a vu naître dans les champs que la Brenta féconde de ses eaux , puisse ton heureux destin te faire vivre bien au-delà du terme de ma fugitive existence ! puisse ta brillante renommée te placer un jour au rang de ces écrits immortels qui font l'admiration de l'univers !

« Avant de paraître aux yeux de ce seigneur bienfaisant que je porte dans le cœur , et qui pare ton front , de ce seigneur dont l'illustre nom est chez toi placé tant au-dessous de son mérite , va te présenter au mortel chéri qui me donna le jour. C'est grâce à lui que je respire , que j'existe , que je parle. Si je possède quelque talent , c'est encore un de ses bienfaits. Son regard pénétrant , qui , à travers les difficultés , approfondit

sans effort les matières les plus abstraites , apercevra bientôt ces défauts qui échappent à ma faible vue ; et cette plume facile , occupée en ce moment à joindre une prose pleine d'importantes vérités aux plus brillantes fictions de la poésie , te donnera cette correction dont tu as tant besoin , et saura imprimer à tes vers un charme inexprimable. »

Je me suis un peu étendu sur ce poëme , d'abord parce que c'est la première production du Tasse , et qu'on aime à épier ainsi l'aurore d'un beau génie , et ensuite parce que le *Rinaldo* n'est nullement connu en France , et qu'il mérite cependant de l'être. Toutefois quiconque a lu un de ces poëmes chevaleresques connaît à peu près les autres. Toutes ces aventures extraordinaires sembleraient tirées des poëmes composés en langue sanscrite , si on ne savait bien certainement que les auteurs indiens et italiens étaient parfaitement inconnus les uns aux autres. Tant il est vrai de dire que le champ de l'erreur et de la fiction est très-limité ; il n'y a que l'empire du vrai qui soit inépuisable. En cela Torquato se conformait au goût de son siècle. Nous le verrons plus tard prendre un vol mieux dirigé , et dont il semblait avoir la conscience , lorsque , dans sa dédicace de *Rinaldo* , il disait à Louis d'Este : « * Mais , lorsque , le chef ceint d'une triple couronne , tu auras dompté l'o-

* Ma quando il crin di tre coronè cinto
V'avrà l'empia Eresia doma già visto,
E spinger (pria da santo amor sospinto)
Contra l'Egitto i principi di Cristo :

dieuse hérésie ; lorsque, communiquant aux princes vainqueurs du Christ la sainte flamme dont tu seras embrasé, ta voix les aura fait voler en Égypte, et terrasser l'altier Ottoman ; lorsque leurs heureux efforts auront recouvré les pays usurpés par l'Infidèle, on me verra quitter la lyre pastorale pour emboucher la trompette héroïque, et essayer de dire en vers harmonieux et tes grandes entreprises, et tes grands exploits. » Si le *Rinaldo* n'est pas un poëme du premier ordre, on y trouve du moins le germe de tous les talens qui forment un grand poëte, et que Torquato devait déployer un jour d'une manière si brillante. Sa renommée s'était déjà tellement répandue, que l'université de Bologne, animée d'un nouvel esprit, et ambitieuse de se montrer digne de son antique réputation, crut que le nom de Torquato contribuerait à fixer les yeux sur elle. Une partie du sénat académique lui écrivit à ce sujet à Padoue. Torquato, 1562. voyant que les fameux Sigonius et Pendasias, ses professeurs d'éloquence et de philosophie, passaient aussi à Bologne, se rendit aux invitations du sénat. Ce fut alors qu'il commença à écrire son poëme de *la Jérusalem*, dont il avait conçu l'idée étant à Padoue : mais il n'a presque rien conservé de cette première ébauche, lorsqu'il s'y livra ensuite d'une manière plus suivie.

Tandis que Torquato s'appliquait avec ardeur à l'é-

Onde il fiero Ottomano oppresso, e vinto
Vi ceda a forza il suo mal fatto acquisto ;
Cangiar la lira in tromba, e' n maggior carme
Dir tenterò le vostre imprese, e l'arme.

(*Canto primo.*)

tude de la poésie , et qu'il s'acquérât l'estime et l'amitié de tout le monde par ses talens aussi-bien que par ses excellentes qualités , un événement imprévu vint troubler son repos. Quelques pasquinades coururent la ville. Ceux qui s'y trouvaient insultés en furent d'autant plus piqués , que les satires n'étaient pas sans esprit , et ne portaient peut-être pas absolument à faux ; Torquato , qui y était maltraité comme beaucoup d'autres , prit le parti d'en rire ; il poussa même le bon naturel jusqu'à les réciter , et à faire ressortir ce qu'il y avait de mieux , qui était précisément dirigé contre lui. Les autres ne prirent pas la chose aussi gaîment ; et , parce qu'il était le seul à en rire , on s'imagina à tort qu'il en était l'auteur. Sur ce simple soupçon , les magistrats se transportent chez lui , enlèvent tous ses papiers , et les déposent chez le juge criminel. La satire ne s'y trouva pas ; mais son âme , naturellement fière , ne put supporter une conduite aussi arbitraire et aussi injuste. Il quitta sur-le-champ Bologne , et se retira à Modène , chez le comte Rangoni , ami de sa famille. Scipion Gonzague , qui venait de fonder à Padoue l'académie des *Eterei* , n'eut pas plus tôt appris la persécution de son ancien condisciple , qu'il lui écrivit pour l'inviter à accepter la place de membre de son académie. Torquato se rendit à ses vœux. Ainsi qu'il est d'usage dans les académies italiennes , il prit un nom particulier , et choisit celui de *Pentito* , peut-être pour montrer aux Padouans le regret de les avoir quittés pour Bologne , où il avait été exposé à des mesures aussi violentes. Tout

en étudiant, et en commentant Aristote, et surtout Platon, il ne perdit pourtant pas de vue sa *Jérusalem*. Ses trois discours sur la poésie, et sur l'épopée en particulier, écrits à peu près à cette époque *, montrent avec quelle application il cherchait à découvrir, dans ses propres observations, et dans celles des poètes, des philosophes et des orateurs anciens, la véritable route qu'il devait suivre pour donner à son poème un nom immortel. Ces trois discours embrassent les trois parties de la composition : le premier traite de l'invention et du choix du sujet ; le second de la disposition ; le troisième de l'élocution.

Par une distinction très-fine, Torquato montre que ce qui serait digne de louanges dans un avocat est blâmable dans un poète. Si l'un nous fait verser des larmes sur le sort d'un criminel, et fait tomber son arrêt de mort des mains de la justice attendrie, son talent mérite les plus grands éloges ; forcé de traiter une pareille cause, il s'en est acquitté à sa gloire : mais que penser du jugement de celui qui, maître de choisir dans l'étendue immense de l'empire du vrai un objet capable d'exciter notre admiration, choisirait le même criminel pour son héros ? Par cela même que le choix est libre, il n'est pas indifférent qu'il soit bon ou mau-

* Serassi veut prouver que ces discours furent écrits en 1564, et M. Ginguené s'est rangé de son avis. En lisant ces discours avec plus d'attention, je me suis convaincu que ce n'était point à Padoue qu'ils avaient été écrits ; mais, n'ayant pu déterminer d'une manière certaine l'époque à laquelle ils furent composés, j'ai pris le parti de suivre Serassi.

vais : il faut donc d'abord bien choisir son sujet. Les beaux-arts sont fondés sur l'imitation. Ainsi, la première règle de toute composition étant la vraisemblance , le poète fera bien de choisir le fond dans l'histoire plutôt que dans son imagination ; il s'appuie ainsi sur une autorité. Mais un poème étant nécessairement un ouvrage d'une certaine étendue , il serait difficile de tenir sans cesse éveillée l'attention du lecteur, si on ne frappait pas de temps à autre son imagination par quelque chose de merveilleux. Le merveilleux est donc un autre ressort du poème épique , toujours subordonné à la première loi de vraisemblance. Il suit de là que le sujet du poème épique doit , pour chaque nation , être tiré de l'histoire des peuples dont la croyance religieuse est identique avec la sienne. Chez les païens , l'intercession de Jupiter était vraisemblable : les chrétiens ne se refusent pas à croire à l'agence immédiate des anges ; et Mahomet peut fort bien agir avec vraisemblance dans un poème destiné aux Mahométans. L'allégorie est une autre source naturelle du merveilleux. D'ailleurs il n'est pas nécessaire que la religion soit vraie pour toucher ; il suffit au poète qu'elle soit crue vraie par les préjugés d'enfance du peuple pour lequel il écrit. Une autre restriction dérive pour le poète de la nature des choses. Dans quel temps placera-t-il l'action de son poème ? S'il choisit une action trop éloignée de son lecteur , il se prive d'une puissante source d'intérêt , la peinture des mœurs nationales. Si , ne connaissant pas les mœurs antiques , le poète donne aux personnages de cette époque les mœurs et

les coutumes de son temps , et peint Caton et Cincinnatus en habit à la française , et couvre Hercule d'une armure de paladin , il se montre en cela non moins ridicule que ce sculpteur qui , depuis , représenta Louis xiv comme un Hercule , nu , une massue à la main , et une perruque à trois marteaux sur la tête. Si , d'une autre part , il choisissait une époque récente , les hommes , qui ne peuvent souffrir qu'on les trompe audacieusement dans ce qu'ils ont vu , ou dans ce qu'ils savent pertinemment , ne permettraient pas à l'écrivain d'animer l'action par des fictions heureuses , permises dans les détails. De là l'obligation de choisir dans des temps qui ne soient ni trop éloignés ni trop rapprochés de notre époque. Ces règles conviennent à la fois à l'épopée et à la tragédie , assez semblables en quelques points.

Les deux autres discours ne sont pas moins bien raisonnés. Torquato devait cette manière serrée de déduire et de classer ses idées à l'étude attentive d'Aristote : les catégories du philosophe grec , en accoutumant les hommes à subtiliser , avaient cependant été fort utiles pour leur faire considérer les objets sous toutes leurs faces , et examiner en détail les diverses parties constitutives d'un tout. Torquato avait animé cette manière naturellement sèche de raisonner en se servant de temps en temps des inductions socratiques , et en développant ses raisons avec le charme entraînant de l'imagination de Platon.

Quand on a lu ces discours , on ne peut assez s'étonner d'entendre répéter aujourd'hui des absurdités si bien

réfutées il y a trois siècles. Quel est ce prétendu système romantique que les Allemands et leurs disciples veulent nous donner comme une découverte nouvelle et féconde de leurs cerveaux ? Les plus sensés de ces théoristes reviennent toujours , même à leur insu , aux classiques. Ils veulent avec raison que dans un sujet national on représente les mœurs nationales. Mais Horace l'avait dit avant eux , et les auteurs grecs l'avaient mis en pratique dans leurs sublimes ouvrages : de sorte qu'à bien examiner les choses , il n'y aurait rien de plus romantique que les classiques. Tous les gens qui raisonnent et qui étudient les auteurs grecs et latins avec goût et discernement ne prétendent pas qu'on recueille aucun fruit de se traîner servilement sur les pas des anciens. Ce ne sont pas leurs ouvrages qu'ils conseillent d'imiter, mais bien la méthode et les procédés par lesquels ils sont parvenus à enfanter leurs chefs-d'œuvre. Étudier ainsi les anciens , n'est rien autre chose qu'étudier la nature : on a seulement l'avantage d'avoir un guide éclairé. Voilà la manière dont le Tasse les étudiait , et voilà comme il est parvenu à s'élever au premier rang parmi les classiques , ou , si l'on veut , parmi les romantiques.

Jusqu'en 1565 Torquato continua de se livrer à l'étude de la philosophie. Son père , de retour de son voyage de Rome , s'était occupé de le placer auprès de quelque prince , et venait enfin d'obtenir du cardinal d'Este , à qui Torquato avait dédié son poëme de *Rinaldo* , de recevoir le jeune poëte au nombre de ses gentilshommes. Le cardinal lui ordonna donc de se rendre à Ferrare

pour prendre possession de son emploi. Le Sperone, son ancien maître, qui revenait de Rome fort mécontent de la manière dont il avait été récompensé par les neveux de Pie IV, chercha à détourner Torquato de ce parti en lui faisant envisager la jalousie des courtisans, et le péril auquel l'exposait l'immense supériorité qu'il avait sur eux. Le Tasse, qui aimait le grand monde, qu'il n'avait vu que de loin, ne sentit pas toute l'étendue du sacrifice qu'il allait être obligé de faire de ses goûts et de son indépendance, et il partit pour la cour de Ferrare.

1565.

On était alors au milieu des fêtes les plus magnifiques *. Alphonse II, duc de Ferrare, incapable de concevoir le noble projet de secouer le joug de l'Espagne, cherchait à déguiser sa superbe servitude sous un vain appareil de représentation ruineuse pour ses peuples. Sa soumission venait d'être récompensée par la main de Barbara d'Autriche, fille de Ferdinand I^{er}, et sœur de Maximilien II. Ce mariage, qui semblait ennoblir sa chaîne, et ne faisait que la mieux resserrer, lui avait servi de prétexte pour s'abandonner sans frein à son goût pour les pompes et les fêtes. Ces spectacles variés, ces cavalcades, ces tournois, ce luxe nouveau pour lui, dûrent flatter puissamment l'imagination héroïque du Tasse en réalisant sous ses yeux les scènes décrites dans

* Goëthe, dans son drame de *Torquato Tasso*, a fort bien décrit ces fêtes et ces tournois, acte 2, scène 1^{re}. Le morceau commence à ce vers :

Als unerfahrner knabe kam ich her, etc.

les poèmes de chevalerie. La mort de Pie iv seule put interrompre cette succession toujours renaissante de plaisirs. Le cardinal Louis d'Este , protecteur de Torquato , se rendit à Rome pour procéder à l'élection d'un pape , et laissa son nouveau commensal à Ferrare , après l'avoir présenté à son frère Alphonse ii. Déjà, au milieu du tumulte, des joûtes et des bals, il s'était acquis la bienveillance de Lucrèce , sœur du duc , princesse d'un mérite éminent , et également versée dans les belles-lettres , la poésie et la musique. Renée de France , sa mère , fille de Louis xii , s'était plu elle-même à soigner l'éducation de Lucrèce, ainsi que de ses deux autres sœurs, dont l'une , Anne , avait épousé François duc de Guise; et dont la troisième , nommée Léonore , avait été retenue loin de la cour, dans cette dernière occasion , par ses goûts sédentaires , et par une longue indisposition. Lucrèce , d'un caractère bienveillant , ouvert et communicatif , devait se plaire avec le Tasse , dont les goûts répondaient assez aux siens. Aussi , dès ce moment , se forma-t-il entre eux , une liaison d'estime et d'affection réciproque que ne purent jamais altérer les changemens de position de l'un et de l'autre. Devenue duchesse d'Urbain , Lucrèce se montra toujours une des amies les plus constantes du Tasse.

La maladie qui avait prolongé l'absence de sa sœur Léonore d'Este , cessa enfin. Elle parut à la cour , et Torquato lui fut présenté. Il décrit ainsi lui-même , dans une de ses odes , l'effet de cette première entrevue :

« * Le premier jour que s'offrit à mes yeux la beauté pure de ton front , et que j'y contemplai l'Amour assis avec ses armes , si le respect et l'étonnement n'eussent glacé la sensibilité de mon sein , mon cœur eût péri d'une double mort ; et cependant je sentis encore une partie de ces traits embrasés pénétrer même jusqu'à cette glace. »

Elle avait alors trente ans au plus , étant d'une année plus jeune que Lucrece. Douée d'un cœur sensible et d'un esprit éclairé , Léonore , persuadée que ce n'était ni dans la pompe ni dans le bruit que réside le bonheur , s'était créé une existence solitaire et tranquille. La retraite dans laquelle elle vivait au sein d'une cour dissipée lui avait acquis une haute réputation de vertu et de piété. Elle passait même auprès de la classe ignorante pour avoir , par ses prières , préservé Ferrare d'être tout-à-fait submergée par le Pô , et renversée de fond en comble par un tremblement de terre qui s'y était fait sentir. La retraite exalte la sensibilité , et la sensibilité entretient la piété , qui est aussi de l'amour. Torquato était plus jeune qu'elle ; mais la sympathie , fondée sur

* E certo il primo dí , che'l bel sereno
Della tua fronte agli occhi miei s'offerse
E vidi armato spaziarvi Amore ,
Se non che riverenza allor converse
E meraviglia in fredda selce il seno ,
Ivi perìà con doppia morte il core :
Ma parte degli strali e dell' ardore
Sentj pur anco entro 'l gelato marmo.

CANZONI (*mentre ch' a venerar.*)

des rapports de goût et de sentiment, les rapprochait l'un de l'autre. Tandis que tout resserrait leurs liens, et que leurs âmes se rencontraient en tant de points, la situation dans laquelle l'un et l'autre se trouvaient placés dans la vie devait leur causer bien des maux. Le rang, les préjugés, la fierté de Léonore, lui défendaient de songer à une union légitime avec Tasso, et les scrupules religieux, en lui faisant un crime de sa passion, lui suggérèrent la nécessité de se montrer moins sensible du moment qu'elle s'aperçut elle-même de l'amour qu'elle ressentait. A ce moment elle ne croyait avoir que de l'amitié pour un jeune poète qui lui plaisait, et elle s'abandonnait sans défiance aux charmes d'une amitié qui ne fit qu'accroître la passion de Torquato *.

* On trouve dans une ode qu'il fit ensuite, et qu'il adressa à Olimpia, dame d'honneur de la princesse, des preuves incontestables de cet amour. Cette ode fut composée pendant un séjour de quelques semaines que Léonore et le Tasse firent à Bel Riguardo. Elle est certainement, pour la grâce de l'expression, bien au-dessus de l'épître à *Claudine* de Gentil-Bernard, et on peut la mettre au premier rang parmi les poésies légères; non-seulement de l'Italie, mais de toutes les autres nations. La voici :

ALLA SIGNORA OLIMPIA DAMIGELLA DELLA SIGNORA ELEONORA.

O colle grazie eletta, e con gli Amori,
Fanciulla avventurosa,
A servir a colei, che Dea somiglia;
Poichè 'l mio sguardo in lei mirar non osa
I raggi, e gli splendori,
E 'l bel seren degli occhi, e delle ciglia,
Nè l'alta maraviglia,
Che ne discopre il lampeggiar del riso.

Le mariage de Lucrece d'Este avec le duc d'Urbain contribua encore à rendre cette liaison plus intime en concentrant leurs affections mutuelles. Dans cette agréable situation d'esprit, Torquato reprit le travail de son poëme, qu'il avait interrompu quelques années. Il en avait d'abord tracé le canevas en prose, et il versifiait çà et là les morceaux pour lesquels il se sentait le mieux disposé. Outre les premiers chants de sa *Jérusalem*, il écrivit alors une grande quantité de vers. Semblable à l'esprit prophétique qui tourmentait la Pythonisse, le génie ne permet pas à ceux qui le possèdent de laisser un instant de repos à l'inépuisable activité de leurs idées. Ainsi nous voyons le Tasse, occupé de son chef-d'œuvre épique, développer la philosophie platonicienne dans

Nè quanto ha di celeste il petto, e 'l volto,

Io gli occhi a te rivolto,

E nel tuo vezzoso, e lieto viso

Dolcemente m'affiso :

Bruna seì tu, ma bella,

Qual vergine viola : e del tuo vago

Sembiante io sì m'appago,

Che non disdegno signoria d'ancella.

Mentre teco ragiono, e tu cortese

Sguardi bassi, e furtivi

Volgi in me del tuo cor mute parole.

Ah, dove torci i lumi alteri, e schivi ?

Da qual maestra apprese

Hai l'empie usanze, e 'n quai barbare scuole ?

Così mostrar si suole

La tua donna superba incontro Amore,

E fulminar dagli occhi ira, ed orgoglio ;

Ma tu del duro scoglio,

des dialogues dignes de Cicéron et de Platon , et chan-
ter en même temps les belles de la cour de Ferrare

Ch' a lei cinge , ed inaspra il freddo core ,
Non hai forse il rigore ;
Non voler semplicità
Dunque imitar della severa fronte
L'ire veloci , e pronte
Mà , s' ella ne sgomenta , or tu n' alletta.

Mesci co' dolci tuoi risi , e co' vezzi
Solo acerbetti sdegni ,
Che le dolcezze lor faccian più care.
Ned ella a te gli atti orgogliosi insegni ,
E i superbi disprezzi ,
Ma da te modi insueti impare.
O se tu puoi destare ,
Scaltra d'Amor ministra , e messagiera ,
Fra tante voglie in lei crude , e gelate ,
Scintilla di pietate ,
Qual gloria avrai dovunque Amor impera ?
Tu voce hai lusinghiera ,
E parole soavi ,
Tu i mesti tempi , e lieti , et tu de i giochi
Sai gli opportuni lochi ,
E tieni di quel petto ambe le chiavi.

So , ch' ella affissa a i micidiali specchi ,
Suoi consiglier fedeli
Sovente i fregi suoi varia , e rinnova
E qual empio guerrier , ch' arme crudeli
A battaglia apparecchi ,
Le terge ad una ad una , e ne fa prova ;
Tal ella affina , e prova ,
Di sua bellezza le saette , e i dardi ,
Se siano acuti , e saldi : al cor non giunge
Questo , ma leggier punge :

dans des sonnets , des odes et des madrigaux , dont quelques-uns seraient dignes d'être cités pour modèles dans

Quest'altro , dice , uccide sì , ma tardi :

Da questo uom , che sì guardi ,

Può schermirsi , e fuggire :

E' inevitabil questo. Or tu , ch' intanto

Il crin l'adorni , e 'l manto ,

Così le parla , e così placa l'ire.

O dell' armi d' Amore adorna e forte ,

Guerriera ribellante ,

Che lui medesmo , che t' armò , disfidi.

Qual petto è di diaspro , o di diamante ;

Che di strazio , e di morte ;

Al balenar degli occhi tuoi s' affidi ?

Chi non sa , come uccidi ?

Ma chi sa come sani , o come avvive ?

Dell' armi tue sol le virtù dannose

Son note , e l' altre ascose.

Perchè di tant' onor te stessa prive ?

Ah , luci belle , e dive ,

Ah , voi non v' accorgete ,

Ch' a i vostri rai rinovellar vi lice

Un cor quasi fenice ,

E le piaghe saldar , che aperte avete.

Or , che tutti son vinti i più ritrosi ,

E i più alpestri , e selvaggi ,

Scoprite altro valor in altri effetti :

Dolci gli strai vibrate , e misti i raggi

De' folgori amorosi ,

Sian con tempre di gioje , e di diletti ;

Sani i piagati petti :

E ne' cor per timor gelati , e morti

Desti spirto di speme aure vitali.

Oh fortunati mali ,

leur genre. Ceux en particulier qu'il fit pour Léonore ,
sous son nom et sous celui de Laura , sont écrits avec

Diranno poscia ! oh liete , e care morti !

Nè più gli amanti accorti

Temeran di ferita ,

Ma di morir per sì mirabil piaghe

Farà l'anime vaghe

Un bel desio di rinnovar la vita.

Così le parla ; e con faconda lingua

Lusinga insieme , e prega ,

Ch' alfin si volge ogni femminile ingegno.

Ma , che rileva a me , sebben si piega ?

Cresca pure , ed estingua ,

Gl' illustri amanti il suo superbo sdegno ,

Me nel mio stato indegno ,

L' umil fortuna mia sicuro rende.

Vil capanna dal ciel non è percossa ;

Ma sovra Olimpo , ed Ossa

Tuona il gran Giove , e l' alte torri offende.

Quinci ella esempio prende.

Ma tu mio caro oggetto ,

Non disdegnar , che la tua fronte lieta

Del mio desir sia meta ,

E fa de' colpi tuoi segno il mio petto.

Vanne occulta , canzone ,

Nata d' Amore , e di pietoso zelo ,

A quella bella man , che con tant' arte

L' altrui chiome comparte ,

Dì , che t' asconda , fra le mamme , e' l velo

Dagli uomini , e dal cielo.

Ah , per Dio , non ti mostri ;

E se scoprir ti vuol , ti scopra solo

All' amoroso stuolo ;

Ne leggano i severi i detti nostri.

beaucoup de sensibilité et de délicatesse : on pourrait faire des meilleurs un recueil assez intéressant. Il était alors de mode pour les poètes de célébrer dans des vers d'amour les beautés un peu célèbres de leur temps. On ne supposait pas qu'un poète pût être insensible, et il fallait qu'il chantât ses amours, ou vrais ou supposés. Passionné comme il l'était, Tasso n'eut pas besoin d'une Philis imaginaire; mais le rang de celle qu'il aimait, en lui faisant une loi de la discrétion, l'autorisait à choisir dans la cour quelque autre femme célèbre à laquelle il pût adresser ses hommages poétiques. Lucrece Bendidio, aussi renommée par son esprit que par sa beauté, fut celle qu'il prit pour l'objet de ses louanges; soit qu'en effet il l'aimât, soit qu'il ne voulût que lutter d'esprit avec les nombreux poètes qui la chantaient à l'envi. Parmi ces derniers se trouvait Baptiste Pigna, secrétaire d'Alphonse. Léonore, craignant que le Pigna, qui était bien en cour, piqué de se voir surpassé par un plus jeune concurrent, ne lui nuisît auprès du duc, engagea Torquato à le ménager. Il écrivit en effet, par le conseil de cette princesse, un discours dans lequel il semble se proposer d'élever aux nues trois odes de Pigna sur Lucrece Bendidio. Ce discours, dédié à Léonore d'Este, n'est au fond qu'une ironie très-délicate dont Pigna pouvait très-aisément être dupe, ainsi qu'il le fut en effet. Après avoir expliqué la liaison entre le bon et le beau, et montré comment les idées intellectuelles dérivent des idées sensibles, qui sont l'origine de toutes nos connaissances, il passe à l'examen des odes de Pigna ;

dans lesquelles il paraîtrait que ces idées métaphysiques n'étaient pas fort clairement développées ; et il termine son examen en comparant Pétrarque à Pigna , donnant toutefois l'avantage au dernier , en le louant d'une obscurité qui devrait lui concilier inmanquablement aujourd'hui les suffrages des amis du vague en littérature. « Cette gracieuse obscurité , dit Tasso , donne je ne sais quoi de majestueux au style , de même que les ténèbres rendent les lieux sacrés plus vénérables , et ajoutent à notre dévotion. » Pigna était , comme on voit , de l'école romantique. Tous ses amis (et le secrétaire d'un prince a toujours beaucoup d'amis) surent quelque gré au Tasse d'avoir si bien apprécié un aussi grand homme. La galanterie qui régnait à la cour de Ferrare fournit bientôt à Torquato un nouveau moyen d'ajouter à sa réputation. On sait avec quelle gravité on mettait autrefois en discussion les questions les plus futiles. Les cours d'amour , si célèbres en France aux douzième et treizième siècles , avaient laissé , long-temps après , des restes de leur influence. Les papes , pendant leur séjour de soixante ans à Avignon , avaient rapporté ensuite à Rome le souvenir des troubadours et de leurs tençons ; et de Rome ces usages s'étaient plus ou moins répandus dans toute l'Italie. La cour galante d'Alphonse II avait dû les accueillir ; et ce fut une de ces discussions amoureuses que Tasso se proposa d'entamer. Il annonça donc qu'il discuterait publiquement cinquante conclusions amoureuses. Tout ce qu'il y avait de belles dames , d'aimables cavaliers , et de savans distingués à la cour de

Ferrare , se rendit dans la salle de l'académie pour assister à la discussion , qui dura trois jours. Amant et philosophe , Torquato devait se distinguer dans une telle lutte sous les yeux de celle qu'il aimait. Parmi les personnes qui se présentèrent pour soutenir des conclusions contraires aux siennes on remarqua surtout un gentilhomme de Lucques , et une dame ferraraise , Orsina Bertolaja Cavaletti , aussi illustre philosophe que poète distingué. La question ardue qu'avait à traiter cette dame contre le Tasse était de savoir si l'homme , de sa nature , aimait plus fortement et plus constamment que la femme. C'est une question que nos jeunes philosophes peuvent encore se donner le plaisir de discuter avec les Bertolaja de nos salons , attendu qu'on n'a pas conservé le discours de cette dame. Ils pourront trouver des argumens pour leur côté dans un in-4° dans lequel le très-révérénd père en Dieu don Vitale Zaccolo a réuni , pour l'édification des fidèles , les cinquante conclusions du Tasse : heureux temps que celui des abbés galans * !

La nouvelle de la maladie de Bernardo vint arracher 1469.
le Tasse à ces agréables occupations. Il partit bientôt pour Ostia , sur le Pô , dont son père était gouverneur pour le duc de Mantoue ; mais ses soins attentifs ne purent arrêter les ravages de l'âge et de la maladie , et Bernardo mourut dans les bras de son fils , le 4 septembre 1569.

* On peut lire ces conclusions posées par ordre , page 161 , tom. 8 , de l'édition de Venise en douze volumes in-4°). Torquato y revient sur les idées qu'il a développées dans son apologie des trois odes de Pigna.

1569. Le chagrin que lui causa ce funeste événement faillit lui faire perdre la vie. Deux jours après il tomba dangereusement malade ; mais la force de la jeunesse et de la raison lui rendirent en peu de temps la santé , et lui permirent de reprendre ses travaux accoutumés , auxquels il se livra avec la même ardeur jusqu'à l'époque de son voyage en France. Le cardinal Louis d'Este , son protecteur , outre plusieurs grosses et grasses abbayes , possédait encore en France l'archevêché d'Auch , qui lui avait été résigné depuis quelques années par Hippolyte , cardinal de Ferrare , son oncle , sans autre obligation que celle d'en percevoir les revenus. Or le parti protestant , qui se fortifiait de jour en jour , inspirait aux grands propriétaires d'archevêchés , d'évêchés , et d'abbayes , des craintes assez naturelles. Le haut clergé de France se trouva alors appuyé par le haut clergé de l'Italie , de l'Espagne et de l'Allemagne , qui , sans parler de l'esprit de corporation qui les animait , étaient de plus guidés par un puissant intérêt personnel , puisqu'ils avaient ou espéraient avoir une part assez considérable à ces biens , auxquels la nouvelle religion leur contestait leurs droits. Paris devint le rendez-vous général. Louis d'Este s'y rendit avec les autres abbés et gentilshommes de sa suite. Charles ix , qui régnait alors , ne s'était pas encore souillé du crime qui a légué l'infamie de son nom à la postérité la plus reculée pour devenir désormais

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

La France pouvait encore s'honorer de ses aimables

mais superficielles qualités , qui restèrent ensevelies depuis sous les ruines sanglantes de la Saint-Barthélemi. On lui savait gré de cultiver les muses sur le trône ; ses petits vers indiquent même un talent assez facile.

Avant de quitter l'Italie pour se rendre à la cour de ce prince , Torquato laissa un *memorandum* à un de ses amis. Dans cette espèce de testament on voit 1°. que Torquato ne devait pas être bien largement récompensé par la maison d'Este , puisqu'il avait été obligé de mettre en gage ses habits et quelques tapisseries de son père chez des juifs ; 2.° qu'il avait déjà terminé les deux premiers et les six derniers chants de sa *Jérusalem* , appelée alors *Gottiffredo*. En y faisant un peu d'attention , on y trouve aussi quelques indices de son affection pour Léonore. Après avoir indiqué à l'ami auquel il confie son testament l'épithaphe qu'il doit faire graver sur le tombeau de son père Bernardo , et les fonds sur lesquels cette construction doit se prendre , il ajoute avec une certaine confiance touchante : « Et s'il se présentait quelque obstacle dans l'exécution de ce dernier objet , ayez recours *al favor dell' eccellentissima madama Léonora , ta qual confido che per amor mio gliene sarà liberale.* » Trouvant ainsi , par un besoin naturel à ceux qui aiment , l'occasion de répéter le nom de son amie dans le testament qui renfermait ses dernières pensées. Dans ce même testament il engage son ami Rondinelli à détruire les sonnets et odes faits pour ses amis , à l'exception de celui qui commence par

Or che l' aura mia dolce altrove spira , etc.

Ce sonnet semble être une imitation de l'élégie 3 du livre 2 de Tibulle :

Rura meam, Cornute, tenent villæque puellam.

Ferreus est, eheu ! quisquis in urbe manet.

Imité aussi par notre Bertin , livre 3 , élégie 5 , *la Moisson* , commençant ainsi :

Ma maîtresse retourne à sa maison des champs , etc.

Quelque agréable que soit ce sonnet , on concevrait difficilement que le Tasse eût désiré si particulièrement le conserver , s'il n'eût pas voulu en quelque sorte le consacrer à répéter ses adieux. M. Ginguené pense aussi que la Laura de cette pièce est bien vraiment Léonore.

Tranquille sur l'exécution de ses dernières volontés , Torquato se rendit à Paris avec le cardinal , sur la fin de l'année 1670. Dans la première visite qu'il fit au roi , son parent , le cardinal , s'empressa de lui présenter le Tasse , comme le chantre de Godefroi et des autres héros français qui s'étaient signalés à la conquête de Jérusalem. Le roi lui fit l'accueil le plus agréable ; et , à son exemple , les nobles et les lettrés suivant la cour se firent un honneur de le bien recevoir. Celui de tous les poètes avec lequel Torquato se lia le plus intimement , est le fameux Ronsard , le plus célèbre des poètes d'alors , et digne peut-être , dit Serassi , d'être préféré à la plus grande partie de ceux qui sont venus depuis , ou qui jouissent aujourd'hui (1785) de tant de réputation. Serassi a trop bonne opinion de Ronsard ; mais il est certain qu'à une époque où la langue n'était pas formée , et où il n'existait aucun point de comparaison , la har-

diesse bizarre du style de Ronsard ne devait pas empêcher de rendre justice aux pensées fortes et agréables renfermées parfois sous cette grossière enveloppe. Le Tasse lui lut ce qu'il venait de terminer de son *Goffredo*, auquel il avait travaillé pendant un séjour de quelques mois dans l'abbaye de Chablis ; et Ronsard , qui aspirait aussi à la gloire de poète épique , lui fit part à son tour de ses ouvrages. Ainsi fêté par tout ce qu'il y avait d'illustre en France , Torquato se trouvait dans la position la plus convenable pour bien apprécier les affaires de ce royaume : il est certain qu'il y acquit une connaissance exacte des hommes et des choses , qu'il mit ensuite à profit dans un ouvrage dont parle Serassi , mais que je n'ai pu me procurer *. Cet ouvrage est intitulé : *Discorso del sig. Torquato Tasso intorno all sedizione nata nel regno di Francia l'anno 1585 , nel quale si parla delle ragioni onde ha avuto origine e del fine che è per avere*. Ce discours , qui n'a jamais été imprimé , mériterait sans doute de l'être. Le Tasse a prouvé , dans son dialogue de *Gonzaga* , et dans plusieurs autres ouvrages en prose , avec quelle habileté il savait traiter les questions politiques et historiques. L'opinion d'un étranger et d'un philosophe connu par sa haine pour les persécutions inquisitoriales (*Voyez Gonzaga* **) pourrait contribuer à jeter un nouveau jour

* Un de mes amis s'occupe de me faire copier ce manuscrit à Venise et à Modène , où il s'en trouve maintenant des copies.

** On peut voir dans ce même dialogue que ses principes politiques étaient loin d'approuver l'obéissance passive à la volonté arbi-

sur l'histoire de nos guerres religieuses , dont il avait vu les germes naître et se développer dans le boudoir de Catherine de Médicis, et dans les salons de ses créatures.

1572. Une lettre de lui au comte Hercule de' Contrarii, écrite pendant son séjour en France (en 1572), montre avec quelle justesse il savait observer : dans cette lettre, où il compare la France à l'Italie, il trouve surtout trois choses à blâmer chez nous. La première, c'est l'usage, généralement répandu parmi les femmes du grand monde, de ne pas allaiter leurs enfans, et de les confier à une femme étrangère, ou de les nourrir avec du lait de vache. « Si du moins c'était avec de la moelle de lion, comme Achille et Roger ! » s'écrie le poète indigné. Cet usage du seizième siècle a duré jusqu'à nos jours : il fallait toute l'éloquence du philosophe de Genève pour obtenir une réforme si nécessaire, et commencer le bonheur des familles en rendant les mères à leurs enfans, et les enfans à leurs mères.

La seconde coutume est celle qu'avaient les nobles de se retirer dans leurs châteaux. « L'homme, dit Torquato, étant un animal sociable, c'est tromper la nature

traire du prince. *S' avviene, dit-il, che la città attamente e convenevolmente giudichi del suo bene, allora non te dee esser fatta forza. E scellerato è quel figliuolo, che osi di por le mani violente sovra la sua madre veneranda, ne te vate per sua scusa ch' egli adduca che 'l fa per ubbidire al suo principe naturale, perciocchè PRINCIPE NATURALE VERAMENTE È COLUI, CHE COMANDA SECONDO LA GIUSTIZIA NATURALE. Ma la giustizia naturale vuol che il re si proponga per oggetto il ben de' popoli governati.* (DEL PIACER ONESTO.) Telle était sans doute la doctrine des vertueux d'Orte et Hennuyer sur la légitimité.

que de se retirer loin de la société ; cet isolement des grands nourrit d'ailleurs en eux des sentimens d'orgueil , et , en les plaçant si près de ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs , ne fait que les rendre plus impérieux et plus insolens. Cette répugnance à se fixer dans les villes vient de ce qu'ils ne veulent pas reconnaître la supériorité des magistrats civils. » Quand le Tasse aurait écrit ceci deux siècles plus tard , il n'aurait pu représenter avec plus de justesse et de clarté le vice d'un ordre social dont l'expérience des événemens subséquens nous a si bien convaincus.

La troisième est que les lettres et les sciences , négligées par l'éloignement des nobles , sont tombées entre les mains de gens qui en font un moyen d'arriver à leurs fins coupables. « Ainsi , ajoute-t-il , la philosophie , comme une reine mariée à un paysan , perd sa dignité et son indépendance , et descend du haut rang de déesse modératrice des hommes pour se mettre au service d'une cupidité sordide et d'une ambition dégradante du pouvoir. » Cette idée a été développée par Alfieri , dans son *Traité du prince et des lettres* , dans lequel il exprime son vœu que les lettres ne soient cultivées que par ceux que leur fortune ou leur rang a faits indépendans.

Dans un temps où la société n'était constituée que pour les nobles , et où la liberté , entière pour eux , était nulle pour leurs dépendans , Torquato avait raison dans ses opinions. Mais chez Alfieri cette même opinion est un préjugé ; puisque , dans l'ordre de la société moderne , un homme peut être libre quoique littérateur et pauvre ,

et que l'indépendance de l'âme fut toujours bien au-dessus de l'indépendance éventuelle que donne le rang ou la fortune.

Le Tasse , qui voyait tout soumis à un petit prince , et rêvant peut-être , comme tant d'autres l'avaient fait avant lui , la réunion de l'Italie en un corps de nation libre , devait être également frappé de cette supériorité que la France avait sur sa patrie. Aussi nous dit-il , dans cette même lettre , que la France , soumise à un seul roi , est par là même plus identique avec elle-même , mieux constituée , et mieux gouvernée que l'Italie , si , ajoute-t-il , on laisse de côté les troubles religieux qui la tourmentent en ce moment. Quant aux escaliers en colimaçon dont il se plaint , c'est à peu près aujourd'hui comme au seizième siècle dans nos provinces. L'activité prodigieuse imprimée aux relations commerciales et agricoles par les événemens des trente dernières années a seule pu arracher les provinces du centre de la France à leur honteuse ignorance , et les civiliser en les mettant plus souvent en contact avec les grandes villes , qui les devançaient de plus d'un siècle. Quant aux églises , ce sont les mêmes qui existaient de son temps ; et leur architecture , que les gens de goût appelaient alors barbare , n'est pas plus élégante aujourd'hui.

Cet esprit d'observation , qui recommande le Tasse au souvenir de la postérité , devait être assez incommode dans une cour où la justice et la raison étaient à chaque instant violées. On ne devait pas aimer un témoin de ces actes arbitraires qui n'y prît pas une part active

lui-même , et voulût bien épargner ainsi l'embarras de rougir devant lui ; car , en commettant un crime , alors on en rougissait. C'est qu'on était criminel par politique , et non par superstition. Peut-être même ne put-il retenir quelques observations sur ce qu'il voyait se passer sous ses yeux. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'au mois de janvier 1572 nous le voyons partir pour l'Italie. Le cardinal profita du départ de Manzuoli , son secrétaire , pour renvoyer à Rome le Tassè , qui partit de la France comblé de gloire , mais dans le dernier dénûment , en dépit des prétendus efforts de Charles ix pour lui faire accepter ses présens.

Arrivé à Rome , il se vit accueilli de la manière la plus amicale par le cardinal Albano , et par son ancien ami Maurice Cataneo , qui avait été si utile à ses études lors de son premier voyage dans cette ville. De là il s'occupa de négocier avec la cour de Ferrare pour se faire recevoir au service d'Alphonse II. Il n'eut pas de peine à réussir. La princesse d'Urbain , et Léonore sa sœur , obtinrent aisément de leur frère qu'il continuât de faire pour lui ce qu'avait fait précédemment le cardinal de Ferrare son frère. Torquato se rendit à Ferrare au mois d'avril 1572.

La chaire de géométrie et d'astronomie étant venue à vaquer quelque temps après dans l'université de Ferrare , le duc la lui offrit. Il l'accepta avec d'autant plus de plaisir qu'il n'avait à donner de leçons que les jours de fête , et que d'ailleurs il était assez bien préparé à cet emploi par ses études précédentes pour

n'avoir pas besoin d'acquérir péniblement de nouvelles connaissances. Le loisir que lui laissait sa place , et le contentement d'esprit que lui inspirait le long avenir de bonheur dont il se flattait à une époque où , comme il l'écrivait lui-même long-temps après à la duchesse d'Urbain , reçu à la cour avec *molti comodi e molte speranze ; i comodi facevan parere maggiori le speranze , e le speranze i comodi* , tout enfin l'excitait à s'abandonner au charme de ses travaux poétiques. Le duc étant allé passer quelque temps à Rome , Torquato profita de ce repos de deux mois que lui laissaient ses devoirs de courtisan pour écrire un ouvrage dont il avait conçu l'idée quelque temps auparavant : cet ouvrage , fait en deux mois , est la pastorale délicieusement versifiée d'*Aminta*.

La pastorale dramatique était déjà connue. Théocrite , dans sa quinzième idylle intitulée *les Syracusaines* , ou *la fête d'Adonis* , avait offert le plus ancien modèle d'une espèce de drame pastoral. A la renaissance des lettres on avait imité ses idylles , et on en avait composé de longs poèmes. Il paraît que le premier qui les mit en action fut Politien , dans son *Orfeo* , joué en 1485. Après lui vint J. B. Giraldis Cintio , qui fit imprimer en 1545 , à Ferrare , une pastorale satirique intitulée *Egle*. En 1554 Agostino Beccari avait fait paraître son *Sacrificio* , dédié aux princesses Lucrèce et Léonore d'Este. Alberto Lollio , en 1563 , avait donné son *Aretusa*. En 1567 une pièce du même genre , *lo sfortunato* d'Agostino degli Arienti , avait été représentée aux frais de

l'université. Toute la cour y avait assisté , et il serait probable que ce fut la mémoire plus récente de cette dernière pièce qui fit naître au Tasse le désir de composer son *Aminta*.

Considéré sous le rapport de la versification , l'*Aminta* est un des plus purs modèles de la poésie italienne. Préparé dès long-temps à ce genre simple et fleuri par une imitation attentive des bucolistes anciens , il a su donner une grâce vraiment attique à son style. Sans imiter de trop près Théocrite et Virgile , il a , pour me servir de l'expression de Serassi , greffé des beautés originales sur un sujet grec , de manière à produire un fruit particulier et plus savoureux peut-être que le fruit primitif. Mais si cette imitation de l'antique a contribué à donner à son style une élégance nouvelle , elle lui a été bien nuisible pour la fable de cette pastorale. Le lecteur moderne prend fort peu d'intérêt aux tendres inquiétudes des bergers d'Arcadie. La beauté idéale d'une semblable représentation est trop loin de nous pour que nous y goûtions le degré d'illusion nécessaire au plaisir. Il ne faudrait pas cependant juger du mérite de cette pastorale par l'effet qu'elle produit aujourd'hui : le Tasse l'avait écrite pour ne point sortir de l'enceinte du palais de Ferrare. Ce fut contre son gré qu'elle devint publique ; ses protestations ne purent empêcher les Aldes de l'imprimer. Il y avait un intérêt de circonstance , aujourd'hui perdu pour nous , attaché à cette pièce : le premier ministre y était représenté sous les traits d'Elpin ; le Sperone , sous ceux de Mopsus ; plusieurs

autres allusions, qui nous échappent, contribuèrent à son succès; mais elle reste du moins encore pour donner une nouvelle preuve que c'est le style, plus même que le fond des choses, qui fait vivre les ouvrages d'esprit.

L'*Aminta* eut un très-grand succès, et fut imitée par une foule d'écrivains. C'est ainsi qu'on vit successivement Guarini donner son *Pastor fido*; Guidubaldo Bonarelli, *la Filli di Sciro*; Cristoforo Castelletti, *l'Amarilli*; Cesare Cremonino, *le Pompe funebri*; Francesco Bracciolini, *l'Amoroso sdegno*; Gabriel Zinano, *le Maraviglie d'amore*; et Antonio Ongaro, *l'Alceo*, qui n'est rien autre chose que l'*Aminta* transportée du bocage dans les cabanes des pêcheurs. Parmi les imitations qui en ont été faites par les autres nations, la meilleure est sans contredit *the gentle Shepherd* d'Allan Ramsay. L'auteur de cette pastorale a su, sans être trivial, conserver la vérité de mœurs et de costume de son temps: elle est écrite dans le dialecte écossais; et la naïveté de ce dialecte provincial a donné beaucoup de facilité à Ramsay pour décrire des détails locaux qui, dans la langue de la métropole, eussent paru d'une simplicité plus que naïve *. Sans aller chercher loin de chez nous des modèles de cette vérité parfaite de mœurs pasto-

* *The gentle Shepherd* est tiré, pour le fond de la fable, du roman de *Daphnis et Chloé*. Il y a quelques scènes fort jolies. Telle est entre autres la scène 4 de l'acte 2, entre Patie et Peggy :

O Patie let me gang, I mauna stay;
We're baith cried hame, etc.

rales , et de ce style aussi simple qu'élégant et naturel , n'avons-nous pas *le Devin du village* , chef-d'œuvre de grâce , d'innocence et de vérité ?

La princesse d'Urbain , qui n'avait pu assister à la représentation de l'*Aminta* , ne put entendre les louanges qu'on donnait à son poète favori sans désirer de voir et l'auteur et la pièce. Elle fit donc prier son frère de vouloir bien permettre au Tasse d'aller passer quelques mois auprès d'elle à Pesaro. Tasso s'y rendit en effet au commencement de l'été , et y fut parfaitement reçu de tous ces princes. Après quelques semaines passées à Pesaro , la princesse et le duc d'Urbain se rendirent , pour fuir les chaleurs de l'été , dans leur belle terre de Castel Durante. Tandis que le duc s'occupait de la chasse et de tous les exercices de la campagne , Lucrece se faisait lire par le Tasse les amours de Renaud et d'Armide. Mariée à un homme plus jeune qu'elle , Lucrece se peignait d'autant plus vivement le bonheur de la séduisante magicienne , qu'elle-même en était privée. Dans l'épanchement de l'intimité elle fit sans doute entrevoir au Tasse une partie de son chagrin de vieillir. Elle était belle encore , et il était galant : le sonnet qu'il lui fit à cette occasion montre avec quelle grâce il savait la consoler. Le voici :

et la scène 3 de l'acte 3 ,

Yes , ye may guess right eith for what I grien ,
Baith by my service , sighs , and langing een :
And I maun out wi' t tho' I risk your scorn ,
Ye' re never frae my thoughts baith een aud morn.

* A LUCRÈCE, DUCHESSE D'URBIN.

« Dans la première fraîcheur de ta jeunesse tu ressemblais à la rose purpurine qui n'ouvre pas encore son sein aux rayons fécondans du soleil, mais qui, couverte de sa défense de verdure, se cache, vierge et pudibonde.

« Ou plutôt, car on ne peut te comparer aux choses mortelles, tu ressemblais à l'aurore céleste qui verse sur les campagnes les perles de sa rosée, et dore les montagnes, du sein des cieux où elle brille, jeune et pure.

« Aujourd'hui l'âge plus mûr ne t'a rien enlevé, et même, dans ton négligé, la jeune beauté avec toute sa parure ne peut te vaincre ni t'égaler.

« Ainsi la fleur est plus belle quand elle déploie ses feuilles odorantes; ainsi le soleil, à son midi, lance des rayons plus brillans et plus enflammés qu'à son lever. »

* Negli anni acerbi tuoi purpurea rosa
Sembravi tu, ch' a i rai tepidi allora
Non apre' l sen, ma nel suo verde ancora
Verginella s'asconde, e vergognosa.

O piuttosto parei (che mortal cosa
Non s'assomiglia a te) celeste aurora
Che le campagne imperla, e i monti indora
Lucida in ciel sereno, e rugiadosa.

Or la men verde età nulla a te toglie,
Nè te, benche negletta, in manto adorno
Giovinetta beltà vince, o pareggia.

Così è piu vago il fior, poichè le foglie
Spiega odorate: e' l sol nel mezzo giorno
Viepiù che nel mattin luce, e fiammegia.

Après une telle comparaison , Lucrèce devait sentir se renouveler son espoir , et rêver encore quelques jours heureux. Elle était bien loin d'être aussi fière et aussi dévote que sa sœur ; et les plaisirs terrestres n'étaient pas sans prix pour elle. L'isolement de la campagne , la fraîcheur des eaux , l'air embaumé des forêts entretiennent une douce mélancolie , et donnent souvent aux simples affections la violence sourde des passions. Ce sentiment vague d'amour se porte bientôt sur celui qui aide à partager la solitude , et le cœur se fait aisément illusion sur ce qu'il désire. Lucrèce était à cet âge où les femmes , entrevoyant déjà la jeunesse et l'amour qui leur échappent , ne se montrent pas bien difficiles sur les illusions qu'on veut leur donner , et se persuadent elles-mêmes mieux qu'on ne les persuade. Tasso , brûlant du double feu de la jeunesse et de la poésie , la consolait facilement de n'avoir plus quinze ans ; et lui-même , inspiré par une femme d'un esprit délicat et orné , offrit plus que jamais son encens aux muses , qui jusqu'ici lui avaient été si favorables.

Le Tasse quitta la cour d'Urbin comblé de présens , de bijoux , de chaînes d'or , etc. La duchesse , pour lui laisser une marque de son affection particulière , lui avait donné un rubis de très-grand prix qui lui fut fort utile ensuite. De retour à Ferrare , il se mit à écrire une tragédie qu'il n'acheva pas : on la trouve dans le sixième volume de ses œuvres , sous le titre de *Tragedia non finita*. Les fragmens qui nous en restent font regretter qu'il n'ait point terminé son ouvrage. Il était dans toute

la force de son génie ; et cette pièce eût été sans doute fort supérieure à la tragédie de *Torismondo*, qu'il écrivit au milieu de ses malheurs. Il voulut aussi finir complètement sa *Jérusalem*.

On demandait à Newton comment il avait trouvé la gravitation. En y songeant toujours, répondit-il. Ce n'est en effet que par la concentration d'idées sur un point unique qu'on peut parvenir à quelque chose de grand. Cette fixité des grands génies est un instinct auquel ils ne peuvent échapper. La perfection de son poème était la seule idée du Tasse. Tout ce qu'il voyait le frappait par le plus ou le moins d'analogie avec la suite de ses idées poétiques : c'est ainsi qu'embarrassé de faire descendre Herminie de cheval pour courir près de Tancrede mourant, il fut frappé comme d'un trait de lumière à la vue d'un jeune imprudent qu'il vit tomber précipitamment de cheval à Rome ; et il fit ce vers :

Non scese nò, precipitò di sella.

Une autre fois, comme il le rapporte lui-même dans une de ses lettres à Scalabrino, songeant à son dernier chant, il composa dans son sommeil ce vers :

E i duo che manda il nero adusto suolo.

Mais, réfléchissant que la couleur noire dans la terre annonce la fertilité et l'humidité, et se ressouvenant d'avoir lu dans Strabon que le sable de l'Éthiopie et de l'Arabie, consumé par la chaleur du soleil, était d'une blancheur fatale à la vue, il y substitua :

E i due, che manda il più fervente suolo.

C'est par cette observation scrupuleuse de la nature et de la vérité qu'on produit un poëme digne de porter notre gloire bien au-delà des limites de notre fugitive existence.

Peu content de sa propre critique , il voulut armer contre son amour-propre d'auteur la sévérité impartiale de ses amis. On peut lire dans le recueil de ses lettres poétiques quelle peine il se donnait pour corriger son poëme.

Lucrèce venait de quitter le duc d'Urbin , qui lui faisait un peu trop sentir la disproportion de leur âge , pour se fixer à Ferrare près de son frère , et peut-être près du Tasse : elle l'aida beaucoup de ses conseils éclairés. Tandis que le reste de la cour était à Bel-Riguardo , maison de plaisance d'Alphonse , elle restait à Ferrare avec le Tasse , qu'elle avait gardé auprès d'elle. Cependant le poëme s'avancait ; les critiques , provoqués par lui-même, lui écrivirent de tous côtés. Ceux-ci voulaient qu'il changeât le titre de son poëme ; ceux-là son exposition ; les uns l'engageaient à supprimer Armide, comme trop séduisante , Clorinde comme trop fière , Herminie comme trop faible ; d'autres blâmaient l'épisode d'Olinde et de Sophronie , et quelques-uns même allaient jusqu'à prétendre qu'il ne pouvait mettre aucun épisode dans un sujet aussi sacré que celui-là. Torquato , avec une patience extraordinaire , redressait les critiques qui lui semblaient justes , et tâchait de convaincre les autres.

A ceux qui lui imposaient le devoir de ne jamais parler d'amour , il répondait que , puisqu'on trouvait dans l'Écriture sainte les amours de Tarbé , fille du roi d'É-

thiopie avec Moïse , de Bethsabé avec David , de la Madianite Cosbé avec Zambria , et de Salomon avec ses mille concubines , il s'ensuivait que l'amour ne devait pas être aussi réprouvé de Dieu qu'ils le croyaient. « D'ailleurs , écrivait-il à Salvio Antoniani , il est certain que beaucoup de femmes suivirent leurs maris dans cette entreprise. Or je pense qu'il m'est bien permis d'embellir leurs amours : j'y suis d'autant mieux autorisé , que , si nous en croyons les historiens , la plupart de ces princes furent non-seulement souillés d'incontinence , mais déshonorés par toute sorte de cruautés : et aura-t-on raison de se plaindre que je les diffame , si , au lieu des injustices , des violences , des rapines , des fraudes et des trahisons qu'ils ont commises , je décris leurs amours , fautes bien plus légères ! » A ceux qui n'étaient pas si exclusifs , il promettait de faire en sorte de leur plaire. Il avouait bien les défauts de son épisode d'Olinde et de Sophronie , mais il la défendait avec toute la ténacité d'une affection réelle. Les commentateurs ont prétendu qu'il avait voulu , dans cet épisode , se peindre lui-même sous les traits d'Olinde , et représenter Léonore par Sophronie.

Vergine. di già matura
Verginità , d'alti pensieri e regj ,
D'alta beltà , *che* sua beltà non cura ,
O tanto sol quant' onestà sen fregi.

Quant à l'épisode d'Armide , il retrancha les tableaux dangereux pour la fragilité des lectrices futures. Afin de satisfaire pleinement les critiques qui ne voulaient

pas entendre parler d'amour, il promit de punir tous les amans qu'il avait introduits, en donnant une fin tragique à leur passion. Pour commencer par Herminie, il consacra dix stances à la faire entrer dans un couvent de filles repentantes. Heureusement pour sa gloire que les premiers éditeurs ont eu le soin de retrancher ces derniers changemens pour lesquels Torquato avait renoncé aux suffrages des amis de l'art *per dispiacer un poco manco agli scrupulosi*.

Toutes ces misérables chicanes le tourmentaient et l'aigrissaient sans cesse; mais ces tracasseries n'étaient rien, comparées à celles que lui suscitait la jalousie des courtisans. Goëthe et Goldoni ont cherché à peindre ce supplice que doit causer à l'homme de génie les stupides prétentions de la médiocrité. Dans Goldoni, les deux courtisans sont par trop ridicules. Goëthe a mieux saisi la nuance, quoiqu'il ait à son tour donné à Torquato plus d'ignorance du monde qu'il n'est possible d'en supposer à un homme qui n'est pas complètement un sot, à moins d'être un génie du genre de notre bon La Fontaine. Torquato fut tellement fatigué de toutes ces misères, que le séjour de la cour d'Alphonse lui devint insupportable : il écrivit à son ami Gonzague à Rome pour qu'il lui fît obtenir un emploi dans une autre cour, s'imaginant sans doute que la cour de Ferrare fût la seule où il y eût des envieux et de petites âmes. Il espérait d'ailleurs que le succès de son poëme pourrait lui assurer une honnête aisance, et lui permettrait de quitter la cour et de vivre à Rome dans toute l'in-

dépendance qu'il sentait bien être nécessaire à l'homme de lettres. La délicatesse de ses principes lui faisait toutefois une loi de ne pas quitter Ferrare pour toujours sans avoir publié un poëme qui devait l'acquitter envers Alphonse par les éloges qu'il lui donnait. Ce sentiment doit l'excuser aux yeux de ceux qui lui font un reproche des flatteries qu'il a prodiguées à la famille d'Este. Il les prodigua , non pas pour obtenir de nouveaux bienfaits , mais pour reconnaître les bienfaits passés. Désapprouvant lui-même les éloges donnés aux vivans , il a loué les princes de son temps pour obéir à cette noble passion des belles âmes , la reconnaissance *.

Gonzague , qui dès long-temps le sollicitait de quitter cette cour , lui écrivit de se rendre vers lui afin de se présenter lui-même aux personnes qui pourraient le servir. Le Tasse partit en effet pour Rome, sous prétexte de vouloir soumettre son poëme aux amis qu'il y avait. Ce voyage donna lieu à ses ennemis de redoubler leurs calomnies. Déjà , avant son départ , ils avaient trouvé le moyen de surprendre des lettres que Gonzague et lui s'écrivaient , et de connaître par là ses projets. Sa conduite à Rome donna plus de force encore à leurs traits malins. Parmi les personnages distingués qui se firent

* Dans une lettre écrite à son ami Ardizio , à Mantoue , il s'exprima ainsi sur ce sujet : « *Perché V. S. m'assomigliò ne' suoi versi ad Omero, vorrei poterlo assomigliare particolarmente nella maniera del Lodare, perciò che egli loda solamente i morti, e de' vivi non fa menzione, stimando forse che queste lodi convengano al lusinghiero, e quelle al grave poeta, il quale con la memoria dei passati onora i presenti, e dimostra loro quello che debbono operare.* »

un honneur d'accueillir un aussi grand poète se trouva le cardinal Ferdinand de Médicis , qui fut depuis grand duc de Toscane. Ferdinand , ami de Gonzague , manifesta au Tasse le désir de l'avoir au nombre de ses gentilshommes , ou de le mettre au service du duc son frère , au cas où il voudrait quitter la cour de Ferrare. Alphonse , qui en fut informé , ne put jamais lui pardonner d'avoir voulu chercher un protecteur dans la famille de ses rivaux heureux. Il n'en fallait pas tant pour irriter l'âme sèche et altière d'Alphonse. Le Tasse se lia aussi à Rome avec Pierre Angelio da Barga , qui composait en même temps que lui un poème en latin sur le même sujet de la guerre sainte. Barga fut bien autrement traité de la fortune que Tasso. Pour les deux premiers livres seulement de son poème intitulé *Syrias* , il reçut de Henri III , roi de France , les titres d'historiographe , de poète royal , de conseiller et d'aumônier de sa majesté , avec les bénéfices et les émolumens considérables attachés à ces dignités. Ce n'était pas l'avarice qui était le vice de Henri III !

A son retour de Rome , Torquato ne chercha plus qu'un moyen honorable de quitter le service d'Alphonse : mais , avant tout , il s'occupa de préparer sa *Jérusalem* pour l'impression. Il se mit alors à expliquer , comme 1576. par jeu d'esprit , ainsi qu'il le dit lui-même dans une lettre à Scalabrino , l'allégorie de son poème. Cette allégorie lui parut si facile à développer , qu'il finit quelque temps après par s'imaginer qu'il en avait eu l'idée en écrivant sa *Jérusalem*.

Une occasion se présenta bientôt de quitter Alphonse, et de donner honnêtement son congé. La charge d'historiographe de la maison d'Este étant venue à vaquer par la mort de Pigna, le Tasse en fit la demande pour lui-même, dans l'espoir d'être refusé. Mais, contre son attente, le duc la lui accorda. Cette nouvelle faveur mit le Tasse dans une position plus embarrassante que jamais. Il avait promis à son ami Gonzague de quitter Ferrare, et voilà qu'il se trouvait retenu par de nouveaux liens, que son amour pour Léonore lui avait peut-être fait désirer en dépit de sa raison et de sa volonté : tant la passion est ingénieuse à se justifier à elle-même ses faiblesses !

La cour de Ferrare était devenue plus brillante que jamais. La comtesse de Sala venait de quitter Rome, dont elle avait fait l'admiration par ses talens et sa beauté, pour se fixer à Ferrare avec sa belle-fille Éléonore, comtesse de Scandiano. La charmante comtesse de Scandiano devint en particulier l'objet des éloges de tous les poètes, et le Tasse ne fut pas des derniers à lui offrir ses hommages poétiques. Le sonnet qu'il lui adressa sur la lèvre autrichienne qui, à ce qu'il semble, donnait un charme particulier à sa jolie figure, est des plus agréables qui aient été écrits dans ce genre. Il est trop gracieux pour que nous puissions nous refuser au plaisir de le citer ici :

A LA COMTESSE DE SCANDIANO.

« Cette lèvre que les roses ont nuancée de leur tendre

couleur, et qui s'étend un peu avec mollesse , et comme celle d'une boudeuse ; cette lèvre fut formée par le malin Amour pour faire aux baisers un insidieux appel.

« Amans ! amans ! qu'aucun de vous se garde bien d'approcher vers cette embûche où , au sein des fleurs , se cache le serpent. Le voici terrible et prêt à lancer son poison. Je le vois , moi , et je vous le montre.

« Moi qui fus autrefois si versé dans l'art d'amour , je le reconnais bien , et je vous l'indique , ô jeunes gens !

« Semblables aux fruits présentés à Tantale, ces roses semblent venir d'elles-mêmes au-devant de vous , mais pour s'éloigner ensuite , et ne plus laisser que l'Amour qui de là vous lance les flammes et le poison. * »

Alphonse n'avait pu voir la comtesse de Scandiano sans avoir pour elle du moins le peu d'affection qu'il

* ALLA CONTESSA DI SCANDIANO.

Quel labbro , che le rose han colorito ,
Molle si sporge , e tumidetto in fuore ,
Spinto per arte , mi cred'io , d'Amore ,
A fare ai baci insidioso invito.

Amanti , alcun non fia cotanto ardito ,
Ch'osi appressarsi , ove tra fiore , e fiore ,
Si sta quel angue , ad attoscarvi il core ,
Quel fiero intento , io 'l veggio , e ve l'addito :

Io , ch'altre volte fui nell'amorose
Insidie colto , or ben lo riconosco ,
E le discopro , o giovinetti , a voi.

Quasi pomi di Tantalò , le rose
Fansi all'incontro , e s'allontanano poi ;
Sol resta Amor , che spira fiamma e toscò.

pouvait sentir pour un autre que *soi*. La jolie comtesse avait trop d'esprit pour ne pas lui préférer un amant comme Torquato, dont la timidité passionnée était le moindre des mérites *, et ce fut là sans doute une des causes de l'inimitié que cette âme froidement haineuse conçut pour le poète dont il s'était fait le protecteur. Il prêta dès-lors l'oreille à tout ce qu'on lui disait de défavorable sur son compte, et les envieux, se voyant écoutés avec complaisance, se multiplièrent et se montrèrent de tous côtés à la fois. On ne saurait concevoir tout ce que le Tasse eut à souffrir de leur audace hypocrite. Tantôt on profitait de son absence pour pénétrer dans

* Parmi les vers charmans que la jeune Éléonore de Scandiano inspira au Tasse, on doit citer surtout le sonnet suivant, à peine inférieur pour la grâce de l'expression à celui que nous venons de rapporter.

NEL PARTO DELLA MOGLIE DEL CONTE DI SCANDIANO.

Non potea dotta man ritrarci in carte
De tuoi lumi, e de' crini i raggi, e l'oro,
Nè quel, ch'apron due labbra, almo tesoro,
Nè frà' ligustri tuoi le rose sparte :

Ne degni eran metalli, o marmi, o carte
Di contener le luci, e i pregi loro,
Onde a formar natura il bel lavoro
S'accinse, ove perdea timida l'arte.

E del suo sangue fece, e di se stessa
Viva immago spirante, e'n picciol viso
Gran cose espresse, e fuor d'uso leggiadre.

Tu lieta godi, e ti vagheggi in essa,
Ed essa te conosce omai col riso,
E vede nel suo riso altri la madre.

son appartement et chercher dans ses papiers ; tantôt on lui écrivait des lettres anonymes pour lui rendre suspects ses plus intimes amis , et lui faire croire que leurs approbations données à son poëme n'étaient que dérisoires ; tantôt on supprimait les lettres qu'il recevait d'eux. On alla même jusqu'à corrompre son valet , afin de pouvoir impunément pénétrer chez lui à toute heure. Le poëte courtisan Guarini, qui avait été un de ses amis, fut un des premiers à se joindre à la tourbe obscure de ses vils persécuteurs. Le tort du Tasse était d'être plus grand que Guarini, dont le talent n'avait pu s'élever qu'à la faveur de celui du Tasse. Mais la jalousie est une passion terrible chez les *beaux-esprits*.

Un autre motif de chagrin bien plus vif encore vint achever de l'accabler ; il apprit qu'on se préparait , dans une ville d'Italie , à donner une édition de sa *Jérusalem*. Outre la douleur de se voir imprimé d'après des copies incorrectes et mutilées , il se voyait par là privé de tous les avantages qu'il devait raisonnablement se promettre de la publication de cet ouvrage si long-temps attendu. Il fit écrire partout pour empêcher un vol aussi manifeste , et ses démarches furent pour quelque temps efficaces. Il l'aurait dès ce moment fait imprimer lui-même à Venise , sans la maladie épidémique qui régnait dans cette ville. Ce poëme était enfin terminé. Connu dans toute l'Italie , par des lectures successives , il avait excité , long-temps avant sa publication , les dissensions des savans. Tandis que les pédans prenaient parti contre le poëme , les gens du monde s'embarrassaient moins

de raisonner et d'analyser scientifiquement les sensations agréables que leur avaient fait éprouver les morceaux qu'ils en connaissaient. Parmi les champions du Tasse on découvre avec plaisir un neveu de l'Arioste. Ce jeune homme, nommé *Horace Arioste*, avait même été jusqu'à élever, dans des stances en l'honneur du Tasse, la gloire de ce dernier au-dessus de tous les autres poètes italiens, et de l'Arioste même. Le Tasse fut effrayé d'une louange si excessive, qu'elle pouvait paraître dérisoire à des contemporains. Il écrivit à ce sujet au jeune Arioste une lettre pleine de mesure et de bon sens.

« Osez-vous, lui dit-il, arracher la couronne qui orne cette chevelure vénérable? vous exposerez-vous aux reproches de juge téméraire et de neveu impie? Qui oserait ensuite recevoir d'une main avilie cette couronne, prix de la vertu? Pour moi, bien loin d'oser l'accepter, je ne la désire même pas. Ce Grec qui triompha de Xerxès avait coutume de dire que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir, non parce qu'il désirait les détruire, mais parce qu'il brûlait d'en obtenir de semblables. Je ne nierai pas que les couronnes *semper florentis Homeri* (je parle ici de votre Homère ferrarais) ne m'aient souvent fait *noctes vigilare serenas*, non pas par aucun désir de les flétrir, mais bien parce que je désirais atteindre sinon à des couronnes aussi brillantes, du moins à d'autres qui pussent, pour me servir de votre métaphore, conserver leur verdure en dépit de la main glacée de la mort. Tel a été le but de mes longues veilles; si j'y puis parvenir,

toutes mes fatigues me sembleront bien employées ; sinon je me consolerais du moins par l'exemple de ces hommes fameux qui n'ont point regardé comme une honte de succomber dans d'aussi illustres entreprises. »

Les conseils contenus , dans la fin de cette lettre , sur l'art d'écrire , méritent d'être médités par les jeunes écrivains de tous les temps. Le Tasse , par ses ouvrages précédens , s'était bien acquis le droit de donner des conseils sur la manière d'écrire.

Du reste , cet enthousiasme du jeune Arioste était partagé par la plus grande partie de l'Italie : on n'avait encor rien vu de semblable. Cette dignité continue de narration , ces descriptions fidèles de lieux consacrés par une vénération antique , cette variété de caractères tous également vrais dans leur genre , cette peinture si fière et si nouvelle du génie des ténèbres , ces événemens surnaturels , la plupart si vraisemblables dans un temps où l'on croyait encore à la magie , même dans la classe la plus éclairée , ces tableaux voluptueux des séductions d'Armide , cette pudeur enchanteresse d'Hermynie , ce jour nouveau sous lequel on envisageait les croisés , tout enfin frappait , entraînait , ravissait. Ce poème est trop connu pour que nous ayons besoin d'en parler avec quelque détail : de nombreuses traductions ont rendu *la Jérusalem* familière aux lecteurs français. Nous nous contenterons de rapporter ici un morceau de Voltaire dans son *Essai sur la poésie épique* , qui en fait parfaitement connaître le mérite , en mettant l'invention et la vérité poétique en parallèle avec la vérité

historique , afin d'en faire ressortir plus brillant tout le génie du poëte.

« C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les moines prêchaient ces saints brigandages moitié par enthousiasme , moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des princes quittaient leurs états , les épuisaient d'hommes et d'argent , et les laissaient exposés au premier occupant pour aller se battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, et partaient pour la Terre sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir le monde , la superstition , concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient la débauche la plus scandaleuse et la fureur la plus barbare avec des sentimens tendres de dévotion : ils égorgèrent tout dans Jérusalem , sans distinction de sexe ni d'âge ; mais, quand ils arrivèrent au saint sépulcre , ces monstres , ornés de croix blanches encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils avaient massacrées après les avoir violées , fondirent tendrement en larmes , baisèrent la terre et se frappèrent la poitrine : tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes !

« Le Tasse fait voir , comme il le doit , les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui , sous la conduite d'un chef vertueux , vient délivrer du joug des Infidèles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de *la Jérusalem* à le considérer dans ce sens , est le plus grand qu'on

ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement ; il y a mis autant d'intérêt que de grandeur ; son ouvrage est bien conduit , presque tout est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement la lumière et les ombres ; il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour , et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre ; son style est presque partout clair et élégant ; et , lorsque son sujet demande de l'élévation , on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains , et se change en majesté et en force.

« On trouve il est vrai dans *la Jérusalem* environ deux cents vers où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puérils ; mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes , qui même a augmenté depuis lui , mais dont les Italiens sont entièrement abusés. »

Cet enthousiasme que *la Jérusalem* inspira dès son apparition s'est constamment soutenu depuis ; et les gondoliers de Venise , semblables aux rhapsodes qui chantaient les poèmes d'Homère , répètent encore , en se répondant l'un à l'autre dans l'obscurité des nuits , ces octaves brillantes de poésie, d'amour et de gloire *.

* J. J. Rousseau , dans son *Dictionnaire de musique* , article *Barcarolle* , remarque que , de tous les poètes , Homère et le Tasse sont les seuls qui aient eu la gloire d'être ainsi chantés. Quelques-uns des gon-

Mais au moment où son nom retentissait ainsi de bouche en bouche , Torquato avait en quelque sorte cessé de faire partie du monde.

Nous voici arrivés au terme de la plus grande gloire du Tasse. Célèbre comme philosophe , auteur d'une épopée chevaleresque à dix-huit ans , il venait de mettre le sceau à sa réputation par un second poème épique, aussi supérieur à ses propres ouvrages qu'à ceux de ses devanciers depuis la renaissance des lettres. Mieux que

doliers de Venise savent par cœur tout le poème de *la Jérusalem* ; d'autres se contentent d'en conserver les idées , et varient les octaves à leur manière. On trouve des éditions de *la Jérusalem* avec le texte d'une part , et les variations à l'usage des gondoliers en regard. J'en citerai une octave pour donner une idée du genre de ces variations. Voici d'abord le texte original :

Canto l'armi pietose , e 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno , e con la mano ,
Molto soffrì nel glorioso acquisto ;
E in van l'Inferno a lui s'oppose , e in vano
S' armò d'Asia , e di Libia il popol misto ,
Che il ciel gli diè favore , e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

Voici le Vénitien :

L'Arme pietose de cantar gho voglia ,
E de Goffredo la immortal braura
Che al fin l'ha liberà co strassia , e dogia
Del nostro buon Gesù la sepoltura ;
De mezo mondo unito , e de quel Bogia
Missier Pluton no l'ha bu mai paura :
Dio l' ha agiutà , e i compagni sparpagnai
Tutti 'l gh' i ha messi insieme i di del Daí.

personne il pouvait alors s'écrier , *j'ai assez vécu pour la gloire !* Mais on n'est jamais impunément un grand homme ; il faut payer de quelque manière l'honneur de s'élever au-dessus de ses semblables. On dirait que , le destin des hommes étant de passer inconnus sur la terre , et puis de mourir , la nature n'accorde l'immortalité au génie qu'au prix d'une tranquillité qui semble le partage exclusif de la médiocrité : les esprits supérieurs qui échappent à la persécution de leurs concitoyens ne peuvent échapper à eux-mêmes. Le Tasse , et par ses dispositions naturelles , et par sa situation dans le monde , se trouvait plus qu'un autre encore exposé aux traits de l'infortune. Son premier malheur , celui d'être né gentilhomme , fut la source d'une foule d'autres. Obligé par ce titre , et par la perte de la fortune de sa famille , de se mettre au service des grands , son âme se trouvait en opposition avec ce servile emploi.

Dans un petit état qui jouit de sa liberté , l'exercice de l'autorité , librement conférée par ses concitoyens , donne à celui qui est investi du pouvoir une dignité dont même les plus beaux génies peuvent se montrer avides. Dans un vaste état , et avec un gouvernement vigoureux , le maniement des affaires est assez compatible aussi avec une certaine hauteur de vues et de talents , et la grandeur que réclame une telle entreprise peut tenter un esprit non vulgaire. Mais qui peut relever à leurs propres yeux les ministres et les courtisans d'un obscur petit prince ou d'un faible monarque , qui ne sait ni conserver ni perdre noblement son trône , et justifier

ainsi le dévouement de ses serviteurs. Le Tasse à la cour de Ferrare , témoin de toutes ces intrigues pour de petites places , et obligé lui-même d'attacher une grande importance à de petites choses et à de petites gens , devait à chaque instant se sentir froissé , humilié. Tous ses efforts pour se rendre agréable ne pouvaient lui faire pardonner son génie , et chacun de ses triomphes devenait une arme nouvelle entre les mains de ses envieux.

Ulcéré par toutes ces persécutions des gens de lettres et des gens de cour, Torquato, naturellement passionné, pouvait à peine retenir la fureur qui l'agitait. Enfin un jour il fut tellement indigné de la bassesse d'un de ces bons amis de cour , de leur grossière insolence , et des stupides propos qu'ils tenaient contre lui , qu'il s'emporta jusqu'à donner , dans le palais du prince , un soufflet à l'un d'eux , qui feignait de révéler ses prétendues confidences. Le courtisan souffleté dissimula sa rage afin de mieux assurer sa vengeance ; et le lendemain , au moment où Torquato traversait la ville sans défiance , le lâche , fort du secours de ses trois frères , vint l'assaillir par-derrière. Le Tasse mit sur-le-champ l'épée à la main , et fit tête à ses quatre adversaires. Ceux-ci , qui ne s'attendaient pas à une telle résistance , effrayés à la fois , et du courage de leur ennemi , et de l'idée que le bruit des épées pût attirer quelqu'un auprès d'eux , se hâtèrent de jeter les armes et de s'évader de la ville. La nouvelle de la résistance chevaleresque du jeune poète se répandit bientôt par tout Ferrare ; et le peuple , étonné d'apprendre qu'un savant eût été brave , répéta long-temps

ce mauvais refrain devenu proverbial , et fait pour célébrer sa double gloire :

Con la penna e con la spada
Nessun val quanto Torquato.

Avec la plume et l'épée
Torquato n'a point d'égal.

Cet acte de vengeance fit taire pour quelque temps la médisance ; et pour achever de rendre Tasso à la tranquillité , Léonore l'emmena passer une douzaine de jours dans une maison de campagne sur les bords du Pô. Cette solitude lui rendit un peu de calme ; mais la malheureuse activité de son imagination secondait trop bien la malice de ses ennemis , comme la Cassandre de Schiller : * « Au milieu des fêtes qui s'apprêtaient dans la gaîté , son esprit prophétique voyait déjà l'approche du dieu qui venait les changer en tristesse. » Tourmenté de ce génie funeste qui lui faisait voir l'avenir dans le passé , comme elle aussi il aurait pu s'écrier : ** « Pourquoi

* Feste seh ich froh bereiten,
Doch im ahnungsvollen Geist
Hör' ich schon des Gottes Schreiten,
Der sie jammervoll zerreisst.

** Dein Orakel zu verkünden,
Warum warfest du mich hin
In die Stadt der ewig Blinden,
Mit dem aufgeschloss'nen Sinn ?
Warum gabst du mir zu sehen,
Was ich doch nicht wenden kann ?
Das Verhängte muss geschehen,
Das Gefürchtete muss nahn.

impatient de faire entendre ton oracle , m'as-tu , au milieu de cette foule d'hommes aveugles , favorisé du funeste don de l'esprit prophétique ? Pourquoi m'as-tu donné de prévoir ce que je ne pouvais empêcher ? La fatalité marche irrévocable ; les malheurs doivent s'accomplir.

« Convient-il donc , lorsque l'horrible destin s'approche , convient-il de lever le voile qui le couvre ? Hélas ! l'erreur seule fait la vie , et connaître , c'est mourir. Éloignez , éloignez cette clarté funeste ; éloignez cet aspect sanglant : c'est une triste condition que d'être le vase mortel de la vérité. O Apollon ! rends-moi mon aveuglement et l'heureuse obscurité de mon intelligence ; tu m'as donné l'avenir et m'as enlevé le présent , reprends , ah ! reprends ton terrible présent. »

En effet , il ne fut pas plus tôt de retour à Ferrare , que

Frommt's , den Schleier aufzuheben ,
 Wo das nahe Schreckniss droht ?
 Nur der Irrthum ist das Leben ,
 Und das Wissen ist der Tod.
 Nimm , o nimm die traur'ge Klarheit ,
 Mir vom Aug' den blut'gen Schein !
 Schrecklich ist es , deiner Wahrheit
 Sterbliches Gefäss zu seyn.

Meine Blindheit gieb mir wieder
 Und den fröhlich dunkeln Sinn ,

 Zukunft hast du mir gegeben ,
 Doch du nahmst den Augenblick ,
 Nahmst der Stunde fröhlich Leben ,
 Nimm dein falsch Geschenk zurück.

victime d'une imagination trop aisément excitée , il re-
tomba dans de nouvelles craintes. Les courtisans , pleins
de la haute idée de la supériorité que leur donnait sur
lui l'usage du monde , firent tant , par leurs allusions
directes et indirectes , qu'ils finirent par lui persuader
qu'il s'était exposé à toute la vindicte de l'inquisition :
on lui annonça même qu'il avait été dénoncé. Hors de
lui à cette nouvelle , et furieux de se voir ainsi entouré
de lâches et de traîtres , il poignarda de sa propre main
le domestique sur lequel on avait éveillé ses soupçons.
Alphonse le fit sur-le-champ arrêter. Il ordonna qu'on
le renfermât dans une des chambres retirées des cours
du palais. Le souvenir du meurtre qu'il venait de com-
mettre , et l'idée effrayante de l'inquisition , commencè-
rent à l'agiter puissamment. Pour se tranquilliser , il vou-
lut du moins chercher à se persuader qu'il était innocent
aux yeux de ce redoutable tribunal ; mais la teinte som-
bre de ses idées vint achever de le troubler. A force
d'examiner sa conscience en détail sur divers points de
religion , il finit par concevoir des doutes sur la pureté
de sa foi. Accoutumé à spéculer sur les systèmes des
philosophes anciens , il croyait avoir conçu quelques
doutes sur le mystère de l'incarnation. Il pensait aussi
avoir balancé pour savoir si Dieu avait tiré le monde
du néant , ou si seulement le monde dépendait de lui
ab æterno , et enfin si l'homme était doué ou non d'une
âme immortelle ; et , ainsi qu'il le dit lui-même dans un
discours sur divers accidens de la vie , comment aurait-
il pu croire fermement dans les sacremens , ou dans l'au-

torité du pape , ou dans l'enfer ou le purgatoire , sans ajouter avant tout une foi explicite au mystère de l'incarnation ? Ces doutes lui semblaient entièrement opposés à l'esprit sévère du catholicisme , qui ordonne une foi aveugle ; et l'absence de cette foi pleine et entière lui paraissait un crime. On voit qu'il était alors sous l'empire d'une terreur qui portait le désordre dans son intelligence. Il avait professé auparavant , et il professa depuis des principes bien différens. « Nous ne méritons , disait-il dans son dialogue de *Gonzague* , nous ne méritons la louange et le blâme que pour les choses qui dépendent uniquement du choix et de la volonté ; mais , (que nos politiques modernes fassent bien attention à cette phrase aussi vraie aujourd'hui qu'alors) mais l'opinion et la foi n'émanant pas de la volonté , ne peuvent raisonnablement nous apporter ni louange ni blâme. » Conçoit-on que le même homme qui a écrit ces lignes ait eu la conscience troublée par le souvenir de ses recherches philosophiques ? Tourmenté comme il l'était par ses craintes , il s'adressa à l'inquisiteur de Ferrare , pour le prier d'examiner sévèrement l'état de sa conscience sur divers points. L'inquisiteur , averti d'ailleurs par Alphonse , n'eut pas de peine à voir la source de ces craintes : il lui déclara donc qu'il le trouvait bon et fidèle catholique , lui donna l'absolution , et l'engagea à se tranquilliser. Mais le Tasse ne s'en tint pas là ; et , s'imaginant que l'inquisiteur avait fait un faux jugement sur l'état de sa conscience , et que par conséquent son absolution était nulle , il ne

vit d'autre moyen que d'obtenir un arrêt du collège des cardinaux formant la suprême inquisition, et de solliciter en même temps d'Alphonse la faveur de se retirer dans un couvent de franciscains. Le duc consentit à ce changement de prison ; mais peu de semaines s'étaient passées, que la solitude produisit ses effets ordinaires sur son esprit. Son éducation chez les jésuites avait produit ou développé sa disposition aux rêveries mystiques ; son séjour chez les franciscains l'accrut à un tel point, qu'il conçut le projet de se faire moine lui-même, ainsi qu'il l'annonce dans ses lettres. L'espèce de prison dans laquelle il se trouvait retenu, l'ordre qu'Alphonse lui avait donné de discontinuer toute correspondance avec lui et les princesses, l'injonction extraordinaire qu'il lui avait faite de se laisser soigner par ses médecins, le refus qu'on lui faisait de ses manuscrits, l'opinion qu'il avait du caractère vindicatif du duc, la conscience peut-être du crime dont il s'était rendu coupable, ce qu'il éprouvait aussi-bien que ce qu'il redoutait, fit bientôt prendre à ses pensées une autre direction que celle d'un couvent de moines. Il s'imagina dès-lors qu'on en voulait à sa vie. Une fois frappé de cette idée, il ne songea plus qu'au moyen de fuir la persécution qui le menaçait ; et peu de jours après, profitant d'un instant de négligence de ses gardiens, il s'enfuit de Ferrare sans guide et sans argent. S'éloignant de toutes les villes, ne marchant que de nuit, et par des sentiers non frayés, de peur d'être poursuivi, il arriva dans un

1577. déplorable état, par les frontières de l'Abruzze, dans le royaume de Naples.

Il lui restait une sœur qu'il avait toujours beaucoup aimée, quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis son enfance. Cette sœur, nommée Cornélia, avait perdu son mari, et vivait dans une honnête aisance à Sorrento avec deux enfans qu'il lui avait laissés. Ce fut près d'elle qu'il résolut de chercher un abri. Craignant toutefois que sa mauvaise fortune ne l'eût suivi jusque-là, il voulut l'éprouver avant de se faire connaître d'elle. Vêtu des habits d'un berger chez lequel il avait passé la nuit, il se présenta comme un messenger qui lui était envoyé par son frère, et avec une lettre dans laquelle il lui faisait un tableau de ses malheurs. Cornelia, émue, interroge le prétendu messenger, qui lui fait un récit si pathétique de ses propres souffrances, qu'incapable de supporter un tel coup, elle s'évanouit de douleur. Torquato, à cette vue, convaincu de son amitié, n'hésite plus à se découvrir.

Les soins de cette sœur bien aimée, et le calme d'esprit qu'il goûtait dans ce climat délicieux, agirent plus efficacement que les remèdes forcés d'Alphonse : heureux s'il eût pu continuer de vivre dans une telle indépendance ! mais la cour de Ferrare avait des charmes trop puissans sur lui.

A peine était-il parfaitement rétabli, que ses désirs le reportèrent vers ces lieux témoins de son malheur. En vain sa sœur voulut-elle le retenir près d'elle, il partit pour Rome, et se remit entre les mains des

chargés d'affaires du duc , afin de lui montrer la haute opinion qu'il avoit de sa générosité. Les cardinaux Albano et Gonzague cherchèrent à le détourner de reprendre son superbe joug , et à se contenter d'obtenir qu'on lui rendît ses poèmes. Ils écrivirent en effet à Alphonse à ce sujet ; mais celui-ci , tout en affectant d'accorder un généreux pardon , gardait cependant toujours les poèmes ; il annonça même à ses chargés d'affaires que Torquato pouvait revenir près de lui reprendre sa place dès qu'il le trouverait bon , pourvu toutefois qu'il consentît à se faire *médiciner*. Pour lui ôter même toute crainte future d'être empoisonné , il ajoute une petite réflexion qui donne une idée assez peu rassurante de la liberté dont on jouissait sous ce *grand* Alphonse.

« Cette crainte que Torquato a de mes intentions , dit-il dans une lettre à ses chargés d'affaires , cette crainte vient de la noire mélancolie qui le ronge : il craint que je ne le fasse mourir ! Mais *se avessimo avuto tale fantasia , sarebbe stata assai facile l'esecuzione.* » Quoi qu'il en soit , Torquato se crut désormais à l'abri de ses fantaisies , et il retourna à Ferrare.

Persuadé que c'était en bien jouant son rôle de courtisan , et en quittant celui de poète , dédaigné dans cette cour frivole , qu'il parviendrait à se conserver la faveur du duc , Torquato se décida à prendre exemple pour sa conduite sur les personnages les plus à la mode. On ne fait jamais bien ce qu'on ne fait pas par inclination. Torquato sut mal imiter la lâche complaisance et la

débauche de bon ton des courtisans ; et au lieu d'attirer sur lui les applaudissemens qu'il s'efforçait de mériter , il eut la douleur de se voir blâmer dans une conduite qu'il blâmait lui-même. On gémit de le voir , pour plaire au duc , s'abandonner aux excès de la table , et se laisser même passer pour fou , ainsi qu'il avoue dans ses lettres qu'il le faisait. Comment contempler cette dégradation du génie sans remonter à la cause et sans se sentir animé de haine et de mépris pour le prince qui a pu se complaire dans un tel abaissement. C'est le pire des crimes que de flétrir et d'user ainsi peu à peu l'âme d'un grand homme. Honteux du rôle qu'il jouait et des embûches dont on entourait sa bonne foi , Torquato s'imagina qu'on voulait le dépouiller de sa gloire en le faisant vivre comme un sybarite au milieu des plaisirs empoisonnés d'une vie molle et efféminée. Il était d'autant plus autorisé à voir dans cela un piège tendu à sa simplicité , qu'Alphonse *s'était toujours obstinément refusé à lui rendre ses manuscrits, et les avait confiés à un de ses favoris*. Cette dernière tyrannie l'exaspéra tellement , qu'il résolut de quitter encore une fois un séjour devenu si odieux. Il se réfugia en effet à Mantoue , où il fut traité à peu près comme à Ferrare. Partout les princes se croyaient des droits acquis à la propriété de ses nobles productions. Aussi quitta-t-il Mantoue comme il avait quitté Ferrare. Il passa ensuite à Padoue et à Venise , obligé , pour subsister , de vendre à vil prix le rubis que la duchesse d'Urbin lui avait donné dans des temps plus

heureux. Le souvenir des jours fortunés qu'il avait passés dans le duché d'Urbain le détermina à y chercher un asile. Arrivé sur les bords du Métauro, il composa l'ode suivante, adressée à ce fleuve; malheureusement elle n'a point été achevée.

* CHANT MÉLANCOLIQUE DU TASSE,

SUR LUI-MÊME,

AU MÉTAURO, PETIT FLEUVE DU COMTÉ D'URBIN.

« O enfant **, petit, il est vrai, mais glorieux du grand Apennin! et plus illustre encore par ton nom que par tes ondes! voyageur vagabond, je viens, pour ma sûreté et pour mon repos, sur tes bords amis et hospitaliers. Que le chêne altier dont tu baignes les

* O del grand' Apennino
Figlio picciolo sì, mà glorioso,
E di nome più chiaro assai, che d'onde
Fugace peregrino,
A queste tue cortesi amiche sponde
Per sicurezza vengo e per riposo.
L'alta quercia, che tu bagni, et feconde
Con dolcissimi umori, ond' ella spiega
I rami sì, ch' i monti, e i mari ingombra,
Mi ricopra coll' ombra :
L'ombra sacra, ospital, ch' altrui non nega
Al suo fresco gentil riposo, e sede,
Entro al più denso mi raccoglie, e chiuda;
Sicch' io celato sia da quella cruda,
E cieca Dea, ch' è cieca, e pur mi vede,

** Cette traduction est de M. Barrère, traducteur de l'ouvrage de Compagnoni, intitulé *Veillées du Tasse*.

racines , et qui , fécondé par tes douces eaux , déploie ses branches pour couvrir les montagnes et les mers , me protège par ses rameaux ! que l'ombrage bienfaisant et sacré , qui ne refuse à personne asile et repos , dans son agréable fraîcheur , me reçoive et me renferme dans son épaisse obscurité pour me dérober à cette divinité aveugle et cruelle ; qui , tout aveugle qu'elle est , me voit cependant (quoique je me cache dans les montagnes et dans les vallons , et que d'un pied ignoré j'aïlle errer la nuit sur des routes solitaires) ; elle me

Bench'io da lei m'appiatti in monte, o'n valle,
E per solingo calle
Notturmo io mova, e sconosciuto il piede :
E mi saetta sì, che ne' miei mali
Mostra tanti occhi aver, quanto ella ha strali.

Oimè dal dì che pria
Trassi l'aure vitali, e i lumi apersi
In questa luce a me non mai serena,
Fui dell'ingiusta e ria
Trastullo e seguo : e di sua man soffersi
Piaghe, che lunga età risalda appena.
Sassel la gloriosa alma Sirena
Appresso il cui sepolcro ebbi la cuna :
Così avuto v'avessi o tomba, o fossa
Alla prima percossa.
Me dal sen della madre empia fortuna
Pargoletto divelse : ah ! di que' baci,
Ch'ella bagnò di lagrime dolenti,
Con sospir mi rimembra, e degli ardenti
Preghi, che sen portar l'aure fugaci,
Ch'io giunger non dovea più volto a volto
Fra quelle braccia accolto
Con nodi così stretti, e sì tenaci.

frappe de manière que dans mon malheur elle me paraît avoir autant d'yeux qu'elle a de flèches.

« Hélas ! depuis que j'ai respiré l'air de la vie , et que j'ai ouvert les yeux à cette lumière qui n'a jamais eu de sérénité pour moi , j'ai servi de jouet et de but à cette injuste et barbare divinité , et j'ai reçu de sa main des blessures qu'à peine le temps peut guérir. Elle le sait bien cette orgueilleuse et séduisante sirène : j'ai eu mon berceau à côté de sa tombe. Ah ! pourquoi , au premier malheur de ma vie , n'y ai-je pas trouvé

Lasso ! e seguii con mal sicure piante,
Qual Ascanio, o Cammilla, il padre errante.

In aspro esiglio, e'n dura
Povertà crebbi in quei sì mesti errori,
Intempestivo senso ebbi agli affanni,
Ch' anzi stagion matura
L'acerbità de' casi, e de' dolori
In me rendè l'acerbità degli anni
L'egra spoliata sua vecchiezza : e i danni
Narrerò tutti, or che non sono io tanto
Ricco de' proprj gai, che basti solo
Per materia di duolo.
Dunque altri, ch' io da me dev' esser pianto ?
Già scarsi al mio voler sono i sospiri,
E queste due d'umor sì larghe vene
Non agguaglian le lagrime alle pene.
Padre, o buon padre, che dal Ciel rimiri,
Egro, e morto ti piansi, e ben tu il sai,
E gemendo scaldai
La tomba, e il letto : or che negli alti giri
Tu godi, a te si deve onor, non lutto,
A me versato il mio dolor sia tutto.
(*Manca.*)

aussi mon tombeau ! Le destin barbare m'arracha encore enfant des bras de ma mère. Ah ! je me rappelle en soupirant les baisers dont elle me couvrit , et en me baignant de larmes douloureuses. Je me rappelle ses ardentes prières , que les vents emportèrent avec eux. Ah ! je ne devais plus , étroitement serré dans ses bras , rapprocher mon visage du sien. Infortuné ! semblable à Ascagne et à Camille , j'ai suivi d'un pas mal assuré mon père errant et fugitif.

« Dans un exil douloureux et dans la dure pauvreté , je grandis au milieu de ces tristes événemens ; j'éprouvai le sentiment prématuré de l'infortune ; le malheur des temps m'a donné , avec la cruauté des accidens et l'amertume des chagrins de la vie , les maladies et les besoins de la vieillesse. Je raconterai toutes mes infortunes , maintenant que je ne suis plus aussi accablé de mes peines , et que je ne souffre pas assez pour être moi seul un objet de plainte. Ne sais-je donc plus plaindre les autres ? Déjà les soupirs manquent à ma volonté , et les deux sources si abondantes de larmes ne peuvent suffire à mes peines. Mon père ! ô le meilleur des pères ! toi qui me regardes du ciel , je t'ai pleuré malade et mort ; et tu sais bien qu'avec mes larmes brûlantes j'ai réchauffé ton lit et ta tombe. Maintenant que tu te réjouis dans le plus haut des cieux , on te doit des honneurs , et non point un deuil. Que ma douleur se tourne entièrement sur moi !.....

(Le reste de ce chant mélancolique manque.)

Le duc d'Urbain le reçut assez bien d'abord ; cepen-

dant , craignant de se brouiller avec Alphonse , il laissa bientôt apercevoir son refroidissement , et Torquato recommença ses courses errantes de ville en ville , de chaumière en chaumière. En allant de Novare à Verceil, il reçut l'hospitalité d'un bon gentilhomme de campagne , dont il a décrit le bonheur dans son dialogue du Père de famille. Nous nous servons de la description qu'il a faite lui-même de cette réception dans ce dialogue.

« On était dans la saison des vendanges. Je voyageais à cheval, et déguisé, entre Novare et Verceil ; voyant que le ciel commençait à s'obscurcir et à se charger de nuages qui annonçaient une pluie prochaine, je piquai mon cheval. A l'instant j'entendis autour de moi les aboiemens répétés et confus d'une meute de chiens ; et en me retournant je vis un chevreuil qui , poursuivi par deux levriers agiles , et fatigué d'une longue course , venait d'en être atteint , et de tomber expirant à mes pieds. Peu de momens après arriva un jeune homme de dix-huit à vingt ans environ , d'une haute stature , d'une figure agréable , bien proportionné et plein de vigueur, qui , suivant la trace des chiens , leur enleva , en criant après eux , la proie qu'ils avaient déchirée , et la donna à un paysan qui la prit sur ses épaules , et à un signe du jeune homme s'en retourna d'un pas rapide. Le jeune homme vint à moi , et me dit : Puis-je vous demander de quel côté se dirige votre voyage ? Je voudrais , lui répondis - je , arriver ce soir à Verceil , si l'heure me le permettait. — Vous y pourriez peut-être

arriver , me dit-il , si le fleuve qui passe au-dessous de la ville , et qui sépare le Piémont du Milanais , n'était grossi de manière à rendre le passage difficile. Je vous conseillerais donc de rester la nuit chez moi ; j'ai de ce côté du fleuve une maisonnette où vous serez moins mal que partout ailleurs. Tandis qu'il me parlait ainsi , je le regardais avec attention , et il me semblait trouver en lui je ne sais quoi de gracieux et de noble. Aussi , pensant bien qu'il appartenait à une famille distinguée , quoiqu'il fût à pied , je confiai mon cheval au voiturier qui m'accompagnait , je descendis , et lui dis qu'arrivé sur le bord du fleuve je me déciderais , selon son avis , à m'arrêter ou à passer outre. Je m'acheminai derrière lui. Je passerai devant , dit-il , pour vous servir de guide , et non pour prendre le pas. La fortune , m'écriai - je , me donne un trop noble guide ; plaise à Dieu qu'elle me soit aussi favorable en tout ! Il se tut ; je le suivis. De temps à autre il se retournait , et me regardait de la tête aux pieds , comme curieux de savoir qui j'étais. Il me sembla donc convenable de le prévenir et de le satisfaire en quelque sorte , et je lui dis : Je n'étais jamais venu dans ce pays. En allant autrefois en France , je traversai le Piémont , mais je ne pris pas par ce chemin : suivant toute apparence , je n'aurai pas à m'en repentir. Le pays me semble fort beau , et les habitans assez polis. Voyant que je lui offrais l'occasion de m'adresser la parole , il ne put cacher plus long-temps son désir , et me dit : Ne serait-il point indiscret de vous demander qui vous êtes ,

quel pays est le vôtre , et quel événement vous amène de ce côté. Je suis né , lui répondis-je , dans le royaume de Naples , et d'une mère napolitaine ; mais mes ancêtres paternels étaient originaires de Bergame , ville de Lombardie. Je vous tairai mon nom et mon surnom ; car ils sont si obscurs , que , quand je vous les apprendrais , vous n'en sauriez pas davantage. Je fuis le courroux d'un prince et de la fortune , et je me retire dans les états du duc de Savoie. Vous trouverez en lui , me dit-il, un prince juste et magnanime. Mais , s'apercevant que je voulais lui cacher une partie de ma situation , il eut la discrétion de ne pas pousser plus loin ses questions. A peine avions-nous fait cinq cents pas , que nous arrivâmes sur le bord du fleuve , qui coulait avec plus de rapidité que la flèche d'un Parthe. Il était tellement grossi , que ses rives ne pouvaient plus le contenir : selon ce que quelques paysans me rapportèrent , le batelier ne voulait pas quitter l'autre bord , et avait déjà refusé de passer plusieurs Français qui lui avaient offert au-delà du salaire ordinaire. Me tournant alors vers le jeune homme , je lui dis : La nécessité me force à accepter votre invitation , que j'aurais même acceptée par choix. Et lui : Bien que je préférasse devoir cette faveur à votre choix qu'à la fortune , je me félicite cependant de vous voir dans la nécessité de rester parmi nous. Ses paroles me confirmaient de plus en plus dans la bonne idée que je m'étais formée de sa naissance et de son esprit. Charmé d'une telle hospitalité , je l'assurai que la faveur qu'il m'offrait me serait d'autant plus agréable qu'elle venait

plus à propos et qu'elle serait plus prompte. A ces mots , il me montra sa maison , qui n'était qu'à peu de distance des bords du fleuve. Elle était bâtie à la moderne , et si élevée , qu'on pouvait aisément comprendre de loin qu'il devait y avoir plusieurs étages. Au-devant était une petite place environnée d'arbres. On montait à la maison par un double escalier placé en dehors et composé de vingt-cinq degrés larges et commodes. On pénétrait par là dans un vestibule carré et de grandeur suffisante , avec deux rangées d'appartemens à droite , et deux autres à gauche. Dans le haut de la maison se trouvait le même nombre d'appartemens correspondans. En face de la porte du vestibule se trouvait une autre porte qui donnait sur un escalier de la même forme , par lequel on descendait dans une cour entourée de chambres de domestiques en assez grand nombre , et de magasins. De là on passait dans un jardin fort étendu , tout plein d'arbres fruitiers disposés dans l'ordre le plus agréable. La salle était meublée de tous les ornemens convenables à l'habitation d'un gentilhomme , et le buffet était garni de riche vaisselle et de toutes sortes de beaux fruits. Voici un logement fort commode , m'écriai-je. Il ne saurait appartenir qu'à quelque riche gentilhomme qui sait réunir l'élégance et la délicatesse de la ville aux charmes naturels d'une belle campagne. En seriez-vous le propriétaire ? Non , me répondit-il ; cette maison appartient à mon père , à qui puisse Dieu donner longue vie ! Je ne nierai pas qu'il ne soit gentilhomme , et même assez bien venu dans les cours , quoiqu'il ait passé une

grande partie de sa vie à la campagne. Il a un frère qui est depuis long-temps à la cour de Rome , aimé particulièrement du cardinal Vercelli, que nous estimons beaucoup ici. — Et dans quelle partie de l'Italie, et même de l'Europe , lui dis-je , ce bon cardinal serait-il connu sans être estimé ?

« Tandis que je parlais ainsi , survint un autre jeune homme plus jeune encore , mais non moins agréable que le premier , annonçant l'arrivée du père qui revenait de visiter ses terres ; et voici qu'aussitôt après arriva le père à cheval, accompagné d'un valet de pied et d'un autre domestique à cheval. Il monta vers nous par le même escalier. C'était un homme d'un âge mûr , et plus près de soixante ans que de cinquante , d'un aspect vénérable et plein de dignité. J'allai au-devant du bon père de famille ; je le saluai avec le respect que semblaient mériter son âge et sa physionomie. Alors se tournant vers son fils , il lui dit d'un air agréable : D'où nous vient cet hôte , je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu. Le fils aîné répondit : Il vient de Novare et se rend à Turin. S'approchant ensuite près de son père , il lui parla à voix basse pour l'engager à ne pas me questionner davantage sur ma situation présente. Le père ajouta : Quel qu'il soit , il est le bien venu dans ma maison , où le titre d'étranger est un titre de bonne réception. Je le remerciai de sa politesse, en priant le ciel de me mettre en état de lui prouver un jour ma reconnaissance de son hospitalité. Pendant que nous nous entretenions , les domestiques nous apportèrent l'eau pour nous laver

les mains. Nous nous assîmes ensuite à table , sur l'invitation du bon vieillard , qui voulait m'en faire les honneurs. »

Pendant qu'ils sont à table , l'entretien tombe sur les soins de l'agriculture , sur l'âge auquel il faut marier les jeunes gens , sur la bonté des vins , sur l'avantage respectif de chacune des saisons. A toutes ces conversations le Tasse entremêle des réflexions si justes , si concluantes , et si pleines d'observations judicieuses et savantes , que le bon père de famille , touché de ces paroles , commence à le regarder avec plus d'attention , et lui dit :

« Je vois bien que j'ai reçu chez moi un hôte plus distingué que je ne le croyais. Ne seriez-vous pas par hasard quelqu'un dont on a parlé jusqu'ici , tombé dans l'infortune par *une faute commune à l'humanité*, et aussi digne de pardon par *la cause de sa chute* qu'il est digne d'ailleurs d'éloges et de gloire ? Je répondis : Cette renommée que sans doute je n'aurais pu devoir à mon mérite , mes malheurs ne m'y donnent que trop de droits. Mais qui que je sois , je suis un homme qui parle pour l'intérêt de la vérité , mais non par haine ou par mépris d'autrui , ou par une vaine obstination. S'il en est ainsi , répliqua le bon père de famille , et je ne veux pas pour le moment chercher à pénétrer dans les détails de ce qui vous concerne , vous ne pouvez qu'être bon juge d'un discours que m'adressa mon excellent père , homme plein d'années et de sens , lorsque , quelques années avant sa mort , il se démit entre mes mains

du gouvernement de sa maison et du soin de ses biens. »

Le reste de ce dialogue est consacré à l'exposition des devoirs d'un père de famille considéré comme père, comme époux et comme administrateur de ses biens. Pour donner plus d'autorité à ses préceptes, le Tasse les met dans la bouche du grand-père, et leur donne une plus grande solennité encore, en transportant l'époque de cette abdication du pouvoir paternel au moment où Charles v déposa lui-même le fardeau de l'empire. Tout ce qu'il y dit sur la gestion des terres, sur la distinction entre les produits agricoles et les produits industriels, sur l'éducation des enfans, sur les devoirs des pères, sur la douce obligation pour les mères de reprendre l'allaitement de leurs enfans, est écrit avec la raison la plus solide et l'éloquence la plus vraie. On croirait lire un morceau de l'*Émile* du grand et pathétique Jean-Jacques, ou assister encore, dans les dialogues du sublime Platon, à ces entretiens où Socrate, au milieu des bosquets d'Acadème, ornait la raison de tous les charmes de la vertu et de toutes les fleurs de la persuasion.

Ce fut au milieu de cette famille si unie et si vertueuse, parce qu'elle était si éclairée, que le Tasse passa une des nuits aventureuses de ses courses errantes. Le lendemain il se remit en route. Arrivé à Turin, il se trouvait dans un tel état de dénuement, que les gardes refusèrent de le laisser pénétrer dans la ville. Un littérateur vénitien, qui par hasard passait en ce moment, le reconnut, et lui fit ouvrir les portes. Parfaitement bien accueilli par le prince Charles-Emmanuel, et par

tous les habitans , qui , sur la réputation de son rare mérite , se faisaient un honneur de le posséder , la noire mélancolie qui le rongait se dissipa peu à peu. Les ouvrages en prose et en vers qu'il composa pendant son séjour à Turin prouvent assez le calme et la force de son esprit. Il paraîtrait , d'après plusieurs de ses odes et sonnets écrits à cette époque , que les belles de Turin avaient un sentiment trop juste de la valeur de la poésie pour opposer des rigueurs excessives au poète qu'elles avaient la gloire de posséder. Pouvait-on trop faire pour un sonnet ?

Cependant avec sa tranquillité d'esprit revenaient ses souvenirs du bonheur passé , et Ferrare se représentait sans cesse à son imagination. En vain le duc de Savoie lui offrit-il près de lui la place qu'il avait près d'Alphonse ; en vain lui proposa-t-il de forcer Alphonse à lui rendre ses manuscrits ; la mémoire d'une affection précédente l'emportait chez Torquato sur sa raison même , et après avoir employé l'influence des princes et des cardinaux qui s'intéressaient à lui pour ménager son retour , il revint à Ferrare le 11 février 1579.

1579. Alphonse était occupé de la célébration de son second mariage avec Marguerite Gonzague , fille du duc de Mantoue. Toute la cour était tellement plongée dans les fêtes et les plaisirs , que personne ne put trouver le temps de remarquer un ancien ami malheureux. Négligé par le duc , il ne put même obtenir accès auprès des princesses , et il se vit repoussé par les ministres et par les valets des ministres. Une telle conduite l'indi-

gna ; il ne put retenir ses plaintes. Abandonné de tout le monde , il osa trouver de l'ingratitude dans cet abandon de la part d'un prince dont il avait immortalisé le nom. Mais le même homme qui avait immortalisé le prince protecteur pouvait aussi vouer à une infamante immortalité le prince persécuteur. Alphonse conçut des craintes ; il eut peur que le Tasse n'allât faire retentir ses plaintes dans le reste de l'Italie ; et il ne vit d'autre moyen , pour conserver sa propre réputation , que de faire regarder comme folie les égaremens momentanés produits par la mélancolie , et il le fit en conséquence saisir et transporter dans l'hôpital des fous , appelé hôpital Sainte-Anne. A une telle violation du génie aucun de ces prétendus protecteurs des lettres n'interposa son autorité ! Aucune épée ne sortit du fourreau pour s'opposer à cet attentat public ! C'est dans de telles occasions qu'il conviendrait aux potentats de faire craindre leurs armes vengeresses de la justice insultée. L'homme de génie n'appartient ni au siècle ni au pays qui l'a vu naître ; il appartient au monde dont il fait la gloire , à la race humaine entière dont il relève la dignité par ses divins ouvrages. Mais si le pouvoir a respecté le pouvoir , si les grands ont feint d'ignorer le crime d'un grand , la justice sévère de la postérité a fait le partage de l'oppresseur et de l'opprimé ; et c'est un poète émule du Tasse qui s'est fait le représentant de ce tribunal impartial et a sanctionné sa sentence. Lord Byron , cet interprète de la justice des temps , a dignement vengé son maître en poésie

dans ces vers d'un de ses poèmes intitulé : *le Pèlerinage de Childe Harold*. (Voyez chant 4 , stance 35 et suivantes.)

« * O Ferrare , à l'aspect de tes rues vastes et désolées , où l'herbe croît de toutes parts , de ces rues dont la symétrie n'était point destinée à la solitude , on croit lire encore la malédiction empreinte sur le palais de ses anciens souverains , sur cette antique race d'Este qui , durant des siècles , sut maintenir dans tes murs sa puissance usurpée , et qui protégeait jadis et persécutait tour à tour , selon le caprice inconstant des petites puissances , ces génies qui ceignirent leur front de la couronne que Dante seul avait portée avant eux. »

« Tasso est la gloire et la honte de cette famille :

* Ferrara ! in thy wide and grass-grown streets ,
Whose symmetry was not for solitude ,
There seems as 'twere a curse upon the seats
Of former sovereigns , and the antique brood
Of Este , which for many an age made good
Its strength within thy walls , and was of yore
Patron or tyrant , as the changing mood
Of petty power impell'd , of those who wore
The wreath which Dante's brow alone had worn before.

And Tasso is their glory and their shame.
Hark to his strain ! and then survey his cell !
And see how dearly earn'd Torquato's fame ,
And where Alfonso bade his poet dwell :
The miserable despot could not quell
The insulted mind he sought to quench , and blend
With the surrounding maniacs , in the Hell
Where he had plung'd it. Glory without end
Scatter'd the clouds away , and on that name attend

écoutons ses accords : transportons-nous ensuite dans la loge de l'hôpital où il fut renfermé , et voyons combien Torquato paya cher sa célébrité. Voici la demeure qu'Alphonse assignait à son poète ! Le misérable despote ! il n'a pu anéantir le noble esprit qu'il avait insulté , et qu'il cherchait à étouffer par une association impure avec les maniaques de cet enfer où il l'avait plongé. Une gloire éternelle a dispersé au loin tous les nuages qui l'entouraient. »

« A son nom couleront sans fin les larmes et les éloges de nos derniers neveux , tandis que le tien pourrira dans l'oubli , au milieu de la sale poussière de ta race si vantée autrefois , et rendue aujourd'hui au néant. Toutefois , songeant que tu formas un anneau de la chaîne

The tears and praises of all time : while thine
 Would rot in its oblivion , in the sink
 Of worthless dust , which from thy boasted line
 Is shaken into nothing ; but the link
 Thou formest in his fortunes bids us think
 Of thy poor malice , naming thee with scorn ,
 Alfonso ! how thy ducal pageants shrink
 From thee ! if in another station born ,
 Scarce fit to be the slave of him thou mad'st to mourn.

Peace to Torquato's injured shade ! 'twas his
 In life and death to be the mark where wrong
 Aim'd with her poison'd arrows , but to miss.
 Oh , Victor unsurpass'd in modern song !
 Each year brings forth its millions ; but how long
 The tide of generations shall roll on ,
 And not the whole combin'd and countless throng
 Compose a mind like thine ? Though all in one
 Condens'd their scatter'd rays , they would not form a sun.

de son existence , nous sommes forcés de penser à ta pauvre malice , et de prononcer avec mépris ton nom , Alphonse ! le masque de ta pompe ducale est tombé. Né dans un autre rang , à peine aurais-tu été digne d'être l'esclave de celui dont tu troublas la vie. »

« Paix aux mânes injuriés du Tasse ! C'était à lui qu'il était réservé d'être le but où l'insulte dirigea continuellement ses traits empoisonnés sans pouvoir jamais l'atteindre. O grand poète , que n'ont pu surpasser les poètes modernes , chaque année apporte au monde son tribut de millions d'êtres nouveaux ; mais jusques à quand les flots des générations se précipiteront-ils les uns sur les autres sans que leur multitude immense , innombrable , produise , en se combinant , un génie comme le sien ? Quand tous ces êtres réuniraient en un seul point leurs rayons épars , formeraient-ils un soleil semblable à toi ? »

Le Tasse fut donc renfermé dans une chambre de l'hôpital Sainte-Anne. On peut facilement s'imaginer le découragement dans lequel le jeta une telle humiliation. Il resta pendant quelques jours dans un état presque absolu d'insensibilité morale et physique : revenu de ce premier étourdissement , il n'en comprit que mieux la réalité de son malheur. Dans une lettre écrite alors à son ami Gonzague , il déplore dans les termes les plus touchans son infortune présente :

« Malheureux que je suis ! s'écrie-t-il , j'avais conçu le projet d'écrire deux autres poèmes héroïques sur des sujets aussi vastes que grands , quatre tragédies déjà

esquissées , et plusieurs ouvrages en prose , et d'unir la philosophie à l'éloquence. Mais aujourd'hui , accablé du poids de tant de maux , j'ai renoncé à toute idée d'honneur et de gloire. La crainte d'un emprisonnement éternel * ajoute aux ravages de la maladie , et les indignités auxquelles il faut que je me soumette viennent l'augmenter encore. La saleté de ma barbe , de ma chevelure , de mes habits et de tout ce qui m'entoure , me cause du dégoût à moi-même. A cela vient se joindre le fléau de la solitude , naturellement ma plus cruelle ennemie ; la solitude qui , lors même que je jouissais de ma santé , m'était si importune , que j'allais partout

* Le Tasse dans sa prison, menacé d'une éternelle captivité , devait souvent se rappeler la destinée d'Ovide , persécuté autrefois comme lui par un prince *protecteur des lettres*. Il y a en effet entre ces deux poètes une étrange et funeste ressemblance. Tous deux nés dans les siècles appelés les siècles d'or de la littérature en Italie , ils se virent de bonne heure accueillis par des souverains qui prétendaient à la gloire d'amis des muses. Également favorisés du prince et des belles , ils voyaient leur réputation s'accroître de jour en jour , et chaque nouvelle production de leur imagination poétique était un chef-d'œuvre de plus. Tout à coup , sans l'intervention d'aucun tribunal , sans aucune condamnation juridique , tous deux , par un acte arbitraire de la volonté de leurs souverains , se voient rejetés comme des favoris vulgaires , et expient douloureusement leur aveuglement d'avoir compté sur un aussi fragile appui. Du milieu des plaisirs l'un est banni dans les déserts glacés de la Scythie , l'autre est plongé dans une infecte prison. Enfin , pour plus de similitude , la source de leurs malheurs est cachée derrière un voile impénétrable. Tout ce qu'on a pu augurer , c'est que l'amour avait eu part à leurs infortunes , et que , nouveaux Ixions ou nouveaux Anchises , l'audace ou l'indiscrétion avaient perdu l'épicurien Ovide et le platonique Torquato.

chercher une compagnie pour la fuir et m'échapper à moi-même. »

On voit par cette lettre que les incommodités ordinaires d'une prison n'étaient pas les seules que cet infortuné poète eut à souffrir. Avec une dureté qu'on ne saurait expliquer, le prieur et le chapelain de l'hôpital lui refusèrent tous les adoucissemens qu'ils pouvaient aisément lui procurer. Il fut traité comme le dernier des hommes. On a prétendu, avec assez de probabilité, que, fougueux partisan de l'Arioste, ce prieur, nommé Mosti, punissait dans le Tasse le tort de partager avec son idole les hommages de son siècle. Cette rigueur, que rien ne peut justifier, lui eût rendu le séjour de sa prison tout-à-fait insupportable, si les attentions affectueuses d'un neveu du prieur n'eussent allégé un peu sa situation. Ce jeune homme, studieux et ami de la poésie et des lettres, lui rendait une foule de services avec toute la vénération d'un disciple ; il recueillait les lettres qu'on lui écrivait, faisait passer les siennes, et recopiait ses ouvrages, dont une partie, sans lui, se fût certainement trouvée perdue. Après avoir vainement sollicité en prose et en vers, et avec les plus humbles, je dirais les plus serviles expressions, tour à tour Alphonse, Lucrèce et Léonore, il résolut de s'adresser aux princes étrangers, et il fit passer ses plaintes à l'empereur Rodolphe d'Autriche, au cardinal Scipion Gonzague son ami, et au prince de Mantoue, qui firent en effet des réclamations auprès d'Alphonse. Lucrèce y joignit les siennes. Mais le duc, affectant toujours la plus cor-

diale affection pour le Tasse, leur répondait que la meilleure manière de montrer leur amitié n'était pas de réclamer sa mise en liberté, mais bien de chercher avec lui à le décider à se remettre entre les mains des médecins; que d'ailleurs, aussitôt son rétablissement, lui, qui ne l'estimait pas moins qu'eux, n'hésiterait pas un instant à le faire sortir de sa prison et à lui laisser le choix ou de rester à sa cour, ou d'aller partout où bon lui semblerait. Léonore, qui, soit par crainte de déclarer par là des sentimens qu'elle s'était fait un honneur de tenir si long-temps cachés à la cour, soit par quelque autre motif inconnu, ne s'était pas prononcée en faveur de son poëte avec le zèle qu'il en devait attendre, tomba malade à la même époque, et fut enlevée, après quelques semaines de souffrances, le 10 février 1581. Indigné de l'indifférence qu'elle lui avait montrée depuis sa captivité, et accablé peut-être par ses propres maux, Tasso ne composa rien sur la mort de la princesse qui fît connaître la part qu'il y prenait; et cependant, dans les intervalles de tranquillité que lui laissaient ses douleurs physiques et morales, il écrivit plusieurs ouvrages qui n'indiquent aucune espèce d'affaiblissement d'intelligence. Ce fut en prison qu'il composa ses dialogues de *la Vertu héroïque* et de *la Charité*, du *Messenger*, de *Niso*, de *Gonzague*, de *la Noblesse* ou *Forno*, de *l'Amour* ou *Molza*, de *la Politesse* ou *Bertram*, de *la Cour* ou *Malpiglio*, de *la Poésie toscane* ou *Cavaletta*, et une quantité d'autres dialogues philosophiques non moins intéressans par le fond du

discours que par la manière dont le sujet est traité. Toutes ces pièces , à mesure qu'elles étaient composées, tombaient entre les mains des imprimeurs , qui , sans se faire aucun scrupule de voler audacieusement un homme rejeté , pour ainsi dire , hors de la société , en faisaient de nombreuses éditions qu'ils répandaient par toute l'Italie. Ses dialogues philosophiques , ses odes et ses sonnets enrichissaient successivement les éditeurs qui s'en emparaient. Ce fut à cette époque qu'abusant de l'état malheureux dans lequel il se trouvait , on commença à mettre au jour des éditions de sa *Jérusalem*. Un certain Domenico Cavalcalupo en fit paraître les quatorze premiers chants tout mutilés à Venise , en 1580. L'année suivante , en février 1581 , Angelo Ingegneri , feignant de vouloir rendre au Tasse sa gloire tout entière en présentant au public le poème tel qu'il avait été composé , le fit imprimer à la fois en in-4.^o et en in-12 , dans deux villes différentes , et alla même jusqu'à dédier les deux éditions à Charles-Emmanuel, duc de Savoie , comme si les œuvres du Tasse eussent été une propriété publique dont chacun pouvait impunément s'emparer.

Certes , rien ne peut justifier un tel renversement d'idées dans ceux qui dédiaient , et dans les princes qui acceptaient les dédicaces. Si c'eût été par intérêt pour le Tasse que ces prétendus amis faisaient paraître ses œuvres avec les corrections qu'ils lui dérobaient , n'auraient-ils pas stipulé des avantages pour l'auteur ? Les imprimeurs qui avaient offert au Tasse de lui acheter

son poëme à un prix très-élevé, avaient-ils retiré leurs offres au moment où ils pouvaient en retirer le plus de profit ? Pense-t-on que les éditeurs sacrifèrent aux imprimeurs l'intérêt de celui qu'ils appelaient leur ami sans aucune vue personnelle ? Au lieu de chercher à attirer sur eux, par des dédicaces, la munificence des princes, n'auraient-ils pas cherché à appeler leur faveur sur un ami persécuté ? Plus de sept éditions furent publiées successivement la même année (1581) en Italie, sans compter celle publiée en même temps à Lyon ; et cependant on ne voit pas qu'il en revint jamais aucun bénéfice pécuniaire à l'auteur ! On ne pourrait trouver dans les annales de la littérature un exemple de tant de maladresse ou de tant d'impudence et de friponnerie dans des *amis*. A ces nombreuses éditions succédèrent immédiatement une grande quantité d'autres. En peu de temps la renommée de ce poëme fut répandue dans toute l'Europe. Aussitôt après son apparition, il était déjà populaire en France et en Espagne. Homère et Virgile avaient autrefois trouvé des continuateurs qui, tout fiers d'enter leurs faibles vers sur leurs vers immortels, avaient cru s'élever à la faveur de l'élévation de leurs modèles. Ce fut le sort de tous les beaux ouvrages d'être ridiculement travestis. Cervantes n'eut-il pas ses continuateurs, et l'auteur de la *Henriade* son La Beaumelle ? Le Tasse ne pouvait manquer d'avoir le sien. Aussi voyons-nous un Camillo Camilli mettre au jour, en 1583, ses cinq chants, par lesquels il prétendait compléter *la Jérusalem*, et s'attacher au Tasse comme les

Harpies s'attachaient aux mets d'Énée pour les souiller. Les vers de Camillo ne servent plus qu'à nous prouver une chose ; c'est l'étonnante réputation dont jouit *la Jérusalem délivrée* dès sa naissance. A peine était elle connue , qu'il en fut fait des traductions dans toutes les langues de l'Europe : la première qui parut fut en latin. Scipion Gentili , qui de Rome venait de se réfugier à Londres , fit imprimer les deux premiers chants de cette traduction à Lyon , en 1584. La langue italienne était d'ailleurs généralement comprise dans le midi de l'Europe ; et cette universalité de la langue ne contribua pas peu sans doute au rapide succès de l'ouvrage.

Pendant que toute l'Italie retentissait des applaudissemens donnés à *la Jérusalem* , et que les éditeurs et les imprimeurs s'enrichissaient à l'envi aux dépens de ses veilles , Torquato gisait dans une infecte prison , dédaigné , infirme , et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Abandonné à la surveillance des ministres de cette cour corrompue , il semblait qu'ils prissent plaisir à multiplier ses tourmens ; et pour comble de désespoir , dépouillé lui-même de tout moyen de subsistance , il voyait chaque jour des étrangers jouir du fruit usurpé de ses travaux. A ces peines d'esprit se joignaient des peines de corps non moins vives , produites par l'étroit espace de sa loge , par le bruit continuel des chaînes, les cris frénétiques des maniaques, et par les châtimens distribués sans mesure sous ses yeux , et qui ne lui étaient certainement pas épargnés , ainsi que ses lettres en font foi.

C'est dans cette prison qu'exposé aux regards des visiteurs , le Tasse servait à amuser l'oisive curiosité de tous les étrangers. Conçoit-on un tel excès d'humiliation ? A son passage à Ferrare , notre Montaigne alla le voir. Est-il étonnant qu'à sa pâleur , effet de la maladie et du besoin , à la saleté de sa prison , à l'indignation que Torquato devait ressentir de se voir exposé comme l'objet d'une stérile compassion , est-il étonnant que Montaigne lui-même s'y soit mépris , et ait cru voir en lui une véritable aliénation ? Serait-il même étonnant que d'aussi rigoureux traitemens eussent produit quelques symptômes de cette maladie dont on l'accusait ? Quel esprit pourrait résister à cet excès d'infortune ? L'enthousiasme , qui fait les grands hommes , n'est-il pas pris souvent par les hommes médiocres pour de la folie. Plus on a en soi de cette chaleur qui élève au-dessus du vulgaire , plus aussi cette sensibilité exaltée prépare de souffrances pour l'avenir. Cette situation de l'homme de génie aux prises avec l'infortune intéresse vivement le cœur humain , et met en mouvement toutes les plus nobles passions à la fois. Le caractère presque romanesque du Tasse a de plus encore quelque chose qui excite vivement l'intérêt. Aussi ceux qui ont représenté ce poète ont-ils presque toujours obtenu les suffrages du public. Qui n'a pas répandu des larmes à la vue des tableaux pleins de grâce dans lesquels M. Ducis jeune a reproduit plusieurs scènes de la vie de son poète favori ? Le nom du Tasse a suffi pour donner une certaine célébrité à l'ouvrage (*Veillées du*

Tasse de Compagnoni) dans lequel on cherchait à représenter les rêves de son imagination troublée pendant son séjour dans la prison. Lord Byron, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer quelques strophes, s'est proposé de décrire la disposition d'esprit dans laquelle Torquato se trouvait alors, et les sentimens divers qui devaient l'agiter tour à tour. Ce poëme élégiaque, quoique de fort peu d'étendue, n'est cependant pas connu en France : nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le traduisant ici. Ce morceau est d'autant moins déplacé, qu'il fera mieux connaître un poëte dont la vie fut un drame continuel. Lord Byron écrivit ce poëme l'esprit encore frappé de la vue de Ferrare et de sa prison. Les quatre dernières stances sont fort belles dans l'original. Puisse la traduction n'en pas faire disparaître entièrement les beautés !

* LES LAMENTATIONS DU TASSE.

1.

« Que les années s'écoulent lentement ! Quelle épreuve pour la constitution fatiguée et l'esprit ardent d'un fils des Muses, de supporter si long-temps l'outrage, la calomnie, l'injustice, le reproche d'une prétendue fo-

* THE LAMENT OF TASSO.

1.

Long years ! — It tries the thrilling frame to bear
And eagle-spirit of a child of song —
Long years of outrage, calumny, and wrong ;
Imputed madness, prisoned solitude,
And the mind's canker in its savage mood,

lie, la solitude d'une prison, et ce ver rongeur qui me déchire d'une manière si cruelle lorsque je brûle de me désaltérer d'air et de lumière ! Quel tourment que de contempler cette grille abhorrée, qui, de son ombre hideuse, intercepte les rayons du soleil, fatigue la vue, et communique jusqu'au cerveau des sensations cuisantes et douloureuses ! Ici la captivité se déploie dans son horrible nudité, debout et souriant d'un rire moqueur à travers ces portes qui ne s'ouvrent jamais, à travers ces portes inaccessibles à tout, excepté à une lumière incertaine et à d'insipides alimens dont je me nourris dans la solitude. Long-temps cette amertume insociale m'a inspiré le dégoût ; aujourd'hui je puis me repaître, ainsi qu'une bête de proie, seul et chagrin, étendu dans cette loge, mon repaire, et peut-être mon tombeau. Tout cela m'a un peu épuisé et m'épuisera

When the impatient thirst of light and air
Parches the heart; and the abhorred grate,
Marring the sunbeams with its hideous shade,
Works through the throbbing eyeball to the brain
With a hot sense of heaviness and pain;
And bare, at once, Captivity displayed
Stands scoffing through the never opened gate,
Which nothing through its bars admits, save day
And tasteless food, which I have eat alone
Till its unsocial bitterness is gone;
And I can banquet like a beast of prey,
Sullen and lonely, couching in the cave
Which is my lair, and — it may be — my grave.
All this hath somewhat worn me, and may wear,
But must be borne. I stoop not to despair;
For I have battled with mine agony,

sans doute encore ; mais il faut le supporter. Je ne m'abaisse pas jusqu'à désespérer ; car j'ai lutté contre mon agonie , et je me suis fait des ailes pour m'élever au-dessus du cercle étroit de mon donjon et affranchir le saint sépulcre de l'esclavage. Je me suis égaré avec délices au milieu de la création des êtres humains ; mon âme errait tout entière sur la Palestine , en l'honneur des guerres saintes , pour la gloire de ce Dieu qui règne dans les cieux et sur la terre , de ce Dieu qui a fortifié mon corps et mon esprit. Afin d'obtenir son pardon au nom de mes souffrances , j'ai employé mes heures de repentir à chanter la conquête et le culte du Dieu de Jérusalem.

2.

« Mais c'en est fait , ma tâche est remplie. Pendant combien d'années cette pensée ne m'a-t-elle point sou-

And made me wings wherewith to overfly
The narrow circus of my dungeon wall,
And freed the Holy Sepulchre from thrall ;
And revelled among men and things divine ,
And poured my spirit over Palestine ,
In honour of the sacred war for him ,
The God who was on earth and is in heaven ,
For he hath strengthened me in heart and limb.
That through this sufferance I might be forgiven ,
I have employed my penance to record
How Salem's shrine was won , and how adored.

2.

But this is o'er — my pleasant task is done : —
My long-sustaining friend of many years !

tenu dans mes malheurs ! Si la dernière page a été effacée par mes larmes , que les hommes sachent que ce ne sont pas mes propres souffrances qui m'en ont arraché une seule. C'est toi seul , enfant de mon imagination ! toi qui me souriais en jouant , toi dont la vue enchanteresse m'enlevait à moi-même ; tu n'es plus , et avec toi a cessé mon bonheur. Ce dernier coup suffisait pour briser un faible roseau maltraité par les orages. Tu n'es plus.... Que me reste-t-il ? J'ai des maux à supporter.... Le pourrai-je ? et comment ? Je ne sais , mais quelque chose me dit que les forces innées de mon esprit me fourniront encore des ressources. Je ne me suis pas laissé abattre , car je n'avais ni remords ni motifs pour en avoir. Ils me disaient fou : et pourquoi ? O Léonore , ne leur répondras-tu pas ? C'était en effet un délire d'élever mon amour aussi haut que toi ; mais ma frénésie ne venait pas de l'esprit. Je connaissais

If I do blot thy final page with tears ,
Know , that my sorrows have wrung from me none .
But thou , my young creation ! my soul's child !
Which ever playing round me came and smiled ,
And wooed me from myself with thy sweet sight ,
Thou too art gone — and so is my delight :
And therefore do I weep and inly bleed
With this last bruise upon a broken reed .
Thou too art ended — what is left me now ?
For I have anguish yet to bear — and how ?
I know not that — but in the innate force
Of my own spirit shall be found resource .
I have not sunk , for I had no remorse ,
Nor cause for such : they called me mad — and why ?
Oh Leonora ! wilt not *thou* reply ?

ma faute ; je n'en sens pas moins ma punition , quoiqu'elle ne m'ait pas fait plier. Tu étais belle , et je te vis ; voilà le crime qui m'a fait séparer de l'humanité. Mais qu'ils me tourmentent à leur gré , mon cœur n'en conserve pas moins ton image multipliée par le désir. L'amour heureux peut se rassasier ; les malheureux sont toujours fidèles. C'est leur destin de perdre tout sentiment pour n'en conserver qu'un , de confondre toutes les passions en une seule passion , de même que les fleuves rapides s'abîment dans l'Océan. L'océan de mon amour est sans fond et sans rivages.

3.

« Silence ! au-dessus de moi j'entends les cris prolongés et frénétiques des créatures qui déplorent ici leur captivité ! Silence ! c'est le bruit des fouets , ce sont les

I was indeed delirious in my heart
To lift my love so lofty as thou art ;
But still my frenzy was not of the mind ;
I knew my fault , and feel my punishment
Not less because I suffer it unbent.
That thou wert beautiful , and I not blind ,
Hath been the sin which shuts me from mankind ;
But let them go , or torture as they will ,
My heart can multiply thine image still ;
Successful love may sate itself away ,
The wretched are the faithful ; 't is their fate
To have all feeling save the one decay ,
And every passion into one dilate ,
As rapid rivers into ocean pour ;
But ours is fathomless , and hath no shore.

3.

Above me , hark ! the long and maniac cry

hurlemens redoublés et les blasphèmes à demi articulés ! Il y a ici des hommes attaqués d'une sombre frénésie, des hommes qui aiguillonnent encore leur esprit trop irrité, et obscurcissent par une agitation inutile le peu de lumière qui leur reste, selon qu'en proie à la volonté tyrannique qui les domine, ils sont plus ou moins disposés à s'abandonner à leur ardeur effrénée de mal faire. C'est avec ces tyrans et leurs victimes que je suis classé ; c'est au milieu d'un bruit et d'un spectacle semblable que j'ai passé de longues années ; c'est au milieu d'un bruit et d'un spectacle semblable que se terminera peut-être ma triste existence. Soit... je reposai du moins ensuite.

4.

« J'ai eu de la patience, ayons-en encore. J'avais ou-

Of minds and bodies in captivity.
And hark ! the lash and the increasing howl ,
And the half — inarticulate blasphemy !
There be some here with worse than frenzy foul ,
Some who do still goad on the o'er-laboured mind ,
And dim the little light that's left behind
With needless torture, as their tyrant will
Is wound up to the lust of doing ill :
With these and with their victims am I classed ,
'Mid sounds and sights like these long years have passed ;
'Mid sights and sounds like these my life may close :
So let it be — for then I shall repose.

4.

I have been patient, let me be so yet ;
I had forgotten half I would forget ,

blié la moitié de ce que je voulais oublier ; mais , hélas ! ce souvenir vient de renaître. Plût aux dieux qu'il me fût donné d'oublier comme on m'oublie ! Ne me sens-je pas en courroux contre ceux qui m'ont plongé dans ce vaste lazaret , séjour de tous les maux ? Ici le rire n'est point la gaîté , les pensées ne supposent pas un esprit , les mots ne se rattachent à aucun langage , l'homme même est hors de l'humanité. Ici les cris répondent aux blasphèmes , les rugissemens aux coups , et chacun , dans sa cellule , est la victime de tortures particulières. Car dans nos solitudes nous sommes ensevelis en grand nombre , mais isolés l'un de l'autre par un mur dont l'écho répète les accens d'une loquace folie. Tous entendent les paroles de leur voisin , mais aucun n'y songe , hormis un seul , un seul , le plus malheureux de tous , qui n'était pas fait pour être leur pair , et rester enchaîné entre la frénésie et la maladie. Ne me sens-je

But it revives — oh ! would it were my lot
To be forgetful as I am forgot !
Feel I not wroth with those who bade me dwell
In this vast lazar-house of many woes !
Where laughter is not mirth, nor thought the mind,
Nor words a language, nor ev'n men mankind ;
Where cries reply to curses , shrieks to blows ,
And each is tortured in his separate hell —
For we are crowded in our solitudes —
Many, but each divided by the wall ,
Which echoes madness in her babbling moods ; —
While all can hear, none heed his neighbour's call —
None ! save that One , the veriest wretch of all ,
Who was not made to be the mate of these ,
Nor bound between Distraction and Disease.

pas en courroux contre ceux qui m'ont placé ici, qui m'ont avili aux yeux des hommes, m'ont dépouillé de ce qui m'appartenait, ont flétri ma vie au plus beau de sa carrière, ont déshonoré mes pensées en les représentant comme des choses à fuir et à éviter ? Et je ne leur rendrais pas douleur pour douleur ! et je ne leur enseignerais pas à connaître les gémissemens sourds et les sanglots étouffés du désespoir ! je ne leur enseignerais pas la lutte pour être calme, et cette froide détresse qui sape les succès de notre stoïcisme ! Non ; trop fier pour être vindicatif, j'ai pardonné les insultes des princes, et je puis mourir. Oui, sœur de mon souverain, pour toi j'ai arraché toutes pensées amères de mon sein ; elles ne pouvaient rester dans un lieu que tu habites : ton frère connaît la haine ; mais moi je ne puis haïr : tu n'as pas pitié de moi ; mais je ne puis renoncer à toi.

Feel I not wroth with those who placed me here ?
Who have debased me in the minds of men ,
Debarring me the usage of my own ,
Blighting my life in best of its career ,
Branding my thoughts as things to shun and fear ?
Would I not pay them back these pangs again ,
And teach them inward sorrow's stifled groan ?
The struggle to be calm , and cold distress ,
Which undermines our stoical success ?
No ! — still too proud to be vindictive — I
Have pardoned princes' insults , and would die .
Yes , Sister of my Sovereign ! for thy sake
I weed all bitterness from out my breast ,
It hath no business where *thou* art a guest ;
Thy brother hates — but I can not detest ;
Thou pitiest not — but I can not forsake .

5.

« Prends pitié d'un amour qui ne connaît pas le désespoir , mais qui , plus brûlant que jamais , est encore ce qui existe de meilleur en moi. L'amour réside dans le secret de mon cœur comme la foudre qui s'amoncelle au sein d'un nuage et s'enveloppe d'un linceul grisâtre qui se déroule sans cesse jusqu'à ce que tout à coup s'échappe le dard enflammé qu'il recélait. Ainsi, à l'approche électrique de ton nom , une pensée rapide sillonne tout mon être , et pendant quelque temps tout disparaît à ma vue. Elle passe, et je reviens à moi. Cependant mon amour s'accrut sans ambition ; je connaissais ton état et le mien , et je savais qu'une princesse ne pouvait être faite pour un poëte. Jamais je ne l'exprimai , jamais je ne le soupirai ; mon amour se suffisait à lui-même ;

5.

Look on a love which knows not to despair,
But all unquenched is still my better part,
Dwelling deep in my shut and silent heart
As dwells the gathered lightning in its cloud,
Encompassed with its dark and rolling shroud,
Till struck, — forth flies the all-etherial dart !
And thus at the collision of thy name
The vivid thought still flashes through my frame,
And for a moment all things as they were
Flit by me ; — they are gone — I am the same.
And yet my love without ambition grew ;
I knew thy state , my station , and I knew
A princess was no love-mate for a bard ;
I told it not , I breathed it not , it was

il trouvait en soi sa récompense ; et si mes yeux l'ont révélé , ils en ont été punis , hélas ! par le silence des tiens ; me suis-je jamais hasardé à m'en plaindre ? Tu étais pour moi comme une sainte relique qu'on adore à une respectueuse distance , et à l'entour je baisais avec une humble dévotion le terrain consacré. Ce n'était pas parce que je voyais en toi une princesse , mais parce que l'amour t'avait revêtue de gloire et avait orné tes traits d'une beauté qui effrayait les audacieux , ou plutôt leur inspirait une terreur religieuse comme le ferait celui qui règne là-haut. Dans cette douce sévérité il y avait quelque chose de bien supérieur à la tendresse même. Je ne sais comment , mais ton génie maîtrisait le mien , mon étoile pâlisait devant la tienne. Si c'était une présomption de t'aimer sans dessein , cette triste fatalité m'a coûté cher. Tu n'en es que plus adorée

Sufficient to itself, its own reward ;
And if my eyes revealed it, they, alas !
Were punished by the silentness of thine,
And yet I did not venture to repine.
Thou wert to me a crystal-girded shrine,
Worshipped at holy distance, and around
Hallowed and meekly kissed the saintly ground;
Not for thou wert a princess, but that Love
Had robed thee with a glory, and arrayed
Thy lineaments in beauty that dismayed —
Oh ! not dismayed — but awed, like One above
And in that sweet severity there was
A something which all softness did surpass —
I know not how — thy genius mastered mine —
My star stood still before thee : — if it were
Presumptuous thus to love without design,

encore ; et je serais digne en effet de cette loge qui m'humilie , sans toi , ô Léonore ! L'amour , qui m'a donné ces chaînes , n'en a-t-il pas allégé de moitié le poids ? Quant à ce qui en reste , quelque pesant qu'il soit , tu m'as animé d'une vigueur suffisante pour le porter ; en te voyant toujours et t'aimant sans partage , je parviens à tromper la douleur.

6.

« Qu'y a-t-il de surprenant ? dès mes plus jeunes ans l'amour enivra mon âme ; l'amour s'incorporait à tout ce que je voyais sur la terre ; des objets inanimés je me faisais des idoles ; les fleurs sauvages et solitaires , les rochers qui leur servaient d'appui se changeaient pour moi en un paradis , dans lequel je me reposais sous l'ombre incertaine des feuilles agitées , rêvant pen-

That sad fatality hath cost me dear ;
But thou art dearest still , and I should be
Fit for this cell , which wrongs me , but for *thee*.
The very love which locked me to my chain
Hath lightened half its weight ; and for the rest ,
Though heavy , lent me vigour to sustain ,
And look to thee with undivided breast ,
And foil the ingenuity of Pain.

6.

It is no marvel — from my very birth
My soul was drunk with love , which did pervade
And mingle with whate'er I saw on earth ;
Of objects all inanimate I made
Idols , and out of wild and lonely flowers ,
And rocks , whereby they grew , a paradise ,

dant des heures sans fin. On me réprimandait souvent pour ces courses errantes , et les sages secouaient leur tête blanchie en parlant de moi , et annonçaient gravement que c'était avec de telles inclinations qu'on se préparait des malheurs ; qu'un enfant si mal disposé finirait mal ; que la seule leçon à me donner était une punition corporelle. Alors on me frappait , et je ne pleurais pas ; mais je les maudissais en mon cœur , et je retournais dans ma solitude , et je pleurais encore , et je berçais mon imagination de ces rêves qui naissent sans sommeil. Avec l'âge , mon âme commença à être bouleversée par des sentimens extraordinaires et confus , et par des peines nouvelles qui n'étaient pas sans douceur ; alors mon cœur tout entier n'eut plus qu'un besoin , un seul besoin , mais vague , indéfini , jusqu'au jour où je rencontrai l'objet que je cherchais. Cet objet , c'était

Where I did lay me down within the shade
Of waving trees, and dreamed uncounted hours,
Though I was chid for wandering ; and the wise
Shook their white aged heads o'er me , and said
Of such materials wretched men were made ,
And such a truant boy would end in woe ,
And that the only lesson was a blow ;
And then they smote me, and I did not weep ,
But cursed them in my heart , and to my haunt
Returned and wept alone, and dreamed again
The visions which arise without a sleep.
And with my years my soul began to pant
With feelings of strange tumult and soft pain ;
And the whole heart exhaled into One Want ,
But undefined and wandering , till the day
I found the thing I sought — and that was thee :

toi. Dès ce moment toute mon existence s'anéantit pour aller se confondre dans la tienne ; le monde cessa d'exister pour moi , et ton nom fit disparaître la terre entière à mes yeux.

7.

« Je me complaisais dans la solitude, mais je songeais peu à passer une partie illimitée de ma vie éloigné de toute communication avec les autres êtres, excepté avec le maniaque et son tyran. Si j'eusse été leur semblable, depuis long-temps, ainsi que le leur, mon esprit eût été rendu à la corruption de la tombe. Mais m'a-t-on jamais vu en convulsions ? m'a-t-on entendu parler en délire ? Dans une aussi étroite cellule, ah ! sans doute on souffre plus encore que le matelot naufragé sur une rive déserte ; le monde entier n'est-il pas ouvert de-

And then I lost my being all to be
Absorbed in thine — the world was past away —
Thou didst annihilate the earth to me !

7.

I loved all solitude — but little thought
To spend I know not what of life, remote
From all communion with existence, save
The maniac and his tyrant ; had I been
Their fellow, many years ere this had seen
My mind like theirs corrupted to its grave,
But who hath seen me writhe, or heard me rave ?
Perchance in such a cell we suffer more
Than the wrecked sailor on his desart shore ;
The world is all before him — *mine is here*,
Scarce twice the space they must accord my bier.

vant lui ? Mon univers à moi est ici dans cet espace , à peine deux fois aussi grand que celui qui doit couvrir ma bière. Si le marin périt , du moins il peut lever les yeux au ciel , et d'un regard mourant lui reprocher son abandon. Je ne lèverai pas les miens pour faire un tel reproche ; non , quoique la voûte de mon donjon le couvre comme d'un nuage.

8.

« Cependant je sens parfois mon esprit s'affaiblir , et j'ai la conscience de cet affaissement. Je vois des lumières inaccoutumées briller çà et là dans l'obscurité de ma prison ; je vois un étrange démon qui me fatigue et me harasse par mille petites douleurs répétées, méprisées par l'homme sain et libre , mais vraiment horribles pour une faible créature qui , aussi long-temps

What though *he* perish, he may lift his eye
And with a dying glance upbraid the sky —
I will not raise my own in such reproof,
Although 'tis clouded by my dungeon roof.

8.

Yet do I feel at times my mind decline,
But with a sense of its decay : — I see
Unwonted lights along my prison shine,
And a strange demon, who is vexing me
With pilfering pranks and petty pains, below
The feeling of the healthful and the free;
But much to One, who long hath suffered so,
Sickness of heart, and narrowness of place,
And all that may be borne, or can debase.
I thought mine enemies had been but man,

que moi, a souffert tout ce qu'on peut souffrir d'un cœur malade et de l'étroite monotonie d'une prison ; qui a souffert tout ce qui peut le flétrir. Je croyais n'avoir des ennemis que parmi les hommes, les mauvais génies se sont ligüés avec eux ; toute la terre m'abandonne, le ciel même m'oublie. Dépourvu de toute défense, peut-être les pouvoirs malins sauront-ils me tenter, et triompher enfin de la créature épuisée qu'ils attaquent. Pourquoi mettre mon esprit à l'épreuve dans une telle fournaise, comme l'acier dans le feu qui le trempe ? Serait-ce parce que j'ai aimé, parce que j'ai aimé un être qu'il eût été au-dessus ou au-dessous d'un mortel . . . et de moi, de voir sans brûler d'amour ?

9.

« Autrefois je sentais vivement ; ce temps n'est plus : de dures cicatrices se sont formées sur mes plaies ; sans

But spirits may be leagued with them — all Earth
Abandons — Heaven forgets me ; in the dearth
Of such defence the powers of Evil can,
It may be, tempt me further, and prevail
Against the outworn creature they assail.
Why in this furnace is my spirit proved
Like steel in tempering fire ? because I loved ?
Because I loved what not to love, and see,
Was more or less than mortal, and than me.

9.

I once was quick in feeling — that is o'er ; —
My scars are callous, or I should have dashed
My brain against these bars as the sun flashed
In mockery through them ; — if I bear and bore

cela n'aurais-je pas cent fois brisé ma tête contre ces barreaux, à l'aspect de ce soleil qui se réfléchissait alentour comme pour insulter à mes maux ! Si j'ai supporté, et si je supporte encore tout ce dont je viens de parler et tout ce qu'on ne peut exprimer avec des mots, je l'ai fait pour ne pas sanctionner par un suicide le stupide mensonge qui m'a fait jeter ici ; pour ne pas imprimer profondément sur ma mémoire la honte de la folie, attacher la pitié à un nom flétri, et sceller ainsi une sentence proclamée par mes ennemis. Non, non..... je la voue à l'immortalité ! je ferai un temple de cette loge, oui, de cette loge que les nations viendront visiter à cause de moi ! Et toi, Ferrare ! quand tes ducs auront cessé d'habiter tes murs, tu tomberas ; et lorsque, réduite en poussière, tu verras leurs salles dévastées, la guirlande d'un poète sera ta seule couronne ; le donjon d'un poète sera ta plus grande cé-

The much I have recounted, and the more
Which hath no words, 'tis that I would not die
And sanction with self-slaughter the dull lie
Which snared me here, and with the brand of shame
Stamp madness deep into my memory,
And woo compassion to a blighted name,
Sealing the sentence which my foes proclaim.
No — it shall be immortal ! — And I make
A future temple of my present cell,
Which nations yet shall visit for my sake.
While thou, Ferrara ! when no longer dwell
The ducal chiefs within thee, shalt fall down,
And crumbling piecemeal view thy hearthless halls,
A poet's wreath shall be thine only crown,

lébrite , sera le seul objet qui attirera l'étranger dans tes murs dépeuplés ! Et toi , Léonore ! toi qui étais honteuse de l'amour d'un homme tel que moi , qui rougissais d'apprendre que tu pouvais être chérie par d'autres que des monarques , va , annonce à ton frère que mon cœur , que n'ont pu dompter ni la douleur , ni les années , ni la fatigue , ni peut-être un peu de ce qu'il voudrait m'imputer , que mon cœur , du sein même de l'horrible infection d'un antre , où comme celui-ci l'esprit se corrompt et se perd , t'adore cependant toujours. Ajoute , oui , ajoute que , long-temps après que l'oubli aura couvert de son ombre et ces tours et ces créneaux qui protègent ses plaisirs , ses banquets , ses danses , ses fêtes , cette cellule , oui , cette cellule sera un lieu consacré. Mais toi , quand cette magie dont t'ornent la naissance et la beauté ne sera plus , tu auras du moins une moitié du laurier qui ombragera ma tombe. Aucune puissance ne peut séparer nos noms après notre mort ; de même que dans la vie rien n'a pu t'arracher de mon cœur. Oui , Léonore ! c'est notre destin d'être

A poet's dungeon thy most far renown ,
While strangers wonder o'er thy unpeopled walls !
And thou , Leonora ! thou — who wert ashamed
That such as I could love — who blushed to hear
To less than monarchs that thou couldst be dear,
Go ! tell thy brother that my heart, untamed
By grief, years, weariness — and it may be
A taint of that he would impute to me —
From long infection of a den like this,
Where the mind rots congenial with the abyss,
Adores thee still ; — and add — that when the towers

désormais étroitement unis l'un à l'autre. hélas ,
trop tard ! »

Voilà pourtant le moment que ses amis choisirent pour l'attaquer ! c'est lorsque , accablé par la maladie , il pouvait à peine suffire à porter le poids de ses douleurs , qu'ils l'assaillirent de tous côtés à la fois , afin de mieux l'accabler. « Tant que je fus dans la prospérité, disait Torquato dans sa défense de *la Jérusalem*, ils m'offrirent leur amitié que je ne recherchais pas, et depuis que je suis captif ils ont voulu me forcer à une inimitié à laquelle je me refusais. Si ce n'est pas chez eux un esprit de vengeance , de quoi peut venir une telle disposition ? D'une ardeur de gloire ? c'est un noble désir , et je voudrais être en état de le satisfaire , parce que je ne suis ni n'ai jamais été envieux de la gloire d'autrui. D'un sentiment de devoir ? la faute en serait alors plutôt à ma mauvaise fortune qu'à leur industrie. Si c'était de tout autre motif, il leur convient mieux qu'à moi de le découvrir. »

And battlements which guard his joyous hours
Of banquet, dance, and revel, are forgot,
Or left untended in a dull repose,
This — this shall be a consecrated spot !
But thou — when all that Birth and Beauty throws
Of magic round thee is extinct — shalt have
One half the laurel which o'ershades my grave,
No power in death can tear our names apart,
As none in life could rend thee from my heart.
Yes, Leonora ! it shall be our fate
To be entwined for ever — but too late !

Le Vasalini, libraire de Ferrare, parmi plusieurs autres pièces en vers et en prose, venait de faire imprimer à Venise un dialogue composé quelques années auparavant par le Tasse, et intitulé *Gonzague, ou du Plaisir honnête*. A l'exemple de Platon, le Tasse y avait introduit deux interlocuteurs, l'un Bernardo Tasso, son père, et l'autre Vincenzo Martelli, exilé de Florence, et secrétaire du prince de Salerne. Prenant pour argument l'ambassade proposée au prince de Salerne, et dont nous avons parlé page ix de cette notice, le Tasse s'élevait de là à des considérations de morale universelle : heureux d'atteindre par là un double but, celui d'honorer son père et de fortifier les principes de la vertu parmi les hommes, en leur donnant pour base des exemples de morale pratique ! Pour la plus grande vérité du dialogue, Martelli y'était représenté tel qu'il était, fier républicain, et indigné de la tyrannie nouvelle des Médicis, tandis que Bernardo, né dans une monarchie, ravale les bourgeois de Florence pour leur préférer les autres familles de l'Italie, dans les veines desquelles coule un sang noble et sans mélange. L'ambassadeur de Toscane crut plaire à la fois au prince et au peuple de Florence en demandant justice, au nom de son maître, des insultes que lui faisait le Tasse, sans égard pour l'état où il se trouvait alors. Le grand-duc eut plus de jugement que son ambassadeur, qu'il rappela sur-le-champ pour en envoyer un autre, avec défense de suivre cette affaire. Mais l'éveil avait été donné à l'envie. Léonard Salviati,

ancien ami du Tasse quand celui-ci était heureux , considérant et la jalousie des Ferrarais , qui voyaient un autre poëte s'élever au-dessus d'Arioste leur compatriote , et la haine que le dialogue de *Gonzague* avait inspirée aux Florentins , et les persécutions sans cesse renouvelées d'Alphonse , s'imagina qu'il pouvait sans peine élever sa propre fortune sur les débris de celle de Torquato. Il profita de la publication récente de deux discours , dans lesquels on mettait le Tasse bien au-dessus de l'Arioste , pour commencer son système d'attaque. Mais, comme il eût été par trop imprudent de se montrer tout d'un coup à face découverte contre Torquato , lui qui si long-temps avait été son ami , qui avait fait de son poëme les louanges les plus pompeuses , et lui avait même publiquement promis d'en faire un éloge éclatant dans son *Commentaire sur la Poétique d'Aristote* , il trouva plus convenable de se servir du nom de l'académie de la Crusca , qui n'était qu'une association libre de gens de lettres. La critique de *la Jérusalem* , qui parut au nom de cette académie , est un monument déplorable des excès auxquels peuvent se porter l'esprit de parti et la basse ambition. On y attaquait à la fois et le dialogue du *Plaisir honnête* , qu'on traitait d'*infâme calomnie* , attendu que le Tasse avait mis dans la bouche de son père et de Martelli des discours qu'ils n'avaient pas prononcés , et *la Jérusalem* , qu'on mettait bien au-dessous des plus médiocres poëmes italiens sérieux ou burlesques. *La Jérusalem* eut ses défenseurs , et la Crusca les siens ; et l'Italie se trouva

divisée en deux factions , celle des amis de l'Arioste , et celle des amis du Tasse. On ferait un volume entier de l'histoire de cette querelle littéraire , à laquelle tout le monde prit une part plus ou moins active. La fameuse guerre des Gluckistes et des Piccinistes , qui fit écrire tant de volumes et occasionna tant de duels en France , n'offre qu'une image très-faible de l'enthousiasme et de l'obstination avec laquelle chacun se jeta dans ces disputes littéraires. Bien qu'infirme et souffrant , le Tasse ne pouvait y rester étranger. Mais il mit dans sa défense la plus grande modération et la plus grande sagesse. Il commença son apologie par celle des principes et des ouvrages de son père. Par là il justifie d'abord son dialogue de *Gonzague* , dans lequel se trouvent exposés les principes de Bernardo ; et se prépare ensuite une transition naturelle pour passer de la défense des poèmes de son père à la défense des siens , que l'intérêt de la justice , aussi-bien que sa tendresse filiale , lui font un devoir de soutenir ; car Bernardo attachait le même prix aux compositions de son fils qu'aux siennes propres. Tout dans cette apologie est plein de sens et de raison.

Dans ses discussions poétiques , morales et philosophiques , Torquato montrait encore la vigueur antique de son jugement ; mais , ébranlé par tant de secousses violentes , il ne se retrouvait pas plus tôt abandonné à lui-même dans sa solitude , qu'il retombait dans ces délires momentanés si favorables aux suppositions de ses ennemis , et dus évidemment à son mauvais état de santé. Plusieurs médecins ont cherché à analyser cette

maladie , et y ont reconnu les preuves d'une irritation nerveuse assez commune parmi les personnes douées d'une sensibilité vive et d'une âme tendre, réduites à un long et dangereux célibat. Demoustier fut depuis attaqué d'une maladie de cette espèce. Le Tasse a décrit lui-même les symptômes de son mal dans une lettre à Cataneo. « Quand je suis éveillé , lui dit-il , il me semble apercevoir des feux scintillans dans l'air , et quelquefois mes yeux sont si enflammés , que je crains de perdre la vue , et que j'en vois sortir des étincelles. D'autres fois j'entends des bruits épouvantables , des sifflemens , des tintemens , des sons de cloche , des frémissemens comme d'horloges qui se détraquent et qui frappent l'heure. En dormant il me semble qu'un cheval se précipite sur moi et me renverse , ou que je suis couvert d'animaux immondes et repoussans. Toutes mes articulations sont douloureuses , ma tête s'appesantit ; et au milieu de tant de douleurs et de craintes , tantôt m'apparaît l'image de la Vierge , belle et jeune , avec son fils dans ses bras , entourée d'un cercle coloré de vapeurs ; et tantôt c'est un esprit follet qui me tourmente et me poursuit de mille manières. » Outre ces symptômes , sa mélancolie , l'agitation de son sommeil , la chaleur brûlante et la soif continuelle qui le dévoraient , le soulagement que lui faisait éprouver le séjour de la campagne , et l'enthousiasme poétique produit en lui par la vue d'une belle femme , sont des caractères suffisans pour faire connaître la nature de son mal.

Ces souffrances et ces visions sont ordinaires dans

l'état de maladie ; et les visions surtout se représentent presque toujours avec les personnes dont le cerveau est trop échauffé par une longue contention. Accoutumé à donner un corps à ses idées et à s'identifier avec elles , l'imagination du Tasse avait dû souvent lui rendre visibles ses créations poétiques : il avait trop long-temps commercé avec les êtres surnaturels pour que sa mémoire en perdît tout souvenir. C'est ainsi que Socrate , Milton , Klopstock , avaient eu de ces visions des créatures qui leur devaient une existence idéale. C'est ainsi que souvent , après une journée d'un travail continu , les yeux se troublent , la tête s'échauffe , et l'on est étonné de voir demi-endormi et demi-éveillé , à demi incrédule et convaincu à demi , des objets dont on n'avait même jamais soupçonné les formes. Torquato , seul et malade , devait avoir perdu la force de triompher de ses illusions. L'histoire , d'ailleurs , ne nous offre-t-elle pas une série immense de ces égaremens de la raison , dont l'influence , hélas ! n'a été que trop funeste pour les hommes retenus par là dans l'ignorance ? Les livres sacrés de tous les peuples du monde en offrent mille exemples ; et parmi nous qui ne connaît tout ce qu'ont rapporté là-dessus les anachorètes , les moines , les Augustin , les Origène , les sainte Thérèse , les Antoine , et tous ceux dont le jeûne et les abstinences forcées de toute espèce avaient désorganisé le jugement même le plus vigoureux ?

Cependant ni sa profonde misère , ni le désordre de son jugement ne purent altérer sa verve poétique. On

le vit composer des odes et des sonnets sur les sujets qui auraient dû le plus dessécher son imagination. Le sonnet adressé à sa chatte en est une preuve incontestable. Privé de lumière par ses geôliers , il la pria de lui prêter l'éclat de ses yeux pour l'aider à écrire ses vers. Un autre sonnet , composé vers le même temps , offre un triste exemple de l'alliance trop fréquente d'une faculté poétique extraordinaire et d'une triste absence de jugement. Affaibli par les attaques répétées de la fièvre , il gisait étendu sans force , sans espoir , et presque sans vie. Réduit à l'extrémité , malgré les secours des médecins terrestres , il recourut à un médecin céleste , et invoqua la Vierge , que la légende nous représente toujours disposée à voler à l'aide de ceux qui aiment. Tout à coup les cieux s'entr'ouvrent , et la voilà qui , au milieu d'un nuage d'or et d'azur , descend , dans toute sa grâce et dans toute sa beauté , dans la prison du Tasse , dont les murs resplendissent d'une lumière inaccoutumée. Ses paroles divines opèrent une révolution subite : la fièvre fuit à sa voix , et le Tasse guéri lui promet de faire en son honneur un pèlerinage à Lorette , et commence d'abord par lui adresser , en signe de reconnaissance , un madrigal et un sonnet. Ainsi l'amour , source de son mal , fut aussi la source de sa guérison. Il était temps , car sa constitution épuisée n'eût pu résister à de nouvelles secousses ; quelques attaques de plus eussent tout-à-fait éteint le flambeau de sa vie.

Revenu à lui , il recommença ses sollicitations pour sa délivrance près du duc de Mantoue , du pape , des

Médicis et des autres souverains de l'Italie. Mais , voyant qu'il ne retirait aucun fruit de s'adresser aux souverains , il résolut d'écrire à la ville de Bergame , patrie de son père et de toute sa famille , afin que ses compatriotes se décidassent à réclamer sa liberté par une délibération publique. Il écrivit donc au chef du conseil de Bergame la lettre suivante :

« ILLUSTRES SEIGNEURS ET VÉNÉRABLES PATRONS ,

« Torquato Tasso , Bergamasque d'affection aussi-
« bien que d'origine , après avoir été d'abord dépouillé
« de l'héritage de ses pères et de la dot de sa mère , et
« de ce que lui avaient mérité un service de plusieurs
« années , et de longues fatigues , privé de l'espoir des
« récompenses , privé enfin de la santé et de la liberté ;
« au milieu cependant de tant de misères dans lesquelles
« il est plongé , n'a pas perdu toutefois la confiance qu'il
« a en votre ville et la hardiesse de la supplier de vou-
« loir bien , par une délibération publique , lui prêter
« aide et appui , et supplier le duc de Ferrare , autre-
« fois son patron et son bienfaiteur , de le rendre à sa
« patrie , à ses parens , à ses amis , à lui-même. L'in-
« fortuné conjure donc vos seigneuries de daigner en-
« voyer un député à son altesse pour traiter de sa déli-
« vrance. Un tel service vous assure à jamais sa recon-
« naissance , et le souvenir des obligations qu'il vous
« aura le suivra au-delà du tombeau. »

Cette supplique fut donc lue dans le grand-conseil , et toucha profondément les cœurs. On élut incontinent

un député pour se rendre à Ferrare, au nom de la cité de Bergame, et pour y réclamer, sur l'assentiment unanime du grand-conseil, la liberté de leur illustre concitoyen. Afin d'engager plus facilement le prince à céder aux vœux des Bergamasques, la cité ordonna qu'on enlevât de Bergame, et qu'on offrit en présent au duc, une pierre antique avec une inscription latine, depuis long-temps redemandée en vain par les ducs de Ferrare. Cette inscription était aux yeux de la famille d'Este d'une immense importance, comme monument de l'antiquité de leur race et de leur nom. De grandes discussions avaient eu lieu pour savoir si ce nom était Estensis, ou Atestinus, ou Atestius; et cette pierre les aidait à se faire remonter aux Atestius. Quel prix ne devaient-ils donc pas y attacher! *

Alphonse, plus qu'aucun autre, devait être sensible à un hommage qui flattait son pauvre orgueil. Aussi les accueillit-il très-gracieusement, et fit répondre à la cité de Bergame qu'elle pouvait être assurée qu'il ferait tout pour lui plaire et reconnaître son présent. Ainsi ce que

* Voici cette inscription :

ATESTIA L. L.
ATESTIÆ L. F. TERTIÆ.
PATRONÆ BENE MERENTI
ET CAPITONI BINETÆ
ET MARTIÆ PRIMVL.
DELICATIS ET
F. LAMIO CELERI
AMICO CARISSIMO
ET ATESTIÆ EGNATIÆ.

n'avaient pu faire ni la pitié ni le sentiment d'anciens services fut opéré par la vanité. En effet, il donna sur-le-champ permission au député de voir le Tasse aussi souvent qu'il lui conviendrait, et de l'emmener dîner avec lui chez toutes les personnes de son choix. Il l'aurait même libéré tout-à-fait, sans la crainte que lui inspirait son génie, crainte qui montrerait assez qu'il ne le croyait pas aussi complètement fou qu'il se plaisait à le dire. Le bon Serassi, qui prend en toute occasion la défense de la maison d'Este, et a même dédié son ouvrage à un des membres de cette famille, se sert ici d'un plaisant moyen pour disculper Alphonse. « Véritablement, dit-il, le duc, à la prière d'un public si respectable, aurait volontiers condescendu à mettre le Tasse en liberté; mais réfléchissant que les poètes sont de leur nature *genus irritabile*, et craignant que Torquato, se trouvant hors de sa tutelle, ne voulût, par sa plume formidable, se venger de sa longue prison et des mauvais traitemens reçus en son nom, il n'osait pas se résoudre à le laisser sortir de ses états sans s'être d'abord assuré qu'il ne tenterait rien de contraire à l'honneur *et au respect dus à un aussi grand prince que lui*.

Cette terreur des despotes est le plus bel hommage rendu au génie, représentant de la postérité tout entière. Quelle leçon de voir ainsi le tyran trembler devant sa victime! Avec quelle éloquence elle enseigne aux hommes de lettres leur noble vocation, et leur montre que, s'ils savent, seulement durant quelques années, conserver leur indépendance devant les séductions de

l'or et des places , et braver la crainte , je ne dis plus des échafauds , mais de la torture du secret et des prisons , bientôt à leurs pieds viendront expirer la superstition , la tyrannie et l'ignorance , fléaux destructeurs de la société , fléaux puissans par notre faiblesse !

Le duc redoutait donc le poète , et se servait des persécutions qu'il lui avait fait éprouver comme de prétexte à de nouvelles persécutions : mais le duc de Mantoue vint lui enlever même cette dernière excuse. Sur les instances de son épouse , le duc se rendit à Ferrare , et obtint , non sans difficulté , que Torquato lui serait confié , sous la condition expresse de le bien garder près de lui , et de l'empêcher d'écrire rien contre ses persécuteurs. Sur cette promesse , Torquato put enfin jouir de cette précieuse liberté dont il avait si longtemps été privé. Il sortit de l'hôpital Sainte-Anne le 6 juillet 1586 , après sept ans huit mois et quelques 1586. jours d'un injuste et rigoureux emprisonnement.

Le prince le conduisit à Mantoue , où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Au milieu des sociétés où il se trouvait accueilli par les femmes les plus aimables et les plus belles de la cour , Torquato reprit un peu de tranquillité : seulement les restrictions qu'on avait mises à sa liberté , en l'obligeant à ne point sortir de la ville sans un ordre exprès du prince , lui faisaient trop sentir sa chaîne. Il fut distrait de cette pensée par un voyage du duc , qui lui permit , pendant son absence , d'aller passer quelque temps à Bergame. Torquato désirait ardemment ce voyage , afin de remercier en per-

sonne le conseil de la cité de l'intérêt qu'il avait pris à lui, et d'y faire imprimer en même temps sa tragédie de *Torrismondo*, qu'il venait de terminer depuis sa sortie de l'hôpital Sainte-Anne. Le chœur du dernier acte de *Torrismondo* a dû arracher plus d'une larme au Tasse. On voit qu'il l'écrivait d'inspiration, et en faisant un retour sur lui-même : « * O larmes ! ô douleurs ! s'écrie-t-il, la vie passe, s'éloigne et fuit comme la glace qui fond ; tout ce qui était élevé tombe avec les débris de ce qui le soutenait. Les royaumes les plus puissans dans la paix, tombent en s'agrandissant par la guerre ; et comme le soleil pendant les hivers, la gloire qui ne nous appar-

* Ahi lagrime ! Ahi dolore !

Passa la vita, e si dilegua, e fugge,

Come gel, che si strugge.

Ogni altezza s'inchina, e sparge a terra

Ogni fermo sostegno :

Ogni possente regno

In pace, cadde al fin, se crebbe in guerra.

E come raggio il verno, imbruna e muore

Gloria, d'altrui splendore.

E come alpestro, e rapido torrente,

Come acceso baleno

In notturno sereno,

Come aura, o fumo, o come stral repente

Volan le nostre fame, ed ogni onore

Sembra languido fiore.

Che più si spera, o che s'attende omai ?

Dopo trionfo, e palma

Sol quì restano all' alma

Lutto, e lamenti, e lagrimosi lai.

Che più giova Amicizia, o giova Amore ?

Ahi lagrime ! Ahi dolore !

tient pas en propre finit toujours par s'obscurcir et s'éteindre : ainsi qu'un torrent rapide qui se précipite du haut des montagnes , ainsi qu'un éclair qui sillonne la nuit , ainsi que la fumée , l'air ou la flèche légère , notre réputation s'envole , et l'honneur se flétrit comme une fleur décolorée. A quoi sert d'espérer ? à quoi sert d'attendre ? Après les triomphes et les victoires , il ne reste plus à l'âme que le deuil , les gémissemens et les soupirs de douleur. A quoi sert l'amitié ? à quoi sert l'amour ? O larmes ! ô douleur ! »

Du reste , cette tragédie , dans laquelle on trouve cependant de fort beaux morceaux , n'eût pas été suffisante pour la gloire du Tasse et pour celle du théâtre italien ; mais *la Jérusalem* suffit au Tasse ; et si l'Italie a été long-temps dépourvue de chefs-d'œuvre tragiques , Alfieri , venu de nos jours , a vengé sa patrie et ajouté ce nouveau fleuron à sa couronne poétique.

Instruits de son arrivée , les habitans de Bergame se portèrent en foule autour du palais de ses ancêtres , dans lequel il était descendu. Les magistrats l'allèrent saluer en corps ; et il goûta dès-lors peut-être le plus doux des triomphes , celui de se voir applaudi pour de bons ouvrages par ses concitoyens réunis spontanément , sans ordre et sans apprêts. La nouvelle de la mort du duc de Mantoue vint l'arracher aux fêtes données en son honneur , et il retourna sur-le-champ à Mantoue.

Le nouveau duc , plongé dans les affaires de l'état , ne put lui faire tout l'accueil qu'il en attendait. Cette raison , aussi-bien que la captivité qui pesait sur lui , le

décidèrent à demander au duc la permission de le quitter. Son dessein était d'accepter la place de professeur de la Morale et de la Poétique d'Aristote, vacante à l'académie de Gênes, qu'on lui offrait alors avec des émolumens assez considérables. Mais, sentant bien que le mauvais état de sa santé le rendait incapable de remplir une telle place à son honneur, il remit à un temps plus éloigné son acceptation définitive de cet emploi, et dirigea ses pensées sur Rome, où il croyait avoir de nombreux amis. Avec l'intercession de ses amis et des princesses affligées de son départ, il obtint sa liberté complète, et quitta Mantoue sans que le duc voulût lui accorder aucun secours pécuniaire pour faire son voyage.

Les plaintes répétées d'Alphonse qui rappelait au duc de Mantoue la parole donnée, et réclamait contre la liberté qu'on laissait au Tasse, bien qu'inquiétantes pour lui, n'avaient plus pourtant le même danger. De toutes les parties de l'Italie on envoyait à Ferrare pour prier Alphonse de ne pas poursuivre avec tant d'acharnement ce malheureux poète, et le lâche persécuteur se vit enfin forcé de laisser échapper sa proie.

Torquato cependant, sans argent et sans certitude d'en obtenir avant long-temps, continuoît sa route, accueilli et fêté à l'envi sur la réputation universelle de son nom. Avant de se rendre à Rome, il voulut remplir un vœu fait dans sa maladie, celui de visiter Notre-Dame de Lorette. On voit que sa raison n'était pas encore complètement revenue. Aussi tous ses amis lui

conseillaient-ils de ne pas chercher à Rome un emploi qui lui était garanti à Modène , et qu'il obtiendrait difficilement ailleurs. Le Papio même , qui lui avait fait offrir la place de professeur à Gênes , fut un des premiers à l'en dissuader. Le Tasse tint bon , et son ancien protecteur Gonzague , qu'il avait rencontré à Lorette , lui offrit un asile dans son palais , où il descendit en effet quelques jours après.

L'accueil gracieux qui lui fut fait à son arrivée par les cardinaux , les prélats et les princes , lui fit sur-le-champ concevoir de grandes espérances. Mais il fut trop tôt convaincu du peu de foi qu'on doit avoir dans ce zèle empressé. Papio refusa de le présenter au pape. Le cardinal Albano , qu'il avait toujours consulté , et qui lui avait montré la plus sincère affection , le reçut de la manière la plus froide. Cataneo , secrétaire du cardinal Albano , qu'il n'affectionnait pas moins , le traita à peu près de même ; enfin , pour comble d'humiliation , il se vit un jour chassé de chez Gonzague par Alario son majordome , homme arrogant et dur , dont l'insolence trouvait auprès de Gonzague une justification trop facile pour ne pas se croire autorisé à s'y abandonner davantage. Ce dernier acte d'audace , quoique commis à l'insu de Gonzague , qui s'empressa de le réparer , ne lui en fut pas moins sensible.

Torquato vit bien alors qu'il devait renoncer à Rome , et que le seul parti qui lui restait à prendre était de se rendre à Naples pour faire valoir ses droits aux biens de son père injustement confisqués , et à la dot de sa mère,

dont des parens avides s'étaient emparés. Il quitta en effet Rome après quatre mois de séjour ; et , dans les
1588. premiers jours d'avril 1588 , il descendit à Naples , au couvent de Monte Oliveto.

Parmi les hommes du monde et les hommes de lettres qui le visitèrent dans ce couvent , on remarque surtout Jean-Baptiste Manso , marquis della Villa , dont l'attachement vraiment filial ne se démentit jamais. Manso , dans un ouvrage qu'il a écrit sur la vie du Tasse , nous a laissé des preuves d'une admiration poussée pour ainsi dire jusqu'à l'idolâtrie.

La beauté du site , la pureté de l'air , l'usage des bains et l'absence de toute inquiétude dissipèrent un peu sa mélancolie. Les médecins et les avocats qu'il consulta sur sa maladie et sur ses affaires lui donnèrent les plus belles espérances. Aussi prompt à se livrer à ce qui le flattait qu'à ce qu'il redoutait , il se laissa donc aller aux agréables présages qu'on lui avait fait entrevoir. C'est alors qu'il commença la correction de sa *Jérusalem délivrée*. Ce travail fut interrompu pendant quelque mois , pour complaire aux moines de Monte Oliveto , qui l'avaient prié d'écrire un poème sur l'origine de leur congrégation ; car les moines ont aussi leur petite vanité , et tiennent du moins par là au monde. Après une courte excursion à Bisaccio , maison de plaisance de Manso , il rentra dans son couvent , et continua les corrections de sa *Jérusalem*. L'air de Naples était sans doute ce qui lui convenait le mieux ; et il eût été à désirer qu'il se fût enfin décidé fermement à s'y fixer. Mais

sa maladie imprimait à son esprit une agitation continue qui l'empêchait de se trouver bien nulle part , et le faisait à chaque instant changer de place pour changer d'ennuis ; semblable à un homme tourmenté d'une fièvre ardente , qui se retourne en vain sur son lit de douleur sans jamais trouver une position qui ne lui fasse ressentir de nouvelles peines plus aiguës que les premières.

Les visions qu'il avait eues dans sa prison continuaient de se représenter à lui. Manso , dans sa vie , raconte que , manifestant un jour quelques doutes sur la réalité de cet esprit qui lui apparaissait , il promit de le lui faire voir , afin de le mieux convaincre. En effet , le jour suivant , étant tous deux assis près du feu , le Tasse tourna ses yeux vers une fenêtre , les y tint fixés quelques instans , et s'écria : En douterez-vous encore ? Tenez , voyez l'esprit qui est venu s'entretenir amicalement avec moi. Manso porta les yeux vers l'endroit désigné ; mais , quoi qu'il pût faire , il ne vit rien autre chose que les rayons du soleil qui se réfractaient dans la chambre en passant au travers des carreaux. Tandis qu'il était occupé à regarder çà et là sans rien apercevoir , il entendit le Tasse engagé dans une profonde conversation avec quelqu'un ; car , bien qu'il ne vît ni n'entendît aucune autre personne , cependant ses discours , tantôt en forme de question , tantôt en forme de réponse , ressemblaient à ceux de personnes engagées dans un entretien sérieux. Ces raisonnemens étaient si merveilleux par les sujets extraordinaires qui y étaient traités , et par l'exaltation

étrange du ton , que son ami resta comme frappé de stupeur et élevé au-dessus de lui-même. Il n'osa même pas l'interrompre pour lui demander de lui montrer l'esprit qu'il ne pouvait voir à l'endroit désigné. Manso prêtait toujours l'oreille , muet de surprise et d'étonnement. Tous deux restèrent long-temps dans la même situation sans s'en apercevoir. Enfin le Tasse parut cesser son entretien avec l'esprit ; et se tournant vers Manso , il lui dit : Vos doutes sont-ils dissipés maintenant ? Le marquis , en souriant , ajouta qu'il doutait plus que jamais. Cependant , voyant que cette discussion tourmentait inutilement son ami , il ne voulut pas la pousser plus loin.

Cette conversation avec Manso n'est pas le seul témoignage que nous ayons de cette apparition. On rencontre d'ailleurs plusieurs autres traces de sa croyance au démon socratique dans plusieurs de ses lettres , et surtout dans son dialogue du *Messenger*, dans lequel il cherche à expliquer les principaux mystères de la philosophie platonicienne , et en particulier les phénomènes de la veille et du sommeil. Il a prétendu qu'à l'époque où il composa ce dialogue il n'avait eu aucune vision ; et tout semble prouver en effet que ce ne furent point ses visions qui donnèrent naissance à ses fictions , mais bien ses fictions qui produisirent ses visions. Le dialogue du *Messenger* est d'ailleurs un de ses plus beaux morceaux de philosophie. Le style dans lequel il est écrit le rend digne d'être placé à côté de ceux de son maître Platon. On en pourra juger par l'exposition.

« C'était l'heure où l'approche du soleil commence à éclairer l'horizon ; j'étais mollement étendu sur le duvet de mon lit , non point enseveli dans un sommeil profond , mais légèrement enchaîné dans un état qui tenait le milieu entre la veille et le repos , quand tout à coup s'approche de mon oreille cet agréable esprit qui depuis quatre ans s'entretient avec moi : Dors-tu ? me dit-il. A cette voix douce et pure , qui retentit jusqu'au fond de mon âme , je sentis se délier peu à peu ce nœud qui , retenant mes sentimens attachés au fond de mon cœur , en arrêta le libre développement , et , m'éveillant tout-à-fait , je répondis : J'étais doucement assoupi ; mais je viens d'être réveillé par ta voix , que je reconnais à sa mollesse. * Cette voix , dont le son ne ressemble point à ceux d'un mortel , coule d'une manière si suave qu'elle me ferait croire que tu es un esprit venu du Paradis par pitié pour mes chagrins que tu viens consoler , si tu n'étais plus prompt à me consoler qu'à me secourir , tandis que les anges (ainsi que je m'en l'imagine) ne sont pas moins puissans dans leurs secours que dans leurs consolations. Si tu n'es pas un ange , et que tu ne sois point un malin esprit , je ne puis deviner ce que tu es. Aussi je crains parfois que tu ne sois un fantôme nocturne. A ces mots l'esprit éleva la voix plus fort que je

* C'est ainsi que Socrate entendait la voix de son génie invisible :

Ἔσι τι θεία μοίρα παρεπόμενον ἐμοὶ ἐκ παιδὸς ἀρξάμενον δαιμόνιον. Ἐσι δὲ τοῦτο φωνή , ἥ ὅταν γένηται , αἰεί μοι σημαίνει , ὃ ἂν μέλλω πράττειν , τούτου ἀποτροπήν· προτρέπει δὲ οὐδέποτε.

THÉAGÈS de *Platon*.

ne l'avais jamais entendu ; mais , quoiqu'il parût irrité , son courroux avait néanmoins quelque chose de doux. Ingrat , me dit-il , voilà donc ma récompense des faveurs dont je t'honore ! m'appeler un vain fantôme ! Si ta garde ne m'eût été confiée par celui auquel je ne puis refuser mon obéissance , peut-être t'abandonnerais-je dès ce moment. Alors , à moitié confus et repentant , j'ajoutai : Ne t'offense pas de mes paroles , je t'en conjure ! et si tu ne veux pas permettre le doute à mon ignorance , permets du moins les plaintes à ma tristesse , et souffre que je te dise ce que disait à la déesse sa mère , cachée sous des formes empruntées , Énée poursuivi par la fureur de Junon :

« * Et toi cruelle aussi , pourquoi si souvent te jouer de ton fils par de vaines apparences ? pourquoi te refuser à presser sa main dans la tienne , et à répondre de ta voix à une voix non idéale ? »

« Tu es encore plus cruelle qu'elle ; car elle se manifestait du moins à ses yeux sous quelque forme : toi , je ne t'ai jamais vu. Je n'entends que ta voix qui m'annonce que tu as un corps , parce que la voix ne peut se former sans langue et sans palais. Si tu as un corps , pourquoi ne le montres-tu pas ? Peut-être serais-tu plus agréable à entendre qu'à voir ; peut-être (vois comme je reviens sans cesse sur mes

* Quid natum toties, crudelis, tu quoque falsis
Ludis imaginibus ? cur dextræ jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces ?

ÉNÉIDE, liv. 1.

doutes ordinaires) , peut - être cette vision n'est - elle qu'un songe , et n'es-tu rien autre chose toi-même qu'une créature de mon imagination. Ainsi toutes mes conversations passées avec toi ne seraient que des songes. L'esprit sourit, et me répondit : Tes égaremens , nés d'un extrême chagrin , changent en gaîté toute ma colère ; mais comme , tout en riant de toi , je te plains encore , me voilà prêt à dissiper tes doutes ; et puisque toutes les connaissances des hommes viennent des sens ou de l'intelligence , moi , à l'aide des sens et de la raison , je vais me manifester à toi plus visiblement que tu n'aurais jamais pu t'y attendre. Je te dirai d'abord que , si tu dormais , tu ne pourrais ni voir ni entendre , puisque le sommeil est un lien qui enchaîne les sens. Mais toi , tu vois en effet ; et , pour mieux t'en assurer , tourne les yeux vers le balcon ; ne distingues-tu pas le soleil à son lever , qui pénètre à travers les volets , et par sa pureté et sa clarté nous présage une belle journée ? Tu entends aussi ma voix d'une manière si distincte , que tu ne peux en douter ; et afin d'y ajouter un dernier degré de certitude , en t'assurant de la vérité à l'aide de tous tes sens , prends ma main et baise-la , je te la donne en signe d'alliance. L'esprit se tut , et je sentis à ces mots poser sur mon épaule une main plus froide que la glace des Alpes ou de l'Apenin : il la retint quelques instans à la même place ; par degrés elle se réchauffa , et devint telle , que je sentis courir à travers mes veines jusqu'à mon cœur je ne sais quoi de fortifiant et d'adoucissant. Moi qui , à la

première impression , avais senti l'action de mes sens comme suspendue , comme si ce n'eût pas été une main , mais un dur glaçon qu'on eût posé à vif sur ma chair , ranimé par cette agréable chaleur , je pris sa main dans la mienne , ainsi que les Allemands ont coutume de faire quand ils saluent leurs princes. Elle me parut si molle et si délicate , qu'une belle femme eût pu lui porter envie. Tous mes doutes cependant n'étant pas dissipés , je repris : Je sais bien que le sommeil assoupit tous nos sens extérieurs ; mais je sais aussi que , bien loin d'arrêter l'essor de l'imagination , il le seconde au contraire : car , pendant que le corps sommeille , l'âme , qui ne peut rester oisive , ne pouvant mettre en action les instrumens des sens extérieurs , se replie sur les images des choses sensibles mises en réserve dans la mémoire , et s'exerce avec ces formes , de manière qu'il n'est rien hors de nous qu'elle ne puisse revêtir au-dedans de nous de l'apparence de la vérité. Souvent elle accouple et compose des choses qui ne peuvent s'unir par leur nature ; tellement que souvent je me doute que je rêve et que je raisonne en rêvant , et je pense que je ne vois ni n'entends réellement , mais que je m'imagine voir et entendre. »

Ils discutent ensuite ensemble sur la probabilité de l'existence de créatures intermédiaires entre l'homme et la Divinité , et dont la substance , toute composée des élémens les plus purs qui ont formé l'âme humaine , ne peut se manifester à nos sens grossiers. L'esprit ajoute qu'il existe dans l'homme un sentiment qui n'a point

les mêmes sens pour interprète , mais agit sur eux à l'aide d'un autre sens inconnu ; c'est le sentiment de la sympathie qui agit sur les corps de toute nature. Ce sentiment , porté à la perfection à laquelle tout doit tendre , n'est rien autre chose que l'amour , âme du monde , l'amour qui pénètre toute la création , et qui participe tantôt de la nature céleste , tantôt de la nature terrestre , selon les élémens auxquels il se trouve incorporé. Ce système est aussi en partie celui des épicuriens.

Le Tasse lui-même l'a revêtu de couleurs poétiques dans ce sonnet écrit vers le même temps :

« * L'Amour est l'âme du monde ; l'Amour est l'esprit moteur qui imprime au soleil sa marche oblique dans l'écliptique , et ralentit ou accélère aux sons de la lyre céleste le cours des astres errans.

« C'est lui qui régit l'air , l'eau , la terre et le feu. Mêlé au grand corps du monde , il l'entretient et lui donne la vie. Par lui , l'homme sent tour à tour le désir , la crainte , la colère , l'espérance , le plaisir et la douleur.

* Amore alma è del mondo , Amore è mente ,
E 'n ciel per corso obliquo il sole ei gira ,
E d'altri erranti alla celeste lira
Fa le danze lassù veloci , o lente.

L'aria , l'acqua , la terra , e 'l foco ardente
Regge , misto al gran corpo , e nutre , e spira ,
E quinci l'uom desia , teme , e s'adira :
E speranza , e diletto , e doglia ei sente.

« Mais , quoiqu'il ait tout créé , qu'il gouverne tout , brille partout et enflamme tout , c'est surtout dans nous que l'Amour déploie sa puissance.

« Et de même qu'il existe dans le ciel des cercles supérieurs aux autres , de même aussi il a cru devoir placer son palais au centre des rayons éclatans de vos yeux , et son temple dans mon cœur. »

Cette doctrine , généralement connue sous le nom de philosophie platonicienne , mais qui remonte bien plus haut , puisqu'on en trouve des traces dans les fragmens qui nous restent des plus anciens bardes de la Grèce , à peine encore à demi civilisée , dans les initiations d'Égypte , et jusque dans les vedas et les poèmes censés inspirés en langue sanscrite , cette doctrine , dis-je , a fourni à Lucrèce quelques-uns des plus beaux morceaux de son poème , bien que , comme de savans critiques l'ont observé , elle ne fût pas trop en harmonie avec l'esprit et l'ensemble de son système. Virgile l'a touchée comme en passant dans le sixième livre de *l'Énéide* * , avec cette magnificence et cette magie de style que notre Racine seul a su égaler depuis. Elle

Ma , benchè tutto crei , tutto governi ,
E per tutto risplenda , e 'l tutto allumi ,
Più spiega in noi di sua possanza Amore.

E come sian de' cerchi in Ciel superni ,
Posta ha la reggia sua ne' dolci lumi
De' bei vostri occhi , e 'l tempio in questo core.

* Principiò cœlum ac terras camposque liquentes ,
Lucentemque globum lunæ , titaniaque astra

semble enfin avoir été la doctrine de prédilection de tous les grands poètes anciens et modernes. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit éminemment poétique , et que , satisfaisant à la fois l'imagination , la raison et la sensibilité , elle ne doive l'emporter , dans des productions faites pour plaire autant que pour instruire , sur des hypothèses non moins plausibles peut-être , mais bien certainement plus arides et plus dénuées d'intérêt. Un heureux hasard m'ayant fait tomber entre les mains , durant mon séjour à Londres , un poème moderne italien , dans lequel ce que Virgile et le Tasse n'avaient fait qu'ébaucher se trouve développé avec un talent admirable et dans les plus beaux vers qu'on puisse lire dans cette langue , je crois qu'on me saura d'autant plus de gré de joindre ici la traduction du passage dont il s'agit , que , le poème dont il est extrait n'ayant été tiré qu'à cinquante exemplaires pour l'usage de l'auteur et de ses amis , il est à croire qu'il ne parviendra pas , de quelques années encore , à la connaissance du commun des lecteurs. Ce morceau fait mieux connaître le système entrevu par le Tasse.

Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus
Mens agitat molem , et magno se corpore miscet :
Indè hominum pecudumque genus , vitæque volantum ,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus : quantum non noxia corpora tardant ,
Terrenique hebetant artus , moribundaque membra.
Hinc metuunt cupiuntque ; dolent gaudentque ; neque auras
Respiciunt , clausæ tenebris et carcere cæco..... etc.

« * Cet esprit éternel, qui de toute éternité s'est uni d'amour à la matière co-éternelle avec lui, et, sans se partager, l'embrasse tout entière; cet esprit dont nous sommes une des plus pures émanations (*c'est un des génies du bien qui parle*), pénétrant et agitant sans cesse les différentes substances qu'il a conçues, anime et conserve la chaîne universelle de tout ce qui existe ou peut exister, chaîne incommensurable à tout autre qu'à celui qui l'a ourdie. Mais, fidèle à son premier mouvement spontané, ce type et ces germes divers qu'il a imprimés aux choses dès leur origine, il les féconde, les anime, les développe et les développera sans y rien changer durant l'immense série des siècles; car, le mieux absolu étant un, l'esprit créateur ne

* Quell' eterno Spirto
 Che all' eterna Materia eternalmente
 Per amor si congiunse, e tutta quanta
 Indiviso l'abbraccia, onde il più puro
 Rivo a noi quest' essenza immortal dava,
 Per le varie da lui concette forme
 Di continuo s'aggira, e l'universa
 Di quant' è, quanto puote esser, da niuna
 Mente, ove quella che l'ordì non sia,
 Mensurabil compage avviva e serba.
 Ma del pristino suo spontaneo moto,
 Fato è chi 'l noma, osservator fedele,
 Quale il tipo ab inizio e l'orma e 'l seme
 Vario fu delle cose, incommutato
 Tal de' secoli ancor nella perenne
 Serie il feconda inanimisce e svolge,
 E svolgerallo senza meta e fine;
 Ch'uno l'Ottimo è sol, nè voler altro

saurait jamais vouloir que ce qu'il a voulu d'abord. Il est en tout , il perçoit , veut et exécute tout , communiquant plus ou moins la même puissance à tout ce qui tient de ses rayons l'âme et la vie. Ainsi que le plus petit atome de la matière étendue et pesante , quelque subdivisé qu'il soit à l'infini , et autant que les sens de l'homme peuvent atteindre , doit de toute nécessité conserver l'espace et le poids qui lui est propre , de même la plus forte ou la moindre étincelle de cet amour universel et tout puissant , envoyée pour se revêtir d'une enveloppe corporelle , garde sa nature intégrale et les divins attributs du grand tout dont elle est émanée , et , se montrant sous des formes mortelles , appelle à la vie les substances de toute nature. Si ce n'est que , comme

Fuor che l'Ottimo ei può che volle in prima.
Tutto egli è , tutto scerne e vuole ed opra ,
E quant' ha da' suoi raggi anima e vita
Meno o più scerne, vuole ed opra anch' esso.
Chè qual ogni minor, fin quanto umano
Senso' l giugne a scoprir, o mente il cape,
Di corporea sostanza estesa e grave
Infinitesim' atomo , suo pondo
E suo spazio forz' è ch' acchiuda e serbe ;
Tal dello Spirto universal, del sommo
Onniveggente , Onnipotente Amore
La maggior sia qualunque o menom' aura,
Che fuor mande a vestir corporeo velo ,
L' integral sua natura e' l divin tipo
Del gran Tutto ritiene , ond' , emanata
Non divisa , in mortal sembiente appare
E le onnigene essenze a viver chiama.
Se non che come a ricettarlo adatte

il a créé ces êtres plus ou moins propres à s'en laisser pénétrer, il les remplit, les éclaire et les échauffe inégalement, et se montre en eux avec plus ou moins d'éclat et de qualités diverses, avec plus ou moins d'aisance et de liberté. De là ces rochers noirs et informes, et ces chênes élevés, et cette herbe, et ces fleurs qui tapissent leurs flancs sauvages de leurs mille couleurs; de là ces races si nombreuses et si différentes entre elles qui peuplent le ciel, la terre et l'onde, et l'homme, roi d'elles toutes. Roi d'elles toutes, et pourquoi? Parce qu'il renferme en lui seul tous les germes de la puissance active que l'éternelle sagesse a séparément répartis entre la foule innombrable des êtres esclaves de l'instinct, leur sens prédominant. O mystère d'amour!

Meno o più le creava, inegualmente
Di sè pur le riempie, irradia e scalda;
Onde, or più luminoso e di più doti
Ricco, or libero più si mostra, or meno.
Quinci le dure informi rocce alpestri,
E le roveri eccelse, e l'erba, e i fiori
Che ne veston le falde a color mille;
Quinci le razze sì diverse e tante
Che l'onnivago Ciel, la Terra e l'Onda.
Fan popolosa, e Re di tutte l'Uomo.
Re di tutte! Perche? Perch' in sè tutti
Dell' attiva potenza i germi chiude,
Ch' alla schiava d'un sol predominante
Senso assoluto, innumerevol turba,
Suddivisi impartia l'eterno Senno.
E, mistero d'amor, da quell' eterno
Senno in tal modo architettato emerge;
Tal d'obbietti e pensieri in sè raccorre

l'homme sortit des mains de l'éternelle sagesse avec une telle perfection d'organes, capable d'embrasser en lui-même, de comparer, de juger une si grande masse d'objets et d'idées, sans qu'aucune faculté spirituelle ou aucun pouvoir physique exercât sur lui assez de prépondérance pour les forcer à en suivre aveuglément l'impulsion, l'ordre extérieur a été conformé dans une telle harmonie avec l'ordre extérieur, et balancé avec un équilibre si parfait, qu'aucun choc ou passion quelconque ne saurait ni pousser vers un but donné, ni en détourner malgré elle cette essence divine qui vit dans son sein. Différent de la brute, qu'un entraînement irrésistible porte toujours sur les mêmes traces, la conscience d'une raison qui compare et qui

Raffrontare e librar puote infinita
Congerie, il sai, senza ch' alcuna in mezzo
Spirital facoltade o nerval possa
Vi preponderi sì che' l cieco impulso
Sia di seguirne insuperabil forza;
Lo di dentro al di fuor tale un armonico
Ordin conforma, e in giusta lance assesta,
Che mai nullo qualsiasi urto od affetto
Verso l'un più che l'altro invisio scopo
Suo malgrado scagliare o stormar puote
Quella ch' entro vi ferve Aura divina.
Nè come il bruto un sempre egual pendio
Le stess' orme a calcar tuttora il porta;
Ma suo proprio signor lo statuisce
Di se conscia ragion che scruta e libra,
Volontà che risolve, e forza oprante.
Incomplessa virtù che trina ed una
Pur da questa mortal terrena spoglia

juge, d'une volonté qui détermine et d'une force qui agit, le constituent son propre souverain; puissance incomplexe, qui, triple et une, et voilée comme elle l'est de sa dépouille terrestre, ne s'en montre pas moins telle qu'elle brille immense et pure au centre de la création. Ce n'est pas que pour cela tout homme soit l'égal d'un autre; car, de même que l'organisation matérielle de l'homme, siège et carrière indispensable de l'âme, ne naît pas également parfaite et également propre à remplir ses fonctions dans chaque créature mortelle, ainsi, quoique foncièrement toujours le même pour l'espèce humaine entière, ce rayon céleste qui l'âme s'obscurcit, brille et varie à l'infini dans chaque individu. Aussi aperçoit-on une inégalité proportion-

Tal velata traspar qual del Creato
 Folgoreggia nel centro immensa e pura.
 Nè per questo ad ogni uomo ogni uom s'agguaglia.
 Chè qual non parimente in ogni umana
 Salma perfetto ed al suo fin conforme
 Nasce l'ordin fibrale e la testura,
 Necessario dell'alma arringo e sede,
 Tal sebbene in essenza ognor la stessa
 Pell'umana prosapia, all'infinito
 Si distingue in ciascun, s'abbuja o splende
 Quella parte di Ciel ch'entro vi spira.
 Nè l'effetto che fuor sen mostra è pari.
 Disegual per natura, ancor più 'l rende
 Disegual, loco, tempo, e culto ed uso;
 Onde un Plato ammaestra, un Alessandro
 Vince, un Attila strugge, un Tito regna,
 Quei flagello del mondo e questi amore.

OROMASIA (*canto undecimo.*)

nelle entre les effets produits. Déjà différens par la nature , ils le deviennent plus encore par le lieu , le temps , la culture et l'usage. De là les éloquentes leçons d'un Platon , les triomphes d'un Alexandre , les ravages d'un Attila , et le beau règne d'un Titus , l'un le fléau du monde , et l'autre ses délices. »

Tel est à peu près le système que Torquato nous reproduit sous mille formes diverses dans ses œuvres , où il y revient sans cesse , et toujours avec de nouveaux développemens. On ne peut assez s'étonner de cette richesse inépuisable d'imagination à laquelle ne purent porter atteinte ni les séductions dangereuses de la prospérité qui corrompt , ni le souffle impur de l'adversité qui dessèche. Au milieu des cours et dans une prison , dans la retraite aussi-bien que dans ses courses vagabondes , il était toujours le même. Semblable à l'aigle qui suit avec calme son vol rapide au-dessus de la région des nuages , sans rien devoir aux vents favorables , et sans rien craindre des vents contraires , sa muse semblait puiser une plus grande force dans le malheur ; et les années les plus funestes pour lui furent aussi peut-être les années où il écrivit le plus. L'adversité , en resserrant son âme sur elle-même , lui donnait une intensité et une élasticité nouvelles. Depuis la fin de l'année 1588 jusqu'au commencement de l'année 1592, il parcourut l'Italie de l'un à l'autre bout , toujours se plaignant , et toujours composant. Vers le mois de décembre de cette année on le voit déjà , las de Naples , retourner à Rome , où il avait été si maltraité aupara-

vant ; mais le souvenir de ses maux passés venait bientôt se perdre dans les souffrances de ses maux présents. Il descendit au monastère de Sainte-Marie-la-Neuve , et se mit à préparer une édition de ses discours philosophiques et de ses poésies détachées.

Le cardinal Gonzague , apprenant qu'il était malade, l'envoya chercher , et le fit transporter dans son palais , afin de le mieux soigner. Il voulait même l'emmener avec lui aux bains ; mais une fièvre violente l'en empêcha , et Gonzague partit seul.

A peine était-il hors de Rome , que le même Alario , son majordome , qui , déjà dans le voyage précédent , lui avait fait ressentir toute son insolence, crut inutile de se contrefaire plus long-temps ; et , sans égard pour son dénûment , sans pitié pour sa maladie , lui ordonna de quitter sur-le-champ la maison. Le Tasse , chassé , infirme , privé de tout , dans une ville étrangère, et sans amis , ne vit d'autre ressource que de se réfugier dans un hôpital ! Triste sort du génie ! Homère , aveugle et vieux , mendie en chantant ses vers immortels * ; Milton , aveugle , vieux , et immortel comme lui , rejeté du

* Ce rapprochement philosophique entre les destinées des grands poètes se trouve parfaitement bien exprimé dans une ode sur la poésie par le même auteur moderne italien des poëmes duquel j'ai déjà extrait un fragment.

'Tal fea discorso entro 'l mio cor : feroce
Rintronarmi all' orecchio odo una voce ;
 Questuò 'l pane Omero ,
 Dante esulò , Torquato
 Languì prigion , severo
Fù del prò Lusitano ancor piu 'l fato.

monde qui le méconnaît et s'avilit , n'a pour se consoler dans l'abandon de la solitude que la lecture des livres sacrés des Hébreux ; Cervantes meurt à l'hôpital en souriant d'un rire philosophique à ses douleurs ; Camoëns , échappé aux prisons de la Chine et de l'Inde , vient se réfugier dans une patrie dont seul il ferait la gloire , et n'y trouve pour subsister que les aumônes recueillies la nuit par un esclave africain ! Le vertueux Ducis l'a bien dit : « Ce n'est pas le temps qui est le patrimoine des grands hommes , c'est l'immortalité , et leur vie réelle ne commence qu'au-delà du tombeau , à ce moment où ils peuvent s'écrier avec le respectable vieillard :

« Mes amis , je suis hors du temps. »

Par un rapprochement qui nous frappe encore davantage , l'hôpital dans lequel se retira le Tasse était l'hôpital des Bergamasques , fondé par un de ses parens ,

Si ; ma' l fragil ne fù non l' alma offesa.

La divina scintilla in petto accesa

Non di nutrirla indegno ,

Più la comprimi , e pura

Più rimbalzando il segno

A toccar va più svelta e più sicura.

Il serait à désirer qu'une personne versée dans les beautés de la langue italienne voulût nous donner une traduction française de quelques-uns des poèmes de cet auteur. Ses trois chants lyriques sur les réformes ecclésiastiques entreprises par Joseph II , qui lui valurent une honorable disgrâce ; ceux qu'il composa depuis sur la mort héroïque du prince Léopold de Brunswick , sur la mémorable défense de Gibraltar , sur la pacification de la Hollande , sur l'indépendance du nord de l'Amérique , et particulièrement son poème sur la révolution française , en douze chants , réunissent à l'éclat de la plus riche et de la plus brillante imagination le goût le plus pur et les principes de la plus saine philosophie.

Jean-Jacques Tasso , cousin de son père , pour y recevoir ses compatriotes dans le besoin. Jean-Jacques Tasso ne prévoyait pas sans doute qu'il dût sitôt recevoir un des siens.

Gonzague , qui , à son retour à Rome , le trouva dans cet état , l'envoya chercher , et le fit promptement ramener chez lui , sans chasser cependant l'impudent majordome. La conduite de ce cardinal envers le Tasse nous montre assez quelle influence Alario devait avoir sur l'esprit de son maître , puisqu'elle avait pu faire oublier une ancienne amitié et le respect dû à un grand homme dans la détresse. On voit bien que , si Gonzague le fit revenir dans son palais , ce fut plutôt pour ne pas faire tomber sur sa tête le reproche des gens d'honneur que par aucun sentiment d'affection. Dans une lettre à son ami Costantino le Tasse se plaint amèrement du dédain avec lequel il était traité par le nouveau prince de l'Église ; il lui avoue que Gonzague a refusé de l'admettre à sa propre table , et qu'il ne lui a donné ni table , ni logement , ni lit , ni soins tels qu'il convenait à tous deux.

Le cardinal , comme bien d'autres prétendus amis , craignait la contagion de la mauvaise fortune , et un ami pauvre cessait d'être son égal ; tant est vrai ce que dit Juvénal :

*Nil habet infelix paupertas durius in se
Quàm quòd ridiculos homines facit.*

Et cependant la pauvreté , en le dégradant aux yeux des petits esprits qui l'environnaient , n'avait pu porter

atteinte à la noblesse de son âme. Sa réponse à Plutarque sur la vertu des Romains , écrite dans ce moment de misère , annonce une âme vraiment romaine.

Il venait aussi de terminer un discours en l'honneur de la famille des Médicis, et l'avait fait passer au grand-duc , avec plusieurs odes à la gloire de la même famille. Le grand-duc en avait été charmé , et l'avait fait inviter par son ambassadeur à se fixer à la cour de Toscane. Il avait même joint à son invitation des présens d'argent pour lui faciliter le voyage. Le Tasse , indigné des mauvais traitemens qu'on lui faisait éprouver chez Gonzague , n'aspirait plus qu'à trouver un prétexte pour s'éloigner de Rome. Aussitôt qu'il fut assez fort pour supporter le voyage , il profita de cette occasion que lui offrait le grand-duc , et il partit pour Florence. Il descendit au couvent des moines olivétains , et se fit sur-le-champ présenter au grand-duc. Partout où il allait la multitude se pressait sur son passage. Ces hommages publics qu'on lui rendait dûrent le venger suffisamment des stupides critiques en mots *sdrucchioli* * de l'acadé-

* Les puristes académiciens de l'académie florentine de la Crusca se piquent de ne se servir d'aucun mot tiré des dialectes des autres provinces de l'Italie. Ils recherchent aussi avec un soin particulier les mots composés d'un grand nombre de syllabes et finissant par deux brèves, ce qui fait appeler *sdrucchioli* cette espèce de mots. Goldoni , dans sa pièce de *Torquato Tasso*, dont j'ai déjà dit quelques mots , représente assez bien ce ridicule dans son personnage du *cavalier del fiocco*.

Della lingua vantomi

E cuopromi col vaglio , e col Frullone ammantomi,

mie florentine , dont la vanité fut punie par le pire des supplices pour les envieux , l'humiliation de contempler le triomphe de celui qu'on avait critiqué.

La promotion du cardinal Sfondrato à la chaire papale fit renaître son espoir de se fixer à Rome , comme il l'avait toujours désiré. Il croyait même pouvoir obtenir quelque dignité ecclésiastique. Quoique malade, il s'y rendit , et composa sur l'exaltation du nouveau pontife une de ses plus magnifiques odes. Tous ses efforts cependant ne purent lui faire obtenir même d'être présenté au pape. Dégoûté d'un monde trompeur, il se serait alors retiré dans un couvent pour se faire moine , si le Costantino , instruit de sa résolution , n'eût tant fait par ses sollicitations, qu'il le détermina à céder aux instances du duc de Mantoue , qui désirait le revoir à sa cour après une si longue absence. Le duc chercha par tous les moyens possibles à lui faire oublier ses

Son cavalier, son tale, che ha veste, e può decidere,
E appresi la farina dalla Crusca a dividere.

(*Acte 3, scène 10.*)

Et plus loin :

Parlate con rispetto d'un uomo, che s'annovera
Fra quei, che della Crusca il Frullone ricovera,
D'uno, che del buon secolo seguace zelantissimo,
Farà le fiche al vostro poeta scorrettissimo;
E proverà, ch'ei dice in tutti i venti cantici,
Cose da dire a vegghia allo soffiare dei mantici.

(*Acte 5, scène 3.*)

Les vers *martelliani* dans lesquels cette pièce est écrite ralentissent le dialogue, et ne conviennent bien, à proprement parler, qu'à l'académicien, dont ils rendent le rôle plus piquant.

chagrins et à rétablir sa santé affaiblie de jour en jour par le climat humide et marécageux de Mantoue. Le Tasse sentit bien que l'air de Naples seul pouvait lui convenir. Afin de donner avant son départ une marque de son estime et de sa reconnaissance au duc de Mantoue, il écrivit un ouvrage en vers sur la généalogie de la famille Gonzague. Ce poëme, en cent dix-neuf octaves, offre quelques beaux morceaux de détail. Les vingt-six strophes en particulier, dans lesquelles il décrit l'arrivée de Charles VIII en Italie, et sa fuite précipitée, offrent des passages assez remarquables. Cette description commence au vers

Gia Carlo avea corsa l'Italia, e vinta, etc.

Cependant l'ensemble du poëme est assez médiocre, et est bien loin d'offrir la richesse de poésie ordinaire au Tasse.

Après avoir payé ce tribut de reconnaissance à son ancien protecteur, il partit pour Naples, où le jeune prince de Conca, qui l'avait envoyé chercher jusqu'à Rome, s'empressa de lui offrir sa maison et son amitié.

La nouvelle *Jérusalem* avançait vers sa fin. Le jeune prince, enorgueilli de l'idée qu'un tel poëme fût terminé et vît le jour chez lui, en devint presque jaloux, et, à l'exemple des princes de Ferrare et de Mantoue, donna ordre à un de ses plus fidèles serviteurs d'avoir continuellement les yeux sur ce livre, et de prendre bien garde que l'auteur ne le portât pas hors de chez lui. Torquato, qui s'aperçut de cette surveillance inquiète, en fut d'abord étonné; mais, se rappelant ce qu'il avait

déjà éprouvé à ce sujet , il fit part à son ami Manso de cette conduite du prince. Manso se rendit aussitôt auprès de son ami , et , après s'être éclairci de la vérité de ses plaintes , il prit le Tasse par la main , et son manuscrit dans l'autre , et l'emmena de cette sorte dans son propre palais. Le prince , qui était sorti , apprit à son retour l'action de Manso ; et , pour lui montrer son repentir de ce petit accès de jalousie , pardonnaable peut-être avec un si grand poëte , il alla aussitôt remercier Manso de l'avoir éclairé.

La maison de Manso était située dans un endroit délicieux , sur le rivage de la mer. Les jardins nombreux qui l'environnaient , l'aspect de la magnifique baie de Naples et des îles qui l'embellissent , le Vésuve qui près de là élève orgueilleusement sa tête sillonnée et noircie par ses propres foudres , la vue enchanteuse de ce pays de féerie , le parfum des fleurs et des feuilles nouvelles aux premiers jours du printemps , et la liberté parfaite dont il jouissait , produisirent sur sa santé une amélioration remarquable. La mère du marquis , femme d'esprit et de sens , se plaisait infiniment dans sa conversation , et , par ses conseils pleins de sagesse et de raison , contribuait à relever un peu son âme froissée par les persécutions. Ce fut à son instigation qu'il composa un poëme intitulé *les Sept jours du monde créé*. Ce poëme , écrit en vers *sciolti* , c'est-à-dire non rimés , est tracé sur le même plan que *la Première semaine de Dubartas*. Je ne serais pas éloigné de croire que ce dernier n'a pas été inutile au Tasse dans le développe-

ment de son sujet. Quoique le Tasse n'ait pas eu le temps de donner à ce poëme toute la perfection dont il était susceptible , cependant il l'emporte autant sur celui de Dubartas que la musique italienne l'emporte sur l'aigre et criarde monotonie de notre vaudeville.

Tandis que le Tasse s'occupait de poésie et de littérature , ses poëmes , lus partout , étaient partout admirés. Sa retraite du monde avait même eu cet avantage pour lui , que dans ses contemporains elle lui avait fait trouver la postérité. Seul , il semblait survivre comme un monument antique à la gloire expirée de l'Italie. De là les empressemens universels qu'on mettait à le posséder ; de là les importunes demandes dont on l'obsédait. Ainsi , deux siècles plus tard , apparût à Paris , au milieu d'une ivresse universelle , l'illustre vieillard de Ferney. Remontant par ses jeunes années aux plus beaux temps de la poésie française , il semblait être un lien entre le passé et le présent , et représenter en lui un siècle tout entier de gloire littéraire. Séparé pendant près d'un demi siècle de la scène orageuse du monde , à laquelle il présidait cependant , sa réputation s'était accrue de toute la force de la retraite et de la distance des lieux , et l'éloignement avait fait pour lui ce que le temps fait pour les autres.

Le cardinal Cintio , neveu du nouveau pontife Clément VIII , autrefois cardinal Aldobrandin , cherchait à mériter les faveurs dont son oncle le comblait , et à se populariser à la fois par des encouragemens donnés aux lettres. Il avait fondé dans son palais une académie

à laquelle il désirait donner tout l'éclat possible. Il avait connu le Tasse pendant son voyage à Rome , et il crut que , s'il pouvait l'appeler auprès de lui , la célébrité du poëte rejaillirait sur son académie. Il lui écrivit à cet effet , l'invitant , au nom du pape son oncle , à se rendre à Rome , non pas pour obtenir un emploi dans la maison des neveux du souverain pontife , mais pour y vivre leur égal et leur ami. Le Tasse consulta ses amis sur ce qu'il avait à faire , et tous , pour l'intérêt de sa gloire , lui conseillèrent d'accepter l'invitation du cardinal pendant quelques mois , sous la condition qu'il reviendrait à Naples surveiller le procès intenté par lui au sujet des biens de son père , procès dont il espérait à chaque instant apprendre l'heureuse issue.

Ce fut pendant ce voyage que lui arriva l'aventure racontée par tous les écrivains de sa vie. Le Tasse et tous les voyageurs qui étaient avec lui étaient parvenus près de Mola di Gaeta , lorsqu'ils virent accourir à eux des hommes et des femmes tout effrayés et dans le désordre d'une fuite précipitée , leur annonçant l'approche presque immédiate du fameux brigand Sciarra avec sa troupe. Marco di Sciarra , après avoir ravagé la terre de Labour , l'Abruzze et la Pouille , avait répandu la terreur de son nom jusqu'aux portes de Naples : il pillait les villages , mettait les villes à contribution , et ses attaques ressemblaient plutôt à celles d'un ennemi que d'un chef de bandits. Nouveau Spartacus , il avait enrôlé à son service tout ce qu'il y avait d'impur dans l'état , et , à leur tête , portait le désordre dans le

royaume. A Naples comme en Turquie , on a vu souvent de ces brigands se faire pardonner leurs crimes à force de succès , obtenir des gouvernemens de provinces , légitimer leurs attentats en les faisant sanctionner par le prince , et obtenir une place auprès du trône au lieu d'un échafaud. Le Tasse , instruit de l'approche du brigand , voulait qu'on marchât à sa rencontre , et qu'on se fît chemin à travers ses satellites l'épée à la main. Ses compagnons furent d'avis de se renfermer dans Mola et de s'y défendre. Se trouvant seul de son sentiment , il se trouva donc obligé de se rendre à l'avis commun. Sciarra s'avance contre eux ; mais , apprenant que Torquato est renfermé dans la ville , il lui envoie offrir une escorte et une sauvegarde pour le conduire où il voudrait. Le Tasse demande qu'il accorde la même sécurité à ses compagnons de voyage. Ceux-ci même , comptant peu sur la parole de Sciarra , refusent de s'aventurer à travers ses rangs. Il fallut que Sciarra promit au Tasse de faire retirer sur-le-champ ses troupes , et de laisser le passage libre : ce qui fut en effet exécuté : preuve éclatante de l'immense réputation dont jouissait le Tasse , et de l'influence du génie !

Arrivé à Rome , le Tasse fut tellement touché des attentions bienveillantes du cardinal Cintio et de la familiarité avec laquelle il le traitait , familiarité si différente du ton que le cardinal Gonzague avait pris avec lui à son voyage précédent , qu'il résolut de lui dédier son poëme de *la Jérusalem conquise*. Cette dédicace fut très-utile à son poëme ; car Cintio , flatté d'un tel hommage , et empressé de jouir publiquement de son

triomphe , n'épargna ni soins ni dépenses pour faire recopier avec soin , mettre au net et imprimer ce poëme , qui , sans lui , n'eût pu voir le jour pendant la vie de son auteur. *La Jérusalem conquise* parut à Rome l'année 1593 ; elle fut reçue avec de grands applaudissemens , et lue avec une avidité incroyable. On la regardait d'abord comme un chef-d'œuvre. Cependant une fois le charme de la nouveauté dissipé , la première *Jérusalem* reprit ses droits , et prouve par ses succès soutenus combien étaient ridicules les critiques qu'on en avait faites , puisque les changemens tant désirés et tant conseillés , loin de perfectionner l'ouvrage , lui avaient enlevé la plus grande partie de son mérite et de ses attrait. Il ne faut jamais se hâter de condamner même les fautes des grands hommes ; elles peuvent parfois se rapporter à un ordre de qualités trop élevé pour qu'on puisse les concevoir sans une mûre réflexion. Torquato avait eu tort de ne pas s'en fier à lui-même. Qu'importent , après tout , de légères fautes dans un ouvrage semblable ? Qui ne préfère la sublime irrégularité d'une scène de montagnes à la froide symétrie d'un jardin français bien entretenu ? Qui ne préfère les chênes antiques de nos forêts à la grotesque forme des arbres en pains de sucre , en vases et en boules des jardins symétriquement ennuyeux du triste et splendide palais de Versailles ? Toutes ces corrections faites après coup gâteraient les plus belles choses. Lamotte n'a-t-il pas osé entreprendre de corriger Homère ? Tandis que le vieux poëte fait naître successivement toutes les passions dans notre âme , son exact correcteur nous

fatigue et nous endort. De même tout le monde lit *la Jérusalem délivrée* ; les érudits seuls connaissent *la Jérusalem conquise*.

Honoré des suffrages publics , admis dans l'intimité des hommes les plus distingués de l'Italie , le Tasse eût pu commencer à jouir véritablement de sa gloire , si la maladie n'eût pas continué ses ravages et ne l'eût menacé sans cesse d'une destruction prochaine. Le soin de sa santé délabrée et de son procès le rappelait sous le ciel salubre de Naples. Le prince d'Avellino , son adversaire dans son procès , avait , par sa puissance , arrêté la marche de la justice. Sa mort fit reprendre aux lois leur cours naturel , et les gens d'affaires arrangèrent les choses à l'amiable avec les héritiers , de manière que Torquato se vit enfin en possession d'une certaine indépendance de fortune. Sa santé , le seul bien qui lui manquât , était toujours fort incertaine.

Le cardinal Cintio , qui n'avait pu le retenir , conservait un trop doux souvenir des conversations intéressantes qu'il avait eues avec lui pour ne pas souhaiter de le revoir. Ne pouvant , malgré tous ses efforts , obtenir du Tasse son retour à Rome , il se décida , en partie pour l'attirer près de lui , en partie pour manifester à toute l'Italie son admiration pour lui , et lui rendre les honneurs qu'il méritait , à prier le souverain pontife et le sénat romain de vouloir bien accorder à son ami le triomphe et le couronnement au Capitole.

Le pape , qui connaissait le génie des Romains , avides aujourd'hui comme autrefois de pompes et de fêtes ,

fut enchanté de cette occasion d'élever son neveu à leurs yeux , en lui attribuant tout le mérite du spectacle de ce triomphe. Il assembla donc le collège des cardinaux , et avec un grand appareil fit publier solennellement le décret qui accordait au Tasse le couronnement au Capitole. Le cardinal Cintio en fit sur-le-champ parvenir la nouvelle à Naples. Le Tasse hésita d'abord pour savoir s'il accepterait ou refuserait une si glorieuse faveur. Il voyait d'avance combien cette distinction ajouterait au nombre déjà trop considérable de ses envieux. Il se rappelait combien le même honneur avait préparé de tourmens à Pétrarque * , et, brisé par la tempête, il n'osait plus se confier au vent de la fortune , et n'aspirait désormais qu'aux délices du port. Cependant ses amis le pressèrent de ne point se refuser à un témoignage si bien dû à son beau génie , et si honorable par la manière dont il était offert. Ils lui firent voir qu'il ne pouvait repousser cet hommage de l'Italie entière, qui , par un décret du sénat romain , le déclarait le plus grand de ses enfans. Ils le conjurèrent d'accepter , sinon pour sa gloire , du moins pour la gloire de sa patrie , qui donnait par là aux siècles futurs un mémorable exemple de la justice qu'elle rend au génie. Que la reconnaissance des nations ne puisse être éveillée qu'à l'aspect d'une pompe funèbre ** , Rome , patrie des arts , Rome illus-

* Pétrarque disait, en parlant de son couronnement : *Hæc laurea hoc mihi præstitit , ut noscerer , ac venerarer*. Et ailleurs : *Hæc mihi laurea scientiæ nihil , plurimum verò quæsit invidia*.

EPIST. SENIL. , lib. 17 , ep. 2.

** En France on aime les grands poètes et les grands artistes ; on

trée par tant de triomphes passés , ne saurait ressentir l'envie. C'est encore la seule république littéraire , et le seul pays peut-être où les lettres et les beaux-arts sont honorés , mais non *protégés*. Les conseils de ses amis , et de Manso en particulier , pour lequel il avait la plus vive affection , et à qui il en a laissé un témoignage aux yeux de la postérité , en intitulant de son nom son beau dialogue de *l'Amitié* , le décidèrent enfin à accepter les honneurs d'un triomphe dont aucun poëte n'avait joui depuis Pétrarque.

Le Tasse partit donc pour Rome , où il arriva dans les premiers jours du mois de novembre 1595. Les car- 1595.
dinaux , les prélats , les courtisans attachés à la maison des deux cardinaux neveux , et à celle du pape , allèrent à sa rencontre , ainsi qu'une foule immense des habitans de Rome , qui par leur concours lui donnèrent une idée des honneurs qu'on lui préparait. Il fut conduit de cette manière au palais , où il fut reçu par les deux cardinaux. Le jour suivant ceux-ci le présentèrent au pape , qui l'accueillit avec la plus grande bienveillance , et , après beaucoup de louanges sur ses vertus et sur son mérite , le complimenta de ce qu'il allait *honorer autant la couronne que la couronne avait honoré ses devanciers*. On aurait immédiatement procédé au couronnement , si le cardinal Cintio n'eût pas voulu

leur accorde même quelquefois une protection précaire ; mais on ne leur fait point partager les hautes récompenses nationales réservées aux destructeurs des hommes . On a même quelquefois refusé un tombeau à ceux qui mériteraient un autel.

lui donner une solennité extraordinaire pour témoigner et sa magnificence et son estime pour l'auteur de *la Jérusalem*. Afin même d'en faire un spectacle à jamais mémorable et capable d'effacer tout ce qu'on avait vu depuis l'introduction de cette récompense par Domitien, il crut devoir attendre la fin de la saison pluvieuse et remettre la cérémonie au commencement du printemps.

Sennuccio del Bene a décrit en détail la célébration du couronnement de Pétrarque. * On peut juger, par

* Voyez *le Coronement de messire François Pétrarque*, fait à Rome l'an 1541, nouvellement traduit du Toscan en Français, à Paris, 1565, brochure in-4°.

Au seizième siècle les relations entre la France, l'Italie et l'Espagne, étaient si fréquentes, qu'à peine paraissait-il un ouvrage dans l'une des trois langues, qu'il était sur-le-champ traduit dans les deux autres. C'est de ce siècle que datent nos nombreuses traductions d'auteurs anciens et modernes, dont la plupart n'ont jamais été refaites depuis.

La couleur naïve de la traduction en vieux français de Sennuccio del Bene fait mieux ressortir encore la puérile importance donnée alors à des allégories et à des allusions sans fin. Cet ouvrage est excessivement rare; et je crois assez curieux d'en citer un fragment pour faire connaître le cortège et le costume qui eussent probablement été appropriés au Tasse.

Premierement on luy mit au pied dextre nud, une chaussure en forme de pantoufle, avec liens par-dessus, qui la tenoient bien liée, appelée cothurne, propre et convenante aux poëtes tragiques, et partant étoit de cuyr pourpré, couleur séante aux grans capitaines, les faitz mémorables desquelz ont acoustumé estre descris par tragiques. Au pied gauche, on lui accomoda une aultre sorte de chaussure, jusques au genoil, faite en forme de brodequin, toute entiere, sans fente ou ouverture aultre que celle par la quelle on y entre, la quelle s'attachoit et lioit, avec un lien par dessus le pied, et autour de la jambe, et faisoit beaucoup de pliz et s'appelle socque : il con-

son ouvrage , quelle devait être la magnificence plus étonnante encore que Cintio se proposait de déployer. Léon x avait formé le goût des Italiens , et la bizarrerie de la pompe triomphale de Pétrarque eût sans doute été remplacée par quelque chose de plus ressemblant à celle à laquelle madame de Staël nous a rendus présens dans sa *Corinne*.

Pendant tout l'hiver qui précéda le moment arrêté pour son couronnement , Torquato , toujours valétudinaire , profitait de ses intervalles de santé pour se livrer

vient aux poëtes comiques , lesquelz escrivent choses basses et mignardes , et pour cela il estoit de violet , couleur d'amour , tyé d'une attache bleue , pour la jalousie , qui ordinairement accompagne les amans. Après cela , sur le pourpoint , qui estoit de tafetas griz , pour ce que le poëte est tousjours travaillé en l'esprit , cherchant de conduire à perfection l'envie qu'il a de faire de bons vers , on luy vestit , une robe longue , toute de velours violet , froncée à l'endroit du collet , avec les manches , et estoit ceinte d'une chaîne toute de diamants , pour demonstrier , que le poëte doit tenir ses inventions dans son sein , fontaine secrette , affin que les autres ne les puissent entendre , et s'en faire honneur , et pour cette raison , estoit doublée de tafetas verd renforcé , d'autant que le poëte doit toujours avoir nouvelles inventions , tant pour s'en ayder aux communs deviz , que aux escrits , et avoit tout autour une bande tissue d'or trespur ; qui veut dire , que quand le poëte veut publier de ses escrits , il faut qu'il les affine comme l'or , à celle fin qu'ils puissent estre à toute preuve. Dessus cette robe longue , on luy en mist une autre de satin blanc , ouverte par les costez , en façon de manteau de science qui signifie , que le poëte est demy conjoint , et d'espece d'Empereurs , lesquels triomphans , usient de cette sorte de robe , nommée par aucuns Paludamentum , par les autres Latus clavus : le blanc denote , que le poëte doit estre couvert de pureté , affin qu'il soit aymé et non hay des autres , pour doubte , qu'il ne compose d'eux , choses mesdisantes et diffamantes , comme bien souvent semble que merite la sotte troupe

à de nouveaux travaux, et se montrer plus digne encore des honneurs qu'on voulait lui conférer. On a prétendu qu'il avait alors conçu le projet de refaire pour la troisième fois sa *Jérusalem*. Cette assertion semble dénuée de fondement. Tout nous prouve , au contraire ,

des vulgaires. En la teste on luy avoit mis une Mitre de toile d'or , avec des oreilles longues derriere , et estroittes , pendantes sur les espauls , et cette Mitre estoit en pointe , à celle fin que plus commodement elle peust recevoir les coronas : et estoit d'or laditte Mitre , affin que les coronas ne fussent posées que sur choses d'élite , et de toutes pars parfaittes : les pendens de la Mitre , qui descendoient par derriere les espauls y étoient mis , affin que si par vent ou autre accident , elle eust esté en brante de tomber , ceux qui estoient derriere , prenans ces pendans , la retinssent : on luy avoit pendu au col une viole , avec une chaîne faicte à dragons , ceste est la vraye enseigne des poëtes. Par ces dragons , on vouloit signifier , qu'ainsi doit le poëte d'an en an se renouveler , comme fait le dragon , faisant par chacun an tousjours plus belles choses , et laissant les vieilles , continuellement en produire de nouvelles. Es mains on luy mit une paire de gans neufs , pour conserver les instrumens , desquels viennent si belles et bonnes œuvres. Et combien que par adventure ne le requit la saison , on voulut que le gauche fut de Loutre , et le dextre d'Hermelin. On lit dans Plin que le Loutre vit de rapine , dont vient que au poëte on pose le gant de sa peau à la main gauche , de laquelle il revolte et recherche plusieurs livres et fueillets , pour prendre quelque belle invention , et l'accommoder à soy : on voulut que le dextre fut d'Hermelin , et ceste maniere fut prise de l'Hespaignol , qui appelle l'Hermellino joye et plaisir , car il est seant au poëte d'escrire choses plaisantes , et qui resjoissent le monde : le gant qui signifie plaisir , a esté mis à la main qui escrit. Apres qu'ils l'eurent ainsi mis en ordre , ils firent venir une fille eschevelée , piedz nus , avec une peau d'Ours mise en escharpe , comme on veoit les saincts Jans despeints et à icelle , on avoit enjoint lui porter et soustenir la queue , qui estoit fort longue , et en la main gauche elle avoit vne chandelle alumée , pour demonstrier la folie , qui pensoit plus veoir

qu'il était fort satisfait de sa seconde *Jérusalem*, et qu'il la regarda jusqu'à sa mort comme son chef-d'œuvre.

Cependant sa santé allait toujours déclinant. Enfin arriva le mois d'avril, époque fixée pour la cérémonie

par la vertu de ceste petite lumiere, que par celle du soleil, qui retui-soit merveilleusement, laquelle folie, accompagnant tousjours les poëtes, a accoustumé le plus souvent leur tenir la queue levée. Avec icelle donques, il descendit par la montée, et estant parvenu à la court, il y trouva un chariot, lequel avec belles devises, estoit couvert de Laurier, Hierre, et Meurte, mais au tour il estoit environné d'un tresfin drap d'or, où estoit figuré le mont Parnassus, la fontaine Aganippe, le cheval Pegasus, Apollo, lequel chantant au milieu des muses, menoit une belle danse, au feste de ce chariot, sur une treshaute chaire, fut nostre poëte assis. On ne voulut point qu'il allast à cheval, pour plus de dignité, et pour le faire presque égal aux Empereurs, les grands faits desquels, il n'est loisible à autres que à bons poëtes d'escire : on ne le peut mettre sur le dosne d'un Lion, ne d'un Tigre, ne d'autre beste sauvage à nous rare, à la mode des anciens poëtes, pource qu'en ceste saison, il ne s'est trouvé aucune beste estrange, à Rome : et il s'en fust trouvé, sans doute, il eust esté mis dessus : car les poëtes sont domteurs de toutes les bestes sauvages. On lit d'Orpheus, qu'avec la harpe, il apprivoisoit les bestes les plus cruelles. On lit d'Arion, qu'il montoit sur le Daulphin, or ce fut cause, que des quatre piedz qui soustenoient la chaire, sur le chariot, l'un estoit de Lion, l'autre d'Elephant, le tiers de Griffon, et le quart de Panthere : il avoit à main dextre, sur un petit banc, le papier, la plume, et ancre accommodez : pour demonstrier, que celles estoient les armes, avec lesquelles on donne vie et mort, à qui on veut. Autour on avoit mis force livres, et aupres toutes les enseignes de tous ars liberaux, que le poëte est tenu sçavoir parfaictement : aussi furent mises autour du chariot, les enseignes de tous les Dieux, à celle fin que tout y peut estre commodement : car il eut fallu que le chariot eut esté bien grand, si les hommes fussent montez dessus en forme de dieux : il ne falloit point omettre cela,

de son triomphe. Mais il n'était plus guère en état de supporter un tel spectacle et d'aussi vives émotions. La maladie faisait chaque jour des progrès effrayans ; sentant bien lui-même que la scène tumultueuse du monde contribuait trop à entretenir et à augmenter

car chacun dieu a sa part au poëte. Il sembla à tous raisonnable, que le Dieu Mars armé superbement, et la dcesse Venus nue et delicate, avec ses petits amours y fussent en persone, comme ceux, desquels vrayement le poëte prend plus de matieres, et reçoit plus de faveur quand il compose : Au devant sur le timon, on voulut que Bacchus fut assis, avec plusieurs sortes de vases, pleins de tres-bons vins, et la paciennee luy estoit à main gauche, vestue de tanné, couleur de Melancolie, et ceste la moderoit le gouvernement et conduite de quatre Coursiers, qui tiroient le chariot, les trois Graces aussi monterent avec luy sur le chariot : et en verité qui veût bien considerer, il trouvera que les poëtes ne peuvent estre sans elles : le beau chariot ainsi accoustré et ordonné, s'achemina vers le Capitole. En la main on luy mit une viole d'yvoire moult grande, et belle, laquelle il tenoit entre ses genoils, ceste est l'enseigne des poëtes. Devant toute la troupe, après plusieurs sons de tresdoux instrumens, estoit pour guide, une femme assez estrange à la voir, vestue de fort groz bureau, laquelle avec une houssine, chassoit avant soy un homme d'assez bon visage, bien acoustré, lequel estoit en une litiere, porté par deux Chevaux, assez bellement, laquelle femme, pour être tousjours occupée, et en action, n'avoit jamais tempz de s'acoustrer, et chassoit d'elle l'oisiveté, lequel homme pour ne savoir que faire, parfumé, net, poly, avec le curedent à la bouche, tout mignart et delicat, alloit en volte par la ville. Et pour cela on veoit, que qui veut parvenir à degré de perfection, il faut qu'avec le labeur, il chasse de soy l'oisiveté. Laquelle combien qu'elle face bonne mine, toutesfois on scait, qu'elle ne fut jamais guide de triomphe, comme à ceste heure, mais bien son ennemye beaucoup de fois : Toutes ces figures et remembrances, estoient devant le chariot, à chacun costé duquel, marchaient trois patfreniers, vestus de mesmes couleurs du poëte : deux d'iceux, portoient le Laurier, deux L'Hierre, et deux le

l'extrême irritabilité de ses nerfs , il pria le cardinal Cintio de lui permettre de se retirer dans le monastère de Saint-Onufre , sur le mont Janicule. L'air salubre qu'on y respirait , et la tranquillité dont on y jouissait , pouvaient seuls rétablir le Tasse , si quelque chose eût

Meurte : Je notay une chose merveilleuse , que l'envie , ne à l'aller ne au retour , ne s'estoigna jamais guieres du chariot : laquelle en son habit , descrit par Ovide , peu distante le suivoit : Mais oultre ce qu'escriit Ovide , elle tenoit en main , une Arbaleste bandée et chargée , pour décocher ce croy je comme il viendrait à propos : Et me fut dit lors , par un des plus lettrez de Rome que c'estoit une belle signification : c'est à sçavoir , que l'envie persecute tousjours les gens suffisans , mais par dessus tous , les bons Poëtes , et s'elle les trouve à des-prouveu , elle vient à les assaillir et leur faire du pis qu'elle peut , il y avoit deux compagnies de Musique , l'une de voix , et l'autre d'instruments qui chantoient , ou sonnoient avec doulce harmonie , successivement l'une apres l'autre : Quelques petis Satyres , et Faunes alloient derriere , dansans ensemblément , avec certaines belles Nymphes , qui sembloient moult gentilles et gayes : et ce pendent que la Musique se reposoit , et cessoit , il y avoit plusieurs jeunes garçons , qui alloient chantans , vers vulgaires , et latins , en l'honneur de Petrarque , et de Rome. C'estoit grand plaisir de les oyr : En cesté facon donques , ilz arriverent au Capitole : les roses , lesquelles ceste année se sont avancées , les Gessemins , et les Lis , et aultres sortes de fleurs , qu'on jetta sur luy par les fenestres , et qui furent au paravant espandues par les garçons , et filles par les rues , furent infinies : Et si je vouloy raconter les eanes roses , Namfes , et aultres sortes d'odeurs , qu'on versoit sur le Poëte , il faudroit pour en exprimer la troisieme partie , que je vous disse , que tous les Espaignolz , et Neapolitains , n'en consomment tant en un an , qu'il en fut jetté ce jour : Le chariot donques arriva au Capitole , et parvenu à la superbe forteresse de l'empire Romain , avec grand joye de l'infinie assemblée , des Gentilshommes et roturies , et avec approbation de l'affectioné peuple Romain , il fit une belle oraison Latine , par laquelle suyvant la mode acoustumée , il demanda la corone de laurier : icelle finie , avec singulier accord et emsntement , de toute l'assistance , il fut prononcé par le Sénateur.

pu lui rendre la santé. Mais, épuisé par ses longues souffrances et par les remèdes imprudens qu'il s'était administrés lui-même, il voyait ses forces physiques décliner à chaque instant. Accablée de tant de secousses violentes, son âme avait perdu toute son élasticité. L'espoir même, cette force qui survit à l'anéantissement de toutes les autres forces, avait commencé à l'abandonner. En posant les pieds sur le seuil du monastère, il crut voir sa tombe s'ouvrir devant lui. Mes pères, dit-il aux moines en entrant, je viens mourir au milieu de vous. Il ne songea plus dès-lors qu'à se préparer à ce dernier passage. Il semblait ne plus tenir au monde que par la reconnaissance et l'amitié. Quelque maltraité qu'il eût été par Alphonse, il conservait encore un trop doux souvenir du long séjour de sa jeunesse à la cour de Ferrare pour ne pas voir avec peine l'inimitié que le duc conservait contre lui. Cette âme aimante ne pouvait supporter l'idée d'emporter au tombeau la haine d'un seul homme. Il écrivit donc au duc de Ferrare pour lui demander *son pardon* à ses derniers momens ; mais l'impitoyable Alphonse, sans vertu comme sans remords, ne craignit pas de porter un dernier coup à un poète qui lui devait en partie sa mort prématurée. Il refusa, et, par ce dernier acte de dureté, acheva d'imprimer sur sa mémoire, et d'une manière indélébile, le juste mépris des siècles à venir. Mais l'implacable inimitié d'Alphonse était plus que compensée par le dévouement des amis qui lui restaient ; c'est dans leur cœur qu'il versait ses regrets touchans. Qui pourrait lire sans être ému

cette lettre qu'il écrivit à son ami Costantino , pour lui dire un éternel adieu ?

« Que dira mon Antonio quand il apprendra la mort de son Torquato ? Avant peu sans doute il en recevra la nouvelle ; car je me sens au terme de ma vie , sans jamais avoir pu porter remède à cette désolante indisposition ajoutée à tant d'autres. Semblable à un torrent rapide , c'est elle , je le vois , qui m'entraîne dans son cours , et ne me laisse aucun moyen de lui résister. Il n'est plus temps de parler de ma funeste destinée , pour ne pas dire de l'ingratitude du monde qui s'est glorifié de l'honneur de me conduire mendiant au tombeau. Insensé ! et je pensais que cette gloire , qu'en dépit de mes envieux mon siècle retirera de mes écrits , lui faisait un devoir de ne pas me laisser sans récompense. Je me suis fait conduire au monastère de Saint-Onufre , non-seulement parce que , d'après l'avis des médecins , l'air y est plus pur que dans tout autre quartier de Rome , mais comme pour préluder de ce lieu élevé , et dans la conversation de ces saints religieux , à mes entretiens dans le ciel. Priez Dieu pour moi , et soyez sûr que , de même que je vous ai aimé et honoré dans cette courte vie , ainsi je ne cesserai de faire pour vous durant la vie plus réelle qui va suivre , tout ce que réclamera l'affection la plus pure. Je recommande à Dieu , et vous , et moi-même. Adieu. »

Au moment où ce beau génie , méconnu si longtemps , allait quitter son exil terrestre et se dégager de ses liens pour reprendre son vol vers une patrie plus

digne de lui , le monde , éclairé enfin , commençait à lui rendre une justice tardive. Rome entière , au bruit de son danger , se porta en foule au monastère. Chacun désirait , mais chacun tremblait de savoir des nouvelles de son état. Cintio surtout lui prodigua les soins les plus attentifs et les plus tendres. Il espérait encore qu'une crise pourrait le sauver , et qu'il vivrait assez du moins pour jouir de son triomphe. Il pensait même que l'émotion que lui causerait le couronnement , s'il recouvrait assez de force pour le supporter , amènerait cette crise salutaire ; et , dans cette confiance , il en hâtait les préparatifs. Déjà le jour était fixé , tout était disposé pour la cérémonie , mais *rien ne devait manquer à ces honneurs que celui à qui on les rendait*. La

1595. veille de ce jour , le 25 avril 1595 , au matin , Torquato avait passé à une autre vie. Ce jour-là le pape lui avait envoyé sa bénédiction. « Voilà , s'écria le Tasse en mourant , voilà le char qui doit me porter triomphant et couronné , non pas de laurier comme un poète qui s'avance radieux au Capitole , mais d'une auréole de gloire , comme un bienheureux qui va reprendre sa place dans les chœurs célestes. »

Le Tasse vécut cinquante et un ans , un mois et quatorze jours , semblable en cela , comme sous bien d'autres rapports , à Virgile , qui était mort à cinquante-deux ans. Comme lui il avait ordonné en mourant qu'on recueillît tous ses manuscrits , et qu'on les abandonnât aux flammes. Mais Cintio fit ce qu'avait fait Mécène ; il promit tout , et eut la sagesse de ne pas tenir parole.

Lors même qu'il l'eût voulu , il n'aurait pu le faire. Les éditions des divers ouvrages du Tasse s'étaient multipliées sans nombre , et se trouvaient répandues dans toute l'Europe. Depuis ce temps chaque jour n'a fait qu'augmenter l'éclat de sa gloire , et il a pris enfin sa place au premier rang de ces hommes supérieurs , l'honneur et le flambeau du monde.

Sa mort fut le signal du dépérissement presque total de toute bonne poésie en Italie pendant près d'un siècle ; comme si , accablé de la chute d'un tel homme , la muse de la poésie eût eu besoin d'un siècle entier pour soulever enfin sa tête , et se dégager des ruines qui la couvraient.

Sa pompe funèbre fut suivie de tout ce qu'il y avait d'illustre à Rome ; et pour que , même en dépit de la mort , ni lui ni ses concitoyens ne fussent dépouillés d'un hommage également glorieux pour tous , on ceignit son front éteint de la couronne poétique , qui n'étoit point destinée à son ombre ; et son corps , revêtu de la toge triomphale , après avoir été exposé aux regards publics pendant quelques jours , fut ramené , au milieu des acclamations de douleur de tout un peuple , dans l'église du monastère de Saint-Onufre. *

Le cardinal Cintio , qui dans la première ardeur de

* M. Ducis, le jeune, dont le pinceau non moins ferme que délicat s'était déjà exercé sur plusieurs sujets tirés de la vie du Tasse, tels que , *le Tasse lisant son poëme à la princesse Léonore d'Este*, *le Tasse recevant dans sa prison la visite de Montaigne*, et *le Tasse arrivant inconnu et déguisé chez sa sœur*, vient de mettre le sceau

son zèle voulait lui élever un magnifique mausolée , et avait même refusé à Manso la consolation de remplir ce triste devoir envers son ami , oublia , peu de temps après , un ami qui n'était plus. Manso fut obligé de faire du moins placer une pierre pour marquer la place où reposaient ses restes. Ce ne fut que plus de dix ans après que le cardinal Bonifazio Bevilacqua , de Ferrare , lui fit élever à ses frais une tombe plus digne de le contenir , et y fit graver cette inscription :

TORQUATI. TASSI. POETAE.

HEV. QVANTVM. IN. HOC. VNO. NOMINE

CELEBRITATIS. AC. LAVDVM.

OSSA. HVC. TRANSTVLIT. HIC. CONDIDIT

BONIF. CARD. BEVILAQVA

NE. QVI. VOLITAT. VIVVS. PER ORA. VIRUM

EIUS. RELIQA. PARVM. SPLENDIDO. LOCO

COLERENTVR. QVAERERENTVR

ADMONVIT. VIRTVTIS. AMOR

ADMONVIT. ADVERSVS. PATRIAE. ALVMNVN

ADVERSVS. PARENTVM. AMICVM. PIETAS

VIX. AN. LI. NAT. MAGNO. FLORENTISS. SAEC. BONO

AN. MDXLIV.

VIVET. HAVD. FALLIMVR. AETERNVM. IN. HOMINVM.

MEMORIA. ADMIRATIONE. CVLTV.

à sa réputation par *le couronnement du Tasse après sa mort*. Par une heureuse coïncidence , ce beau tableau sera probablement un des ornemens de l'exposition du Louvre , en même temps que la traduction de M. de Lormian va rendre plus universelle encore la gloire de l'auteur de *la Jérusalem*.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette notice qu'en rapportant ici le portrait du Tasse tel qu'il nous a été laissé par son ami Manso.

« Le Tasse était de haute stature et très-bien proportionné : il était d'un teint blanc ; mais les veilles , les persécutions et les infirmités l'avaient rendu pâle ; ses cheveux , entre le blond et le brun , étaient fins et lisses ; sa tête était grande , son front et son occiput élevés vers les deux côtés des tempes ; cependant son crâne était plutôt rentrant que rond et uni ; son front large et carré , bombé vers le milieu , s'inclinait en se rapprochant des cheveux , dont l'âge l'avait dépouillé en partie ; ses sourcils arqués étaient noirs , peu épais et séparés ; ses yeux , grands et bleus comme ceux qu'Homère donne à Pallas , s'arrondissaient d'abord pour s'allonger un peu vers les angles ; son regard , tantôt grave et tantôt animé , se recueillait alternativement sur lui-même , et s'élevait vers les cieux comme pour suivre l'essor de son âme habituellement en communication avec les choses célestes ; son nez , plus grand que d'ordinaire , s'inclinait vers sa bouche ; ses lèvres fines et décolorées laissaient apercevoir des dents blanches et bien rangées , bien qu'un peu larges ; sa voix claire et sonore devenait plus grave à mesure qu'il parlait ; quoique sa langue fût bien détachée , cependant son parler était lent , et il répétait quelquefois , comme par une sorte de bégaiement , ses dernières paroles ; il souriait rarement , et ne riait jamais ; son menton uni se couvrait d'une barbe épaisse et brune ; son cou était

de grosseur ordinaire , ses épaules larges , sa poitrine ouverte , ses bras longs et nerveux ; son buste , ainsi que toute sa personne , était bien formé sans être gros. Doué d'une grande agilité , il était également propre à tous les exercices de corps , où il mettait toutefois plus de souplesse que de grâce. Aussi , quand il parlait en public , touchait-il plus par les choses qu'il disait que par la manière dont il les prononçait. Sans doute , accoutumé à rappeler et à concentrer sur son front toute son énergie , il s'occupait trop de penser pour réunir tous les moyens divers d'aider à la pensée des autres. Néanmoins on voyait partout en lui une beauté virile , et son front découvrait tant de majesté , que même , ne le connaissant pas , on ne pouvait le voir sans être frappé d'un respect involontaire. »

J. A. BUCHON.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

1.

1

SOMMAIRE DU CHANT PREMIER.

Gabriel porte à Godefroi les ordres du Très-haut. Ce héros est élu chef de l'armée. Son discours. Dénombrement de ses troupes. Aladin, tyran de Solime, instruit de leur approche, fait fortifier la ville, et s'apprête à les repousser.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT PREMIER.

JE chante les exploits de la pieuse armée,
Et ce Héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
Du fils de l'Éternel délivra le tombeau.
Après de longs revers supportés avec gloire,
Son génie et son bras forcèrent la victoire.
En vain, pour s'opposer à ses vastes projets,
Et l'Asie et l'Afrique armèrent leurs sujets;
Tout le peuple infernal, échappé de l'abîme,
En vain lui disputa les remparts de Solime;
Favorisé du ciel, au milieu de leurs rangs
Enfin il ramena ses compagnons errans.

O toi qui sur le mont illustré par la fable
Ne te couronnes pas d'un laurier périssable;

Qui, mariant ta voix aux cantiques des cieux,
Ceins de l'or des soleils ton front religieux;
Muse, vierge divine, à toi je m'abandonne :
Viens, inspire mes chants, et toutefois pardonne
Si, dans ces grands tableaux, j'orne la vérité
D'une grâce étrangère à ta simple beauté.
Tu sais que, du Parnasse adoptant les mensonges,
Les vulgaires mortels se bercent de vains songes,
Et que, s'enveloppant de poétiques fleurs,
La vérité séduit et subjugué les cœurs.
Ainsi l'enfant repousse une boisson amère :
Mais de la coupe alors, par les soins d'une mère,
Si d'un miel savoureux le bord est humecté,
Heureusement déçu, l'enfant boit la santé.

Et toi, grand prince, et toi, si, lorsque la tempête
Battait mon frêle esquif et grondait sur ma tête,
Ton astre protecteur m'a guidé jusqu'au port,
De ma reconnaissance accepte le transport,
Alphonse, et d'un sourire accueille cet ouvrage
Que je te consacrais à l'instant du naufrage.
Peut-être il n'est pas loin ce jour où mon ardeur
De tes destins futurs redira la splendeur.
Oui, j'ose l'espérer : si du sein de nos villes
S'éloignent sans retour les discordes civiles ;

Si les princes chrétiens, dignes de leurs aïeux,
Vers Solime éplorée enfin tournent les yeux,
Et, jaloux de briser les fers qui l'humilient,
Contre ses oppresseurs pieusement s'allient;
N'en doute pas; choisi pour guider ces héros
A travers les écueils de la terre et des flots,
C'est toi que l'on verra dans l'antique Idumée,
Émule de Bouillon, chef de la sainte armée,
Renouveler sa gloire en de lointains climats.
Écoute donc mes chants, et prélude aux combats.

Pour la sixième fois, dans sa route ordonnée,
Le soleil parcourait le cercle de l'année,
Depuis que des croisés les nombreux bataillons
Au sein de l'Orient plantaient leurs pavillons.
Nicée avait fléchi sous leur vaillance altière.
Dans les murs d'Antioche où flotte leur bannière,
De succès en succès par Dieu même conduits,
Un stratagème heureux les avait introduits.
Maîtres de cette place à leurs armes rendue,
Contre la Perse entière ils l'avaient défendue;
Et, par le sombre hiver, dans Tortose enchaînés,
Les vainqueurs attendaient les momens fortunés
Où Zéphyr de retour, à l'audace guerrière,
Des combats suspendus doit rouvrir la carrière.

Le printemps succédait à l'hiver pluvieux.
Du sommet de ce trône auguste, radieux,
Qui s'élève encor plus sur la voûte éternelle
Que les profonds enfers ne s'abîment sous elle,
Dieu, le Dieu tout-puissant, de ce vaste univers
Embrasse d'un coup-d'œil les royaumes divers.
Il voit tout : mais aux champs de l'ardente Syrie,
Parmi tant de héros que loin de leur patrie
Un zèle saint entraîne au berceau de la foi,
Il arrête un moment ses yeux sur Godefroi.
Ce digne chevalier, ce prince magnanime,
Brûle du seul espoir de conquérir Solime,
Et, de ce grand projet incessamment frappé,
Des vils trésors du monde il n'est point occupé.
Sous les yeux du Très-haut, Baudouin, dans Edesse,
De la soif des grandeurs est dévoré sans cesse.
Tancrède a pris en haine et la gloire et le jour,
Tant il est poursuivi par un fatal amour.
Bohémond, se livrant à l'ardeur qui l'inspire,
Jette les fondemens de son nouvel empire;
Aux peuples d'Antioche il impose des lois,
Et leur fait embrasser le culte de la Croix :
Loin des combats, heureux de ceindre un diadème,
Dans ses vastes projets il s'égare lui-même.

Mais du jeune Renaud l'héroïque chaleur
S'indigne du repos où languit sa valeur.
Guelfe de ses aïeux lui raconte l'histoire,
Et sa fierté s'allume au récit de leur gloire.
L'Éternel a sondé dans leurs secrets replis
Tous ces cœurs généreux de son amour remplis.
Il choisit dans les rangs des célestes phalanges
Gabriel, en pouvoir le second des archanges,
Gabriel, qui, toujours messenger gracieux,
Médiateur propice entre l'homme et les cieux,
Vient consoler le juste en sa douleur profonde,
Et reporte ses vœux au Souverain du monde.
« Va trouver Godefroi qu'honore ma faveur,
« Et dis-lui de ma part : Où donc est ta ferveur ?
« Pourquoi Jérusalem n'est-elle pas soumise ?
« Mérite la victoire à tes armes promise.
« Que les chefs à ta voix revolent aux combats,
« Aujourd'hui tes égaux, et demain tes soldats. »

Il dit, et Gabriel d'une forme sensible
A déjà revêtu sa substance invisible.
C'est l'aspect d'un mortel, mais dont la majesté
Réfléchit tout l'éclat de la Divinité.
Il a choisi cet âge où brille l'innocence,
Où la jeunesse en fleur s'échappe de l'enfance.

Ses cheveux sont ornés de rayons éclatans ;
L'ambre s'exhale au loin de leurs anneaux flottans.
A la voix du Très-haut, emporté sur ses ailes ,
Il franchit comme un trait les voûtes éternelles ,
Vole, et voit sous ses pieds s'enfuir de toutes parts
Cent globes radieux et dans le ciel épars.
Au sommet du Liban, superbe, il se balance,
Y repose son vol : mais bientôt il s'élance,
Fend les vents et la nue, et de ses ailes d'or
Dans l'azur lumineux précipitant l'essor,
Non loin des bords sacrés que le Jourdain arrose
Il descend, et s'arrête aux plaines de Tortose.

Du sein des flots bruyans à peine le soleil
Élevait la moitié de son disque vermeil,
Et déjà Godefroi, devançant la lumière,
Renouvelait à Dieu sa fervente prière,
Quand avec le soleil, mais plus brillant que lui,
Gabriel apparaît au Héros ébloui.

« Godefroi, lui dit-il, qu'est devenu ton zèle ?
« A de nouveaux combats la saison te rappelle.
« Solime et le tombeau du divin Rédempteur
« Implorent cependant un bras libérateur.
« Assemble tous les chefs ; tu les verras d'eux-mêmes
« Solliciter l'appui de tes ordres suprêmes.

« Messager du Très-haut, je t'apporte ses lois;
« Lui-même en ce moment daigne emprunter ma voix
« Ouvre à tes compagnons le chemin de la gloire,
« Pars, et cherche avec eux ta dernière victoire.

« Dieu le veut, obéis. » A ces mots Gabriel
Disparaît et se perd dans les clartés du ciel.

A sa voix, à ces flots de lumière soudaine,
Immobile, interdit, et respirant à peine,
D'un long étonnement Bouillon reste accablé.
Mais enfin, dans son cœur quand il s'est rappelé
Et l'ordre qu'il reçoit et l'ange qui le donne,
Son courage à l'espoir tout entier s'abandonne.
Ce n'est pas qu'enivré de ce choix glorieux,
L'éclat du rang suprême éblouisse ses yeux;
Mais, comme en un foyer s'allume l'étincelle,
Son cœur ardent s'embrase à la voix immortelle.

Il convoque à l'instant les principaux guerriers.
Déjà de toutes parts ses conseils, ses courriers
Vont réveiller des chefs la valeur assoupie.
Tout ce qui peut hâter la chute de l'impie,
Retracer dans les cœurs un auguste serment,
Entretenir l'excès d'un pieux dévouement,
Il l'emploie : il séduit, il subjugue, il entraîne :
Enfin toute l'armée à son projet s'enchaîne.

On voit bientôt voler les chefs et les soldats.

Bohémond reste seul au sein de ses états.

Plusieurs sont renfermés dans les murs de Tortose ;

Le reste est dans la plaine , où le camp se dispose.

L'heureux moment arrive : un conseil solennel

Réunit les vengeurs du fils de l'Éternel.

Dans ce sénat guerrier , Bouillon , plein d'assurance ,

Enflamme tous les cœurs d'une noble espérance.

« Soldats du Dieu vivant , intrépides mortels

« Choisis pour relever son culte et ses autels ,

« Guerriers qu'il a conduits au milieu des orages

« Pour rétablir ses droits et laver ses outrages ,

« Vous que guide son bras , que soutient son pouvoir ,

« Il est temps de remplir notre premier devoir.

« Est-ce pour envahir ces barbares contrées

« De nos heureux climats par les flots séparées ,

« Pour frapper d'un vain bruit les peuples et les rois ,

« Que nous avons ensemble affronté mille fois

« Les périls renaissans , les combats , les fatigues ,

« Traversé tant de mers , confondu tant de ligue ,

« Et loin de nos foyers , au milieu des hasards ,

« D'un Dieu mort sur la Croix porté les étendards ?

« Non , ces faibles travaux , ces conquêtes obscures

« Ne sont pas , croyez-moi , le prix de nos blessures ;

« Et le fier Sarrasin à nos pieds étendu
« N'acquitte pas le sang que nous avons perdu.

« Arborer nos drapeaux aux remparts de Solime,
« Arracher les chrétiens au joug qui les opprime,
« Du Sauveur des humains adorer le berceau,
« Fonder en Palestine un empire nouveau,
« Du sein de l'Occident vers la tombe sacrée
« Ouvrir au pèlerin une route assurée,
« Faire régner le ciel sur vingt peuples soumis,
« Voilà les grands exploits qui nous furent promis.

« Des rives du couchant à celles de l'aurore
« Nous avons triomphé; mais il faut plus encore;
« Et nous n'avons rien fait, si nos pas incertains,
« Détournés un moment, suspendent nos destins.
« Il nourrit dans son cœur des espérances vaines,
« Celui qui, s'appuyant sur des bases mondaines,
« Veut asseoir un empire en ces lieux reculés.
« A la merci des Grecs toujours dissimulés,
« Assailli d'étrangers, à leurs complots en butte,
« L'insensé sur le trône élèverait sa chute,
« Et bientôt, accablé d'un si pesant fardeau,
« Il aurait seulement ennobli son tombeau.

« Les Turcs et les Persans ! Antioche et Nicée !....
« Vains noms, éclat menteur d'une gloire passée !

« Princes , tous ces exploits , ces combats importants
« Sont l'ouvrage du ciel qui nous servit long-temps ;
« Mais si nous abusons de son appui suprême ,
« De ses propres bienfaits armés contre lui-même ,
« Si nous trompons les vœux qu'il a fondés sur nous ,
« Je crains que nos retards n'allument son courroux ,
« Et qu'avant le succès notre force épuisée
« Ne soit des nations la fable et la risée.

« Loin de nous cet affront ! et qu'on ne dise pas
« Qu'une tiédeur coupable enchaîne ici nos pas.
« De la sainte entreprise en Europe conçue
« C'est dans Jérusalem qu'il faut chercher l'issue.
« Rendons le temple auguste aux vœux de l'univers.
« Qui nous arrête encor ? Les chemins sont ouverts.
« Déjà tout a donné le signal de la guerre.

« Oui , princes , j'en atteste et le ciel et la terre ,
« Les siècles à venir , les esprits lumineux ;
« Si d'un premier serment nous resserrons les nœuds ,
« J'ose vous annoncer la fin de vos alarmes ;
« Et les temps ont mûri le succès de nos armes.
« Quand la saison nouvelle a chassé les frimas ,
« Voulez-vous sans rougir attendre en ces climats
« Que , de la Palestine épousant la querelle ,
« L'Égypte vous enlève une palme si belle ?

« Non, non, songez-y bien ; avec l'instant qui fuit
« De cinq ans de travaux vous perdez tout le fruit. »

Une faible rumeur à ce discours succède.

Ministre du Très-haut, dont l'amour le possède,
Pierre se lève alors ; Pierre dont la ferveur
Traîna tout l'Occident au tombeau du Sauveur,
Et d'un pieux transport enflamma cent provinces.
Ce simple solitaire, assis au rang des princes,
Cimente des projets par lui seul enfantés,
Et de la foi divine entretient les clartés.

« Vous avez entendu ce que Bouillon propose :
« Sur son zèle éprouvé tout le mien se repose.
« Je n'ajoute qu'un mot : tant de projets déçus,
« Vos revers, les affronts que vous avez reçus,
« Tous vos malheurs enfin qu'ici même j'atteste,
« J'en retrouve la cause et la source funeste
« Dans une autorité que chacun avilit,
« Et qu'au sein de vos camps le partage affaiblit.
« Il ne faut qu'un seul chef dont la haute prudence
« Réprime les abus nés de l'indépendance,
« Dirige les travaux, décerne les emplois ;
« Qu'un seul qui récompense ou punisse à son choix,
« Et qui, vous enchaînant à ses lois souveraines,
« Du pouvoir égaré saisisse enfin les rênes.

« Qu'il étale à vos yeux la majesté d'un roi. »

Pierre dit, et se tait. Esprit saint, ce fut toi
Qui, pénétrant des cœurs l'abîme impénétrable,
Fis parler en ces mots l'ermite vénérable !
Dans l'âme des guerriers où sa voix retentit
Tout sentiment d'orgueil se tait, s'anéantit.
Guillaume et Guelfe même, oubliant leur naissance,
Les premiers à Bouillon jurent obéissance.

Tout le reste applaudit : « Que Bouillon désormais
« A son gré détermine ou la guerre ou la paix ;
« Que le sort des vaincus de ce prince dépende ;
« Qu'il délibère seul, et que seul il commande ;
« Nul n'osera sonder ses augustes projets ;
« Il avait des égaux : il n'a que des sujets. »

Tels sont leurs vœux. Soudain, grâce à la renommée,
Partout de ce grand choix la nouvelle est semée.

Digne du rang auguste où le ciel l'a placé,
Godefroi vient s'offrir au soldat empressé.
D'un front noble, tranquille, il reçoit les hommages,
Les saluts belliqueux, les nombreux témoignages
De zèle, de respect, d'allégresse et d'amour.
Content de ces transports, il veut qu'au point du jour,
Le lendemain, l'armée, en une vaste plaine,
Reconnaisse à la fois son premier capitaine.

Mais le jour reparaît à l'horizon vermeil ,
Et déjà les chrétiens s'arrachent au sommeil ;
De leurs armes couverts , s'élancent hors des tentes ;
Se rassemblent autour des bannières flottantes ;
Et, saluant Bouillon, leur chef et leur appui,
En superbe appareil défilent devant lui.

O toi pour qui les temps marchent sans intervalles,
Mémoire, ouvre à mes yeux tes antiques annales !
Laisse-moi librement recueillir dans mes vers
Les exploits et les noms de tant de chefs divers !
Ranime leur éclat effacé par les âges !
De l'oubli dévorant qu'ils percent les nuages !
Qu'ils renaissent en foule ! et que leur souvenir
Arrive plein de gloire aux siècles à venir !

Le premier bataillon vient des plaines fécondes
Où trois fleuves rivaux embrassent de leurs ondes
Cette île, Eden nouveau, séjour aimé des cieux,
Que la France illustra de son nom glorieux.
Hugues, jadis leur chef, avait cessé de vivre.
C'est Clotaire aujourd'hui qu'ils s'honorent de suivre ;
Clotaire, vieux guerrier, porte le nom des rois,
Et l'enseigne des lis flotte encore à sa voix.

Sur leurs pas se pressait une troupe aguerrie.
Né comme eux dans les champs de l'humide Neustrie,

Robert mène aux combats deux mille cavaliers,
Qui, de traits et de mœurs semblables aux premiers,
Observent dans leurs rangs la même discipline.
Jaloux de soutenir la querelle divine,
Adhémar et Guillaume ont quitté les autels
Où leurs pieuses mains bénissaient les mortels.
Un casque a recouvert leur longue chevelure;
Ils ont saisi le glaive, et, chargés d'une armure,
Tous les deux sous leurs lois font marcher aujourd'hui
Et les guerriers d'Orange, et les guerriers du Puy.

Avec mille soldats Baudouin paraît ensuite.
De ses propres guerriers lui cédant la conduite,
Chef suprême aujourd'hui, son frère Godefroi
Remet entre ses mains ce glorieux emploi.
Guelfe brille auprès d'eux : héros dont la sagesse
Et les hautes vertus égalent la noblesse.
Aux princes de Ferrare allié par le sang,
Il pouvait sans orgueil prétendre au premier rang,
Et se glorifier d'une suite constante
D'aïeux tous élevés sous la pourpre éclatante;
Mais les Guelfes puissans dont il fut adopté
Lui transmirent leur nom et leur autorité.
Sous ses heureuses lois fleurit la Carinthie.
Son empire, étendu jusques à la Rhétie,

Renferme tous les bords que d'un cours souverain
Fertilisent tous deux le Danube et le Rhin.
Des Suèves long-temps ils furent le partage.
Mais, de sa mère encore accroissant l'héritage,
A vingt peuples voisins il dispensa des lois.
Les soldats qu'il conduit partagent ses exploits.
Au nombre de cinq mille ils ont fui leurs demeures,
Où, parmi les festins charmant le vol des heures,
Ils bravaient l'inclémence et le froid des hivers.
D'une pesante armure ils s'ayançant couverts.
La moitié de leur troupe, aux combats acharnée,
Par le glaive persan a péri moissonnée.

Sous un autre Robert marchent deux bataillons.
Les uns, remplis d'ardeur, guerriers aux cheveux blonds,
Sortent de la contrée opulente et fameuse
Qu'inondent trop souvent et le Rhin et la Meuse.
Insulaires, l'orgueil et l'exemple du Nord,
Les autres ont osé, par un sublime effort,
Dépouiller l'Océan de ses vieilles conquêtes;
Le terrible Océan, qui, penché sur leurs têtes,
Les menace toujours de ses flots irrités,
Et bat en rugissant leurs tremblantes cités.

J'aperçois des Anglais l'escadron redoutable.
Habiles à lancer un trait inévitable,

Ils montent des coursiers qui blanchissent le frein,
S'arrêtent à leur voix, et volent sous leur main.
Second fils de leur roi, Guillaume les commande.
Pour combattre sous lui, les peuples de l'Islande
Désertent leurs forêts, retraites des hivers,
Et leur île sauvage où finit l'univers.

Un héros vient après. Au chagrin qui l'obsède,
A sa langueur touchante on reconnaît Tancrède.
Dans le camp des Latins il marche sans rivaux.
Parmi tant de guerriers témoins de ses travaux,
En valeur, en beauté le seul Renaud l'efface.
Mais est-il un mortel que Renaud ne surpasse?
Si quelque ombre obscurcit l'éclat de sa vertu,
C'est un fatal amour vainement combattu;
Amour né d'un coup-d'œil au milieu des alarmes,
Qui s'accroît en silence et s'abreuve de larmes.

On dit que dans ce jour où les Perses domptés
Fuyaient loin d'Antioche à pas précipités,
Après avoir long-temps suivi leur foule errante,
Tancrède, consumé d'une soif dévorante,
Entra dans l'épaisseur d'un bois silencieux.
Là coulaient, se jouaient les flots capricieux
D'une source abreuvant les fleurs et la verdure.
Une guerrière assise au bord de l'onde pure,

Jeune, belle, et le front éclatant de blancheur,
Respirait en ces lieux le calme et la fraîcheur.
Tancrède l'aperçoit.... Il s'étonne, il chancelle ;
Une rapide flamme en ses yeux étincelle.
O prodige ! un instant égare sa raison ;
D'un indomptable amour il boit tout le poison ;
Hélas ! et cet amour, qui ne fait que de naître,
De son cœur sans retour déjà s'est rendu maître.

Ses pas de l'amazone ont troublé le repos.
Elle a repris son casque et fond sur le héros,
Quand de soldats chrétiens une foule s'avance.
Contre tant d'ennemis désormais sans défense,
Loin de Tancrède alors cette fière beauté
Fuit, et cède, en fuyant, à la nécessité.
Depuis ce jour Tancrède a gardé son image.
Sans cesse il la revoit dans le même bocage ;
Il retrouve partout ces yeux, ces traits charmans,
Du feu qui le consume éternels alimens.
Le cœur gros de soupirs et la tête baissée,
Il marche enseveli dans sa triste pensée ;
On peut lire en ses yeux qu'il brûle sans espoir.
Les huit cents cavaliers soumis à son pouvoir
Habitaient autrefois la riche Campanie,
Où, par de longs printemps sans cesse rajeunie,

La plaine, sous l'azur d'un ciel toujours serein,
Comme une fleur vermeille épanouit son sein.

On voit paraître alors deux cents Grecs redoutables;
Faciles à nourrir, ardens, infatigables,
Leurs coursiers des zéphyrs ont la rapidité.
Un sabre se recourbe et pend à leur côté.
Des carquois pleins de traits sur leur dos retentissent;
Comme l'éclair du ciel leurs casques resplendissent;
Unis ou séparés, conservant leur essor,
Ils volent, et leur fuite est un combat encor.
Tassin guide leurs pas. O crime ! ô barbarie !
D'un peuple généreux l'âme s'est donc flétrie !
Un seul Grec des Latins partage les combats !
Et le reste, étranger à ces fameux débats
Qui de Byzance même ébranlent le rivage,
Sans s'émouvoir attend la mort ou l'esclavage !
Sous le joug des tyrans si tu baisses le front,
Grèce, ne te plains pas d'un légitime affront.

Sur leurs pas se montrait une troupe guerrière,
Digne par sa valeur de marcher la première.
Argos, ne vante plus tes Jasons orgueilleux.
Artus, fiers paladins, que vos faits merveilleux
Pâlissent à l'éclat de tant de renommée.
Mais quel chef conduira l'élite de l'armée ?

C'est le brave Dudon. Héros en cheveux blancs,
Sa longue expérience, acquise par les ans,
Parmi tous ses rivaux de gloire et de courage,
A des aventuriers réuni le suffrage.
Le temps n'a point courbé ce vieillard vigoureux;
La même flamme brûle en son cœur généreux;
Et son corps sillonné de nobles cicatrices.
Aux yeux de l'univers atteste ses services.

Illustre par lui-même, et frère de Bouillon,
Eustache, le premier, obéit à Dudon.
Palamède, Obizon, Roger de Bernaville,
Raimbaud, les deux Gérard, Sforce, Enguerrand, Achille,
Dans l'illustre phalange éclatent près de lui.
On y distingue encore et l'un et l'autre Gui;
Gernand, de qui l'orgueil incessamment étale
Ses titres, ses trésors, sa naissance royale.
Ma muse dans ces vers ne veut point oublier
Othon, qui, jeune encor, conquiert ce bouclier
Où l'on voit un enfant qu'une hydre menaçante
Rejette faible et nu de sa gueule béante.
Ulric, Gaston, Rodolphe, il faut que l'avenir
De vos fameux exploits puisse s'entretenir.
D'Ubalde et de Garnier les vertus, la vaillance,
Ne seront point cachés dans la nuit du silence.

Je parlerai d'Évrard.... Mais où m'entraînez-vous,
Odoard et Gildippe ? Amis , amans , époux ,
Vous n'avez qu'un destin , vos jours n'ont qu'une trame.
Que n'apprend pas l'Amour à l'objet qu'il enflamme !
Au milieu des dangers , sous le même étendard ,
L'amazone Gildippe accompagne Odoard.
Qu'Odoard soit frappé d'une main prompte et sûre ,
Gildippe a dans son cœur ressenti la blessure :
Qu'elle perde son sang, Odoard affaibli
A ses côtés chancelle, et de crainte a pâli.

Voici Renaud : brillant de valeur et de grâce,
A peine on l'aperçoit, devant lui tout s'efface.
Son jeune front, où brille une douce fierté,
Appelle tous les yeux ravis de sa beauté.
Il surpasse l'espoir , il devance son âge ;
O quel éclat futur son aurore présage !
Sous les armes, c'est Mars ; sans armes , c'est l'Amour.
Sur les bords de l'Adige il a reçu le jour ;
Lieux charmans où Berthold , par un noble hyménée ,
A la belle Sophie unit sa destinée.
Élève de Mathilde, il apprit, à sa voix,
Tout ce que doit apprendre un héritier des rois ;
Et trois lustres entiers il demeura près d'elle ;
Quand le bruit des combats livrés à l'Infidèle,

Du fond de l'Orient jusqu'à lui parvenu,
Éveilla dans son âme un transport inconnu.
Alors fuyant la cour de Mathilde affligée,
Il part; sur un esquif il fend la mer Égée,
Et se joint, dans l'Asie, aux drapeaux des chrétiens.
Noble fils de Berthold, ah! puisse l'un des tiens
Imiter quelque jour cette fuite sublime!
Renaud, dont le bras seul doit affranchir Solime,
Combat depuis trois ans, et d'un léger duvet
A peine son menton s'ombrage et se revêt.
Quatre mille soldats nés aux monts de Pirène
S'avancent à leur tour sur la mobile arène.
Raymond, qui voit Toulouse obéir à ses lois,
De tous ces cavaliers lui-même a fait le choix;
Et jamais une troupe et plus brave et plus fière
N'a d'un chef plus vaillant escorté la bannière.

Cinq mille fantassins énervés, indolens,
Sous Étienne d'Amboise arrivent à pas lents.
Leur armure éblouit par sa magnificence.
Les campagnes de Tours leur ont donné naissance.
Ces bords voluptueux, rians et fortunés,
Enfantent des soldats comme eux efféminés.
Le premier son du cor éveille leur audace;
Mais bientôt cette ardeur s'affaiblit et se glace.

Pour voler, sous Alcaste, aux combats orageux,
Six mille Helvétiens ont fui leurs rocs neigeux.
Tel qu'aux remparts thébains se montrait Capanée,
Tel se présente Alcaste à la foule étonnée.
Ce peuple, à tant d'exploits fier de s'associer,
Laisse dormir la glèbe et le soc nourricier.
Il aiguisé, il façonne en pesant cimeterre
Le fer qu'il employait à labourer la terre,
Et ces pâtres guerriers, transfuges de leurs bois,
Une hache à la main vont provoquer les rois.

Les derniers fantassins, au nombre de sept mille,
Brillans d'or et d'acier, s'avancent sous Camille.
Cet enfant des consuls, ce chef ambitieux
Se flatte d'égaliser le nom de ses aïeux,
Et de faire revivre en ces plages lointaines
La première valeur des légions romaines.
Plein d'orgueil et d'espoir, il contemple aujourd'hui
Le superbe étendard déployé devant lui,
Où brillent la tiare et les clefs symboliques,
Des successeurs de Pierre attributs pacifiques.

A cet aspect, Bouillon, de courage enflammé,
Bouillon, ce digne chef que Dieu même a nommé,
Parle en ces mots : « Guerriers, Solime nous implore.
« Demain, aux premiers traits de la naissante aurore,

« Que l'ennemi , frappé dans ses retranchemens ,
« Par sa prompte défaite acquitte nos sermens. »
Ce discours d'un héros qu'inspire la sagesse
A rempli tous les chefs d'une sainte allégresse.
Mais Bouillon dissimule en son cœur agité
Les soucis prévoyans dont il est tourmenté.
Il sait que de Memphis le calife barbare
A marcher contre lui sourdement se prépare ;
Que même vers Gaza, son fastueux séjour,
D'innombrables guerriers s'avancent chaque jour ;
Que, rêvant le triomphe où son orgueil aspire,
Il prétend aux combats traîner tout son empire ;
Et, n'osant se flatter que ce prince jaloux
Retienne plus long-temps l'effet de son courroux ,
Il fait venir Henri, son messenger fidèle.
« Traverse l'Hellespont, et prouve-moi ton zèle,
« Lui dit-il ; une main qui ne peut me tromper,
« Et qui dans le mystère aime à s'envelopper,
« M'écrit qu'un étranger, dont le sort m'intéresse,
« Doit descendre bientôt aux rives de la Grèce.
« Du monarque danois cet auguste héritier
« A nos vastes projets brûle de s'allier.
« Des régions du pôle il arrive, et m'amène
« Les plus vaillans soldats de son royal domaine.

« Sans doute que des Grecs le perfide empereur,
« Semant autour de lui l'artifice et l'erreur,
« Voudra le détacher du parti qu'il embrasse,
« Et détourner ailleurs son glaive et son audace.
« Je m'en remets à toi ; parle, agis en mon nom ;
« Dans son premier dessein affermis Suénon :
« Dis-lui qu'un seul retard flétrirait sa mémoire,
« Que je l'attends ; enfin qu'il y va de sa gloire.
« Il viendra. Mais, pour toi, diffère ton retour :
« J'ai besoin d'un appui dans l'infidèle cour.
« Alexis dès long-temps nous seconde en paroles ;
« Il nous faut désormais des secours moins frivoles.
« Le Grec est vain, trompeur ; l'intérêt est sa loi ;
« Mais son propre intérêt doit l'enchaîner à moi.
« Presse donc les secours dus à notre alliance.
« Voilà mes ordres, pars. » De son impatience
Bouillon respire alors, et se livre au repos.

A peine le soleil abandonnait les flots,
Que le bruyant tambour, l'éclatante trompette,
Éveillent de leurs sons l'écho qui les répète.
C'est l'heure du départ. Après un jour brûlant,
Le tonnerre lointain qui s'approche en roulant,
Et promet l'eau du ciel, des plantes désirée,
Est moins doux mille fois à la plaine altérée

Que ce bruit belliqueux à tant de bataillons.
Les guerriers aussitôt quittent leurs pavillons.
Chacun avec transport reconnaît sa phalange,
Entend la voix du chef, sous ses drapeaux se range.
Tout le camp rassemblé s'ébranle au même instant ;
Tout se lève, tout marche ; et, dans les airs flottant,
Le royal étendard fait aux yeux de l'armée
Resplendir tout l'éclat de la Croix enflammée.

Cependant le soleil, qui, s'élevant toujours,
Dans les plaines d'azur presse et poursuit son cours,
Du sommet de son char, sur la foule guerrière
Laisse à grands flots tomber des torrens de lumière.
Comme un vaste incendie allumé dans les airs
Les armures sans nombre étincellent d'éclairs.
Aux sons des boucliers les sons du cor s'unissent,
Et la plaine répond aux coursiers qui hennissent.

Dans ces perfides lieux avant de s'engager,
Les ordres du Héros ont prévu le danger.
Une troupe légère, en avant répandue,
Éclaire toute embûche à ses armes tendue.
Des pionniers ardens l'infatigable main
Déjà de toutes parts a tracé le chemin.
On comble les fossés ; les roches s'aplanissent ;
Dans l'épaisseur des bois les routes s'élargissent ;

Et bientôt au milieu des passages ouverts
S'avancent librement les bataillons divers.
Il n'est point, à travers ces immenses campagnes,
De remparts, de torrens, de forêts, de montagnes
Qui puissent un moment suspendre les travaux.
Tel on voit l'Éridan, roi superbe des eaux,
Gonfler son sein, franchir les bords qui l'emprisonnent.
Il écume, il rugit.... Les laboureurs frissonnent;
Et d'une digue en vain, sur le lieu menacé,
Ils opposent l'obstacle au fleuve courroucé.

Tripoli, défendu par ses hautes murailles,
Comptait seul des soldats aguerris aux batailles.
Mais son vieux roi, doutant des faveurs du destin,
Ne voulut pas tenter un combat incertain.
Il fléchit le courroux de son fier adversaire;
Paya de ses trésors une paix nécessaire;
Et, moins audacieux que d'autres potentats,
Afin de les sauver, il ouvrit ses états.

Des hauteurs du Séir, dont l'orgueilleuse cime
Vers l'orient s'élève et commande à Solime,
En foule descendus, hommes, femmes, enfans
Viennent offrir des dons aux chrétiens triomphans.
Oh ! comme ils admiraient leurs armes étrangères !
De ces vengeurs du Christ, de ce peuple de frères

Ils conduisent les pas en ces climats déserts.
Cependant Godefroi toujours le long des mers
Dirige avec lenteur sa marche raffermie.
Il sait que près de lui vogue une flotte amie,
Qui protège son camp, et de qui les secours
Doivent de ses projets favoriser le cours.
Les îles de la Grèce, et ses plaines ardentes
Réservent pour lui seul leurs moissons abondantes;
C'est pour lui que Lesbos voit mûrir ses raisins.
Les flots n'ont plus d'asile offert aux Sarrasins.
Mais aux vœux de Bouillon l'Angleterre docile,
La France, la Hollande, et la riche Sicile,
Et Gênes, et Venise, ont armé leurs vaisseaux,
Qui, prêts à soutenir les plus rudes assauts,
Ont de la Palestine entrepris le voyage;
Et, s'ouvrant sur les mers un périlleux passage,
Dans le même dessein s'avancent vers le lieu
Où jadis sur la Croix mourut le fils de Dieu.

Déjà de toutes parts l'agile Renommée
Signale aux Sarrasins l'approche de l'armée.
Elle exagère encor le nombre des soldats,
Dit tous les noms des chefs, raconte leurs combats,
Et sa terrible voix au tyran de Solime
Semble annoncer le jour qui doit punir le crime.

Ces bruits tumultueux, confusément semés,
Traversent et la ville et les champs alarmés.
Toutefois, à l'aspect du sort qui le menace,
Aladin veut s'armer de constance et d'audace.
Sur le trône usurpé qu'il occupe aujourd'hui
Le trouble et les chagrins sont montés avec lui.
L'âge avait tempéré son naturel barbare.
Mais, au bruit des périls que le sort lui prépare,
Craignant ses ennemis, et même ses sujets,
Il ne roule en son cœur que d'atroces projets.
Dans la sainte cité vivent sous sa puissance
Deux peuples divisés de mœurs et de croyance.
Aux lois d'un Dieu sauveur le premier se soumet;
Le second, plus nombreux, invoque Mahomet.
Quand de Jérusalem il eut fait la conquête,
Aladin, que jamais nulle pitié n'arrête,
Fit tomber lâchement sur le peuple chrétien
Tout le poids des impôts qu'il épargnait au sien.
Mais à peine il apprend que, par le ciel guidée,
Une foule guerrière envahit la Judée,
Le monstre en son palais a tressailli d'effroi.
La valeur des croisés, le nom de Godefroi,
Tout l'irrite et l'aigrit. Les soupçons et les craintes
Réchauffent ses fureurs que l'âge avait éteintes.

Tel, lorsque le printemps reverdit les gazons,
Le serpent se réveille et reprend ses poisons.
Tel encore, exilé de sa forêt antique,
Et, nourri dans la paix sous un toit domestique,
Un lion que son maître offense imprudemment,
Retrouve son courroux et son rugissement.

« Voyez-vous, disait-il, quelle perfide joie
« Sur le front de ce peuple éclate et se déploie ?
« Pour la première fois il interrompt ses pleurs,
« Et sa haine en espoir jouit de nos malheurs.
« Qui sait même, qui sait jusqu'où va sa vengeance ?
« Avec mes ennemis déjà d'intelligence,
« Peut-être a-t-il formé le coupable dessein
« D'aiguiser contre moi le poignard assassin !
« Ami de l'étranger, peut-être à ses cohortes
« De Solime en secret veut-il ouvrir les portes !
« Mais il s'en flatte en vain. J'ai prévu ses complots.
« Je saurai de son sang répandre tous les flots.
« Oh ! qu'il me sera doux de venger mon offense,
« D'égorger à loisir la vieillesse et l'enfance !
« La hache d'une main, de l'autre le flambeau,
« Je poursuivrai leur Dieu jusque dans son tombeau.
« Le salut de l'état sans retour les condamne.
« Embrasons leurs réduits et leur temple profane ;

« Que leurs prêtres menteurs, frappés du coup mortel,
« Tombent sous les débris de leur infâme autel. »

Il a dit : cependant une sombre pensée
Réprime les transports de sa rage insensée.
De ce peuple innocent prêt à signer la mort,
Ce n'est pas qu'Aladin éprouve un seul remord.
Si la crainte à l'instant allume sa colère,
Une crainte plus forte à l'instant la modère.
Il tremble de fermer tout espoir aux traités,
Et d'aigrir sans retour les chrétiens irrités.
Mais le lâche, aveuglé par sa propre furie,
En un vaste désert transforme la Syrie.
Rien n'échappe à ses soins par la rage animés.
Il parle : mille feux à sa voix allumés
Du fertile Jourdain dévorent les rivages.
Au loin dans la campagne il étend ses ravages,
Et de mortels poisons infecte les ruisseaux.
Jérusalem déjà peut braver les assauts.
Le seul côté du nord qui regarde la plaine
Attend que des remparts formés en triple chaîne
Des coups de l'ennemi viennent le préserver.
Aux ordres d'Aladin on les voit s'élever.
Autour de ses drapeaux sans relâche il appelle,
Il rassemble à grands frais une horde nouvelle ;

Et ses propres sujets, et les peuples lointains
Qu'une même croyance attache à ses destins.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 3.

Je chante les exploits de la pieuse armée,
Et ce Héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
Du fils de l'Éternel délivra le tombeau.

L'IMITATION trop servile des formes de Virgile nous paraît ici avoir entraîné le Tasse dans une erreur assez grave. Ce qui doit être l'exposition de son poëme n'en est pas, à proprement parler, la fidèle exposition. Virgile annonce qu'il va chanter les combats et ce guerrier qui, le premier, parti des rives de Troie, aborda aux champs de l'Ausonie, et jeta les fondemens de la puissance romaine. Virgile réalise ce qu'il promet. C'est Énée seul, et toujours Énée qu'il chante. Le poëme a pour titre *l'Énéide*, parce que c'est un monument élevé à la gloire d'Énée. Mais quel est le sujet des chants du Tasse ? la délivrance de Jérusalem, c'est-à-dire l'heureux succès de la croisade. Cela est-il assez clairement, assez complètement exprimé par ces deux mots, *l'armi pietose* ? Je ne le pense pas. Il ajoute :

E 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.

Le Tasse ne tiendra pas ce qu'il annonce. *La Jérusalem* délivrée ne sera pas un monument élevé en l'honneur de Godefroi : il est si loin d'y songer lui-même, que celui qu'il montre ici comme le héros de la croisade sera évidemment éclipsé, dans le cours du poëme, par un autre héros ; défaut capital qu'un aussi habile poëte n'eût pas laissé échapper, dans le cas où il eût voulu réellement chanter la seule gloire de Godefroi, et non la sainte association de gloire de tous les guerriers de la croisade.

Toutefois malgré ces reproches d'une critique trop sévère peut-être aux yeux de ceux qui ne veulent point qu'on trouble leur admiration pour de beaux vers, nous avouerons que le début de *la Jérusalem* ne manque point de cette simplicité grave et majestueuse qui convient aux premiers accens de la trompette héroïque. La poésie de l'invocation est pleine de richesse et d'éclat : on aime à voir le Tasse se créer une muse sainte pour chanter cette sainte expédition, et lui demander grâce pour les fictions dont il fardera la vérité. C'est là que se trouve cette fameuse comparaison que tout le monde connaît, et dont l'expression a tant de charme, que la critique n'a point osé lui reprocher de n'être pas à sa place.

Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi, etc.

Ainsi l'enfant repousse une boisson amère :
Mais de la coupe alors, par les soins d'une mère,
Si d'un miel savoureux le bord est humecté,
Heureusement déçu, l'enfant boit la santé.

Lucrèce avait dit avec moins d'élégance et de précision, quoique non sans grâce :

Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulcis flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
Labrorum tenùs intereà perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali facto recreata valescat.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 4.

Et toi, grand prince, et toi, si, lorsque la tempête
Battait mon frêle esquif et grondait sur ma tête,
Ton astre protecteur m'a guidé jusqu'au port, etc.

Le Tasse avait trouvé établi avant lui l'usage de ces dédicaces épiques. Sans parler de Virgile, dont les Géorgiques (que nous ne citons pas comme une épopée) sont dédiées à Mécène, l'Arioste et le Camoëns avaient placé leur poëme sous la protection et les auspices, l'un du cardinal Hippolyte d'Est, l'autre du roi de Portugal Sébastien. Mais le ton simple et modeste qui règne dans l'hommage qu'Arioste fait de ses vers, le peu de flatterie qu'il s'y permet, rendent jusqu'à un certain point tolérable ce témoignage, quoiqu'un peu exagéré, de sa reconnaissance ; et dans la dédicace du Camoëns, tout s'oublie devant le mouvement généreux de l'enthousiasme patriotique. Dans le Tasse, au contraire, le sentiment involontaire des cruautés que le vil égoïsme du prince exerça dans la suite contre le grand homme, l'emphase extraordinaire des éloges, qui contraste si malheureusement avec l'indignité trop manifeste de celui qui les reçoit,

la beauté même et la riche harmonie des vers du poète , tout concourt à faire de cette dédicace une des plus basses et des plus maladroites formules qu'ait jamais imaginées l'adulation. Alphonse d'Est devenir le successeur de Godefroi , et renverser l'empire de Mahomet ! Le Tasse ne le croyait pas.

NOTE TROISIÈME , PAGE 5.

Pour la sixième fois , dans sa route ordonnée ,
Le soleil parcourait le cercle de l'année , etc.

Un assez grand nombre de critiques , même en Italie , reprochent ici au Tasse de n'avoir fait connaître que par ces six ou sept vers les importans événemens qui avaient signalé les premières années de la croisade , et d'avoir par là fait un poème sans avant-scène. Nous avons consciencieusement pesé ce reproche , et il ne nous semble pas fondé. La principale raison sur laquelle on l'appuie n'est pas recevable. Virgile , dit-on , le Camoëns , Milton , Voltaire , et Homère lui-même dans l'Odyssée , ont mis en récit une partie de leur épopée , et ont su par ce moyen enrichir leur sujet de beautés qui lui semblaient être étrangères : le Tasse , en ne faisant pas comme eux , a violé les règles. Mais depuis quand la fidèle observation des règles consiste-t-elle dans la servilité de l'imitation ? Qu'est-ce que prouve la marche adoptée ici par tous ces poètes , sinon qu'obligés de féconder la stérilité de leur sujet , ils ont tâché , par cette forme de récit , de combler le vide qui , peut-être autrement , se fût trouvé dans leur poème ? Celui que l'on cite sans cesse pour modèle ,

Homère, qui a donné à son Odyssée ce qu'on appelle une avant-scène, n'en a point donné à son Iliade, parce que le sujet de l'Iliade était assez plein de lui-même, et n'avait pas besoin de ce supplément d'intérêt. Il pouvait chanter le rassemblement des Grecs en Aulide, le sacrifice d'Iphigénie, le débarquement de l'armée grecque, les neuf premières années du siège, tous objets intéressans sans doute ; il pouvait même conduire jusqu'à son entier achèvement la grande catastrophe de la puissance troyenne. Mais il se demande si une épopée peut embrasser cette immense variété d'événemens ; la chose est impossible ; il choisit donc ce qui a le plus d'intérêt, ce qui forme le mieux un tout complet pour en composer son poème, et laisse de côté le reste. Il n'interrompt point le cours rapide de sa narration pour revenir sur ses pas, et faire assister le lecteur au spectacle des scènes qui ont précédé : une fois entré dans son sujet, il avance, et poursuit jusqu'au bout sa carrière. *Ad eventum festinat*. Le Tasse a fait ici absolument comme Homère ; il a choisi ce qu'il y avait de plus grand, de plus héroïque dans l'histoire de la croisade, le siège et la délivrance de Jérusalem. Le reste était fort beau, mais il en a fait le sacrifice à quelque chose de plus beau encore. Resserré dans ces bornes, son poème marche avec une entraînante rapidité ; l'intérêt va toujours en croissant. En eût-il été de même, s'il se fût volontairement retardé par les embarras d'un récit d'avant-scène ? Je ne le crois pas. En vain arguera-t-on de l'importance des événemens, des brillans faits d'armes des croisés aux sièges d'Antioche et de Nicée, et de toute la gloire dont s'étaient couvertes les armes chrétiennes ; il nous semble qu'il en fût tou-

jours résulté un ralentissement dans la marche du poëme , et par suite un décroissement sensible d'intérêt. Trop docile à la voix d'une critique partielle, le Tasse songea à corriger ce prétendu défaut dans la *Gerusalemme conquistata* , qui , comme on le sait , est *la Jérusalem délivrée* refaite , ou contrefaite , pour mieux dire. Le magnifique tableau des premiers événemens de la croisade s'y déploie richement aux yeux , représenté sur les parois d'une tente où Godefroi accueille les deux envoyés d'Égypte. Indépendamment du moyen en lui-même , qui nous paraît assez maladroit , et de l'exécution du tableau , qui parfois est digne des plus belles peintures de la Jérusalem délivrée , il est certain que cette narration est froide et languissante : quoi que l'on fasse , un tel retour en arrière ne peut être qu'une vraie fatigue. Telle est du moins notre opinion. Nous abandonnons aux lecteurs le jugement en dernier ressort.

NOTE QUATRIÈME , PAGE 6.

Le printemps succédait à l'hiver pluvieux.

Du sommet de ce trône auguste , radieux , etc.

Jamais , selon nous , aucune épopée n'a été ouverte par un spectacle plus grand et plus majestueux.

Du haut de son trône l'Éternel abaisse ses regards sur la terre , et d'un seul coup-d'œil embrasse tout ce que renferme le vaste sein du monde. Puis arrêtant ses yeux sur la Syrie , il y voit les chefs chrétiens tous livrés à des passions humaines , et Godefroi seul , animé d'un zèle pur , ne respirer , ne vivre que pour la sainte entreprise.

Après qu'il a ainsi lu dans le fond des cœurs, un messager céleste va par ses ordres annoncer à Godefroi les décrets d'en-haut : c'est lui qui doit rassembler ses compagnons dispersés ; c'est lui que Dieu a nommé leur chef. Nous le répétons, jamais l'importance d'un sujet épique ne s'annonça par un tableau qui eût plus de grandeur et de majesté. Jamais non plus poète ne sut avec plus d'habileté faire connaître d'avance les héros dont il devait chanter la gloire. Que l'on compare à cela, pour l'effet poétique, tous les portraits du premier chant de la *Henriade*, et que l'on prononce.

Cette conception si magnifique est, comme on le sait, imitée, en partie, de Virgile. Comme le Dieu des chrétiens envoie un ange à Godefroi, Jupiter, sollicité par les prières d'Iarbas, envoie Mercure à Énée pour presser son départ et l'arracher au séjour de Carthage. Mercure, ainsi que Gabriel, se revêt de ses ailes d'or, qui, dans leur agilité, le portent au-dessus de la terre et des mers, à travers les nuages et les vents ; l'un s'arrête sur l'Atlas, l'autre sur le Liban : tels sont les principaux traits de ressemblance. Mais l'objet du Tasse est ici tellement supérieur à celui de Virgile, le Dieu des chrétiens efface tellement le Jupiter païen en majesté et en puissance, que le mérite de l'inventeur, ce qui est bien rare, disparaît devant celui de l'imitateur.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 8.

Au sommet du Liban, superbe, il se balance, etc.

Il est à regretter que le Tasse n'ait pas eu l'idée de

placer ici cette belle octave sur le Liban , qu'il a reléguée dans sa *Jérusalem conquise* :

Di Libano che sorge antico e grande ,
E corona ha di cedri alta e superba ,
E rugiade dal ciel , dolci vivande
De ' Padri Ebrei , nel sommo accoglie e serba ,
E dal sen vari fiumi èn mare spande
Che mormorando van tra fiori e l'erba , etc.

..... « Le Liban qui s'élève antique et majestueux , et
« dont le front est ombragé d'une couronne de cèdres
« haute et superbe. Les rosées du ciel , douce nourriture
« des anciens Hébreux , sont comme en dépôt , recueil-
« lies sur sa cime , et de son sein mille fleuves précipitent
« leur cours vers la mer , après avoir traversé en murmu-
« rant les fleurs et le gazon. »

On trouve là ce que bien rarement on trouve dans la Jérusalem délivrée , de la couleur locale.

NOTE SIXIÈME , PAGE 10.

« Soldats du Dieu vivant , intrépides mortels
« Choisis pour relever son culte et ses autels , etc.

M. de La Harpe apprécie ainsi ce discours dans sa traduction des huit premiers chants de la Jérusalem :

« Le discours de Godefroi , dit-il , est d'une éloquence
« convenable , toujours inspirée par l'esprit religieux , et
« faite pour répandre de l'intérêt sur sa cause et sur lui. »

M. de La Harpe nous paraît ici beaucoup trop avare d'éloges. Sans doute il a raison de dire que ce discours

est d'une *éloquence convenable* : mais ce peu de mots est-il suffisant pour en donner une idée juste et complète ? N'est-ce rien que cette adresse oratoire, qui porte des coups sans cesse redoublés, et toujours ménagés pourtant, aux passions humaines dont la plupart des guerriers chrétiens sont dominés, et par lesquelles est ralentie leur ardeur pour la sainte conquête ? N'est-ce rien que cet insinuant mépris pour le vain bruit d'une renommée périssable, pour des grandeurs dont le lendemain verra peut-être la chute, pour des conquêtes de toutes parts menacées et sans défense ? Un seul motif n'est point présenté peut-être avec toute son autorité ; c'est le puissant motif de la religion ; et, comme on le voit, notre critique s'adresse là seulement où s'adressent les louanges de M. de La Harpe. Cette inspiration de l'esprit religieux, qu'il croit voir partout dans l'éloquence de Godefroi, est, selon nous, ce qui ne s'y trouve pas assez. Bouillon rappelle bien aux croisés « qu'élus par Dieu même pour ré-
« parer les désastres de la foi, le terme de leurs pensées
« doit être la conquête des nobles murailles de Sion, et
« la délivrance des saints lieux. » Mais était-ce là tout ce que devait dire à des guerriers qui ont ceint l'épée pour le Christ un homme possédé tout entier comme Godefroi de l'enthousiasme religieux, comme lui l'âme encore toute pleine de la céleste vision qui lui est apparue ? Ne devait-on pas trouver là ce mot sacramentel des croisades, *Dieu le veut*, qui pas une seule fois n'est prononcé dans tout le poème ? N'était-ce pas le lieu de redire le saint et mémorable serment prêté sur la Croix entre les mains du souverain pontife ? Le Tasse ne put s'empêcher de le sentir lui-même, et dans cette Jérusa-

tem conquise, que nous citerons quelquefois, parce que quelquefois le Tasse y répare le tort de n'avoir pas assez donné à la religion dans son poëme, il a ajouté à ce discours, qu'il n'a fait que défigurer d'ailleurs, une octave où il rappelle ce serment et son auguste solennité :

Così giurai, meco giurar poi volse
Ogni altro duce a ' piè del gran Urbano,
Ch' in Chiaramonte il suo concilio accolse,
Et la croce a noi diè la sacra mano ; etc.

« Ainsi jurai-je, ainsi voulurent ensuite jurer avec moi
« tous les autres chefs, aux pieds du grand Urbain, lors-
« qu'il rassembla à Clermont un saint concile, et que sa
« main sacrée nous donna la Croix, etc, etc. »

Nous bornons là cette critique, qui est commune à bien d'autres endroits du poëme, et que nous trouverons plus d'une fois l'occasion de reproduire. Tel qu'il est, le discours de Godefroi n'en est pas moins un admirable morceau d'éloquence. Le ton en est grave et solennel, jusqu'au moment où Godefroi, plus rempli que jamais de la hauteur et de la sainteté de son entreprise, s'échauffe, sort de lui-même, et, agrandissant, pour ainsi dire, le théâtre sur lequel il parle, fait entendre à tout l'univers, à toute la postérité, à Dieu même, ses sublimes protestations :

Principi, io vi protesto cèi micì protesti
Udrà il mondo presente, udrà il futuro,
L'odono or su nel cielo anco i celesti, etc.

L'expression est partout pleine de force : les traits sublimes y abondent.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 15.

O toi pour qui les temps marchent sans intervalles,
Mémoire, ouvre à mes yeux tes antiques annales !
Laisse-moi librement recueillir dans mes vers
Les exploits et les noms de tant de chefs divers !

Le dénombrement de l'armée chrétienne se trouve ici amené de la manière la plus simple et la plus naturelle. Godefroi vient d'être nommé chef : il veut connaître ceux qui désormais marcheront sous ses ordres.

Nous ne comparerons pas cette énumération des guerriers du Tasse avec la *Béotie* * d'Homère au second chant de l'Iliade, et les deux dénombrements de Virgile au septième et dixième livre de l'Énéide. La *Béotie* d'Homère n'est, à proprement parler, qu'une longue et froide nomenclature, dont la sèche uniformité n'est guère interrompue que par quelques détails géographiques. Virgile a beaucoup plus de précision et de mouvement : surtout il a su donner bien plus de variété à ses tours. Le Tasse a moins de cette variété peut-être ; mais pour l'intérêt, sa supériorité est incontestable. Au moins les héros qu'il annonce rempliront-ils tout le poème de leurs exploits, tandis que ceux de Virgile sont la plupart des inconnus dont le nom est prononcé une seule fois pour ne plus l'être.

Quelques-uns de nos écrivains, par un sentiment toujours respectable d'orgueil national, ont amèrement reproché au Tasse de s'être montré, dans cette énumé-

* Νεῶν κατάλογος, ἥτοι Βοιωτία.

ration, trop souvent infidèle à la vérité historique. C'est un crime, selon eux, impardonnable, d'avoir inventé à plaisir tant de noms romanesques, lorsqu'il en pouvait trouver tant d'autres, riches en vrais souvenirs, dans les glorieuses archives de la monarchie française. Le Tasse a eu tort sans doute; mais ce tort n'est point du tout excusable. Les personnages les plus distingués de la croisade, Godefroi de Bouillon, Baudouin et Eustache ses frères, Tancrède, Raymond de St.-Gilles, Hugues, frère du roi de France, Étienne, comte de Chartres, Robert, duc de Normandie, le comte de Flandre, Adhémar, évêque du Puy, et d'autres encore, figurent aussi honorablement dans son épopée que dans l'histoire. Quels sont donc ces guerriers si fameux dont il nous a dérobé la gloire? Létolde et Guicher, qui montèrent tous deux les premiers à l'assaut, Raymond Pillet, Raymond de Turenne, etc., etc., étaient-ils si connus? Le silence du Tasse

A-t-il de leur grand nom diminué le bruit?

Assurément il eût mieux valu les nommer que d'en imaginer d'autres : il eût mieux valu louer la valeur de Gaston de Foix, aïeul d'un héros, que celle d'un Alcaste qui ne fut jamais. Mais faut-il pour cela s'armer d'un rigorisme historique si intraitable? Que l'on prenne garde, on ira jusqu'à blâmer Renaud, Renaud dont le personnage, quelque nom qu'il portât, devait nécessairement appartenir à la fiction; et ce sera gâter la cause de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, ce dénombrement ne pouvait être mieux placé : dans le cours du poème, une fois l'action

entamée, il l'eût ralentie, au lieu qu'ici il en est comme un excellent prélude. Déjà Baudouin, Tancrede, Renaud, nous ont été nommés, et le fond de leur cœur s'est montré à nous sous l'œil scrutateur de celui qui voit tout. Maintenant nous apprenons à les mieux connaître encore, ainsi que les autres héros du camp chrétien, par des récits rapidement épisodiques, qui d'avance nous familiarisent avec les traits de leur physionomie; avantage non moins précieux dans l'épopée que dans le drame. Ici commence à se répandre sur le personnage de Renaud cet éclat héroïque qui ne l'abandonnera jamais, même au milieu de ses erreurs; ici commence à se répandre sur Tancrede ce touchant intérêt né du contraste d'une âme si grande à la fois et si souffrante, qui l'offre sans cesse aux regards comme la triste victime d'une prédestination malheureuse; ici commence à se faire reconnaître le génie des temps chevaleresques dans cette noble troupe des aventuriers, où les fils des rois se montrent mêlés à de simples gentilshommes, qui marchent leurs égaux par le droit de l'épée et de la Croix.

Quant à l'exécution, nous ne pensons pas, comme La Harpe, que ce morceau manque de couleur poétique: il nous semble seulement, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, que les formes de langage qui peignent la marche successive des guerriers devraient être un peu plus diversifiées. Peut-être y trouvera-t-on à blâmer un ou deux *concetti* plus déplacés, que partout ailleurs, dans un morceau semblable; mais on admirera aussi de vigoureux traits d'éloquence, qui, pour être inattendus, n'en sont que plus beaux. De ce nombre est l'énergique

apostrophe par laquelle le poète gourmande la politique pusillanime des empereurs grecs :

O crime ! ô barbarie !
 D'un peuple généreux l'âme s'est donc flétrie !
 Un seul Grec des Latins partage les combats !
 Et le reste, étranger à ces fameux débats
 Qui de Byzance même ébranlent le rivage,
 Sans s'émouvoir attend la mort ou l'esclavage !
 Sous le joug des tyrans si tu baisses le front,
 Grèce, ne te plains pas d'un légitime affront.

Je n'ai pas besoin de signaler tous les vers que le Tasse en cet endroit a empruntés à Virgile : les imitations sont nombreuses, mais du reste d'assez peu d'importance.

NOTE HUITIÈME, PAGE 26.

A peine le soleil abandonnait les flots, etc.

Le Tasse a déployé une grande richesse de poésie dans ce tableau de la marche de l'armée chrétienne. L'ardeur brûlante des guerriers, à l'instant où le son des clairons et des tambours a frappé leurs oreilles, est dépeinte avec cette rapidité pour ainsi dire tumultueuse, qui caractérise l'enthousiasme militaire. Rien de plus majestueux que les deux vers où l'enseigne de la Croix se déploie triomphante vers le ciel :

E nel vessillo imperiale e grande
 La trionfante croce al cièl si spande.

Et, dans les airs flottant,
 Le royal étendard fait aux yeux de l'armée
 Resplendir tout l'éclat de la Croix enflammée.

L'éclat étincelant des armes frappées des rayons du soleil, que Virgile avait si merveilleusement rendu par ces vers ,

Horrescit strictis seges ensibus , æraque fulgent
Sole laccessita, et lucem sub nubila jactant ,

est peint dans le Tasse avec moins de précision, mais avec une richesse d'expression, si on peut le dire, plus éblouissante. Enfin l'entraînante précipitation de la marche des guerriers, devant laquelle tombent toutes les barrières, ne pouvait être mieux représentée que par cette comparaison, bien souvent employée, mais rarement avec autant de justesse, et un mérite d'expression aussi remarquable :

Tel on voit l'Eridan, roi superbe des eaux,
Gonfler son sein, franchir les bords qui l'emprisonnent.
Il écume, il rugit.... Les laboureurs frissonnent;
Et d'une digue en vain, sur le lieu menacé,
Ils opposent l'obstacle au fleuve courroucé.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 29.

Déjà de toutes parts l'agile Renommée
Signale aux Sarrasins l'approche de l'armée.
Elle exagère encor le nombre des soldats,
Dit tous les noms des chefs, raconte leurs combats,
Et sa terrible voix au tyran de Solime
Semble annoncer le jour qui doit punir le crime.
Ces bruits tumultueux, confusément semés,
Traversent et la ville et les champs alarmés.

Ce dernier morceau est tout entier écrit avec un ton

apostrophe par laquelle le poète gourmande la politique pusillanime des empereurs grecs :

O crime ! ô barbarie !
 D'un peuple généreux l'âme s'est donc flétrie !
 Un seul Grec des Latins partage les combats !
 Et le reste, étranger à ces fameux débats
 Qui de Byzance même ébranlent le rivage,
 Sans s'émouvoir attend la mort ou l'esclavage !
 Sous le joug des tyrans si tu baisses le front,
 Grèce, ne te plains pas d'un légitime affront.

Je n'ai pas besoin de signaler tous les vers que le Tasse en cet endroit a empruntés à Virgile : les imitations sont nombreuses, mais du reste d'assez peu d'importance.

NOTE HUITIÈME, PAGE 26.

A peine le soleil abandonnait les flots, etc.

Le Tasse a déployé une grande richesse de poésie dans ce tableau de la marche de l'armée chrétienne. L'ardeur brûlante des guerriers, à l'instant où le son des clairons et des tambours a frappé leurs oreilles, est dépeinte avec cette rapidité pour ainsi dire tumultueuse, qui caractérise l'enthousiasme militaire. Rien de plus majestueux que les deux vers où l'enseigne de la Croix se déploie triomphante vers le ciel :

E nel vessillo imperiale e grande
 La trionfante croce al cièl sì spande.

Et, dans les airs flottant,
 Le royal étendard fait aux yeux de l'armée
 Resplendir tout l'éclat de la Croix enflammée.

L'éclat étincelant des armes frappées des rayons du soleil, que Virgile avait si merveilleusement rendu par ces vers ,

Horrescit strictis seges ensibus , æraque fulgent
Sole laccessita, et lucem sub nubila jactant ,

est peint dans le Tasse avec moins de précision, mais avec une richesse d'expression, si on peut le dire, plus éblouissante. Enfin l'entraînante précipitation de la marche des guerriers, devant laquelle tombent toutes les barrières, ne pouvait être mieux représentée que par cette comparaison, bien souvent employée, mais rarement avec autant de justesse, et un mérite d'expression aussi remarquable :

Tel on voit l'Eridan, roi superbe des eaux,
Gonfler son sein, franchir les bords qui l'emprisonnent.
Il écume, il rugit.... Les laboureurs frissonnent;
Et d'une digue en vain, sur le lieu menacé,
Ils opposent l'obstacle au fleuve courroucé.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 29.

Déjà de toutes parts l'agile Renommée
Signale aux Sarrasins l'approche de l'armée.
Elle exagère encor le nombre des soldats,
Dit tous les noms des chefs, raconte leurs combats,
Et sa terrible voix au tyran de Solime
Semble annoncer le jour qui doit punir le crime.
Ces bruits tumultueux, confusément semés,
Traversent et la ville et les champs alarmés.

Ce dernier morceau est tout entier écrit avec un ton

de simplicité ferme et énergique, qui généralement n'a pas été assez remarqué dans le Tasse.

La nouvelle du rassemblement et de la marche de l'armée chrétienne est apportée dans les murs de Solime par la messagère de la vérité et du mensonge, qui, suivant l'admirable expression du poète :

Che con terribil faccia
Gli usurpatori di Sion minaccia.

Ici se trouve la peinture la plus fidèle qui, selon nous, puisse être imaginée des alarmes d'une ville aux approches d'un siège. Les quatre vers de l'original surtout nous paraissent d'une vérité tout-à-fait inimitable :

Pende ad ogni aura incerta di romore
Ogni orecchia sospesa ed ogni mente :
E un confuso bisbiglio entro e di fuore
Trascorre i campi e la città dolente.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'heureux artifice par lequel le Tasse sait encore mettre en scène dans ce premier chant, avec des traits qui le rendent par la suite impossible à méconnaître, un des personnages les plus marquans du poëme, le vieux tyran de Jérusalem. Ducat, à ce que prétend le Tasse *, est son nom historique; il est ici appelé Aladin, nom plus oriental, plus mahométan, si l'on veut me permettre ce terme, et qui d'ailleurs remplit plus harmonieusement l'oreille. La politique des despotes de l'Asie est tout en-

* Dans son commentaire sur *la Jérusalem conquise*, le Tasse se trompe ; l'histoire l'appelle Iftikhar-Eddaulâh.

tière dans ce combat d'une férocité impétueuse, et d'une circonspection timide, mais toujours barbare, qui se disputent son cœur, à la nouvelle du coup qui menace sa puissance. Les terribles éclats de sa rage contrastent singulièrement avec la gravité calme et auguste de Godfroi : et le même poète qui a su trouver tout à l'heure l'éloquence de la piété et de l'héroïsme chevaleresque, sait également trouver ici l'éloquence de la fureur musulmane :

- « Mais il s'en flatte en vain : j'ai prévu ses complots ;
- « Je saurai de son sang répandre tous les flots.
- « Oh ! qu'il me sera doux de venger mon offense,
- « D'égorger à loisir la vieillesse et l'enfance !
- « La hache d'une main, de l'autre le flambeau,
- « Je poursuivrai leur Dieu jusque dans son tombeau.
- « Le salut de l'état sans retour les condamne ;
- « Embrasons leurs réduits et leur temple profane ;
- « Que leurs prêtres menteurs, frappés du coup mortel,
- « Tombent sous les débris de leur infâme autel ! »

Jamais la menace n'a parlé un langage plus énergique.

Les observations assez détaillées que nous avons faites sur les endroits les plus remarquables de ce premier chant ne nous laissent rien à dire sur l'ensemble. Une marche rapide et en même temps imposante, une habile esquisse de la plupart des caractères, un intérêt déjà puissant lorsqu'à peine il commence à naître, une beauté de style soutenue, voilà en deux mots ce que nous y avons remarqué : la composition nous en semble aussi parfaite qu'elle peut l'être.

Le premier chant de *la Jérusalem conquise* est à peu près le même que celui-ci pour la marche ; mais elle y est ralentie par la longueur extrême de l'invocation, et surtout du dénombrement ; et l'éclat du style, comme dans le reste de l'ouvrage, sous le prétexte de la correction, y est presque partout décoloré. La seule vraie différence de plan, est que le Tasse, dans ce poëme, a renvoyé au second chant le portrait d'Aladin, avec ses fureurs, et a terminé le premier par un abrégé de l'histoire de l'islamisme en Asie, morceau froid et prosaïque, et une prière de Sion affligée au Seigneur, où se trouvent quelques vers nobles et touchans.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DEUXIÈME.

SOMMAIRE DU CHANT DEUXIÈME.

L'enchanteur Ismen se présente au tyran , et concerte avec lui la perte des chrétiens. Épisode d'Olinde et de Sophronie. Ces deux amans sont près de périr dans les flammes , quand Clorinde arrive et fléchit le courroux d'Aladin, qui leur accorde la vie. Discours d'Alète , ambassadeur du calife d'Égypte , à Godefroi. Réponse de ce héros.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT DEUXIÈME.

TANDIS que le tyran se prépare aux batailles,
Et de Jérusalem relève les murailles,
Ismen s'offre à sa vue, Ismen qui, sans efforts,
Dans la nuit des tombeaux fait tressaillir les morts,
Et, soumettant l'enfer à sa voix souveraine,
Au gré de ses desseins le délie ou l'enchaîne.
De notre sainte foi transfuge détesté,
Il se souvient toujours du Dieu qu'il a quitté.
Mais l'apostat confond, par un double parjure,
Et la loi qu'il embrasse, et la loi qu'il abjure.
Du fond de la caverne où, loin de tous les yeux,
Il exerce dans l'ombre un art mystérieux,
A l'aspect du danger qui partout se déclare,
Du barbare Aladin conseiller plus barbare,

Il accourt et lui dit : « L'insolent étranger

« Vers nous marche à grands pas et vient nous assiéger ;

« Faisons notre devoir : dans cette injuste guerre ,

« Compte sur les secours du ciel et de la terre.

« Tout ce qu'on peut attendre et d'un chef et d'un roi ,

« Tu l'as fait : dans ces murs tout est prévu par toi ;

« Et si chacun de nous seconde ta prudence ,

« Seigneur , vers son tombeau notre ennemi s'avance.

« Pour moi , qu'à tes regards amène le danger ,

« Autant que je le puis je veux te protéger ,

« Et t'offrir les conseils qu'un long âge autorise.

« Dans ces périls pressans mon art te favorise.

« Les anges infernaux , à mes ordres soumis ,

« Vont se lever bientôt contre nos ennemis.

« Je leur remets le soin de soutenir nos armes.

« Mais écoute , et connais quels sont les premiers charmes

« Qui doivent signaler mon pouvoir souverain.

« Dans le temple du Christ , au fond d'un souterrain ,

« Sur un autel s'élève une profane image.

« Le chrétien de ses vœux lui présente l'hommage ,

« L'invoque follement , et se croit écouté

« Par la mère d'un Dieu mort et ressuscité.

« Un voile épais la couvre ; une lampe d'albâtre

« Incessamment l'éclaire ; et d'un peuple idolâtre ,

« Dans un ordre pompeux suspendus alentour,
« Les superbes présens rayonnent nuit et jour.
« Que par toi cette image, à son temple arrachée,
« Dans celui du prophète aujourd'hui soit cachée.
« Mon art fera le reste; et je vais te prouver
« Que, si dans nos remparts tu sais bien conserver
« Ce gage d'un repos où ta vieillesse aspire,
« Rien ne pourra jamais ébranler ton empire. »

Il dit et persuade. Aladin, rassuré,
Précipite ses pas vers le temple sacré.
Le peuple à son aspect comme un torrent s'écoule.
Des prêtres consternés il écarte la foule,
Enlève la statue et la porte en ces lieux
Où fume un noir encens rejeté par les cieux.
Là, sur le buste saint qu'ils adorent eux-mêmes
L'enchanteur sourdement murmure ses blasphèmes.

A peine à l'horizon de son voile argenté
L'aube épand une fraîche et douteuse clarté,
Que du pieux larcin l'Iman dépositaire
Le cherche vainement dans ce lieu solitaire.
Il court de ce prodige informer Aladin,
Qui d'un ardent courroux s'est enflammé soudain.
Le monstre aux seuls chrétiens impute son outrage;
Trop heureux de trouver un prétexte à sa rage,

Et de répandre un sang dont il est altéré,
La colère fermente en son cœur ulcéré.
Soit qu'un ange du ciel dans la profane enceinte
Eût de sa propre main ravi l'image sainte,
Soit qu'un mortel pieux, affrontant le danger,
Dans ce hardi dessein eût osé s'engager,
La Renommée encor n'a point à notre oreille
Révélé le secret d'une telle merveille;
Mais la religion, mais l'humble piété
En rapportent la gloire à Dieu même irrité.
Sous les toits des chrétiens la horde qui s'élance
Des plus secrets réduits va troubler le silence,
Et promène partout des yeux inquisiteurs.
Partout l'or prodigué cherche des délateurs.
Tous les pas sont perdus; toute poursuite est vaine.
Ismen, dont un prodige a confondu la haine,
Interroge l'enfer une seconde fois.

Soins superflus ! l'enfer reste sourd à sa voix.

L'implacable Aladin, trompé dans sa furie,
Aux plus affreux excès pousse la barbarie.

« Ah ! c'en est trop, dit-il ; à ma rage enlevé,

« Le coupable long-temps ne m'aura point bravé.

« En vain il se dérobe au péril qui s'apprête.

« Dans le commun trépas enveloppons sa tête.

« Que l'innocent lui-même égorgé sous mes yeux.....
« L'innocent ! en est-il parmi des factieux ?
« Si du crime nouveau tous ne sont pas complices ,
« Assez d'autres forfaits demandent leurs supplices.
« Plus de pardon : courez, volez, dignes amis ,
« Méritez les trésors que je vous ai promis ;
« Que la flamme, le fer, dans vos mains étincelle ,
« Et d'un peuple ennemi que tout le sang ruisselle. »

Il a dit, et la mort plane sur les chrétiens.

Tremblans, irrésolus, sans guides, sans soutiens,
N'osant ni s'excuser, ni fuir, ni se défendre,
Ils dévorent les pleurs qu'ils craignent de répandre.
Mais le ciel à ce peuple interdit, éperdu,
Ménageait un secours qu'il n'eût point attendu.

Au milieu d'eux vivait, au printemps de son âge,
Une vierge unissant la pudeur au courage.
Belle, et vouant à Dieu l'oubli de sa beauté,
Heureuse du bienfait de son obscurité,
Avec les traits d'un ange et l'âme d'une reine,
Elle échappe aux regards de la foule mondaine.
De sa profonde paix rien ne trouble le cours.
Mais quel chaste réduit peut nous cacher toujours
La beauté vertueuse, aimable et solitaire ?
Amour, nouvel Argus, découvrit ce mystère,

Et lui-même aux désirs d'un jeune adolescent
Révéla Sophronie et son charme innocent.
Sous la loi des chrétiens Olinde est né comme elle.
Aussi modeste amant que Sophronie est belle,
L'infortuné languit dans son cruel lien,
Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.
Elle, de son côté, rejette son hommage,
Ou de ses feux discrets n'entend point le langage.
Le jeune Olinde ainsi, dans ses vœux abusé,
Ou cache son amour, ou le voit méprisé.

Du carnage prochain la nouvelle semée
Vient frapper cependant Sophronie alarmée.
Son courage lui dicte un généreux dessein;
La pudeur quelque temps le combat dans son sein;
Mais bientôt, accordant la pudeur et l'audace,
La vierge s'abandonne à l'espoir qu'elle embrasse.
Parmi les flots du peuple autour d'elle empressé,
Le front couvert d'un voile et le regard baissé,
Sans montrer, sans cacher son front pur et céleste,
Noblement recueillie en sa vertu modeste,
Elle marche en silence. On ne s'aperçoit pas
Si la nature ou l'art relèvent tant d'appas;
Et le ciel et l'Amour, tous deux d'intelligence,
Parent de sa beauté l'heureuse négligence.

Elle arrive bientôt au palais du tyran ;
Et là, sans s'effrayer : « Écoute-moi, soudan,
« Lui dit-elle, et suspends tes fureurs implacables ;
« Épargne-toi le soin de chercher des coupables :
« Je viens te découvrir, je signale à tes coups
« Le secret ravisseur qui brave ton courroux. »

A l'éclat imposant d'une beauté si fière,
A son maintien pudique, à sa démarche altière,
Confondu, subjugué, le barbare Aladin
Sent tomber sa colère, et se calme soudain.
Lui moins impitoyable, elle moins inflexible,
Dès ce moment peut-être il devenait sensible.
Mais qui peut s'enflammer sans espoir de retour ?
La beauté trop sévère effarouche l'amour :
Il faut pour l'engager le nourrir d'espérance.
Soit qu'un prestige heureux enchaîne sa vengeance,
Soit surprise ou plaisir, le tyran s'attendrit.
« Veux-tu que je pardonne à ce peuple proscrit ?
« Ne me déguise rien ; dévoile tout. » Mais elle :
« J'ai commis le larcin ; tu vois la criminelle.
« C'est moi que poursuivait ton fier ressentiment,
« Et qui viens sans effroi subir mon châtiment. »
Ainsi, pour les chrétiens s'offrant en sacrifice,
La vierge les couvrait de son noble artifice.

Mensonge vertueux ! jamais la vérité

Eut-elle à notre hommage un droit plus mérité ?

Pour la première fois retenant sa colère,

Le féroce Aladin s'étonne et délibère.

« Quoi , seule ! poursuit-il ; non , quelque audacieux

« Sans doute a secondé ce complot odieux.

« — Moi seule , j'ai tout fait , moi seule ; et tu peux croire

« Que je n'admis personne à partager ma gloire.

« — Ainsi donc sur toi seule un trépas plein d'horreur...

« — Livre-toi sans contrainte à ta juste fureur.

« Seule , j'eus tout l'honneur d'un larcin légitime :

« Seule de tes bourreaux que je sois la victime.

« — Ce simulacre impie où l'as-tu renfermé ?

« Il faut tout découvrir. — Le feu l'a consumé.

« A ton culte imposteur je devais le soustraire ;

« Et j'ai servi le Dieu qui m'inspire et m'éclaire.

« Mais que demande enfin ta sanguinaire loi ?

« L'image ? elle n'est plus ; la coupable ? c'est moi ;

« Moi , te dis-je , barbare ! et pourquoi m'en défendre ?

« Ce qu'un vol nous ravit , n'ai-je pu le reprendre. »

Elle achevait ces mots ; Aladin , furieux ,
Frissonne , et des éclairs ont jailli de ses yeux.
Beauté , grâce , pudeur , secouez Sophronie !
Hélas ! que pouvez-vous contre la tyrannie ?

Un tigre dès l'enfance au meurtre accoutumé
Par des charmes si doux serait-il désarmé ?
Il commande, et soudain le bûcher se prépare.
De la chaste héroïne à sa voix on s'empare,
Et déjà les bourreaux ont reçu le signal ;
Déjà tombe arraché le voile virginal ;
Déjà le poids des fers la meurtrit et la blesse.
Cependant nul soupir ne trahit sa faiblesse.
Elle souffre et se tait. Son teint perd sa couleur,
Mais n'a point de la mort l'effrayante pâleur.

La fatale nouvelle est au loin parvenue.

On sait le dévoûment d'une femme inconnue,
Déjà prête à subir le trépas qui l'attend.
Olinde et tout le peuple accourent à l'instant.
Si c'était Sophronie !... ô désespoir ! c'est elle !...
Il approche, il la voit et pâle, et toujours belle ;
Il la voit au milieu des bourreaux empressés,
Et des apprêts de mort pour elle commencés.

Soudain il fend les flots de la foule innombrable,
Vole et crie au tyran : « Elle n'est point coupable ;
« Elle a pu s'en vanter ; mais ne la croyez pas.
« Une telle entreprise eût effrayé ses pas.
« Non, seigneur, non, jamais une vierge timide
« N'eût conçu, n'eût tenté ce projet intrépide.

« Qu'a-t-elle fait ? comment... quel art mystérieux

« Des gardes vigilans a pu tromper les yeux ?

« Quoi ! si jeune... si faible... une femme... à son âge...

« Sans appui, sans secours, ravir la sainte image....

« Qu'elle s'explique au moins... Mais non, elle se tait.

« C'est moi, soudan, moi seul dont le zèle a tout fait.

« Pour recevoir le jour, il est dans la mosquée

« Une étroite ouverture au faite pratiquée;

« Et par là me frayant un pénible chemin,

« Seul j'ai commis le vol dont s'honore ma main.

« La mort en est le prix : je n'ai point de complice.

« Qu'on ne prétende plus usurper mon supplice.

« Ces chaînes sont à moi ; c'est pour moi qu'en ces lieux

« S'élève le bûcher, que s'apprêtent les feux.

« Ah ! laissez-moi sauver une tête innocente !... »

Tant il aimait, hélas ! son insensible amante !

A ces mots, sur son noble et jeune défenseur
Sophronie a levé des yeux pleins de douceur :

« Que viens-tu faire ici ? quelle fureur t'égare ?

« Va, je sens tout le prix d'une vertu si rare,

« Mais je n'accepte pas ton appui généreux.

« La mienne me suffit dans ce péril affreux ;

« D'un farouche tyran mon supplice est l'ouvrage,

« Et je n'ai pas besoin qu'un autre le partage. »

Mais elle parle en vain : son amant ne veut pas
Abjurer son espoir , ni céder le trépas.

O spectacle à la fois et touchant et sublime,
Où combattent l'amour, la vertu magnanime ;
Où la mort est le prix du vainqueur fortuné,
Et la vie un tourment au vaincu destiné !

Tandis que l'un et l'autre à la mort se résigne,
De leurs nobles débats le noir tyran s'indigne.

Dans son pouvoir suprême il se croit avili,
Et de rage et d'orgueil tous ses traits ont pâli.

« Eh bien , dit-il, eh bien , tous deux il faut les croire ,
« Qu'ils obtiennent tous deux la mort et la victoire. »

A l'infâme poteau le couple infortuné
Par l'ordre du barbare est bientôt enchaîné.
Telle est la cruauté du sort qui les rassemble,
Que, du même trépas prêts à périr ensemble,
Ils ne peuvent jouir, pour comble de tourment,
Du bonheur de se voir à leur dernier moment.

Cependant qu'autour d'eux on prépare la flamme
Qui de leurs jours si beaux doit consumer la trame,
Le malheureux Olinde éclate en longs sanglots,
Et tout baigné de pleurs laisse tomber ces mots :

« Qui m'eût dit autrefois, aimable Sophronie,
« Que sur un lit de mort tu me serais unie ?

« Voilà donc cet hymen où j'osais aspirer !

« Voilà donc les flambeaux qui devaient l'éclairer !

« L'Amour m'avait promis une autre récompense.

« Hélas ! quelles faveurs le cruel nous dispense !

« Heureux du moins , heureux de te prouver ma foi ,

« Je meurs à tes côtés , et je ne plains que toi.

« Oh ! quel ravissement je goûterais encore ,

« Si , mes yeux attachés sur les yeux que j'adore ,

« Je pouvais te presser sur mon sein palpitant ,

« Et t'adoucir l'horreur de ce dernier instant !

« Plus heureux mille fois si ma bouche ravie

« S'unissait à la tienne en exhalant ma vie. »

Ainsi le jeune amant déplorait ses malheurs ;

Mais la vierge héroïque : « Ami , pourquoi ces pleurs ?

« A cette heure suprême il faut d'autres pensées.

« Demande à Dieu l'oubli de tes fautes passées ,

« Songe au prix immortel dont ce Dieu tout-puissant

« Doit payer le trépas que souffre l'innocent.

« Offre-lui ton supplice , il aura mille charmes.

« Ensemble nous fuyons une terre de larmes.

« Vois le ciel ! qu'il est beau ! que son éclat est pur !

« Vois dans le firmament , où rayonne l'azur ,

« Ce lumineux soleil qui tous deux nous convie

« A goûter les douceurs de l'éternelle vie. »

Chacun à ces accens et se trouble et frémit.
Tout le peuple infidèle à haute voix gémit.
Le chrétien, plus timide, ose à peine se plaindre.
Dans l'âme du tyran, qui cherche à se contraindre,
S'élève je ne sais quel confus mouvement....
Mais il a pressenti son attendrissement ;
Il détourne les yeux, murmure et se retire.
Le front déjà couvert des palmes du martyre,
Toi seule, Sophronie, affrontes le trépas,
Tout pleure sur ton sort, et tu ne pleures pas.
Alors (si toutefois on en croit l'apparence),
Un superbe guerrier dans la place s'avance.
Son armure étrangère annonce à tous les yeux
Que d'un climat lointain il arrive en ces lieux.
A ce tigre d'argent, cher à la renommée,
Et qui, de l'amazone aigrette accoutumée,
S'élève sur son casque au milieu des combats,
On a cru voir Clorinde : on ne s'abusait pas ;
C'est la belle Clorinde. Elle a dès sa jeunesse
D'un sexe délicat méprisé la mollesse.
Sa main, qui dut lancer d'inévitables traits,
Aux travaux d'Arachné ne s'abaisa jamais.
Jamais les voiles d'or tissus pour l'opulence
N'ont au fond d'un sérail paré son indolence ;

Et des camps, où depuis l'entraîna son ardeur,
La licence a toujours respecté sa pudeur.
Elle imprime à son front et l'orgueil et l'audace.
Mais ce front est charmant même alors qu'il menace.
On la vit d'un coursier impétueux, ardent,
Assujettir au frein l'essor indépendant;
Saisir avidement et la lance et l'épée;
A la lutte, à la course, à la chasse occupée,
Forcer dans les forêts, poursuivre sur les monts
Les tigres dévorans, les féroces lions;
Et se montrer enfin, aux regards de la terre,
Dans les bois chasseresse, héroïne à la guerre.

Des confins de la Perse elle venait alors
Aux chrétiens triomphans opposer ses efforts;
Et des fiers ennemis que cherche sa vaillance
Le sang plus d'une fois a coulé sur sa lance.
L'appareil de la mort étonne ses regards.
La foule à son aspect s'ouvre de toutes parts.
Elle pousse à l'instant son coursier, et s'arrête
Devant ces malheureux dont le trépas s'apprête.
L'un, dans un sexe faible, à son œil attristé
Présente d'un héros la noble fermeté.
L'autre paraît se plaindre à son heure suprême :
Mais s'il gémit, hélas ! ce n'est pas sur lui-même.

Sophronie en silence , et levant ses beaux yeux ,
Contemple avec transport la majesté des cieux.
Pleine de l'avenir où son espoir se fonde ,
L'héroïne déjà n'appartient plus au monde.
Clorinde la regarde et sent couler ses pleurs.
Mais les regrets d'Olinde , et ses vives douleurs
Intéressent bien moins la guerrière affligée
Que le pieux silence où la vierge est plongée.
Sans tarder davantage , et voyant un vieillard
Qui non loin du bûcher soupirait à l'écart :
« Oh ! parlez ! dites-moi quels malheurs ou quels crimes
« Conduisent à la mort de si jeunes victimes. »

Le vieillard satisfait à son empressement.
Clorinde , qui l'écoute avec étonnement ,
Dans le fond de son cœur tous deux les justifie.
Aux bontés d'Aladin son espoir se confie :
« Ils ne subiront pas ce destin rigoureux ;
« La prière ou le fer , j'emploierai tout pour eux. »
Elle vole au bûcher , elle ordonne d'éteindre
La flamme qui déjà commence à les atteindre ,
Arrête les bourreaux , et leur dit : « Malheureux ,
« Gardez-vous de remplir ce ministère affreux.
« Je saurai d'Aladin apaiser la colère ;
« Il ne blâmera point ma pitié tutélaire. »

Les sons de cette voix , ce redoutable aspect ,
Aux bourreaux étonnés commandent le respect.
A ses engagements la guerrière fidelle
Vole , et trouve Aladin qui marche au-devant d'elle :
Instruit que dans Solime elle venait d'entrer ,
Par ses empressements il la veut honorer.

« Je suis Clorinde. Apprends le dessein qui m'amène ,
« Dit-elle. Pour confondre une ligue inhumaine ,
« Venger la foi commune et ce trône offensé ,
« Je viens t'offrir mon glaive aux combats exercé ;
« Et quel que soit le poste offert à ma vaillance ,
« Sans crainte ou sans mépris je l'accepte d'avance.
« Dans les murs , hors des murs , n'importe ou tu voudras ,
« Au gré de tes désirs dispose de mon bras. »

Aladin lui répond : « Est-il une contrée
« A l'Asie étrangère , et du jour ignorée ,
« Qui n'ait pas retenti de tes faits glorieux ?
« Eh ! qui ne connaît pas ce nom victorieux ?
« Ton secours imprévu , jeune et belle guerrière ,
« Pour Solime et pour moi vaut une armée entière.
« Qu'il vienne maintenant ce fameux Godefroi !
« Tu combats avec nous , je l'attends sans effroi.
« Mes soldats sont les tiens ; va , commande toi-même.
« Clorinde , en te cédant l'autorité suprême ,

« Puis-je mieux assurer ma gloire et mon repos ? »

L'amazone s'incline et poursuit en ces mots :

« Tu seras étonné qu'en m'offrant à ta vue ,

« Ma vaillance, seigneur, peut-être assez connue

« Sans avoir pour ta gloire encor rien entrepris ,

« Ose avant le service en demander le prix.

« Mais je connais ton âme, et puis en assurance

« Sur le noble Aladin fonder mon espérance.

« Je t'implore, seigneur, pour deux infortunés

« Dans leur belle jeunesse aux flammes condamnés.

« On m'a conté leur sort, et, si je ne m'abuse,

« La publique rumeur faussement les accuse.

« Que leur reproche-t-on ? Je ne sais quel larcin !

« Ton enchanteur trompé dans son fatal dessein....

« Mais ne savait-il pas que Mahomet condamne

« Avec sa sainte loi tout mélange profane ;

« Qu'un simulacre vain, dans le temple apporté ,

« Devait blesser les yeux du prophète irrité ?

« Seigneur, ou je me trompe , ou quelque esprit céleste

« A lui-même enlevé cette idole funeste.

« Qu'Ismen, dont les exploits sont des enchantemens ,

« A méditer son art passe tous ses momens ,

« Il le doit : nous, guerriers, méprisons de vains charmes,

« Et plaçons seulement notre espoir dans nos armes. »

Elle se tait. Le roi, dans son barbare cœur,
N'a point de la pitié senti le trait vainqueur.
Mais Clorinde l'en presse; il n'ose lui déplaire;
Et comme s'il pouvait abjurer sa colère :
« Tu l'exiges.... eh bien ! je me rends à tes vœux.
« Soit justice ou clémence, ils vivront tous les deux,
« Clorinde; et ma bonté qui te les abandonne,
« Innocens, les absout, criminels, leur pardonne;
« Qu'ils soient libres. » Soudain l'on détache leurs fers.
O prodige ! ô bonheur né du sein des revers !
Olinde sut toucher le cœur de sa maîtresse.
Jusque sur le bûcher lui prouvant sa tendresse,
Il voulait la sauver ou la suivre au tombeau;
Et, maintenant, tous deux aux lueurs du flambeau
Que d'une main pudique agite l'Hyménée,
Ils serrent pour jamais sa chaîne fortunée.
Mais de tant de vertus redoutant les effets,
Le barbare Aladin couronne ses forfaits,
Et de Jérusalem l'un et l'autre les chasse.
Il fait plus; et tous ceux dont il connaît l'audace,
Tous ceux que dans ces murs menacés aujourd'hui
Un fier ressentiment peut armer contre lui,
Par son ordre exilés partent à l'instant même.
Avec quelle douleur, quel désespoir extrême

Des bras de leurs enfans on les voit s'arracher !
En des climats lointains les uns vont se cacher.
Les autres, enflammés de vengeance et de haine,
Se joignent aux chrétiens répandus dans la plaine
Où s'élève Emmaüs par le Christ habité.

Trop heureux Emmaüs ! De la sainte cité
Le trajet d'un seul jour à peine te sépare.
Combien à ton aspect de tous les cœurs s'empare
Une juste allégresse ! et de quels saints transports
Les bataillons chrétiens ont salué tes bords !

Cependant le soleil sur la céleste voûte
A parcouru déjà les deux tiers de sa route.
La marche est suspendue ; et le sage Bouillon
Fait de chaque guerrier tendre le pavillon.

Aux barrières du camp vers le soir se présente
De pages, d'écuyers une foule imposante.
Ils servent de cortège à deux ambassadeurs.
Brillans d'or et chargés du luxe des grandeurs,
Ces étrangers, au nom du calife leur maître,
Devant le général demandent à paraître.
La paix et l'amitié semblent guider leurs pas.
Alète est le premier. Dans le rang le plus bas
Parmi la foule obscure il reçut la lumière.
Mais bientôt des honneurs se frayant la carrière,

Son caractère souple et fertile en détours,
Le charme décevant de ses moindres discours,
Un esprit tortueux et varié sans cesse,
Jusques aux pieds du trône ont porté sa bassesse.
Son éloquence aimable et pleine de douceur,
Du mensonge subtil colorant la noirceur,
Déguise avec tant d'art ses confus stratagèmes,
Qu'ils trompent la prudence et la sagesse mêmes.
Le second, c'est Argant. Ce jeune ambitieux,
Loin de la Circassie, où s'ouvrirent ses yeux,
Vint à la cour d'Égypte, avec sa seule audace,
Conquérir d'un satrape et les droits et la place.
Indomptable, farouche, et barbare, et sans foi,
Son glaive est sa raison, son pouvoir est sa loi.
Bouillon, sans appareil, les reçoit sous sa tente,
Parmi les chevaliers dont l'élite brillante
Environne son siège et compose sa cour.
Paré de leurs tributs de respect et d'amour,
Toute pompe à ses yeux paraîtrait superflue.
Le dédaigneux Argant à peine le salue.
Mais Alète, en voyant ses traits majestueux,
Profondément incline un front respectueux.
La main sur la poitrine il lui rend un hommage
Que de tout l'Orient a consacré l'usage ;

Il parle : des accens aussi doux que le miel
Enchantent ces héros favorisés du ciel.
Son langage pompeux, celui de sa patrie
Est connu des chrétiens vainqueurs de la Syrie.

« Chef de tant de héros sous tes lois rassemblés,
« Ce n'est qu'à ta sagesse, à tes soins redoublés
« Qu'ils doivent les lauriers dont ils ceignent leurs têtes.
« Chez les peuples divers, témoins de tes conquêtes,
« Au sein des régions où s'avancent tes pas
« Le grand bruit de ton nom ne se renferme pas.
« Répandu parmi nous, grâce à la renommée,
« Il vole et retentit dans l'Égypte charmée.
« Ces exploits immortels qu'on ne peut trop vanter,
« Le calife, mon maître, aime à les raconter.
« Il se plaît au récit de ton noble courage;
« Loin même que son cœur en prenne quelque ombrage,
« Étranger à la haine, et surtout à l'effroi,
« Il se fait un devoir d'admirer Godefroi.
« Je te dirai bien plus : sa noble confiance
« Te demande la paix avec ton alliance.
« Si la religion vous divise tous deux,
« La vertu peut du moins consacrer de tels nœuds.
« Mais cependant, instruit que ta vaillance aspire
« A détrôner un roi vassal de son empire,

« Avant qu'un tel projet puisse vous désunir,
« De tous ses sentimens je viens t'entretenir.
« Il désire, seigneur, que ton bras magnanime
« Laisse en paix Aladin au trône de Solime,
« Et que la Palestine échappe à ton courroux.
« A ce prix l'amitié s'établit entre vous.
« Mon maître te le jure, et sa puissance amie
« Assure ta puissance encor mal affermie.
« Cet accord invincible, aux yeux de l'univers,
« Du Turc et du Persan cimente les revers.
« Que peut chercher enfin ta valeur signalée ?
« Ta vaste ambition n'est-elle pas comblée ?
« Et pour l'étonnement de nos derniers neveux
« Quelque triomphe encor manque-t-il à tes vœux ?
« Tant d'obstacles vaincus, de plaines traversées,
« Tant de fleuves soumis et de villes forcées,
« Et les peuples lointains se troublant à ta voix
« Te laissent-ils prétendre à de nouveaux exploits ?
« Vainqueur, de tes états tu peux grossir le nombre.
« Vaincu, ta gloire passe et s'enfuit comme une ombre ;
« Et, jouet insensé d'un espoir suborneur,
« Tu perds tout à la fois, oui, tout, jusqu'à l'honneur.
« Ainsi crains les hasards d'une guerre douteuse ;
« Plus on s'est élevé, plus la chute est honteuse.

« De secrets ennemis jaloux de ton repos,
« L'orgueil de surpasser les plus fameux héros,
« Je ne sais quel besoin de périls et de gloire,
« Et le désir trompeur d'enchaîner la victoire,
« Peut-être, sur tes yeux jetant un voile épais,
« Te feront refuser les douceurs de la paix !
« Je ne m'abuse point : on t'aura dit sans doute
« Que des combats sanglans tu dois suivre la route ;
« Profiter des destins, détruire dans ces lieux
« La loi par Mahomet transmise à nos aïeux,
« Et changer en désert la florissante Asie.
« Trompeuse illusion ! aveugle frénésie !
« Comment ne vois-tu pas le précipice affreux
« Où veulent t'entraîner ces conseils dangereux ?
« Consulte la raison ! que son flambeau t'éclaire,
« Et ne repousse plus un appui tutélaire.
« Dans le chemin perfide où tu vas t'égarer
« Il te faudra tout craindre, et ne rien espérer.
« Pour fixer la fortune inconstante et mobile,
« Une mortelle main est-elle assez habile ?
« Les grands succès souvent touchent aux grands revers.
« Mille confus détours, mille pièges couverts,
« Environnent de loin ta nouvelle carrière.
« Et dis-moi ! si l'Égypte opulente et guerrière,

« Si le Turc intrépide et le fougueux Persan ,
« Aux combats ramenés par le fils de Cassan ,
« Déchaînent à la fois leur redoutable ligue ,
« De ce débordement quelle sera la digue ?
« Les Grecs , me diras-tu , se déclarent pour toi ,
« Et ton cœur généreux s'abandonne à leur foi !
« La foi des Grecs ! Seigneur , quelle est donc ta faiblesse !
« Depuis quand Alexis remplit-il sa promesse ?
« Faut-il que je retrace à tes yeux prévenus
« Ses secours implorés et jamais obtenus ,
« Ses perfides lenteurs , ses ruses sacrilèges ,
« Tes pas victorieux arrêtés dans ses pièges ?
« Et tu crois qu'aujourd'hui , plus digne de son rang ,
« Il prendra ta défense et versera son sang ,
« Ce Grec , dont l'avarice et la fourbe profonde
« T'ont fermé des chemins qu'il ouvre à tout le monde !
« Cependant tes soldats , provoquant le danger ,
« En de nouveaux combats brûlent de s'engager ;
« Et quand à mes conseils Godefroi se refuse ,
« Leur courage indomptable est sa première excuse !
« Mais de tant de soldats aux travaux endurcis ,
« Par la guerre et la mort les rangs sont éclaircis :
« N'importe ; ils s'armeront : leurs phalanges sacrées
« De l'Égypte et la Perse ensemble conjurées

« Repousseront le choc prêt à les assiéger.
« Les destins t'ont promis de ne jamais changer ,
« Et le ciel applaudit au feu qui te domine.
« Je veux le croire. Eh bien ! repousse la famine ,
« Que la lance ou le glaive , au gré de tes desseins ,
« Dérobent la victoire à ses coups assassins.
« Regarde autour de toi ces plaines désolées ,
« Sans moissons , sans verdure , et d'un long deuil voilées.
« La flamme , obéissant aux ordres d'Aladin ,
« A parcouru les bords du fertile Jourdain ;
« Et dans Jérusalem une sage prudence
« A depuis quelques jours amassé l'abondance.
« Tes flottes , il est vrai , peuvent te secourir ,
« Et tu remets aux vents le soin de te nourrir.
« Aux prières , aux pleurs les mers inexorables
« Sans cesse à tes désirs se montrent favorables.
« Les flots sont-ils émus ? tu parles : tes accens
« Abaissent devant toi les flots obéissans ;
« Et tu ne penses pas qu'à tes voiles chrétiennes
« L'Égypte sans pouvoir oppose un jour les siennes.
« Il faut pourtant , seigneur , couronner tes exploits ;
« Sur la terre et les eaux triompher à la fois.
« De convois opulens si ta flotte chargée
« Ou tombe entre nos mains , ou périt submergée ,

« Vois expirer ton camp moissonné par la faim ;
« Ou si dans les hasards tu succombes enfin,
« Qu'importe que ta flotte, abordant ce rivage,
« T'amène des secours désormais sans usage.
« Cependant si, toujours facile à t'abuser,
« Tu rejettes la paix que je viens proposer,
« Seigneur, de ma franchise excuse la rudesse,
« Je crois à ta valeur bien plus qu'à ta sagesse.
« Daigne le juste ciel, éclairant tes esprits,
« De cinq ans de travaux te conserver le prix !
« Puisse l'Asie heureuse, et reprenant ses fêtes,
« Respirer dans la paix du fracas des tempêtes !
« Et vous, de ce héros compagnons généreux,
« N'allez pas, sur la foi d'un destin trop heureux,
« D'une guerre nouvelle affronter les orages.
« Imitiez le nocher qui, fuyant les naufrages,
« Dans le port désiré goûte enfin le repos,
« Et ne s'expose plus au caprice des flots. »

Il se tait. Les héros par un sombre murmure
De ce discours perfide accueillent l'imposture.
Il est aisé de lire en leurs traits courroucés
Combien d'un tel affront ils se sentent blessés.
Bouillon dans leurs regards a cherché sa réponse ;
Et, content du refus que leur maintien prononce,

Il relève un œil fier où se peint la grandeur,
Et répond en ces mots au fourbe ambassadeur :
« Du calife d'Égypte orgueilleux émissaire,
« Ton langage est flatteur du moins , s'il n'est sincère.
« Avec plus d'art jamais, il le faut avouer,
« On ne sut tout ensemble avilir et louer.
« Si ton prince en effet nous aime, et s'il aspire
« Aux douceurs d'une paix, salut de son empire,
« A de tels sentimens je sais ce que je dois.
« Quant aux peuples divers soulevés à la fois,
« Dont tu viens menacer notre sainte entreprise,
« Je vais t'ouvrir mon âme avec pleine franchise :
« Godefroi connaît mal un langage apprêté,
« Et ne déguise point l'austère vérité.
« Crois-moi, tous mes soldats, mes vaillans capitaines
« Ne se sont avancés vers ces plages lointaines,
« Sur la terre et la mer n'ont bravé si long-temps
« La rigueur des saisons et des flots inconstans,
« Que pour s'ouvrir enfin une route assurée
« Jusqu'au pied des remparts de la ville sacrée.
« Nous voulons des chrétiens terminer les malheurs,
« Et du ciel à ce prix obtenir les faveurs.
« Pour une fin plus noble et plus digne d'envie
« On n'exposa jamais et sa gloire et sa vie,

« Mais l'amour des grandeurs, mais la soif des trésors,
« N'ont pas entretenu nos belliqueux transports.
« Ah ! si quelqu'un de nous, dans le fond de son âme,
« De ce honteux désir alimentait la flamme,
« Que puisse, du sommet de son trône éclatant,
« L'Éternel qui voit tout l'éteindre au même instant !
« Ce Dieu, maître des cœurs, à son gré les épure ;
« Dans nos périls pressans c'est lui qui nous rassure.
« A travers les détours d'un périlleux chemin,
« Pour affermir nos pas il nous prête sa main,
« Cette main dont la force aplanit les montagnes,
« Tempère les chaleurs, embrase les campagnes,
« Dessèche dans leur lit les fleuves écumans,
« Allume les éclairs, arme les élémens,
« Fait taire le courroux de l'Océan qui gronde,
« Et maintient à son gré l'ordre éternel du monde,
« Nos rapides succès attestent son pouvoir ;
« Elle fait notre audace, elle fait notre espoir ;
« Elle seule, et non pas ces armes impuissantes,
« Ces flottes s'avancant sur les mers blanchissantes,
« Et l'Europe et la Grèce, et vingt peuples amis
« Prêts à verser le sang que leur zèle a promis.
« Qui sait comment le ciel de l'avenir dispose,
« Sur des appuis mondains jamais ne se repose ;

« Mais si son bras puissant se retirait de nous ;
« Sur nos longues erreurs mesurant son courroux ,
« S'il nous abandonnait sans retour à nous-même ,
« Qui ne serait heureux , à son instant suprême ,
« De trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu ?
« Nous mourrons sans nous plaindre aux portes du saint lieu.
« Nous mourrons , mais couverts du sang de l'Infidèle.
« Au prix que doit coûter notre chute mortelle ,
« Un généreux orgueil nous permet de douter
« Que l'Asie ou l'Égypte osent nous insulter.
« Ne crois pas cependant qu'un aveugle courage
« Nous fasse dédaigner une paix juste et sage.
« Nous pouvons de ton prince accepter l'amitié.
« Mais pour Jérusalem d'où lui vient sa pitié ?
« Depuis quand sous ses lois voit-il la Palestine ?
« Indifférent au sort que le ciel nous destine ,
« Qu'il ne se charge plus de soins embarrassans ,
« Et qu'il gouverne en paix ses états florissans. »

Il se tait à ces mots. Mais ce noble langage
Allume au cœur d'Argant le dépit et la rage.
D'une sombre fureur ses lèvres ont frémi.

« Eh bien ! puisqu'en ce jour , de toi-même ennemi ,
« Tu refuses la paix que mon maître désire ,
« A tes vœux imprudens c'est à nous de souscrire.

« Aux hasards des combats va donc, cours t'exposer,
« Et ne vois pas l'écueil où tu viens te briser. »

Alors il forme un pli dans sa robe flottante,
L'offre à Bouillon, élève une voix insultante :

« Toi que les grands périls n'épouvantent jamais,
« Tiens, ici je t'apporte ou la guerre ou la paix;
« Choisis, mais à l'instant. » Ce discours, cette audace
Indignent des héros peu faits à la menace.

Sans consulter le chef dont ils suivent les lois,
Un seul, un même cri part, s'échappe à la fois :
Guerre !.... « Eh bien ! vous l'aurez, leur répond l'Infidèle,

« Et vous l'aurez sanglante, implacable, éternelle;
« Je la déclare à vous, à vos derniers neveux;
« Votre choix est le mien, et comble tous mes vœux. »

A ces mots secouant sa robe qui s'étale,
Le pli s'ouvre, et du sein de la robe fatale
On dirait que la Mort, la Discorde en fureur,
Le Carnage hideux, l'Épouvante, l'Horreur,
Et des pâles esprits toute la foule immonde,
S'élancent à la fois pour ravager le monde.
Comme aux antiques jours apparut ce mortel
Dont l'orgueil éleva les créneaux de Babel,
Tel, effrayant les yeux de son aspect horrible,
S'offrait le Sarrasin, debout, pâle et terrible.

« C'est assez, dit Bouillon, mes chevaliers et moi,
« Nous refusons la paix que propose ton roi.
« Devant Jérusalem s'il tardait à se rendre,
« Aux rivages du Nil qu'il songe à nous attendre. »
Reprenant à ces mots un front plus gracieux,
Il offre au doux Alète un casque précieux,
Et pour le fier Argant il choisit une épée;
Par une habile main sa lame fut trempée;
Et sa large poignée, où l'or pur s'arrondit,
Du feu des diamans éclate et resplendit.
Mais le Circassien, qu'aucun éclat ne touche,
S'en saisit brusquement avec un ris farouche :
« Godefroi, lui dit-il, je reçois tes bienfaits,
« Et tu verras dans peu l'usage que j'en fais. »
Il se retire alors accompagné d'Alète;
Et cédant aux transports de son âme inquiète :
« De Solime ce soir je prendrai le chemin,
« Lui dit-il : à Memphis retourne dès demain.
« Va rejoindre ton maître, et qu'un sujet fidèle
« Du refus des chrétiens lui porte la nouvelle.
« Moi que tous ses retards font languir à sa cour,
« Au milieu des périls je fixe mon séjour.
« J'ai besoin d'apaiser l'ardeur qui me consume;
« Et ma place est partout où la guerre s'allume. »

.

Ainsi, foulant aux pieds le nom d'ambassadeur,
Et tout respect humain, et sa propre grandeur,
Sans voir que sa démarche hostile et sacrilège
Blesse des nations l'antique privilège,
Sans vouloir écouter ni raisons, ni conseils,
Il part à la lueur de ces astres vermeils
Qui parent de la nuit le sombre diadème.
Il part : et cependant son compagnon lui-même,
Qui pour le retenir a fait de vains efforts,
Au retour du soleil songe à quitter ces bords.

La nuit régnait alors : dans une paix profonde
Reposaient à la fois le ciel, la terre, et l'onde.
Les habitans des monts, des lacs et des ruisseaux,
Ceux que des vastes mers emprisonnent les eaux,
Tout ce peuple léger dont la robe changeante
Aux rayons du soleil ou se dore ou s'argente,
Dans la muette horreur, compagne du sommeil,
Sans voix et sans éclat jusques à leur réveil,
Du jour qui s'est enfui vers des plages lointaines
Oubliaient les travaux, les plaisirs et les peines.
Mais, dans le calme heureux que goûte l'univers,
Des chevaliers chrétiens les yeux restent ouverts;
Ils attendent que l'aube, en commençant à luire,
Au pied des saints remparts puisse enfin les conduire.

Ils regardent sans cesse, et viennent tour à tour
De l'aurore trop lente épier le retour.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 55.

Tandis que le tyran se prépare aux batailles, etc.

LE portrait d'Ismen est à la fois tracé avec une rare vigueur de dessin, et avec la plus parfaite convenance. Naturellement un tel personnage devait être odieux; mais il était à craindre qu'il ne le fût trop. Le Tasse a su combiner assez heureusement les traits de cette hideuse physionomie pour que l'horreur n'allât pas jusqu'au dégoût. Il n'a point fait comme Lucain, qui, se traînant avec une sorte de complaisance sur les ignobles détails des opérations magiques de son Érichtho, au lieu d'effrayer, soulève le cœur. Quelques coups de pinceau larges et vigoureux lui suffisent pour donner une idée complète de la puissance magique d'Ismen, et, tout en le rendant haïssable, cette infernale puissance l'entourne d'une sorte de grandeur :

Ismen qui, sans efforts,
Dans la nuit des tombeaux fait tressaillir les morts,
Et, soumettant l'enfer à sa voix souveraine,
Au gré de ses desseins le délie ou l'enchaîne.

Ces deux derniers vers surtout sont fort beaux : les deux premiers renferment l'idée que Lucain avait ainsi rendue :

Et quoties sævis opus est ac fortibus umbris,
Ipsa facit manes.

Mais le Tasse a peut-être eu le tort d'exprimer sa pensée de manière à laisser croire que son enchanteur peut à volonté, non-seulement évoquer les ombres des morts, mais les ressusciter, puissance plus que magique, dont on s'attendrait à le voir user en faveur des guerriers musulmans que moissonnera le fer des combats.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 56.

« Dans le temple du Christ, au fond d'un souterrain,
« Sur un autel s'élève une profane image.

Il y a long-temps que tous les critiques sont d'accord sur cette singulière idée de faire d'une image de la Vierge le palladium de la puissance musulmane. Encore y trouverait-on peut-être une excuse, si, par l'emploi de cette étrange machine, le Tasse avait songé à se ménager par la suite quelque grand effet poétique : mais c'est une faute qui ne sert qu'à en amener une autre plus grave encore, l'épisode d'Olinde et de Sophronie. Toute remarque serait ici superflue. Il n'y a plus rien à dire après ce qu'a dit Voltaire. En peu de lignes il a fait toute l'œuvre de la critique, et rendu inutiles tous les commentaires passés et à venir. Nous citons ses paroles :

« Il me semble que c'est une faute par tout pays

« d'avoir débuté par un épisode qui ne tient en rien au
« reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talis-
« man que fait le sorcier Ismeno avec une image de la
« Vierge, et de l'histoire d'Olinde et de Sophronie. Encore
« si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction ;
« si Olinde et Sophronie, prêts à être les victimes de leur
« religion, étaient éclairés d'en-haut, et disaient un mot
« de ce qui doit arriver. Mais ils sont entièrement hors
« d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux
« personnages du poëme ; mais le poëte ne s'est épuisé
« à décrire leur aventure avec tous les embellissemens
« de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour
« eux que pour n'en plus parler de tout le reste de l'ou-
« vrage. Olinde et Sophronie sont aussi inutiles aux
« affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'est aux
« mahométans. »

Quelle justesse exquise d'observation ! et comme c'est bien là le vrai ton de la critique de détail ! Mais aussi Voltaire seul a su lui donner ce langage.

M. de La Harpe, en qui se rencontre assez souvent la justesse, mais à qui les délicatesses du goût sont malheureusement trop étrangères, a bien su élever la trivialité classique de ses remarques jusqu'à voir que « cet
« épisode pêche contre les règles en deux manières,
« 1°. parce qu'il ne faut pas mettre un épisode au com-
« mencement de l'action ; 2° parce que celui d'Olinde et
« Sophronie ne tient en rien à celle du poëme. » Mais, ajoute-t-il, « on peut toujours regarder comme une faute
« heureuse un morceau qui est tel, que la critique même
« ne voudrait pas le retrancher ; et puisqu'il est isolé de

« sa nature, encore vaut-il mieux qu'il soit placé avant
« l'action qu'au milieu. »

Nous ne songeons pas à rapprocher cette façon d'écrire de celle de Voltaire : nous nous permettons seulement une légère observation.

M. de La Harpe, à notre sens, aurait dû songer, avant tout, que, quelque *heureuse* que puisse être une faute d'ensemble, de sa nature elle est essentiellement capitale, et que le mérite de l'exécution ne saurait suffire pour la faire préférer à ce qui ne serait pas une faute. Cependant il n'y a point là de limite qui marque à la critique le terme précis jusqu'où doit aller sa rigueur ; et M. de La Harpe, quelquefois trop dédaigneusement sévère, a bien pu cette fois être trop complaisamment indulgent. Mais nous croyons qu'il se trompe, et se trompe bien clairement, lorsqu'il regarde comme un tour d'adresse merveilleux du poète d'avoir su placer cet épisode *avant l'action plutôt qu'au milieu*. D'abord, pour rendre aux termes leur rigoureuse exactitude, cet épisode n'est point avant l'action, mais au commencement de l'action, comme La Harpe l'a dit plus haut lui-même ; car enfin le récit est commencé, et le premier chant n'a pas été en pure perte. Or, nous pensons avec Voltaire que cet épisode, loin d'être moins condamnable pour avoir été placé ainsi au commencement du poëme, ne l'est que davantage. L'action une fois avancée, et les personnages parfaitement connus, on s'étonnerait moins d'en voir paraître deux nouveaux qui ne doivent plus reparaître ; et certes on ne se trouverait point tenté de les prendre pour les héros du poëme. Ici au contraire ce grave inconvénient se rencontre, au point même que le

lecteur éprouve comme un besoin de redemander au poète une pitié et un intérêt qu'il lui a fait inutilement prodiguer. Voltaire a donc parfaitement raison de regarder cet épisode, dans toute la force du terme, comme inutile ; et malgré toutes les beautés de détail qui plaident en faveur du morceau, bien mieux que l'opinion de M. de La Harpe, la saine critique voudrait le retrancher.

L'auteur de cette traduction nous a fait remarquer que le Tasse avait un moyen, selon lui, fort simple, et en même temps fort heureux, de rattacher cet épisode à l'action principale, ou du moins de faire que les deux héros de l'aventure reparussent, environnés de quelque intérêt, dans la suite de l'ouvrage. A la place d'Olinde et de Sophronie, il lui était facile, pense M. Baour Lormian, de mettre Gildippe et Odoard, qui, chassés de Jérusalem par Aladin, viendraient dans le camp de Godefroi s'unir des saints nœuds de l'hymen, et, à la fois époux et frères d'armes, combattre, vivre et mourir l'un pour l'autre. L'idée nous semble ingénieuse : non que le défaut eût été sauvé par là tout entier ; mais au moins, après avoir appelé si puissamment sur soi l'attention, le couple héroïque n'eût point disparu pour toujours, et l'intérêt qui appartient aux héros du poème n'eût point été dérobé par des étrangers.

On doit concevoir les raisons qui ont interdit à M. de Lormian un changement aussi notable dans sa traduction.

NOTE TROISIÈME, PAGE 58.

L'implacable Aladin, trompé dans sa furie,
Aux plus affreux excès pousse la barbarie.

On reconnaît à cette énergique peinture de la colère d'Aladin, et aux ordres sanguinaires qu'il donne à ses satellites, le despote farouche dont les menaces ont déjà si terriblement retenti tout à l'heure :

« Que le juste et l'innocent périssent également.....
 « L'innocent ? En est-il un parmi les chrétiens ? Non ; ils
 « sont tous coupables. Aucun d'eux fut-il jamais ami du
 « nom musulman ? »

Tel fut toujours le crime de l'innocence opprimée envers les oppresseurs : le loup de La Fontaine dit à l'agneau qu'il va égorger :

.....
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.

Le dernier mouvement du discours d'Aladin est imité de Virgile :

Ferte citi ferrum, etc.

Mais il y a dans le Tasse bien autrement de rapidité et de force : l'objet non plus, il faut le dire, n'était pas le même.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 59.

Au milieu d'eux vivait, au printemps de son âge,
 Une vierge unissant la pudeur au courage.

Il est de ces morceaux si renommés, si bien consacrés par l'admiration universelle, que c'est une extrême témé-

rité dans un critique, non pas d'oser protester contre ce qu'on appelle l'arrêt de l'opinion, mais de douter seulement le moins du monde de l'entière validité de cet arrêt. Comment avoir l'audace de blâmer dans cet épisode ce que tout le monde y loue, la charmante peinture de la beauté modeste de Sophronie et de l'amour respectueux d'Olinde ? Nous allons toutefois soumettre nos observations critiques à l'examen des lecteurs.

« Dans le péril commun de ses frères, une jeune vierge se dévoue, et sa mort doit être le gage de la conservation de tous. Mais elle est aimée, et celui qui l'aime réclame pour lui la mort qu'elle va recevoir. Le tyran ne sait que se réjouir de trouver deux victimes, et le même trépas doit les unir. »

Certes, si jamais sujet fut grave et sévère, c'est celui-là. La fermeté calme de la jeune héroïne, l'ardent enthousiasme de son amant, le généreux combat qui s'élève entre eux, l'inflexible barbarie du tyran, tout cela doit former un tableau très-noble et très-pathétique ; et si la religion vient ajouter ce qu'il y a en elle de saint et d'auguste à cette scène de dévouement, jamais il n'y aura eu d'intérêt plus haut ni plus grand.

Or, quel devait être dans un tel morceau le caractère de la poésie ? par-dessus tout, la simplicité. Les ornemens de diction, quels qu'ils fussent, s'ils n'étaient pas indispensables, ne pouvaient que languir auprès de la grandeur du sujet en lui-même. Ce sont ces ornemens que le Tasse a recherchés. Il y a sans doute un charme infini de délicatesse, et même de grâce dans les cinq premières octaves de son épisode. Mais d'abord ce mérite n'est-il pas ici superflu ? Ne pouvait-on point se passer de toute

cette richesse de poésie ? Quelques vers d'une noble simplicité ne pouvaient-ils suffire à dire la beauté de Sophronie et l'amour d'Olinde ? Était-il nécessaire de montrer la jeune vierge d'autant plus belle qu'elle se dérobe aux adorateurs, découverte pourtant dans sa retraite par l'Amour, qui, souvent aveugle, souvent nouvel Argus, la fait remarquer du jeune Olinde qui *désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien* ? Allons plus loin : ces détails ne sont-ils pas au-dessous du sujet ? Ne peut-on pas les regarder comme un prélude indigne de la grande scène qui va se passer ? Que l'on y songe bien, le charme des vers ne doit être absolument pour rien ici, puisqu'au contraire il faut, s'il y a lieu, avoir le courage d'en faire un crime. Tous ces petits secrets de la pudeur et de la timidité virginale, ces petites délicatesses d'un amour modeste et craintif n'ont-elles pas quelque chose de trop mince, de trop pastoral, de trop joli, si l'on veut, pour la beauté sévère qui convient à une telle peinture ? et cette pudeur, si l'on en parlait, ne devait-elle pas être montrée seulement dans ce qu'elle a de saint, de vertueux, de digne d'une vierge chrétienne ; cet amour, dans ce qu'il a de grand, d'héroïque, de *dévoué* ? Si nous nous exprimons ici avec les formes du doute, c'est que nous craignons de trop heurter l'opinion commune ; car la nôtre est certainement bien fixée. Nous blâmons cette première partie de l'épisode ; nous la blâmons pour les raisons que nous venons d'exposer ; mais en sentant toutefois aussi bien que personne tout ce qu'il peut y avoir de gracieux dans de pareils vers.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 60.

Désire , a peu d'espoir, et ne demande rien.

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Tout le monde connaît ce vers, qui, dans son habile précision, renferme trois idées. Voltaire l'a gaîment imité :

Ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.

NOTE SIXIÈME, PAGE 62.

Moi seule, j'ai tout fait, moi seule; et tu peux croire
Que je n'admis personne à partager ma gloire.

Toute la rapidité du dialogue tragique se trouve dans cet échange de menaces et de réponses intrépides entre le tyran et la jeune héroïne :

« Je ne veux point faire à autrui la moindre part de
« ma gloire : je n'ai eu que moi pour complice : seule je
« me suis conseillée, seule j'ai tout exécuté. — Eh bien
« donc, sur toi seule tombera ma colère vengeresse. —
« Tu seras juste : l'honneur n'a été qu'à moi, à moi seule
« doit être la peine. »

Ceci nous rappelle un trait énergique d'Alfieri, dans sa tragédie d'Antigone. Nous ne garantissons pas l'exactitude des premiers mots du vers : nous citons de mémoire.

La situation est à peu près la même. Créon dit à Antigone :

... Che chiedi dunque ?

ANTIGONE.

La morte.

CRÉON.

L'avrai.

CRÉON. « Que demandes-tu donc ? ANT. La mort. CRÉON. Tu l'auras. »

NOTE SEPTIÈME, PAGE 63.

« Elle n'est point coupable ;

« Elle a pu s'en vanter ; mais ne la croyez pas.

« Une telle entreprise eût effrayé ses pas.

Cette exclamation soudaine et pathétique est la traduction à peu près littérale des paroles de Nisus, quand Volscens va donner la mort à Euryale, au neuvième livre de l'Énéide :

« Me, me.... Adsum qui feci : in me convertite ferrum,

« O Rutuli ! Mea fraus omnis ; nihil iste nec ausus,

« Nec potuit....

Seulement, dans Virgile, le mouvement a encore plus de vérité et d'entraînement.

NOTE HUITIÈME, PAGE 65.

O spectacle à la fois et touchant et sublime,
Où combattent l'amour, la vertu magnanime ;
Où la mort est le prix du vainqueur fortuné,
Et la vie un tourment au vaincu destiné !

Ove la morte al vincitor si pone
In premio, e 'l mal del vinto è la salute,

Ces deux vers sont un jeu d'esprit puéril. Voilà comme le Tasse gâte quelquefois ses plus grandes beautés.

Ces malheureux *concetti* se reproduisent plus bas, d'une manière plus intolérable encore, lorsque Olinde, enchaîné avec celle qu'il aime, et près d'être dévoré par les flammes, s'écrie :

« Voilà donc les chaînes qui devaient nous unir pendant notre vie ! Voilà les feux qui, du moins l'espérais-je ainsi, devaient brûler nos cœurs d'une égale ardeur ! etc. »

Quelle ridicule affectation de langage ! et l'octave suivante est encore tout entière de ce ton ! Le dernier mouvement du discours a seul quelque vérité, et paraît inspiré par l'énergie de la passion. Mais n'y reconnaît-on pas plutôt le cri d'une passion avide de jouissances et de transports que celui d'un sentiment pur et timide qui a su ne rien demander ? Ainsi penseront, ce nous semble, tous ceux dont l'esprit sait voir autre chose dans l'amour que l'ivresse de la volupté.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 66.

« Vois le ciel ! qu'il est beau ! que son éclat est pur !

On sait que J. J. Rousseau, près de mourir, fit ouvrir ses fenêtres pour contempler encore une fois le soleil et la beauté du jour, et qu'après quelques momens d'une muette extase, il adressa à sa femme à peu près les mêmes paroles que Sophronie adresse à son amant.

Jusqu'ici on n'avait vu dans ces mots que le dernier cri d'enthousiasme d'une âme qui avait si vivement senti tout ce que la nature a de jouissances.

M. de La Harpe y voit une réminiscence du Tasse « qui, « ajoute-t-il, était un des auteurs favoris de Rousseau, et « qu'il lisait le plus souvent : je ne sais pas même s'il « n'en a pas traduit en prose quelques morceaux, qu'on « a trouvés dans ses papiers. » La note nous semble assez curieuse. Le pauvre Luneau de Boisjermain, que La Harpe arrange si mal dans son commentaire sur Racine, en a peu fait de semblables.

NOTE DIXIÈME, PAGE 67.

Alors (si toutefois on en croit l'apparence),
Un superbe guerrier dans la plaine s'avance.

Un grand poète sait toujours tirer parti même de ses fautes. Le Tasse s'est servi de l'impitoyable barbarie d'Aladin, et du danger de ses deux intéressantes victimes, pour introduire avantageusement en scène Clorinde, la chrétienne future. La généreuse humanité de cette fière amazone est un trait de caractère qui la recommande dès l'abord à notre admiration, et n'en fait que mieux contraster l'aimable douceur de sa physionomie avec les traits farouches de toutes les physionomies musulmanes.

Cette observation a été faite par tout le monde : elle n'a pas besoin d'être développée davantage.

Il en est une autre plus délicate, qui touche au personnage même de Clorinde, comme personnage épique, et qui est particulière, du moins à ce que nous pouvons croire, à un écrivain de nos jours, M. de Sismondi :

« Le Tasse, dit-il, dans son caractère de Clorinde a
« imité l'Arioste; il a emprunté de lui le personnage de
« Bradamante ou de Marfise; et de pareilles héroïnes con-
« venaient mieux aux romans de chevalerie qu'à l'épo-
« pée, où la vraisemblance est plus nécessaire; surtout ce
« personnage est déplacé dans les mœurs de l'Orient, où
« jamais femme n'a pu paraître dans les camps et sous
« les armes..... Le Tasse n'aurait point dû essayer de
« lutter avec l'Arioste dans ces créations d'une imagina-
« tion brillante et fantastique, puisque ç'aurait été un
« tort d'exceller; mais quelque invraisemblable que soit
« sa Clorinde, il lui doit ses plus grandes beautés. »

Le fond de cette remarque est de la plus parfaite jus-
tesse; mais le Tasse n'est pas pour cela sans excuse. Et
en effet, cette invraisemblance, telle qu'elle est, va-t-elle
jusqu'au point de former une choquante dissonance dans
l'harmonie du poëme? Les contemporains du Tasse
étaient-ils assez familiers avec les mœurs de l'Orient, le
sommes-nous assez nous-mêmes pour que l'idée d'un
tel personnage révolte toutes nos croyances, et, dans le
cours du poëme, fasse sans cesse sur notre esprit le fatis-
sant effet du mensonge? Non, certainement; et l'image
d'une femme guerrière qui oublie la modestie de son
sexe pour affronter les combats n'a rien qui contrarie
trop ce que notre imagination peut nous peindre d'une
contrée où la poésie plaça jadis Penthésilée, et l'histoire
Thalestris et la reine de Palmyre. Le personnage de Clo-
rinde est donc invraisemblable *par le fait*, comme celui
d'Armide, comme celui d'Herminie, puisque toutes trois
devraient être enfermées dans un sérail; mais il ne l'est
point *de sa nature*, et par conséquent la vraisemblance

morale est respectée, ce que réclame par-dessus tout l'épopée. M. de Sismondi a donc raison ; et pourtant il n'y a point ici, poétiquement parlant, de reproche particulier à faire au Tasse. Cela rentre dans le vice commun à tout son poëme de manquer de couleur locale.

On sait au reste que les détails du portrait de Clorinde et de son éducation sont en grande partie empruntés de Virgile, au septième et au onzième livre de l'Énéide ; sauf pourtant ces deux vers que le Tasse ne doit qu'à lui-même :

Segui le guerre, e in esse, e fra le selve
Fera agli uomine parve, uomo alle belve.

« Elle chercha les combats ; et dans les combats, et
« au milieu des forêts, elle parut une bête farouche aux
« hommes, et un homme aux bêtes farouches. »

La platitude littérale de notre traduction laissera mieux voir la pitoyable affectation de l'original.

NOTE ONZIÈME, PAGE 71.

« Mais ne savait-il pas que Mahomet condamne
« Avec sa sainte loi tout mélange profane ;
« Qu'un simulacre vain, dans le temple apporté,
« Devait blesser les yeux du prophète irrité ?

Le culte des images est en effet proscrit par la loi de Mahomet. La Harpe ne manque pas ce trait de ressemblance entre le mahométisme et les cultes protestans.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 72.

Avec quelle douleur, quel désespoir extrême,
Des bras de leurs enfans on les voit s'arracher !

Ce mouvement est d'une extrême simplicité, et en même temps du pathétique le plus attendrissant. Mais il nous semble qu'un pareil tableau demandait à être étendu davantage. Du moins le Tasse l'a-t-il fait avec un rare bonheur dans sa *Jérusalem conquise* ; et c'est peut-être là ce qui nous fait penser ainsi.

Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de leur rendre un morceau, on peut le dire, perdu pour leur admiration :

Come s'avvien talor, ch' altri divella
Dal verde mirto il suo più verde ramo
Che d'ombra ricopria l'erba novella,
Rimane il tronco quasi ignudo e gramo ;
Cosi vedi rapir vaga donzella
A cui pianto non val, prego, o richiamo ;
Cosi la madre, in cui dolor s'avanza
D'arido tronco e muto aver sembianza.

Vedi abbracciar gemendo il vecchio stanco
L'albergo, ch' a ' nepoti alzar credca,
E pianger il fanciullo a caro fianco,
Che l'altri duol, più che 'l suo mal piangea ;
Indi tragger al tempio il debil fianco *,
Dove la morte gli fora assai men rea.
Quì la tenera turba e la senile
Si raccoglie al Pastor del santo ovile.

Canta ei dolente, e col dolente coro
Le sue preghiere al Re del ciel devote,
E miste intanto udian co' preghi loro
Querele, e meste e sospirose note
Che flebilmente sparge in suon canoro
Il popol fido, e 'l petto a se percuote,

Deux fois le même mot pour la rime.

E l'immagini sante, e'l sacro altare
Baciando, sparge ancor lagrime amare.

« Comme un myrte vert, à qui on a arraché le plus
vert de ses rameaux dont l'ombrage couvrait l'herbe
« nouvelle, n'offre plus aux yeux qu'un tronc nu et misé-
« rable; ainsi est enlevée au sein maternel une jeune
« beauté, et ses pleurs, ses prières, ses plaintes sont im-
« puissantes; ainsi sa mère, en qui la douleur est à son
« comble, semble n'être plus qu'un tronc aride et muet.

« Voyez le vieillard brisé par les ans embrasser en
« gémissant la demeure qu'il croyait bâtir pour ses ne-
« veux; à ses côtés pleure un jeune enfant qui le chérit,
« et il pleure bien plus des douleurs paternelles que de
« ses propres maux; bientôt l'infortuné père traîne au
« temple ses pas débiles, et là du moins la mort aura
« pour lui moins d'amertume. C'est en ce lieu que l'en-
« fance et la vieillesse se pressent autour du pasteur de la
« sainte bergerie.

« Triste, avec le triste chœur qui l'environne, il chante
« des prières adressées au puissant roi du ciel. A ce chant
« sacré se mêlent les accens de la plainte, les sons funèbres
« et douloureux dont le peuple fidèle forme une gémis-
« sante harmonie. Tous, ils se frappent la poitrine, ils
« baisent les saintes images et l'autel sacré, et des larmes
« amères coulent de leurs yeux. »

On nous excusera d'avoir quelquefois, dans cette faible
traduction, cherché l'exactitude plutôt que l'élégance :
nous eussions voulu surtout pouvoir reproduire quelque
chose de la touchante mélodie des vers de l'original.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 73.

Alète est le premier. Dans le rang le plus bas,
Parmi la foule obscure il reçut la lumière.

Il n'y a plus qu'à admirer, d'ici jusqu'à la fin de ce second chant. Le Tasse y déploie son génie sous mille formes diverses, et toujours avec un égal avantage.

Ici, c'est Alète, et la poésie prend le caractère d'une facile et séduisante élégance pour tracer le portrait de ce rhéteur si habile dans l'art des cours, qui tout à l'heure nous étonnera des richesses de sa brillante éloquence.

Là, c'est Argant, nouveau personnage ajouté à la scène, qui, comme tous les autres, s'annonce avec le trait distinctif de son caractère, une valeur invincible, mais féroce, qui méprise tout, et ne connaît d'autre loi que son épée. Heureux contraste entre les deux envoyés du même monarque !

Bientôt ce seront deux modèles d'une éloquence toute diverse, mais également admirable : dans l'un tout ce que l'insinuation a de puissant et d'irrésistible ; le faste des éloges, mais un faste, pour ainsi dire, modeste, qui, évitant l'air de la flatterie, semble n'être qu'un magnifique hommage rendu à la vérité ; la séduction des offres, mais une adroite séduction qui respecte l'orgueil et les droits de la victoire ; le langage de la menace, mais enveloppé de tous les dehors d'une aimable et franche bienveillance ; enfin tout ce qui fait l'habile sophiste, subtilité d'argumentation, mouvemens oratoires ingénieusement combinés, variété infinie de tours, richesse

inépuisable d'élocution : dans l'autre c'est l'éloquence simple et sans appareil d'une grande âme qui n'a rien à cacher, et qui se repose tranquille en elle-même ; gravité, élévation, fermeté ; mais au fond de tout cela l'enthousiasme religieux et toutes ses flammes, la puissante conviction de la sainteté d'une cause pour laquelle Dieu doit combattre lui-même ; en un mot, le langage de la vérité dans la bouche d'un héros, sans aucun des frivoles ornemens de la rhétorique.

Et quelle scène vient couronner la grandeur déjà si imposante de ce tableau ! heureux emprunt que la poésie fait à l'histoire ! et il est si légitime, que c'est Argant qui, dans cette scène, semble être à sa place, et non Fabius.

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 74.

Indomptable, farouche, et barbare, et sans foi,
Son glaive est sa raison, son pouvoir est sa loi, etc.

On reconnaît le Mézence de Virgile :

Contemptorque deûm Mezentius.
.....
Dextra mihi deus, et telum quod missile libro.

NOTE QUINZIÈME, PAGE 75.

Il parle : des accens aussi doux que le miel
Enchantent ces héros favorisés du ciel.

. E di sua bocca uscieno
Più che mel dolci d'eloquenza i fiumi.

Homère n'a point exprimé avec plus de douceur le charme de l'éloquence de Nestor. Je crois impossible de

donner aux mots une aussi heureuse harmonie pour rendre l'harmonie même.

NOTE SEIZIÈME, PAGE 77.

« Les grands succès souvent touchent aux grands revers.

Ainsi parle Annibal à Scipion quand il lui demande la paix avant la bataille de Zama ; ainsi du moins le font parler Polybe et Tite-Live.

Il serait assez curieux de comparer ce discours du Tasse à quelqu'une de ces fameuses harangues des anciens historiens que l'on cite comme des modèles achevés d'éloquence. On trouverait dans le poëte tout ce qu'on admire en eux, plus tout le charme d'une merveilleuse poésie.

NOTE DIX-SEPTIÈME, PAGE 82.

« Pour affermir nos pas il nous prête sa main,
« Cette main dont la force aplanit les montagnes,
« Tempère la chaleur, embrase les campagnes, etc.

Il faut rendre justice au Tasse : ce discours de Godefroi, admirable sous tous les rapports, est bien autrement inspiré de l'esprit religieux que celui du premier chant. Ce qu'on regrettait dans l'autre se trouve ici : on y voit la sainte confiance de ces guerriers qui ont pris les armes en criant « Dieu le veut », et qui n'attendent rien d'eux-mêmes, mais tout de cette main divine qui les a guidés à travers tant de périls. Mais ce qu'il y a de plus beau, de plus vrai dans les mœurs chrétiennes et chevaleresques d'alors, c'est ce mouvement :

Chì fia di 'noi ch'esser sepolto schivi
Ov' i membri di Dio fur già sepulti ?

Noi morirem, nè invidia avremo ai vivi;
 Noi morirem, ma non morremo inulti;
 Nè l'Asia riderà di nostra sorte,
 Né pianta fias da noi la nostra morte.

« Qui ne serait heureux, à son instant suprême,
 « De trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu
 « Nous mourrons sans nous plaindre aux portes du saint lieu.
 « Nous mourrons, mais couverts du sang de l'Infidèle, etc.

On le sait en effet, mourir en terre sainte, était alors le comble de la félicité; c'était un gage infailible de salut.

NOTE DIX-HUITIÈME, PAGE 84.

On dirait que la Mort, la Discorde en fureur,
 Le Carnage hideux, l'Épouvante, l'Horreur,
 Et des pâles Esprits toute la foule immonde,
 S'élancent à la fois pour ravager le monde.

Cette octave tout entière est de la plus haute poésie. Il est difficile à l'imagination de se figurer une grandeur plus terrible que celle de cet Argant qui du pan de sa robe déployée semble répandre sur la terre la sanglante Bellone et toutes ses fureurs.

Quant à la comparaison avec Nemrod, nous devons déclarer que nous ne connaissons rien, sans aucune exagération de termes, qui en égale la sublimité, ni dans la poésie ancienne, ni dans la poésie moderne, si ce n'est peut-être ce vers d'Homère, où il montre la Discorde la tête fixée dans les cieux, et les pieds sur la terre :

ἔρανθ' ἐσήρξεν κάρη, καὶ ἐπὶ χθόνι βαίνει.

Encore le Tasse a-t-il ici l'avantage d'offrir un person-

nage qui n'a rien d'allégorique, et par là de frapper plus vivement l'imagination. Et puis aussi quel plus juste rapport qu'entre l'impie Nemrod, et cet Argant dont le front défiguré par la mort semble encore menacer le ciel? (Cant. xix.)

Quel grande già, ch' incontro al ciel eresse
L'alta mole d'error, forse tal era,
E in cotal atto ei rimirò Babelle
Alzar la fronte e minacciar le stelle !

NOTE DIX-NEUVIÈME, PAGE 86.

La nuit régnait alors : dans une paix profonde
Reposaient à la fois le ciel, la terre, et l'onde.

Ces vers du Tasse sont une traduction littérale, mais un peu faible de ceux de Virgile :

Nox erat, et placidam carpebant fessa quietem
Corpora per terras; sylvæque et sæva quierant
Æquora; cùm placido volvuntur sidera lapsu,
Cùm tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti,
Lenibant curas, et corda oblita laborum.

M. Delille a traduit assez malheureusement ce morceau :
Voltaire n'a guère mieux réussi dans une imitation libre
qu'il en a faite. (Dict. philosoph., article *amplification*.)

L'action, quoique retardée par l'épisode d'Olinde et de Sophronie, avance toutefois dans ce chant : les chré-

tiens sont à Emmaüs ; la guerre est déclarée à l'Égypte ; Argant et Clorinde, double appui du trône du vieux soudan, se sont annoncés comme s'annoncent au premier chant les héros de l'armée chrétienne ; tout est prêt pour l'ouverture définitive de l'action, pour les combats. Il n'en est pas de même dans *la Jérusalem conquise* : bien que l'inutile épisode ne s'y trouve pas, l'action avance beaucoup moins que dans *la Jérusalem délivrée*.

Le vieux tyran de Solime dépêche ses douze fils dans les différentes parties de son empire pour y rassembler des troupes. Le poète profite de ces divers voyages pour évoquer quelques pieux souvenirs, et promener, pour ainsi dire, le lecteur sur les miracles de la Judée. Mais cette longue nomenclature de pays, assez fatigante en elle-même, le devient davantage par le défaut absolu de poésie. On y trouve bien quelques beaux vers : et quel malheureux assez abandonné des muses n'en aurait pas rencontré quelques-uns sur cette terre d'inspiration ? En un mot, c'est un morceau indigne du Tasse. Le reste du chant est consacré à peindre l'expulsion des chrétiens de Jérusalem, leur douleur, et le favorable accueil qu'ils reçoivent dans le camp de Godefroi. Argant et Alète arrivent, mais ne remplissent pas le but de leur ambassade.

On sent combien cette marche est traînante. Argant paraît sans se faire encore connaître ; Clorinde est annoncée, mais rien n'appelle sur elle pour la suite l'intérêt du lecteur

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE DU CHANT TROISIÈME.

Les chrétiens s'approchent de Jérusalem. Le combat s'engage avec les Sarrasins. Tancredi se mesure contre Clorinde sans la connaître. Herminie, assise au sommet d'une tour près d'Aladin, nomme à ce monarque les principaux chefs de l'armée chrétienne. Dudon est tué par Argant. Funérailles de ce héros.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT TROISIÈME.

L'AUBE au char matinal de la fille du jour
Déjà sur l'horizon précède le retour ;
Et bientôt, le front ceint de fleurs et de lumière ,
L'Aurore suit les pas de son avant-courrière.
Soudain le camp s'éveille, il s'arme ; ses accens
Au loin frappent les monts, les bois retentissans ;
Et les clairons guerriers , qui se taisaient encore ,
Aux clameurs des soldats mêlent leur voix sonore.

Témoin de cette ardeur, présage du succès ,
Le prudent général en modère l'excès.
Mais avec moins d'efforts on retiendrait les ondes
Que voit tomber Charybde en ses grottes profondes ;
On calmerait plutôt l'aquilon orageux
Lorsque de l'Apennin il bat les flancs neigeux ,

Ou que , sur des esquifs appelant les naufrages ,
Il parsème les flots de mâts et de cordages.
Godefroi cependant des chefs et des soldats
Aux instrumens guerriers assujettit les pas.
Qui peindrait les transports de ces guerriers fidèles ?
Leurs pieds impatiens semblent avoir des ailes.

A peine le soleil sur le trône des airs
De ses premiers rayons frappe ces lieux déserts ,
Voilà que tout à coup à la foule étonnée
S'offre Jérusalem de tours environnée.
Voilà Jérusalem..... Mille bruyantes voix ,
Mille cris confondus éclatent à la fois ,
Et de Jérusalem , que le chrétien salue ,
Le nom sacré s'élève et se perd dans la nue.
Tels des navigateurs qui , bravant les dangers ,
Visitent d'autres cieux et des bords étrangers :
Sous un pole inconnu , sur des mers ignorées ,
Jouets des vents , battus des vagues conjurées ,
S'ils découvrent enfin , après de longs travaux ,
Le port que sous la foudre ont cherché leurs vaisseaux ,
Ils se montrent de loin le tranquille rivage
Qui doit les consoler des périls du voyage ;
Et de leur souvenir déjà sont effacés
Les orages , les vents , et les ennuis passés.

Un profond repentir, une sainte tristesse
Dans l'âme des chrétiens succède à l'allégresse :
A peine lèvent-ils des yeux mal assurés,
Des yeux pleins de respect vers les remparts sacrés
Où Dieu sur une croix expia nos parjures ;
Où le sang rédempteur coula de ses blessures ;
Où du sein du tombeau, vivant et glorieux ,
Après trois jours de mort, il monta dans les cieux.
Les sourds gémissemens, les sanglots et les larmes,
Les sōupirs étouffés de tout un peuple en armes ,
De joie et de douleur ce mélange incertain
D'un bruit vague et confus frappent l'écho lointain.
Ainsi le vent frémit à travers le feuillage ;
Ainsi l'onde se brise et meurt sur le rivage.
Tous ces grands chevaliers, priant avec ferveur,
Du ciel en ce moment implorent la faveur,
Et sur les pas du chef qu'une foi pure anime ,
L'œil en pleurs, les pieds nus, s'avancent vers Solime
Ils ont tous dépouillé leurs panaches flottans,
Et l'or qui parsemait leurs manteaux éclatans.
L'ambition, l'orgueil, les grandeurs passagères
A leurs cœurs pénitens deviennent étrangères :
Ils marchent ; et chacun, à travers les sanglots,
S'excite au repentir et s'accuse en ces mots :

« La voilà donc , ô Dieu , cette ville infidèle
« Où ton sang fut versé pour la race mortelle !
« Et quand je vois ces lieux , témoins de ton trépas ,
« A l'excès de mes maux je ne succombe pas !
« Et l'affreux souvenir dont tout le poids m'accable
« N'a point encor brisé ce cœur impitoyable !
« Ah ! si j'ose en ce jour étouffer mes douleurs ,
« Quel sera désormais le sujet de mes pleurs ? »

Placé sur le sommet d'une tour qui domine
Et le mont de Séir et la plaine voisine ,
Un soldat musulman voit les bords du Jourdain
D'un voile ténébreux s'envelopper soudain.
On dirait une nue orageuse , enflammée ,
Qui roule avec la foudre en son sein renfermée.
Il distingue de loin les armes des guerriers ,
Et la lueur du glaive , et le pas des coursiers.

« Aux armes ! Voyez-vous ces traits qui resplendissent ,
« Et ces torrens poudreux dont les airs s'obscurcissent ?
« De lances et de dards quel immense appareil !
« Quel sinistre nuage a voilé le soleil !
« L'ennemi vient à nous : il cherche à nous surprendre.
« Amis , sur nos remparts c'est à vous de l'attendre.
« Qu'il périsse accablé sous nos coups triomphans !
« Sarrasins , levez-vous ! » Il a dit ; les enfans ,

Les femmes, les vieillards, troupe faible et sans armes,
Vont remplir la mosquée et de vœux et de larmes.
Mais ceux dont la valeur ne craint aucun revers
Déjà se sont rendus à leurs postes divers.

Aladin d'un regard, d'un mot les encourage,
Voit tout, veille sur tout, et conjure l'orage.

Ses ordres sont donnés : au faite d'une tour
D'où ses yeux de la plaine embrassent le contour,
Il s'assied à côté de la belle Herminie.

Si jeune et sans retour de son trône bannie,
Le jour qui vit tomber au pouvoir des chrétiens
La superbe Antioche, et mourir tous les siens,
A la cour d'Aladin, désormais son asile,
Elle se retira comme en un port tranquille.

Jalouse des succès que son cœur s'est promis,
Clorinde cependant cherche les ennemis.

Elle vole, et devance une élite nombreuse,
Qu'entraîne sur ses pas son ardeur généreuse.

« Allons, dit-elle, allons, et que nos premiers coups,
« Premices des combats, les décident pour nous.
« Si j'en crois le transport dont mon âme est saisie,
« Ce jour va relever les destins de l'Asie. »

Tandis qu'elle excitait ces élans belliqueux,
Passe un gros de Français entraînant après eux

Des troupes enlevés dans la plaine infidèle.
Clorinde les attaque, et voit fondre sur elle
Gardon, leur brave chef; mais, trop faible rival
Pour balancer long-temps ce combat inégal,
Il tombe d'un seul coup. La Mort saisit sa proie.
Tout le peuple infidèle en pousse un cri de joie,
Et ce premier succès des faveurs du destin
Paraît à ses regards le présage certain.
Clorinde dans la foule au même instant s'engage,
Et ses braves soldats, rivaux de son courage,
Se jettent après elle au milieu du chemin
Que vient de leur ouvrir sa redoutable main.
La troupe de Gardon, incertaine, troublée,
Fuit, et sur la colline enfin s'est rassemblée.
Alors tel qu'un rapide et léger tourbillon,
Tancrede, obéissant aux ordres de Bouillon
Qui vient d'apercevoir cette fuite soudaine,
Met sa lance en arrêt, part, et fond dans la plaine.

Son port, ses mouvemens nobles et gracieux
Du monarque Aladin frappent bientôt les yeux,
Et ce prince, jugeant qu'une telle assurance
Annonce un chevalier fameux par sa naissance,
Interroge Herminie assise à son côté,
Et dont le tendre cœur a déjà palpité.

« Princesse , lui dit-il , depuis que les batailles
« Ont conduit les croisés au sein de vos murailles ,
« Vous avez pu sans doute , en des jours malheureux ,
« Retenir tous les noms de ces chefs valeureux ;
« Leurs traits vous sont présens , et vos yeux ont peut-être
« Sous l'acier qui les couvre appris à les connaître.
« Quel est donc ce héros plein d'intrépidité ,
« Et qui lève sa lance avec tant de fierté ? »

Il se tait à ces mots ; et la jeune princesse ,
Cédant au souvenir qui l'accable sans cesse ,
Donne un profond soupir à ses premiers malheurs.
Elle cache pourtant ses regrets et ses pleurs ;
Mais la vive rougeur qui colore ses charmes ,
Mais ses yeux dont l'azur s'enveloppe de larmes
Trahissent ses efforts , et laissent entrevoir
Tous les combats secrets d'un cœur au désespoir.

Puis feignant de couvrir du voile de la haine
L'impérieux amour dont le pouvoir l'entraîne :
« Je le connais trop bien , dit-elle ; c'est à lui
« Que je dois le malheur de languir sans appui ,
« Sans trône , sans parens , à la fleur de mon âge.
« Que de fois je l'ai vu s'enivrer de carnage !
« C'est Tancrède... Ah ! plaignons ceux qu'atteignent ses traits.
« La blessure est profonde , on n'en guérit jamais.

« S'il faut que le destin, à ses vœux favorable,
« Dans les combats toujours le rende invulnérable,
« Qu'il vive, j'y consens; mais qu'il porte mes fers!
« Ah! pour me consoler de tant de maux soufferts,
« Puisse enfin avec moi le ciel d'intelligence
« L'abandonner bientôt à ma douce vengeance!... »

Elle dit, et le roi, qu'abuse sa douleur,
Se méprend à des vœux démentis par son cœur.

Clorinde a vu Tancrède, et contre lui s'élance.
Tous deux à la visière ont dirigé leur lance.
Tancrède, d'un seul coup de son bras vigoureux,
Du casque de Clorinde a brisé tous les nœuds,
Et de longs cheveux d'or que le zéphyr caresse
Aux regards du héros découvrent sa maîtresse.
Où s'égarer encor tes vœux irrésolus!
Eh quoi! ces traits si beaux, tu ne les connais plus,
Tancrède! dans ton cœur hâte-toi de descendre.
Si d'un fatal amour tu n'as pu te défendre,
Regarde. La voilà cette jeune beauté
Qu'aperçurent tes yeux dans un bois écarté,
Seule, étanchant sa soif au sein d'une onde claire,
Et respirant le frais dans ce lieu solitaire.

Tancrède, de qui l'œil ne s'est point arrêté
Sur ces armes, ce casque au tigre redouté,

Les voit, les reconnaît, et, cessant de combattre,
Cherche d'autres guerriers que son fer puisse abattre.
Mais Clorinde le suit, s'attache à tous ses pas,
Lui présente une mort qu'il ne repousse pas,
Et de rapides coups assiège son armure.

Hélas ! moins empressé de fuir une blessure
Que d'admirer ces yeux dont même le courroux
N'altère point l'éclat et le charme si doux :

« Inutiles efforts ! disait-il en lui-même ;

« Je ne redoute pas cette valeur extrême.

« Peut-être je pourrais l'égaliser à mon tour.

« Mais qui me sauvera d'un indomptable amour ? »

Enfin, quoique l'espoir ne flatte point son âme,
Il ne veut pas mourir sans déclarer sa flamme,
Sans apprendre à Clorinde, à son dernier moment,
Qu'au lieu d'un adversaire elle immole un amant.

Tout plein de ce projet, et d'une voix troublée,

Il prononce ces mots : « Toi qui dans la mêlée,

« Parmi les défenseurs de notre sainte foi,

« Ne me parais avoir d'autre ennemi que moi,

« Si tu veux à l'écart éprouver mon courage,

« Viens, et loin du combat ouvrons-nous un passage.

« Tu verras mieux alors si je puis résister

« A la noble valeur que tu fais éclater. »

Il dit, et de courroux l'amazone enflammée
Le suit sans recouvrir sa tête désarmée,
Et, le glaive à la main, déjà sur le héros
Elle fondait.... Mais lui soudain parle en ces mots :
« Trop aimable ennemie, un seul moment arrête....
« Réglons d'abord la loi du combat qui s'apprête. »
A ces mots, qu'elle écoute avec étonnement,
L'amazone retient son fier ressentiment.
Tancrede alors s'avance, et son amour funeste
Achevant d'égarer la raison qui lui reste :
« Puisque tu veux ma mort, il est en ton pouvoir,
« Dit-il, de m'enlever et le jour et l'espoir.
« Arrache-moi ce cœur soumis à ton empire,
« Ce cœur qui dès long-temps pour toi seule soupire ;
« Frappe donc.... le voici.... je ne te retiens pas.
« Te retenir ! que dis-je ? ah ! j'aiderai ton bras.
« Veux-tu même porter une atteinte plus sûre ?
« Dis un mot, à tes pieds je jette mon armure. »
Ainsi de ses destins il accusait l'horreur.
Dans ce même moment, soit feinte, soit terreur,
Devant quelques croisés et leur lance homicide
Des guerriers d'Aladin fuyaient d'un pas rapide.
De Clorinde bientôt l'un de ces combattans,
Un chrétien, voit dans l'air les longs cheveux flottans ;

Il s'approche, et, levant une main meurtrière,
Il s'apprête à frapper le front de la guerrière.
Tancrede l'aperçoit, et, prompt comme l'éclair,
A ce fer sacrilège il oppose son fer.
Mais il ne peut sauver d'une légère atteinte
La cruelle beauté qui dédaigne sa plainte.
Quelques gouttes de sang teignent ses blonds cheveux.
Tel un brillant rubis dans l'or jette ses feux.
D'épouvante glacé, le lâche prend la fuite,
Et Tancrede en fureur s'élance à sa poursuite.
Clorinde, que surprend ce transport généreux,
Dans la plaine long-temps de l'œil les suit tous deux.
Bientôt, à ses soldats reprochant leur défaite,
Son invincible bras couvre au moins la retraite,
Et loin d'elle avec art repoussant le trépas,
Tour à tour elle fuit, et revient sur ses pas.
Tel, dans un cirque immense, un taureau que tourmente,
Que sans relâche assiège une meute écumante,
Lui présente les dards dont son front est armé,
Et mugit et combat par la rage animé....
S'il s'arrête, tout fuit; mais s'il fuit, plein d'audace,
Chaque dogue aboyant se remet sur sa trace.

Clorinde toutefois, au belliqueux acier
Opposant l'épaisseur du large bouclier,

Le tient comme un rempart élevé sur sa tête.
Tel le Maure , en un jour de combat et de fête ,
Signale son adresse , et même , quand il fuit ,
Sait parer en fuyant le trait qui le poursuit.
Déjà presque arrivés sous les murs de Solime ,
Les soldats sarrasins , qu'un nouveau feu ranime ,
Poussent des hurlemens , et par un long détour
Viennent sur les chrétiens se jeter à leur tour.
Le fier Argant alors , du haut de la montagne ,
Suivi de ses guerriers , descend dans la campagne
Pour attaquer de front les soldats de la Croix.
Féroce , impatient de barbares exploits ,
Le premier qu'il atteint de son bras redoutable
Tombe avec son coursier et roule sur le sable.
Avant que dans sa main sa lance avec fracas
Se brise , et loin de lui se disperse en éclats ,
Plus d'un chrétien fameux a mesuré la terre.
Soudain faisant briller son fatal cimeterre ,
Parmi tant de guerriers , au hasard et sans choix ,
Il frappe , blesse , immole et renverse à la fois.

De la belle amazone , au fort de la mêlée ,
Plus loin se déployait la valeur signalée.
Du brave Ardélion elle a tranché les jours.
Ses deux fils vainement lui prêtent leur secours.

Alcandre terrassé tombe sur la poussière ,
Il perd des flots de sang ; et Palmerin , son frère ,
A peine se dérobe , en ce pressant danger ,
Au torrent d'ennemis qui vient de l'assiéger.

Tancrede cependant, dont la rage trompée
A perdu la victime à ses coups échappée ,
Reporte ses regards au milieu des combats.
Il voit que trop d'audace égare ses soldats ;
Et, pour les secourir, ce héros intrépide
Presse les flancs poudreux de son coursier rapide.
Certain des grands périls qui vont le menacer ,
Dudon a fait un signe , et l'on voit s'avancer
Des braves qu'il conduit l'élite renommée.
C'est l'espoir des chrétiens , c'est la fleur de l'armée.
Rien ne peut résister à ses terribles coups.
Renaud , le plus aimable et le plus fier de tous ,
Les devance , pareil au trait qui fend l'espace.
A tous ses mouvemens pleins d'une noble audace ,
Surtout à l'aigle blanc qui lui sert de cimier ,
Herminie a bientôt reconnu le guerrier ;
Et le montrant au roi : « Voilà, voilà, dit-elle ,
« De tous les chevaliers le plus parfait modèle.
« C'est encore un enfant ; mais si, pour ton malheur ,
« Dix guerriers de Bouillon égalaient sa valeur ,

« Que je plaindrais ton sort ! Déjà l'Asie entière
« Eût devant leurs drapeaux courbé sa tête altière ;
« Ils auraient à leur joug asservi sans retour
« Les climats opposés où naît et meurt le jour ;
« Et , partout s'avancant d'une marche assurée ,
« Vaincu le Nil surpris dans sa source ignorée.
« Il se nomme Renaud. Les béliers aujourd'hui
« Seront pour tes remparts moins à craindre que lui.
« Porte plus loin tes yeux. Cette haute stature ,
« L'or et le vert mêlés de cette riche armure
« Me signalent Dudon , chef des aventuriers.
« L'âge n'a point terni l'éclat de ses lauriers ;
« Ses nobles compagnons , fiers de leur dépendance ,
« Honorent sa valeur et sa rare prudence.
« Cet autre que tu vois levant un front altier
« Du trône de Scanie est le jeune héritier.
« Il s'appelle Gernand. Son illustre origine
« Entretient follement l'orgueil qui le domine.
« L'amazone Gildippe et le brave Odoard ,
« Plus loin , de ce côté , s'offrent à ton regard.
« D'un hymen belliqueux ils savourent les charmes.
« Une vive blancheur fait distinguer leurs armes.
« Amans , heureux époux , leur noble loyauté
« Égale leur courage et leur fidélité. »

Elle dit, et déjà dans la plaine fumante
Le carnage hideux de plus en plus s'augmente.
Renaud, le fier Tancrède, enfoncent tous les rangs,
Et marchent réunis sur des corps expirans.
La troupe de Dudon, qu'un saint transport irrite,
Sur leurs pas triomphans vole et se précipite.
D'un seul coup de Renaud Argant est abattu.
Peut-être il périssait sans avoir combattu,
Si du fils de Berthold le coursier hors d'haleine
Ne l'avait entraîné dans sa chute soudaine.
Tandis que le héros cherche à se dégager,
Argant, dont le destin termine le danger,
Se relève avec peine, et, joignant l'amazone,
A son brûlant courroux désormais s'abandonne.
Seuls et rivaux de gloire ils balancent le sort,
Cèdent en combattant, font reculer la mort,
Et la foule éperdue, entre leurs mains rapides,
Croit voir étinceler cent glaives homicides.
Mais Dudon les poursuit. D'un choc de son coursier
Il renverse Tigrane à l'armure d'acier,
Le frappe, et fait rouler sa tête dans la poudre.
Il redouble d'efforts, et, semblable à la foudre,
De Corban, d'Algazar, il perce au même instant
Et la forte cuirasse et le casque éclatant;

Mehemet, Amurat, ont fermé leur paupière ;
Le cruel Almanzor va mordre la poussière.
Argant, le fier Argant, lui-même est menacé.
A fuir devant Dudon se verrait-il forcé !
Il feint de s'éloigner ; par cette adroite ruse
Attirant sur ses pas l'ennemi qu'il abuse,
Il se retourne, frappe, et d'un bras meurtrier
Plonge au flanc du héros son glaive tout entier.
Le belliqueux Dudon au même instant chancelle,
Pâlit, tombe, et son sang à gros bouillons ruisselle.
Pour contempler le ciel qui s'ouvre à ses exploits,
Trois fois il se soulève, et retombe trois fois.
Sous un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent,
Et, glacés par la mort, ses membres se roidissent.
Sans regarder ces traits déjà défigurés,
Argant s'éloigne et crie : « O vous qui m'entourez,
« Troupe faible et sitôt d'étonnement frappée,
« La reconnaissez-vous cette sanglante épée ?
« Je la tiens de Bouillon : allez, et dites-lui
« Quel emploi sous vos yeux j'en ai fait aujourd'hui.
« Bouillon n'apprendra point avec indifférence
« Qu'Argant ait aussi bien servi son espérance.
« Ajoutez que bientôt de ce don précieux
« Je prétends faire encore un essai glorieux,

« Et que , s'il tarde trop à remplir mon attente ,
« J'irai , ce fer en main , le chercher dans sa tente. »

Justement indignés , les chrétiens , à ces mots ,
Pressent de toutes parts le farouche héros.

Mais , calme et dédaignant une vaine menace ,
Suivi de ses soldats , il rentre dans la place.

Alors les assiégés , du haut de leurs remparts ,
Font pleuvoir tant de traits , de pierres et de dards ,
Que les chrétiens , lassés d'un effort inutile ,
Laissent les Sarrasins s'enfermer dans leur ville.

Renaud soudain , Renaud court , arrive à grands pas.
Du généreux Dudon il a su le trépas ;

Et brûlant de venger son vaillant capitaine :

« Que faisons-nous , dit-il , oisifs dans cette plaine ?

« Amis , Dudon n'est plus ! c'est vous en dire assez.

« Il n'est plus , et ces murs ne sont pas renversés !

« Et l'assassin respire ! Ah ! de la cité sainte

« Quand le marbre et l'airain protégeraient l'enceinte ,

« Ces fragiles remparts , écroulés devant nous ,

« Ouvriraient un passage à mon juste courroux ;

« Et le féroce Argant , privé de sépulture ,

« Aux vautours affamés servirait de pâture.

« A l'assaut , compagnons ! » Il dit , et le premier ,

De son casque orgueilleux secouant le cimier ,

Il ne craint ni les dards qui volent sur sa tête,
Ni des cailloux sifflans l'effroyable tempête.
Son port a tant d'audace et tant de majesté,
Il imprime à son front une telle fierté,
Qu'Aladin, à l'abri de sa terrible atteinte,
Lui-même sur la tour en frissonne de crainte.
Tandis que le héros de ses transports vainqueurs,
Du feu de son courage embrase tous les cœurs,
Des ordres de Bouillon sage dépositaire,
Sigier vient ralentir ce zèle téméraire.
Il vient leur commander, au nom du général,
D'abjurer un dessein qui peut être fatal.
« A trop d'emportement votre ardeur s'abandonne ;
« Retournez, leur dit-il, Godefroi vous l'ordonne. »
A cet ordre absolu Renaud obéissant
Montre son fier dépit et cède en frémissant.
Des chrétiens cependant les troupes rassemblées
Retournent vers le camp, muettes, désolées.
L'ami, le compagnon de tous leurs saints travaux,
Dudon les abandonne à des périls nouveaux.
On enlève son corps, et ses amis en larmes
L'emportent pâle, froid et couvert de ses armes.
Déjà, de la colline où Bouillon est monté,
Il mesure de l'œil la plaine et la cité.

Sur deux monts opposés, de hauteur inégale,
Jérusalem s'élève, et dans leur intervalle
Voit s'étendre un vallon qui divise en deux parts
Sa redoutable enceinte et ses larges remparts.
De trois côtés l'abord est presque inaccessible.
Mais, vers le nord, du sol le progrès insensible
Conduit jusqu'à la place, où l'art et ses travaux
Ont à ces vieux remparts joint des remparts nouveaux,
De vastes réservoirs, des citernes profondes
Dans le sein de la ville ont amassé leurs ondes.
Au-dehors se prolonge un immense désert
Brûlé par le soleil, et de sables couvert.
La terre, sans ruisseaux, sans parfums, sans culture,
N'y voit pas une fleur émailler sa ceinture ;
Point de ces bois touffus dont les rameaux pendans
Brisent d'un ciel de feu les rayons trop ardens.
Seulement, et plus loin, une forêt sauvage
Dans le creux d'un vallon répand son noir ombrage.
Là règne avec la nuit l'effroi silencieux.
Au levant, le Jourdain, ce fleuve aimé des cieux,
Promène avec ses flots l'abondance et la joie.
La Méditerranée au couchant se déploie.
On aperçoit au nord Samarie et Béthel,
Qui du veau d'or jadis ont encensé l'autel ;

Et vers cet horizon où le tonnerre gronde,
S'élève le berceau du Rédempteur du monde.
Tandis que Godefroi, sur la hauteur placé,
Autour de lui promène un regard empressé,
Qu'il trace de son camp l'assiette et la distance,
Que, déjà prévoyant la longue résistance
Des remparts menaçans et des nombreuses tours
Qui de Jérusalem embrassent les détours,
Il cherche à découvrir de quel côté la ville
A ses armes présente un accès plus facile ;
La princesse l'observe, et le montrant au roi :
« Cet auguste guerrier, dit-elle, est Godefroi.
« Né pour le rang suprême, avec pompe il étale
« Sous ce manteau de pourpre une splendeur royale.
« Illustre capitaine, illustre chevalier,
« La valeur, la sagesse, il sait tout allier.
« Sur son front vertueux la majesté respire.
« Parmi tant de héros soumis à son empire,
« Raymond dans les conseils, Renaud dans les combats,
« Peuvent seuls l'égalér, mais ne l'éclipsent pas.
« — Je connais, dit le roi, ce prince magnanime.
« Avant que de monter au trône de Solime,
« De l'Égypte autrefois en France ambassadeur,
« Je vis de ce héros la naissante grandeur.

« Dans les jeux d'un tournoi je vis briller sa lance.
« Qu'il était jeune alors ! mais sa noble assurance,
« Sa fierté, son maintien, faisaient assez prévoir
« Qu'un jour de sa jeunesse il remplirait l'espoir.
« Présage trop certain !.... » A ces mots il s'arrête,
Souponne, et sur son sein laisse tomber sa tête.
Puis relevant les yeux : « Daignez me dire encor
« Quel est près de Bouillon ce chef aux armes d'or ?
« Leurs traits semblent pareils, mais leur taille diffère.
« — Seigneur, c'est Baudouin, c'est son illustre frère,
« Et le sang généreux dont ce prince est sorti
« Aux champs d'honneur encor ne s'est point démenti.
« Cet autre que tu vois jusque dans sa vieillesse
« Conserver tout le feu d'une ardente jeunesse,
« C'est le comte Raymond : il semble en cet instant
« Donner à Godefroi quelque avis important.
« Nul autre ne sait mieux ourdir un stratagème ;
« Et comme sa valeur sa prudence est extrême.
« Guillaume, ce guerrier que près de lui tu vois,
« A l'Angleterre un jour dispensera des lois.
« Voilà Guelfe, héritier d'une famille auguste ;
« A sa large poitrine, à sa taille robuste,
« On remarque un héros digne de ses aïeux.
« Mais parmi tant de chefs et ma haine et mes yeux

« Ne reconnaissent pas ce Bohémond perfide ,

« Du trône d'Antioche usurpateur avide.

« Sans doute le barbare est ailleurs retenu. »

Godefroi cependant , près des siens revenu ,
Et prévoyant déjà que ses armes trompées
Attaqueraient en vain des hauteurs escarpées ,
Vers la porte du nord dresse les pavillons ;
Puis dans la plaine au loin poussant ses bataillons ,
Que divise avec art sa prudence ordinaire ,
Il les dispose au pied de la tour angulaire.
Il fait plus , et certain de ne point embrasser
Dans l'enceinte du camp que l'on vient de tracer
Tout le vaste circuit de la ville infidèle ,
Il veut que ses regards veillent toujours sur elle.
Il s'empare avec soin des plus secrets détours
Qui peuvent dans la place amener des secours ;
Et , pour mieux garantir d'une atteinte imprévue
Les lignes qui déjà s'étendent à sa vue ,
De hauts retranchemens et de larges fossés
Protégeront leurs flancs de fer tout hérissés.

Ces travaux achevés , il veut revoir encore ,
Avant que pour jamais la tombe le dévore ,
D'un ami qui n'est plus les restes précieux ;
Et d'un pas incertain il se rend vers les lieux

Où du brave Dudon une foule éplorée
Surveille en gémissant la dépouille sacrée.
Il approche, il le voit couché dans un cercueil
Qu'une pompe guerrière entoure de son deuil.
A son premier aspect les plaintes retentissent ;
De pleurs nouveaux soudain tous les yeux se remplissent.
Mais le sage Bouillon, calme et triste à la fois,
A ces justes regrets ne mêle point sa voix.
Il recueille un moment ses lugubres pensées ;
Contemple avec respect les dépouilles glacées
D'un héros défenseur de la cause des cieux,
Et laisse enfin tomber ces mots religieux :
« Guerrier, l'honneur, l'appui, l'exemple de nos armes ,
« Non, ce n'est pas à toi que nous devons des larmes.
« Ce monde périssable est plein de tes hauts faits.
« Tu n'es mort ici-bas que pour vivre à jamais.
« En héros, en chrétien tu finis ta carrière,
« Et maintenant, assis, au palais de lumière,
« Sur un trône éternel, par ton sang acheté,
« Tu contemples ton Dieu dans toute sa beauté.
« Pour ton noble courage il n'est plus rien à craindre.
« Et quand nous te perdons, c'est nous seuls qu'il faut plaindre.
« Mortel, tu combattis l'infidèle oppresseur.
« Immortel, aujourd'hui sois notre défenseur.

« En faveur des chrétiens exilés sur la terre,
« Implore dans sa cour l'arbitre de la guerre.
« Accepte les respects que nous venons t'offrir;
« Dans nos maux renaissans daigne nous secourir,
« Et des hauteurs du ciel, où resplendit ta gloire,
« Fais sur nos saints drapeaux descendre la victoire.
« Vainqueurs des Musulmans, nous irons quelque jour
« Sur le divin tombeau, délivré sans retour,
« T'apporter en tribut nos vœux et nos hommages.
« Oui, nous irons de fleurs couronner tes images,
« Honorer ta mémoire, et d'un zèle empressé
« Rendre grâce à ce Dieu qui t'a récompensé. »

Il se tait : mais la nuit, jetant ses voiles sombres,
Chasse le jour qui fuit et s'éteint dans les ombres.
Le sommeil sur l'armée épanche ses pavots.
Bouillon, seul occupé de mille soins nouveaux,
Sous sa tente un moment a fermé ses paupières.
Il songe à préparer des machines guerrières,
Et demande au vieux bois qui vers le nord s'étend
Tous les vastes apprêts de ce siège important.

Le soleil a paru. Bouillon d'un chef célèbre,
Avec recueillement, suit la pompe funèbre.
Au pied de la colline on élève sans frais
Un odorant tombeau de pins et de cyprès.

De ses rameaux touffus un haut palmier l'ombrage.
C'est là que d'un héros illustre d'âge en âge
Les amis éplorés ont descendu le corps ;
C'est là que , soupirant l'hymne antique des morts ,
Les prêtres du Seigneur , qu'un zèle saint enflamme ,
Chantent pour le repos et la paix de son âme.
On voit des deux côtés suspendus aux rameaux
Des cuirasses , des traits , des lances , des drapeaux ,
Qu'en des jours plus heureux , d'une main aguerrie ,
Dudon sut enlever aux peuples de Syrie ;
Éternels monumens qui retracent aux yeux
Tout ce qu'osa tenter son bras audacieux.
Au tronc du haut palmier un nœud d'airain attache
Son glaive , son écu , son casque , son panache ,
Et sur le bouclier on grave enfin ces mots :
CI-GÎT DUDON : PASSANT , RESPECTE CE HÉROS.

Quand il a satisfait à ce devoir suprême ,
Le général chrétien rassemble à l'instant même
Les travailleurs du camp , par son ordre avertis.
Sous une escorte sûre ils sont déjà partis ,
Et dirigent leurs pas vers la noire vallée
Où s'enfonce et s'étend la forêt reculée
Qu'un guide syrien leur a fait découvrir.
A peine devant eux elle vient de s'offrir ,

Ils s'animent l'un l'autre , et la lourde cognée
Insulte la forêt par le temps épargnée.
Bientôt , perçant la nuit de ce triste séjour ,
Ses coups précipités y font entrer le jour.
Les lugubres cyprès , les palmiers et les chênes ,
Les cèdres embaumés , les ifs , les pins , les frênes ,
Les ormes , dont la vigne aux cent bras tortueux
Enlace dans les airs le front majestueux ,
Tous ces nobles enfans des eaux et de la terre ,
Qui , superbes , debout aux éclats du tonnerre ,
Mille fois ont bravé le courroux des autans ,
Reverdi mille fois au souffle du printemps ,
Dépouillés aujourd'hui de leur pompe sauvage ,
Sous les nombreux assauts du fer qui les outrage ,
Meurtris , échevelés , tombent de toutes parts.
Aux longs cris des essieux , au bruit roulant des chars ,
L'oiseau quitte son nid , le monstre sa tanière ,
Et tout fuit de ces bois l'ombre inhospitalière.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 113.

L'aube au char matinal de la fille du jour
Déjà sur l'horizon précède le retour;
Et bientôt, le front ceint de fleurs et de lumière,
L'Aurore suit les pas de son avant-courrière.

C'EST dans ce chant que s'ouvrent les scènes des combats. Tout est suffisamment préparé pour ce grand drame; il est même devenu nécessaire, et l'impatience du lecteur, comme celle du soldat, semble crier aux armes. Mais, fidèle à la vérité des faits, fidèle surtout à celle des mœurs, le Tasse, avant de lancer dans la carrière des combats les chevaliers chrétiens, s'attache à retracer les sentimens qui dûrent remplir leurs âmes à la vue de la ville sainte, terme si long-temps désiré de leur guerrier pèlerinage; et cette religieuse peinture précède, comme elle le doit, la peinture des batailles.

Voltaire a remarqué, comme un trait éminemment caractéristique de ces temps et de leur sauvage héroïsme,

cette extrême mobilité de sensations qui, en un clin-d'œil, renouvelle, pour ainsi dire, tout l'homme, lui fait oublier toutes les fougues de l'enthousiasme militaire pour l'humble contrition du chrétien, et puis, au sortir même des actes de la dévotion la plus fervente et la plus sincère, l'envoie au champ de bataille avec toute la furie d'une bête féroce qui se plaît par goût au milieu du sang et du carnage. « Tant, ajoute-t-il, la nature humaine est « capable de réunir les extrêmes. »

Il est de toute évidence, malgré l'opinion de quelques critiques, que le Tasse ne pouvait offrir toute nue aux regards une telle nature : il fallait qu'il recouvrit comme d'un léger vernis de civilisation ce qu'il y avait de trop grossier et de trop choquant dans ces barbares habitudes. Aussi s'est-il transporté deux ou trois siècles en avant pour trouver une chevalerie qui sourît mieux à l'imagination : en conservant les deux traits essentiels de caractère, *enthousiasme religieux*, *enthousiasme guerrier*, il en a habilement effacé tout ce qui était hors d'une noble décence, y a mêlé les brillantes idées de la galanterie, quoiqu'elles fussent postérieures dans l'ordre des temps, et, par cet heureux mensonge, a répandu sur les mœurs chrétiennes un intérêt digne de l'épopée. Intérêt purement romanesque, s'écrie pourtant un historien des croisades, qui, trop épris de ses héros, eût voulu que le Tasse conservât à leurs mœurs ce qui les rend, selon lui, vraiment épiques, leur austère gravité ! Nous renvoyons M. Michaud à sa propre histoire, pour y trouver les démentis formels qu'à chaque page, sans le vouloir peut-être, il donne lui même à cette assertion. Les chrétiens des croisades n'étaient ni graves ni austères.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 114.

Voilà que tout à coup à la foule étonnée
S'offre Jérusalem de tours environnée.
Voilà Jérusalem.

Cet admirable tableau de la sainte allégresse des croisés quand ils découvrent dans le lointain Jérusalem, et de la sainte affliction qui bientôt y succède, n'est point une fiction de l'imagination du Tasse : le récit des chroniqueurs contemporains prouvera ce que nous venons de dire tout à l'heure, combien il s'est conformé en ce point à la vérité historique.

O bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terrenæ Jerusalem muros, quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt ! Et mox terræ procumbentes, sonitu oris et nutu inclinati corporis, sanctum sepulchrum tuum salutaverunt ; et te qui in eo jacuisti, ut sedentem in dexterâ patris, ut venturum judicem omnium salutaverunt. (Rob. Monach., lib. 9.)

« O bon Jésus, dès que vos guerriers virent les murs
« de cette terrestre Jérusalem, quels ruisseaux de larmes
« coulèrent de leurs yeux ! Bientôt, prosternés à terre,
« ils saluèrent, et par les accens de leur voix, et par leurs
« attitudes humbles et suppliantes, votre saint sépulcre ;
« et vous qui avez dormi mort en cette tombe, ils vous
« adorèrent comme assis à la droite de votre père, comme
« le juge à venir de tous les hommes. »

Le morceau suivant est plus remarquable encore :

Ubi verò ad locum ventum est, undè ipsam turri-

tam Jerusalem possent admirari, quis quàm multas ediderint lacrymas dignè recenseat? quis affectus illos convenienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et singultus generabat immensa lætitia. Omnes visû Jerusalem substiterunt, et adoraverunt; et flexo poplite terram sanctam deosculati sunt. Omnes nudis pedibus ambulârunt, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant et flebant: et qui orandi gratiâ convenerant, pugnaturi priùs pro peris arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fleverat, et mirum in modum, super quam flebant, ferè à tertiâ, octavo idus Junii, obsederunt. Obsederunt, inquam, non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii. (Baldric. hist. Jerosol., lib 18.)

« Arrivés en un lieu d'où ils pouvaient découvrir Jérusalem elle-même avec ses tours, qui dira combien ils versèrent de larmes? qui saura rendre tous les sentimens qui remplissaient leurs cœurs? La joie leur arrachait des soupirs, et ils sanglotaient dans l'excès de leur bonheur. Tous, à la vue de la ville sainte, s'arrêtèrent en adoration; les genoux pliés, ils baisaient cette terre sacrée: tous, ils marchèrent pieds nus; mais la crainte de l'ennemi leur avait commandé de garder leurs armes. Ils marchaient et ils pleuraient, etc., etc. »

Enfin nous y ajoutons la vieille et naïve traduction du morceau de Guillaume de Tyr :

« Le nom de la sainte cité pour laquelle ils avoient supporté tant de fatigues les fit plorer à chaudes larmes, et tomber à deux genoux en terre, la baisant et adorant,

« et glorifiant le bon Dieu de sa bonté, et le remerciant
« humblement d'avoir exaucé les vœux de son peuple, et
« l'amener aux lieux tant désirés.... La plus grande part
« de ceux de cheval mirent pied à terre, et se déchaus-
« sèrent, pour, en l'honneur de celui qui, pour leur ré-
« demption, y avoit marché, aller jusque-là pieds nus,
« et, en cette fervente dévotion, marchant plus roides
« qu'ils ne souloient, furent tout esbahis qu'ils se trou-
« vèrent devant la ville. » (Trad. de Guill. de Tyr, liv. 7,
chap. 25.)

Le Tasse a eu raison d'écrire, dans un de ses traités sur la composition épique, que la poésie ne doit jamais marcher sans le flambeau de l'histoire : il est incontestable en effet qu'il a beaucoup emprunté ici aux historiens que nous venons de citer, et qui tous l'ont précédé. Non que nous pensions qu'il n'eût pas su imaginer ce tableau lui-même, si l'histoire ne le lui avait point fourni : qui osera jamais donner la juste mesure du génie d'un grand homme ? qui osera lui poser des limites ? Mais enfin la vérité était là, grande par elle-même, et c'est toujours un bonheur pour le poëte de n'avoir qu'à la rendre telle qu'elle est pour être grand.

L'empressement tumultueux des chrétiens, leur ardent enthousiasme au premier moment où se découvre à leurs yeux la cité sainte ne pouvaient mieux être rendus que par cette heureuse forme de répétition, qui dans chaque nouveau cri semble offrir un redoublement d'allégresse :

Ecco apparir Gerusalem si vede,
Ecco additar Gerusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente ;
Gerusalemme salutar si sente.

Virgile avait dit de même :

..... Italiam primus conclamat Achates,
Italiam læto socii clamore salutant.

L'Italie en effet était pour les Troyens, comme Jérusalem pour les croisés, le terme de leurs courses; mais elle n'était pas pour eux un lieu de prophéties et de miracles. Le caractère de l'enthousiasme n'est plus le même.

M. de Châteaubriand, dans une tout autre situation (ce sont de paisibles pèlerins qui visitent Jérusalem), a pourtant rendu la même scène, et imité le Tasse. « Parvenus à un col élevé, les pèlerins découvrent tout à coup un vieux mur surmonté de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète, « Jérusalem ! Jérusalem ! »

« A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux : ceux-ci se prosternent trois fois ; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots : les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pouvais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhova et la grandeur des prophètes ! »

Cette prose a des beautés ; mais qu'elle est loin de l'harmonie des vers du Tasse ! Comme le silence du respect et du recueillement qui vient succéder aux douces

impressions du premier mouvement de la joie , se retrouve merveilleusement exprimée dans ces mots !

Alta contrizion successe mista
Di timoroso e riverente affetto.

Comme dans ces regards timidement attachés à la terre se reconnaît la pieuse humilité des soldats de la Croix , et leur sainte vénération pour les lieux que consacrèrent la naissance et la mort du Christ !

Osano appenna d'innalzar la vista
Ver la città di Cristo albergo eletto , etc.

Mais voici le prodige de la mélodie d'une tristesse religieuse : le seul son de ces vers dit à l'âme tout ce que pourrait lui dire le *Stabat* de Pergolèse :

Sommessi accenti, e tacite parole ,
Rotti singulti, e flebili sospiri
Della gente , ch' in un s'allegra e duole ,
Fan che per l'aria un mormorio s'aggiri , etc.

Pourquoi faut-il que le Tasse, si vrai et si touchant quand il raconte ces saintes douleurs , ne soit plus que faux et affecté dans le langage qu'il leur prête ! Etait-ce à des *concetti* que devaient faire place les pieux sanglots des chrétiens ?

NOTE TROISIÈME , PAGE 116.

Aux armes ! Voyez-vous ces traits qui resplendissent ,
Et ces torrens poudreux dont les airs s'obscurcissent ?
De lances et de dards quel immense appareil !

Nous avons remarqué, dans le premier chant, comme

un trait admirable de vérité, l'image des sourdes alarmes que la prochaine arrivée des croisés répand dans Jérusalem. Le désordre, le trouble qui, en présence du péril, remplissent d'ordinaire une ville assiégée, représentés ici avec une égale fidélité, forment comme le complément du premier tableau. C'est un de ces bien rares endroits où le Tasse, imitant Virgile dans les détails, a su le surpasser.

Quis globus, ô cives, caligine volvitur atrâ, etc. ?
ÉNÉID., liv. 9.

Et dans le Tasse,

Su, suso, o cittadini, etc.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 117.

Au faite d'une tour
D'où ses yeux de la plaine embrassent le contour,
Il s'assied à côté de la belle Herminie.

C'est au génie seul qu'il appartient de copier le génie. Seul du moins il le peut sans danger, et sait faire encore admirer, sous les formes rajeunies de l'imitation, ce qui a charmé déjà avec le mérite tout nouveau de l'originalité. Hélène, du haut d'une tour, fait connaître à Priam les premiers chefs de la Grèce. Création merveilleuse et vraiment unique ! s'écrient les adorateurs du vieil Homère ; malheur au pauvre copiste qui tentera de se l'approprier ! Le Tasse arrive, et, assez hardi pour lutter avec Hercule et chercher à lui ravir sa massue, il s'empare de cette conception, et la rend plus admirable. Ainsi, dit M. de

La Harpe, l'art enchérit sur le génie inventeur : mais l'art qui est assez puissant pour enchérir sur la puissance du génie, qu'est-il autre chose que le génie lui-même?

Il ne faut au reste que la plus légère attention pour reconnaître ici l'incontestable supériorité du poète italien sur le poète grec. Dans Homère, Hélène interrogée par Priam lui apprend successivement le nom des principaux héros grecs; et cette énumération assez longue * de guerriers à la taille plus ou moins haute, aux épaules plus ou moins larges, ne renferme guère, dans le détail, qu'un ou deux traits remarquables : le mérite est dans la conception. Le Tasse, avec cette habileté de disposition qui ne l'abandonne jamais, s'est bien gardé de faire passer par Herminie tout d'un seul coup cette espèce de revue. C'est un entretien interrompu à plusieurs reprises, qui se renoue chaque fois que de nouvelles têtes héroïques viennent s'offrir aux regards d'Aladin. Premier avantage : l'uniformité d'un long récit se trouve éludée, et par suite aussi l'uniformité des combats. Mais de plus, Hélène est Grecque, elle est épouse infidèle; c'est elle qui a allumé entre les deux peuples les feux de la discorde; et ses éloges, quoique mêlés de reproches envers elle-même, n'ajoutent rien à l'intérêt qui peut se répandre d'ailleurs sur les Grecs qu'elle loue, ni à celui qui peut se répandre sur elle. Herminie, au contraire, ennemie née des chrétiens, a appris à les connaître par une bien cruelle expérience : sa situation est tout-à-fait la même que celle de l'Eryphile de Racine; son caractère seul est différent. Les croisés ont renversé son empire, ils ont immolé son père;

* Iliade, livre 3. L'entretien a près de cent vers de suite.

elle a été leur captive, et pourtant elle loue leur valeur et leur loyauté ; ils deviennent plus intéressans ; elle-même le devient bien davantage. Et combien cet intérêt qu'elle excite ne s'accroît-il pas encore de sa passion infortunée pour Tancrède ! Que de charme dans la première et indéfinissable émotion qui fait palpiter son cœur et trembler sa voix ! Quelle ruse innocente et délicate dans l'équivoque de ses paroles, qui semblent demander l'implacable vengeance de la haine, lorsqu'elles ne demandent que la douce vengeance de l'amour ! La scène devient moins dramatique, et elle devait l'être, quand d'autres guerriers remplacent Tancrède sous les yeux d'Herminie : mais ce qu'elle sent pour lui fait qu'elle trouve une sorte de plaisir à louer ses compagnons d'armes. Elle vante le courage et la sagesse de Godefroy ; et le vieux tyran de Jérusalem, présageant sa ruine, laisse tomber ses yeux troublés vers la terre. Priam, dans Homère, éprouve à peu près le même sentiment lorsqu'à la vue d'Agamemnon il semble lui envier sa félicité, et s'écrie :

« ὦ μάκαρ Ἀργείδῃ, etc.

« Heureux fils d'Atrée, né sous une étoile fortunée, à qui tout sourit, une jeunesse nombreuse de Grecs marche sous tes ordres ! » etc., etc.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 117.

Jalouse des succès que son cœur s'est promis,
 Clorinde cependant cherche les ennemis.
 Elle vole, et devance une élite nombreuse,
 Qu'entraîne sur ses pas son ardeur généreuse.

Voici un de ces morceaux de passion où, par un sin-

gulier contraste, le Tasse se montre si heureux dans l'art de concevoir, si malheureux dans celui d'exécuter.

Il n'a dit jusqu'ici que peu de mots de l'amour de Tancredi pour Clorinde; toute l'histoire en est dans cette première rencontre où la guerrière musulmane s'est offerte aux regards du guerrier chrétien. Cependant il était de toute nécessité que Tancredi vît encore celle qu'il aime; il fallait qu'ils reparussent ensemble à nos yeux: autrement, cette sorte d'amour solitaire, qui se nourrit du souvenir d'un seul regard, en le supposant vraisemblable, eût peut-être excité quelque pitié pour l'infortuné qui en aurait été la victime; il n'eût point été intéressant.

Mais, avec cela, comment rapprocher deux personnages ennemis l'un de l'autre, qui ne peuvent se trouver que dans les combats? Comment révéler Clorinde à Tancredi, et surtout Tancredi à Clorinde? Enfin comment appeler sur cette passion tout l'intérêt qu'elle commande, sans pourtant lui donner trop de place dans le poème? Ainsi vient-on à reconnaître tout ce qu'il y a de mérite dans cette heureuse imagination du poète, de les avoir offerts l'un à l'autre dès le premier choc des deux armées, et d'avoir si bien fait tourner le premier coup de lance de Tancredi au profit de son amour. Le reste de la scène n'est pas moins habilement conçu. Poursuivi avec acharnement par celle qu'il aime et qu'il a frappée sans la connaître, le héros chrétien trouve de l'audace dans son désespoir, lui demande un combat singulier, et, sorti de la mêlée, lui avoue sa malheureuse passion, et lui offre à déchirer le cœur dont elle est maîtresse. L'interruption même de cet aveu est un coup de l'art non moins remar-

quable, et c'est une digne suite de sa touchante déclaration que l'ardeur de Tancrède à venger son amante blessée. Mais maintenant l'expression de cette scène si passionnée, quelle sera-t-elle ? Ici le génie du Tasse semble entièrement le délaisser : « Ce sera Clorinde qui, s'acharnant à la poursuite de son amant, le menacera de deux morts à la fois. » Ce sera Tancrède, qui se dira à lui-même : « Les coups de sa main sont impuissans quelquefois, mais ceux qui partent de son beau visage ne tombent jamais vainement sur mon cœur. » Ce seront enfin vingt autres *concetti* semblables, dont s'indigne également la raison, et qui font dire assez singulièrement à M. de La Harpe qu'il lui semble voir de loin le sourcil froncé du satirique français.

NOTE SIXIÈME, PAGE 123.

Tel, dans un cirque immense, un taureau que tourmente,
Que sans relâche assiège une meute écumante, etc.

Il est vraiment malheureux pour nous de nous trouver si souvent en opposition avec un critique aussi généralement respecté que M. de La Harpe : mais comment faire autrement, lorsque lui-même nous semble à tout moment en contradiction avec le bon sens ? Suivant lui, après cette première comparaison du taureau, « qui est très-belle et très-épique, » la comparaison du Maure dans ses jeux guerriers « peut paraître un peu petite, du moins pour l'épopée moderne, plus délicate en ce genre que l'ancienne, en raison du langage et des mœurs. » C'est absolument le contraire qui nous semble

juste. Les tournois chevaleresques des Maures, qui, couverts de légers boucliers, parent en fuyant la balle qui leur est lancée, présentent à l'imagination quelque chose de noble, de brillant, de poétique, et l'épopée moderne, avec toute sa superbe délicatesse, ne saurait rien y trouver qui la révolte. Peut-être, au contraire, aurait-elle quelque lieu d'être choquée en voyant cette Clorinde si brillante de valeur et de beauté comparée à *un grand taureau*, tout autant qu'elle pourrait l'être si un poète de nos temps allait, comme Homère, comparer Ajax à un âne, comme Virgile la reine Amate au sabot qui tourne sous le fouet de l'enfant. C'est au goût des lecteurs de prononcer.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 128.

Pour contempler le ciel qui s'ouvre à ses exploits,
Trois fois il se soulève, et retombe trois fois.
Sous un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent,
Et, glacés par la mort, ses membres se roidissent.

Dans l'original tous ces vers sont imités de Virgile : les premiers du dixième livre de l'Enéide,

Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus ; in æternam clauduntur lumina noctem.

Et les suivans du quatrième :

Illa, graves oculos conata attollere rursus,
Deficit.
Ter sese attollens, cubitoque adnixa levavit,
Ter revoluta toro est, etc.

Virgile, comme on doit le voir, a presque toujours de

plus que le Tasse le mérite de la précision et d'une sévère élégance ; seulement la faiblesse défaillante qui retombe est peut-être mieux exprimée ici par l'hémistiche,

E tre volte riccade,

que par celui-ci,

Ter revoluta toro, etc.

NOTE HUITIÈME, PAGE 128.

« O vous qui m'entourez,
« Troupe faible, et sitôt d'étonnement frappée,
« La reconnaissez-vous cette sanglante épée ? »

Remarquons en passant, comme un trait caractéristique de la brutale valeur d'Argant, les insultes et les menaces qu'il ajoute à chaque grand coup que sa main vient de frapper. Nous verrons par la suite plus d'une fois ce trait se reproduire.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 129.

Il dit, et le premier,
De son casque orgueilleux secouant le cimier,
Il ne craint ni les dards qui volent sur sa tête,
Ni des cailloux sifflans l'effroyable tempête.

D'après le plan général du poëme, Renaud devait rester long-temps écarté du théâtre des combats : les premiers coups de son bras devaient donc suffire à annoncer toute sa valeur, et laisser une longue épouvante au cœur des Infidèles. Il s'élance, et Argant, le terrible Argant

est renversé : il allait périr, si le cheval de Renaud ne se fût abattu sous lui. Voilà le jeune héros assez connu. Mais il faut encore à son courage téméraire d'aller seul s'offrir, dans l'ardeur d'une juste vengeance, à une grêle de pierres et de traits que fait pleuvoir sur lui l'armée ennemie, et effrayer des milliers de Sarrasins de la terrible audace de son front. Les vers du Tasse sont admirables : jamais l'expression ne lui manque pour les fortes images de la puissance et de la grandeur.

E crollando il gran capo, alza la faccia,
Piena di sì terribile ardimento,
Che sin dentro alle mura i cori agghiaccia,
Ai defensor d'insolito spavento.

NOTE DIXIÈME, PAGE 131.

Sur deux monts opposés, de hauteur inégale,
Jérusalem s'élève, et dans leur intervalle
Voit s'étendre un vallon qui divise en deux parts
Sa redoutable enceinte et ses larges remparts.

Il est remarquable que l'exacte vérité de cette description est attestée par tous les voyageurs qui ont visité Jérusalem. Voici le témoignage du dernier que nous connaissons :

« Rien de plus net, de plus clair, de plus précis que cette description : elle eût été faite sur les lieux, qu'elle ne serait pas plus exacte. La forêt placée à six milles du camp, du côté de l'Arabie, n'est point une invention du poëte. Guillaume de Tyr parle du bois où le Tasse fait naître tant de merveilles. Godefroi y trouva des poutres

et des solives pour la construction de ses machines de guerre. » (Itinér. de Paris à Jérus. t. 3.)

Le lecteur peut encore se donner le plaisir de confronter cette description avec le plan de Jérusalem qui se trouve dans l'ouvrage de M. Michaud, et en général avec tous les autres documens que fournissent la géographie et l'histoire.

Quant à nous, ce que nous remarquerons surtout dans ce morceau, c'est le rare mérite de la précision poétique avec laquelle le Tasse a su rendre ce qui se prêtait difficilement à ce double caractère.

NOTE ONZIÈME, PAGE 133.

« Mais parmi tant de chefs et ma haine et mes yeux
« Ne reconnaissent pas ce Bohémond perfide,
« Du trône d'Antioche usurpateur avide.
« Sans doute le barbare est ailleurs retenu.

Herminie, au milieu de tous ces guerriers, cherche en vain Bohémond, le destructeur de sa famille, retenu à Antioche par les soins de son ambition. Hélène, en terminant son entretien avec Priam, exprime dans Homère une idée semblable ; mais le sentiment est bien autre, et tout l'avantage appartient ici au poète grec. C'est Castor et Pollux que demandent les yeux de leur coupable sœur, et elle ne les trouve pas, parce qu'ils ont craint de la faire rougir par leur présence.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 137.

C'est là que d'un héros illustre d'âge en âge
Les amis éplorés ont descendu le corps ;

C'est là que, soupirant l'hymne antique des morts,
Les prêtres du Seigneur, qu'un zèle saint enflamme,
Chantent pour le repos et la paix de son âme.

Virgile a environné de toutes les pompes du culte païen les funérailles de Misène, et ses vers, en même temps qu'ils offrent à l'homme de goût un admirable modèle de poésie, offrent à l'amateur de l'antiquité un précieux recueil de toutes les circonstances qui accompagnaient aux temps anciens les tristes cérémonies du tombeau. Le Tasse, dans les obsèques guerrières de Dudon, a plutôt songé à peindre l'appareil militaire qui consacre la cendre d'un héros mort au champ d'honneur que les rites sacrés par lesquels le christianisme sanctifie les fêtes de la mort. Il a satisfait à ce que demandait la religion par le pieux éloge que Godefroy prononce en l'honneur de son compagnon d'armes et de son ami, et aussi par les chants que les prêtres font entendre autour de sa tombe : mais tout le reste, comme cela devait être, présente aux yeux l'image d'un deuil militaire ; les glorieux trophées appendus au tronc de l'arbre funèbre, et l'épithaphe elle-même, disent que là repose un *brave chevalier*.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 138.

Les lugubres cyprès, les palmiers et les chênes,
Les cèdres embaumés, les ifs, les pins, les frênes,
Les ormes, dont la vigne aux cent bras tortueux
Enlace dans les airs le front majestueux, etc.

Virgile avait dit :

Procumbunt picæ ; sonat icta securibus illex ,

Fraxineæque trabes ; cuneis et fissile robur
Scinditur ; advolvunt ingentes montibus ornos.
ÉNÉID., liv. 6.

Il est inutile de marquer tous les pas que dans ce chant l'action vient de faire. Les croisés sont devant Jérusalem, et une première lutte s'est engagée entre les armes chrétiennes et les armes musulmanes. On a admiré la valeur des soldats de Mahomet ; Argant et Clorinde ont glorieusement soutenu l'honneur du Croissant. Mais la supériorité des soldats du Christ s'est déclarée, et déjà le victorieux ascendant de Renaud et de Tancrède leur promet l'infailible conquête de Solime. Cependant le poète, qui plus d'une fois doit remettre sous nos yeux le sanglant spectacle des combats, s'est bien gardé de déployer ici toutes ses ressources. Il les a habilement ménagées, de manière à pouvoir produire plus d'effet encore quand la lutte sera plus terrible, quand elle deviendra décisive. Dans le poème, comme dans l'histoire, ce premier combat n'est qu'un prélude à d'autres scènes guerrières d'un plus haut intérêt.

La Jérusalem conquise a quatre chants de plus que *la Jérusalem délivrée* : c'était un moyen qu'imaginait le Tasse d'être plus régulier, plus classique, plus semblable en tout à Homère, dont les deux poèmes ont en effet chacun vingt-quatre chants. Un des travaux qui l'occupa le plus dans la refonte de son premier ouvrage, dut être par conséquent le pénible soin de l'allonger, en ajoutant les détails aux détails. Aussi ce que renferme en trois chants *la Jérusalem délivrée* en fournit quatre au Tasse

dans sa *Gerusalemme conquistata*. Au commencement du troisième se trouve cette inutile, quoique assez poétique peinture, des premiers événemens de la croisade, tracée dans la tente où sont accueillis Argant et Alète; et puis arrive le discours de ce dernier, toujours, comme de raison, dépouillé de quelques-unes de ses beautés originales. Le quatrième chant est tout-à-fait le même que dans *la Jérusalem délivrée*, du moins pour la marche. Quant au style, nous n'avons pas trouvé de morceau d'un mérite assez élevé pour être détaché de la suite de l'ouvrage et offert séparément à l'admiration des lecteurs.

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE DU CHANT QUATRIÈME.

Assemblée des démons, et harangue de Satan qui arme l'enfer contre l'armée chrétienne. Hidraot, roi de Damas, envoie sa nièce, la magicienne Armide, au camp de Godefroi pour séduire les chefs de son armée. Discours d'Armide à Godefroi. Succès de ses artifices et de ses séductions.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT QUATRIÈME.

TANDIS que les guerriers, défenseurs du Très-haut,
Forgent les instrumens destinés pour l'assaut,
L'implacable ennemi de la nature humaine
Leur jette des regards étincelans de haine.
Il frémit des succès promis à leur dessein,
Mord ses lèvres de rage, et, se frappant le sein,
Tel qu'un taureau blessé, le fier archange exhale
En longs rugissemens sa douleur infernale.
Il réserve aux chrétiens les plus cruels fléaux,
Et, dans l'heureux espoir de combler tous leurs maux,
Il veut que des démons la hideuse phalange
En horrible conseil autour de lui se range.
Toujours plein d'un orgueil à son repos fatal,
De son juge suprême il croit marcher l'égal.

L'insensé ! dans les fers dont le poids l'humilie,
Rêve encor la vengeance ; il blasphème, il oublie
Quel arrêt le condamne, et de quels traits vengeurs
Le bras du Dieu tonnant a puni ses fureurs.

La trompe du Tartare en ses cavernes sombres
Rassemble tous les rois des éternelles ombres.
A ses rauques accens l'air ténébreux répond :
L'enfer en retentit dans son antre profond ;
Avec moins de fracas la foudre tombe et roule
Sur un vaste rocher dont le sommet s'écroule ;
La terre tremble moins sur ses axes brûlans,
Quand un soufre embrasé bouillonne dans ses flancs.

Des démons cependant les diverses cohortes
Du palais infernal ont assiégé les portes :
Ils entrent.... Oh ! quels traits horribles, odieux !
L'épouvante et la mort respirent dans leurs yeux.
L'un, dragon tortueux, sur sa croupe se traîne ;
L'autre d'un pied fourchu bat et creuse l'arène ;
D'autres ceignent leurs fronts d'homicides serpens ;
Là, des milliers de sphynx et de pythons rampans,
Des Chimères en feu, des Gorgones livides,
D'aboyantes Scylla, des Célénos avides,
De triples Géryons roulant des yeux hagards,
Des Typhons aux cent bras, des hydres aux cent dards,

Tous ces dieux mensongers, ces monstres fantastiques,
Dont la fable effraya les nations antiques,
Pressés et confondus, sous mille aspects affreux,
Peuplent l'immensité du palais ténébreux.

Mais tout le noir sénat sur deux lignes embrasse
Le trône flamboyant où leur chef prend sa place.
La hauteur de son front que la foudre a frappé
Surpasse les sommets d'Atlas et de Calpé.

Sa main droite soutient un sceptre lourd, énorme;
L'horrible majesté de son aspect difforme
Entretient son orgueil, et redouble l'effroi
Qu'inspire à tout l'enfer l'épouvantable roi.

Ainsi qu'une comète à l'ardente crinière,
Ses yeux roulent chargés d'une sombre lumière;
Et tels qu'on voit sortir de l'Etna caverneux
Des foudres, des torrens, des rochers lumineux,
Tels de sa bouche immense, immonde, ensanglantée,
S'échappent les torrens d'une flamme empestée.
Il parle, et de l'enfer les échos mugissans
Dans l'ombre ont prolongé ses lugubres accens.

« Fières divinités, vous qu'une main fatale
« Déshérite à jamais de la clarté natale;
« Monarques exilés de l'empire des cieux,
« Vous que dans ces cachots un vainqueur furieux

« De son bras foudroyant précipita lui-même;
« Illustres compagnons de ma chute suprême,
« Pourquoi vous rappeler tant d'injustes mépris,
« Et ce fameux combat digne d'un autre prix ?
« Sur un trône brillant d'étoiles immortelles
« Dieu triomphe, et c'est nous, nous qu'il traite en rebelles !
« Au lieu de ces palais, de ces berceaux vermeils
« Où rayonnaient la flamme et l'or pur des soleils,
« Rois de la nuit, plongés dans un gouffre funeste,
« Le deuil, le désespoir, voilà ce qui nous reste.
« Ce n'était point assez ; et ce despote heureux...
« (Ah ! de tous mes affronts c'est le plus douloureux)
« Élevant jusqu'à lui l'homme né de la fange,
« Promit à son néant le destin d'un archange.
« Pour mieux punir encor nos antiques défis,
« Au glaive du trépas il a livré son fils.
« Vous l'avez vu ce fils, dans sa marche guerrière,
« De nos sombres états renverser la barrière,
« A ces gouffres de flamme arracher sans effort
« Les captifs à nos lois dévoués par le sort.
« Vous l'avez vu, chargé d'une si belle proie,
« Nous laisser pour adieux son insolente joie,
« Et, des enfers vaincus sortant avec dédain,
« Remonter dans le ciel nos drapeaux à la main.

- « Mais pourquoi rappeler son crime et ses parjures ?
« Qui ne connaît, hélas ! nos profondes injures ?
« Ce barbare vainqueur a-t-il un seul moment
« Suspendu les effets de son ressentiment ?
« Si tout l'enfer ligué désormais ne l'arrête,
« Le monde nous échappe, et devient sa conquête.
« Qu'importent cependant nos outrages passés ?
« Par un nouvel outrage ils sont tous effacés.
« Verrons-nous sans horreur, du moins sans jalousie,
« Que les soldats du Christ s'emparent de l'Asie ;
« Que de Jérusalem ils brisent les remparts ;
« Que dans tout l'Orient, plein de leurs étendards ,
« D'un nom victorieux ils répandent la gloire ;
« Que le bronze et le marbre en gardent la mémoire,
« Et que les chants nouveaux de vingt peuples divers
« Consacrent leur triomphe aux yeux de l'univers ?
« Ainsi nous souffrirons, puissances abattues ,
« Que ce peuple odieux renverse nos statues !
« Nous verrons les autels du tyran que je hais
« Sur nos autels détruits s'affermir à jamais ;
« Tous les genoux fléchir devant sa renommée ;
« Et l'or des nations et la myrrhe embaumée
« À ses pieds en tribut présentés chaque jour....
« Hélas ! il fut un temps de victoire et d'amour,

« Où l'ingrat univers nous offrit ses hommages.
« Dans nos temples sans gloire et veufs de nos images,
« Le silence succède aux hymnes triomphans ;
« L'opprobre , l'abandon , poursuivent nos enfans ;
« Et moi , que tout le ciel voyait d'un œil d'envie ,
« Succombant sous le poids d'une éternelle vie ,
« Sans culte , sans honneurs , banni , chargé de fers ,
« Mon empire se borne à ces brûlans déserts....
« Ah ! rallumons l'ardeur qui dévorait notre âme
« Quand autrefois , armés du fer et de la flamme ,
« Las de subir le joug d'un oppresseur cruel ,
« Nous avons conspiré pour le sceptre du ciel.
« Notre espoir fut trompé ; sans honte je l'avoue ;
« Des plus nobles desseins la fortune se joue ;
« Son inflexible arrêt combla notre malheur ;
« Le succès nous trahit , mais non pas la valeur ;
« Et si les plus heureux ont surpris la victoire ,
« D'une audace invincible il nous reste la gloire.
« Vous qu'un tyran jaloux du ciel osa bannir ,
« Que dans ce noir abîme il prétend retenir ,
« Amis , j'espère tout de votre obéissance.
« Fidèles compagnons , ma force et ma puissance ,
« Partez , il en est temps , et d'un peuple ennemi
« Renversez le pouvoir encor mal affermi ;

« Poursuivez les chrétiens dans leur grandeur naissante;
« Étouffez au berceau cette hydre menaçante
« Qui dans la Palestine a soufflé ses poisons;
« Que vos hardis complots, vos justes trahisons,
« D'un mépris orgueilleux vengent mon diadème,
« Et que ma volonté soit le destin lui-même.
« Oui, je veux que les uns s'égarent dispersés,
« Par un magique amour que les autres bercés,
« Esclaves d'un regard, victimes d'un sourire,
« Abandonnent leurs sens au plus honteux délire.
« Je veux, contre les chefs soulevant les soldats,
« Transformer en poignard la lance des combats.
« Volez, que tout le camp de la terre s'efface,
« Et que des yeux mortels cherchent en vain sa place. »

Il dit, et les démons, lui prêtant leur secours,
N'ont pas même attendu la fin de son discours.
Ils partent, et déjà leurs embûches sont prêtes.
Semblables dans leur vol aux sinistres tempêtes,
Sur leurs ailes d'ébène en foule suspendus,
Dans le vaste univers ils se sont répandus.
Ils trament des complots, enfantent des prodiges,
Et de leur art coupable épuisent les prestiges.
O muse, redis-moi quel ennemi jaloux
Aux chevaliers du Christ porta les premiers coups.

Toi seule tu le sais : la Renommée à peine
En sema jusqu'à nous la rumeur incertaine.

Tranquille possesseur des plus riches climats,
Hidraot occupait le trône de Damas.

Aux magiques secrets, loisirs de son jeune âge,
Ce prince en vieillissant s'attache davantage.

Mais que lui sert, hélas ! son funeste savoir ;

De ses enchantemens que lui sert le pouvoir ,

Si de tant de combats il ignore l'issue ;

Si toujours par l'enfer son attente est déçue ;

Et si même du ciel l'aspect interrogé

N'éclaircit point le doute où son cœur est plongé ?

Oh ! des faibles mortels quel est donc le délire !

Dans les astres errans Hidraot a cru lire

Qu'au fond de l'Orient, devenu leur tombeau ,

Les chrétiens de leurs jours éteindraient le flambeau ;

Et, certain que l'Égypte obtiendra l'avantage ,

Il veut de tant d'honneur s'assurer le partage.

Mais il connaît trop bien la valeur des Français

Pour ne pas redouter les périls du succès ,

Et médite long-temps les secrets et les charmes

Qui peuvent ménager le triomphe à ses armes.

Tandis qu'il s'applaudit de ce fatal dessein ,

Un esprit ténébreux pénètre dans son sein ,

Y répand ses poisons, et d'un succès facile
Fait entrevoir l'image au monarque docile.

Une nièce charmante alors parait sa cour.
La déesse des fleurs, la mère de l'Amour,
Aux siècles fabuleux, étaient moins ravissantes.
L'Orient, ébloui de ses grâces naissantes,
Partageait son hommage entre Armide et les dieux
Tout ce qu'on peut rêver de plus insidieux,
Tout ce qui peut s'unir d'artifice et d'adresse
Dans le cœur d'une femme et d'une enchanteresse,
Armide le possède en sa jeune saison.

Hidraot, dont les soins ont mûri sa raison,
Veut que de son projet elle soit informée.

Il l'appelle, et lui dit : « O toi, ma bien-aimée,
« Qui sous de blonds cheveux et des traits séduisants
« Caches une prudence au-dessus de tes ans,
« Qui dans mon art fatal me surpasses moi-même,
« Écoute, je médite un hardi stratagème;
« Et si de ton secours tu me prêtes l'appui,
« D'un triomphe certain je réponds aujourd'hui.
« Va de nos ennemis surprendre la faiblesse;
« Achève le complot ourdi par ma vieillesse.
« Armide, il faut te rendre au camp de Godefroi.
« Que tout l'art de ton sexe y pénètre avec toi.

« Porte aux pieds d'un héros de timides prières ;
« Que de ses pleurs l'amour inonde tes paupières ;
« Amollis tes accens ; fais que de tes discours
« Des soupirs, des sanglots interrompent le cours.
« Beauté plaintive, unis l'artifice à la grâce.
« La pudeur doit prêter son voile à ton audace ;
« Que le mensonge même en ton cœur apprêté
« S'épure dans ta bouche et soit la vérité.
« Enfin de ces guerriers que les plus insensibles
« Se laissent engager dans tes fers invincibles.
« Séduis surtout, séduis le chef de ces chrétiens ;
« Épris de ta beauté, de tes doux entretiens,
« Qu'il termine une guerre à l'Orient fatale.
« Si la pieuse ardeur qu'en tous lieux il étale
« Le dérobe à tes coups, Armide, enchaîne au moins
« Les plus vaillans guerriers de tes larmes témoins.
« Des bords où te suivra l'élite de l'armée,
« Que la route incertaine à jamais soit fermée.
« Étouffe un vain remords. Contre nos ennemis
« La patrie et le ciel ont déjà tout permis. »

A ce hardi projet que son orgueil avoue
Avec empressement Armide se dévoue ;
Et dès le même soir, à pas précipités,
Elle s'éloigne et suit des chemins écartés.

Ses longs voiles flottans, sa blonde chevelure
Qu'abreuve de parfums l'essence la plus pure,
Vont soumettre à ses lois mille guerriers fameux,
Maîtres de l'Orient qui se tait devant eux.
Par les soins d'Hidraot une rumeur confuse
Instruit de ce départ le peuple qu'elle abuse.

Dans le camp des croisés Armide arrive enfin.
A son premier aspect un murmure soudain
De tous côtés s'élève et grossit autour d'elle.
Pour la première fois quand un astre étincelle,
Ainsi de l'univers il attache les yeux.
Tous les héros que presse un désir curieux
Environnent les pas de la jeune étrangère.
Amathonte et Paphos, dans leur cour mensongère.
N'admirèrent jamais une telle beauté.
Sa chevelure d'or flotte avec majesté.
A travers le réseau qui mollement l'embrasse
Elle brille parfois, et parfois avec grâce
Elle fait éclater ses trésors onduleux.
Ainsi, lorsque le ciel d'un voile nébuleux
Dégage lentement l'azur qui le décore,
Au milieu des vapeurs le soleil luit encore.
Le ciel a-t-il repris toute sa pureté,
Le soleil à grands flots épanche la clarté.

Dans les cheveux d'Armide un frais zéphyr se joue,
Tantôt les entrelace, et tantôt les dénoue.
Dans ses yeux sont cachés tous les traits de l'Amour.
Sous leur longue paupière ils semblent fuir le jour.
Et la rose et le lis, qu'un doux hymen assemble,
Animent son beau teint, y confondent ensemble
Leur coloris vermeil et leur vive blancheur.
Mais sur sa bouche pure, où brille la fraîcheur,
La rose printanière éclate sans rivale.
Son sein demi-voilé négligemment étale
L'harmonieux contour de ses globes de lis.
Voile jaloux ! Zéphyr dans l'or de ses replis
S'insinue, et découvre à la foule idolâtre
Un mélange mobile et de pourpre et d'albâtre ;
Et comme un rayon pur tremblant sur les ruisseaux
Pénètre leur cristal sans diviser leurs eaux,
Sur tant d'attraits ainsi la tunique abaissée
Charme et n'arrête point l'amoureuse pensée
Qui se glisse, contemple et dévore à loisir
Mille appas devinés par le brûlant désir.

Au milieu des héros qu'éblouit sa présence,
D'un pas majestueux, Armide alors s'avance.
Elle voit les transports qu'excite sa beauté,
Et sourit dans son cœur avec malignité

Du triomphe nouveau qui pour elle s'apprête.
Devant un chevalier enfin elle s'arrête,
Et demande à paraître aux regards de Bouillon.
Eustache l'aperçoit : semblable au papillon
Qui vole sur la flamme et s'embrase lui-même,
Il court, se précipite, et dans sa fougue extrême
Veut contempler encor ce front plein de candeur,
Ces yeux charmans que baisse une feinte pudeur ;
Il les voit ; et, bouillant d'amour et de jeunesse,
A la belle inconnue en ces mots il s'adresse :
« Madame (si pourtant j'ose ainsi vous nommer ;
« Car le ciel, dont les soins daignèrent vous former,
« Jamais sur la beauté, son plus parfait ouvrage,
« Ne versa de ses dons un si rare assemblage),
« Dans nos camps, réservés à la seule valeur,
« Venez-vous apporter ou chercher le bonheur ?
« Quel est votre dessein ? quels bords vous ont vu naître ?
« Hâtez-vous de m'instruire, et faites-moi connaître
« Les tributs qu'en ces lieux vous exigez de nous.
« Parlez, dites un mot, je tombe à vos genoux.
« — Ah ! seigneur, louez moins une simple mortelle ;
« De si profonds respects ne sont pas faits pour elle.
« Loin que le ciel, hélas ! favorise mes jours,
« De trouble et d'amertume il en sème le cours.

« Étrangère aux plaisirs , errante , abandonnée ,
« Par l'excès du malheur à vos yeux amenée ,
« Je venais dans son camp supplier Godefroi.
« Le bruit de sa clémence est venu jusqu'à moi.
« O vous qui paraissez porter un cœur sensible ,
« Faites qu'on me présente à ce prince invincible.
« — Madame , commandez : quel autre près de lui
« Peut m'enlever l'honneur de vous servir d'appui ?
« Cet illustre Bouillon est mon frère et mon maître ;
« Et sur son amitié j'ai quelques droits peut-être.
« Vous n'aurez pas en vain désiré de le voir.
« Disposez de mon bras comme de son pouvoir. »

Il la conduit alors vers la tente secrète
Où Godefroi, qu'assiège une foule indiscrete,
Seul avec ses barons s'entretient quelquefois,
Et médite avec eux des combats ou des lois.
Admise à ses regards, la jeune et belle Armide
Baisse les yeux, affecte un maintien plus timide,
Et rougit, et se tait. Le noble Godefroi
Lui parle avec douceur, et calme son effroi.
Alors, développant d'une voix rassurée
La fable ingénieuse en son cœur préparée,
La belle Armide ainsi commence, et ses accens
D'un charme inexprimable enivrent tous les sens :



„ O vous qui paraissez porter un cœur sensible,
 „ Faites qu'on me présente à ce prince invincible .

« Prince dont la victoire, au milieu des alarmes,
« Accompagne les pas et devance les armes,
« Digne chef des chrétiens, héros de l'Occident,
« Tel est de ta vertu le suprême ascendant,
« Que les princes vaincus et courbés devant elle
« Lui remettent le soin de venger leur querelle.
« D'autres, pour repousser des peuples conquérans,
« Soulèvent leurs sujets, rassemblent leurs parens;
« Moi, contre un sang ingrat que souille l'imposture,
« Qui veut de tous ses droits dépouiller la nature,
« Contre mon propre sang à toi seul j'ai recours,
« Et d'un glaive ennemi j'implore le secours.
« S'il est vrai que les rois, vassaux de ta puissance,
« S'honorent dans tes fers de leur obéissance;
« Par tes nobles efforts si l'Orient dompté
« Autant que ta valeur célèbre ta bonté,
« Prouve à tout l'Orient que cette valeur même
« Peut ravir à la fois et rendre un diadème.
« Peut-être dans ton cœur ennemi de ma loi
« Lindulgente pitié va se taire pour moi;
« Mais j'atteste le Dieu dont le bras te seconde,
« Cet invisible Dieu, maître éternel du monde,
« Que jamais, non, jamais un destin plus affreux
« Ne dut solliciter ton appui généreux.

« D'un parent sacrilège apprends la perfidie ,
« Et la trame coupable entre ses mains ourdie :
 « Arbillan fut mon père : il régnait sur Damas.
« Né loin du rang suprême et parmi des soldats ,
« En lui donnant sa main , la belle Chariclée
« L'éleva sur le trône où j'étais appelée.
« Hélas ! le même jour , ô déplorable sort !
« A la fois éclaira ma naissance et sa mort ;
« Et cinq ans sur ma tête étaient passés à peine ,
« Qu'Arbillan dans la tombe avait suivi la reine.
« Il mourut en laissant à son frère chéri ,
« Compagnon de sa gloire et dans son sein nourri ,
« Sa fille à consoler , son empire à défendre.
« Ce frère , qu'il aimait d'une amitié si tendre ,
« Sans doute eût respecté les désirs paternels ,
« Si la foi des sermens enchaînait les mortels.
« Il me prouva d'abord sa tendresse et son zèle.
« Il me servit de père , et mon peuple fidèle
« A ses feintes vertus accordait chaque jour
« Un sincère tribut de respect et d'amour.
« Peut-être alors ce prince , exempt d'ingratitude ,
« A remplir ses devoirs appliquait son étude.
« Peut-être avec son fils déjà dans l'avenir
« Formait-il en secret le dessein de m'unir.

« Et quel fils, juste ciel ! ou quel monstre sauvage !
« Abject, difforme, avare, ignoble en son langage,
« Il repousse à la fois, dans ses honteux plaisirs,
« Et les travaux guerriers et les nobles loisirs.
« Et le lâche, étranger au rang qu'il déshonore,
« Sur un front vil étale un cœur plus vil encore.
« Voilà pourtant l'époux qu'un tuteur inhumain
« Destinait à l'honneur de recevoir ma main.
« De ces horribles nœuds combien de fois le traître
« Osa-t-il menacer la fille de son maître !
« Et toujours à ce prince, interdit et confus,
« Mon dédaigneux silence expliqua mes refus.
« Un jour enfin, lassé de tant de résistance,
« Le front rêveur et sombre, il quitta ma présence ;
« Et je pus dans ses yeux, de rage étincelans,
« Lire mon avenir écrit en traits sanglans.

« Dès-lors toutes les nuits des fantômes funèbres
« Se montraient à mes yeux, pleuraient dans les ténèbres.
« Le spectre de ma mère, en ces momens d'effroi,
« Immobile, debout, se plaçait devant moi.
« Dans ce morne appareil de tristesse et d'alarmes,
« Oh ! qu'elle différait des tableaux où ses charmes
« Reproduits et vivans sous le feu du pinceau,
« Avaient frappé mes yeux au sortir du berceau !

« Fuis , disait-elle , fuis loin d'une cour parjure ,
« Ma fille ! au nom du ciel c'est moi qui t'en conjure ;
« Pars à l'instant : déjà la noire trahison
« Aiguise le poignard , prépare le poison....
« Mais de quoi me servait , à la fleur de mon âge ,
« D'un péril si prochain le douloureux présage ?
« Prendre la fuite , hélas ! m'éloigner sans retour
« De ce palais si cher à mon premier amour !
« Exiler ma jeunesse aux rives étrangères !
« Renoncer à jamais au trône de mes pères !
« Et tout cela pour fuir je ne sais quel destin
« Effroyable , il est vrai , mais peut-être incertain.
« Malheureuse ! la mort dont j'étais menacée
« En tous lieux cependant poursuivait ma pensée.
« Toujours prête à la fuir , et balançant toujours ,
« Je traînais dans le deuil mes déplorables jours ,
« Semblable au criminel qui frémit et s'apprête
« A voir tomber le fer suspendu sur sa tête.
« Enfin , soit que le ciel fût touché de mes maux ,
« Soit qu'il me réservât à des périls nouveaux ,
« De mon père une nuit j'aperçois le ministre.
« Il s'avance vers moi : ses traits , son air sinistre ,
« Ses regards inquiets , tout me glace d'effroi.
« Je veux l'interroger : il m'apprend que le roi

« Prononce mon arrêt, et qu'il m'a condamnée
« A boire dans le jour la coupe empoisonnée;
« Que pour m'en prévenir il paraît à mes yeux;
« Mais qu'il faut profiter d'un instant précieux.
« Il m'offre son appui, m'exhorte, m'encourage,
« Et me décide enfin à quitter un rivage
« Où l'aurore devait éclairer mon trépas.
« Deux femmes seulement accompagnent mes pas.
« Sans obstacle je pars, et ma vue attendrie
« Se reporte souvent vers ma douce patrie.
« Mon douloureux regard ne peut s'en détacher,
« Et dans la sombre nuit s'obstine à la chercher.
« Je m'éloigne à regret, et, d'Aronte suivie,
« D'Aronte dont le zèle a veillé sur ma vie,
« A travers des chemins, des sentiers tortueux,
« Dans l'un de ses châteaux nous arrivons tous deux.
« Là je respire au sein d'un abri tutélaire.

« Le traître apprend ma fuite. Enflammé de colère,
« Il charge Aronte et moi de ses propres forfaits.
« Ce ministre, dit-il, séduit par mes bienfaits,
« Devait lui présenter un breuvage homicide :
« Mais la bonté du ciel, prévenant ce perfide,
« Me conserve un tuteur dont je tranchais les jours
« Afin de me livrer à d'indignes amours.

« Il ajoute à ces bruits que, dans ma folle ivresse,
« Je vais à mille amans prodiguer ma jeunesse....
« Puisse en éclats le ciel fondre et tomber sur moi,
« Sainte pudeur, avant de profaner ta loi !
« Que le monstre altéré du sang de l'innocence,
« Foulant aux pieds l'honneur et la reconnaissance,
« A ces noirs attentats se livre sans frémir,
« C'est un malheur sans doute, et je dois en gémir;
« Mais qu'à de tels soupçons lui-même il m'abandonne,
« Voilà ce que jamais la vertu ne pardonne.

« L'impie ! il craint encor mes fidèles sujets.
« Des voiles du mensonge il couvre ses projets;
« Et sa longue vengeance, avec art déguisée,
« Berce et trompe l'espoir de la foule abusée.
« Mais cependant l'auteur de mes cruels soucis,
« Au trône paternel insolemment assis,
« Ne se contente pas de supposer ma honte;
« Il fait plus; il commande au trop fidèle Aronte
« De me rendre lui-même à ses perfides coups;
« Et s'il ose un moment éluder son courroux,
« Jusqu'au fond de l'enceinte où je suis renfermée,
« La torche incendiaire en ses mains allumée,
« Il viendra se venger de ses affronts nouveaux,
« Et nous livrer ensemble au glaive des bourreaux.

« C'est ainsi qu'il aspire en son âme effrénée
« A rendre sa splendeur au sang dont je suis née ;
« Ou plutôt comme il veut désormais conserver
« Le sceptre et les trésors qu'il vient de m'enlever ,
« Et sans doute il le peut ! de ses coups sacrilèges
« Qui sauvera mes jours , si tu ne les protèges ?
« C'est à toi de punir un lâche suborneur
« Qui demande ma tête et me ravit l'honneur.
« Lève-toi, prends le glaive, et finis ma disgrâce.
« Oh ! vois couler mes pleurs à tes pieds que j'embrasse.
« Fugitive, innocente, et faible, et sans espoir,
« Je n'ai d'autre rempart que ton juste pouvoir.
« Au nom du temple saint que cherche ta victoire,
« Au nom de tes combats, viens relever ma gloire.
« Puisque jamais le ciel ne repousse tes vœux,
« Que, sort de son appui, tu peux ce que tu veux,
« Termine enfin le cours de mon affreux supplice.
« Bien moins que la pitié j'implore la justice.
« Oui, tu vas me prêter un généreux soutien,
« Et conquérir un trône en me rendant le mien :
« Car ce trône fameux, mon antique héritage,
« Je ne veux y monter que pour t'en faire hommage.
« De ce camp si nombreux et couvert de lauriers,
« Seigneur, accorde-moi seulement dix guerriers.

« Ce nombre me suffit, et leur noble courage

« D'un lâche usurpateur va confondre la rage.

« Un des chefs du palais qui s'intéresse à moi,

« Et dont je garantis la prudence et la foi,

« M'a promis de m'ouvrir une secrète porte,

« Et d'y faire la nuit pénétrer mon escorte.

« Il répond du succès, pourvu qu'un bras sauveur,

« Le bras de Godefroi se lève en ma faveur ;

« Et telle est parmi nous ta haute renommée,

« Que dix de tes guerriers vaudront seuls une armée. »

Armide, en achevant de prononcer ces mots,

Les regards attachés sur le sage Héros,

Dans sa noire douleur paraît ensevelie.

Mais son silence parle, et son maintien supplie.

Elle attend que Bouillon décide son destin.

Lui cependant au fond de son cœur incertain

Médite une réponse ou contraire ou propice.

Du Sarrasin perfide il connaît l'artifice.

Un général chrétien, un digne chevalier,

Aux ennemis de Dieu peut-il se confier ?

Mais la pitié, toujours aux grands cœurs naturelle,

Prend la cause d'Armide et l'attendrit sur elle.

Pourtant il ne veut pas, s'il se laisse fléchir,

De son premier devoir un moment s'affranchir.

De plus grands intérêts occupent sa pensée.
Au trône paternel Armide replacée
Lui promet des soldats, des armes, des trésors
Qui peuvent de l'Égypte arrêter les efforts.
Tandis que Godefroi réfléchit et balance,
Armide, interrogeant son auguste silence,
L'observe, l'étudie, et cherche à démêler
Les mouvemens confus qui semblent le troubler.
Bouillon s'explique enfin, et sa pitié sincère
Adoucit un refus cruel, mais nécessaire.

« Madame, si le ciel qui dirige nos pas
« A venger ses affronts ne nous destinait pas,
« Si lui-même, en nos mains consacrant nos épées,
« Ne retenait ici nos armes occupées,
« Heureux de vous servir, bientôt notre secours
« De vos adversités aurait fini le cours.
« Mais notre premier vœu, notre devoir suprême,
« Est d'affranchir du joug la cité de Dieu même;
« Et borner aujourd'hui le cours de nos exploits,
« Ce serait être faible et parjure à la fois.
« Cependant, si le Dieu qui soutient nos cohortes
« Soumet Jérusalem et nous ouvre ses portes,
« Si la Croix se relève en ses murs consolés,
« Au nom de ces héros à vos yeux rassemblés,

« Je le jure, princesse, en des jours plus prospères
« Nous vous replacerons au trône de vos pères.
« Jusque-là d'autres soins remplissent nos momens,
« Et le ciel avant vous a reçu nos sermens. »

Armide, à ce discours, languissante, éperdue,
Tient ses regards baissés et reste confondue.
Bientôt levant au ciel ses yeux noyés de pleurs,
Elle fait en ces mots éclater ses douleurs :

« Malheureuse princesse ! ô quelle destinée
« Fut jamais plus constante et plus infortunée !
« J'implore vainement ton appui souverain,
« Et pour moi tous les cœurs sont devenus d'airain.
« Avant que les mortels cèdent à ma prière,
« Le soleil s'éteindra dans sa vaste carrière.
« Si mon âge, mes pleurs ne peuvent t'attendrir,
« Si ma voix t'importune, à qui donc recourir ?
« Mais à me protéger quand ton bras se refuse,
« Hélas ! ce n'est pas toi, c'est le ciel que j'accuse.
« Immuable et fidèle en son inimitié,
« Lui seul ferme ton âme au cri de la pitié.
« Il te rend insensible. Eh bien ! destin funeste,
« Achève, arrache-moi le jour que je déteste.
« Je me livre à tes coups, frappe, voilà mon sein ;
« Dirige contre moi le poignard assassin.

« C'en est fait, et déjà sonne ma dernière heure.
« En ces lieux plus long-temps faut-il que je demeure ?
« L'honneur me le défend.... Où fuir ? où me cacher ?
« Au joug de l'oppresseur je ne puis m'arracher.
« Est-il dans l'univers une ombre assez secrète
« Qui dérobe à ses yeux ma fuite et ma retraite ?
« Puisque je vois partout l'inévitable mort,
« Que ma main la prévienne et remplisse mon sort. »

Dans ses traits à l'instant un noble orgueil étale
Toute la dignité de son âme royale.
Elle feint de sortir, se détourne, et ses yeux
Versent abondamment des pleurs insidieux.
Mais, ô charme nouveau ! sur le beau sein d'Armide
Chaque larme descend et roule en perle humide.
Ainsi, lorsque des lis, aux bords d'un frais canal,
S'abandonnent aux jeux du zéphyr matinal,
L'Aurore, qui les voit sur la rive humectée
Balancer mollement leur fraîcheur argentée,
Les contemple, sourit, et du haut de son char
Laisse tomber sur eux son liquide nectar.

Déjà les pleurs brillans de la jeune princesse,
Comme un éclair rapide, éveillent la tendresse.
Les chevaliers, qu'émeut sa touchante langueur,
Des refus de Bouillon accusent la rigueur.

« Il faut, se disent-ils, qu'un monstre sanguinaire
« Ait allaité Bouillon dans son affreux repaire.

« Il naquit au milieu d'une orageuse mer,
« Ou sur les monts que glace un éternel hiver.

« Le cruel, d'un œil sec, d'une âme insouciant
« Contemple à ses genoux la beauté suppliante ! »

Ainsi tous ces héros, à leur fougue livrés,

Murmuraient, de colère et d'amour enivrés.

Mais Eustache s'avance : « O mon maître, ô mon frère,

« Rien ne peut-il fléchir un refus trop sévère ?

« On ne demande point aux chefs de tes soldats,

« A ces fameux héros, arbitres des combats,

« D'abandonner le poste où veille leur prudence.

« Mais nous, guerriers oisifs, nous dont l'indépendance

« Par respect seulement se range sous tes lois,

« Ne pourrions-nous briguer la faveur de ton choix ?

« Quand le noble désir de plaire au ciel lui-même

« Ne m'engagerait pas dans ce péril extrême,

« Mon rang de chevalier m'en ferait un devoir.

« Je m'adresse à ton cœur : qu'il se laisse émouvoir !

« Et d'une reine en deuil protège l'espérance !

« Quelle honte pour nous, si jamais dans la France,

« Où règnent la vertu, l'amour, la loyauté,

« On disait qu'en ces lieux une jeune beauté

« N'a pu de dix vengeurs appuyer sa disgrâce !
« Eh bien ! fuyons les camps, déposons la cuirasse,
« Et remettons aux mains de la seule valeur
« Un fer qui ne sait plus défendre le malheur. »
Il dit : ses compagnons d'une voix unanime
Applaudissent en foule au transport qui l'anime.
« Vous le voulez ; eh bien ! leur répond Godefroi,
« A vos vœux réunis je cède malgré moi.
« Puisqu'à suivre ses pas votre ardeur vous excite,
« Qu'Armide obtienne donc ce qu'elle sollicite.
« Mais vous qu'ont réunis de plus grands intérêts,
« Retenez, croyez-moi, ces élans indiscrets. »

Il se tait, et chacun pense qu'il favorise
Un dessein que son âme à regret autorise.
Il semble à tous les yeux, d'allégresse remplis,
Qu'Armide avec ses pleurs par l'Amour embellis,
Au gré de ses désirs de tout le camp dispose ;
Et même on croirait voir de ses lèvres de rose
Pendre une chaîne d'or qui retient dans ses nœuds
Tous les cœurs à la fois brûlés des mêmes feux.

Eustache la rappelle, et dit : « Beauté charmante,
« Déposez les chagrins dont le poids vous tourmente.
« Votre noble infortune a trouvé des amis.
« Vous aurez les secours que je vous ai promis. »

La princesse l'écoute, et ses larmes tarissent.
De son front virginal les ombres s'éclaircissent.
Plus calme, et de son voile essuyant ses beaux yeux :
« O vous à qui je dois un secours précieux,
« Vaillans guerriers, dit-elle, appuis de l'innocence,
« Acceptez le tribut de ma reconnaissance.
« Ah ! de tous vos bienfaits le noble souvenir,
« Ainsi que dans mon cœur, vivra dans l'avenir. »
Ses regards enivrans, son geste, son sourire,
Achèvent d'exprimer ce qu'elle n'ose dire ;
Et sa voix de sirène, égarant la raison,
Épanche au fond des cœurs un amoureux poison.

Déguisant avec art sa trame criminelle,
La perfide se livre au destin qui l'appelle.
Elle veut à son char attacher mille amans,
Rajeunir de Circé les doux enchantemens,
De ses charmes divins multiplier l'ivresse,
Et même en ses filets surprendre la sagesse.
Habile à varier les pièges de son art,
Elle baisse parfois un timide regard,
Le relève soudain ; et la foule attentive
Y surprend du désir la trace fugitive.
Du frein, de l'aiguillon se servant tour à tour,
Elle excite ou retient et l'audace et l'amour.

Las enfin de nourrir une espérance vaine ,
Un guerrier cherche-t-il à secouer sa chaîne ,
Ou bien , timide encor , n'ose-t-il déclarer
Le feu dont en secret il se sent dévorer ,
D'un seul mot , d'un coup-d'œil , Armide le rassure ,
Et , loin de l'adoucir , irrite sa blessure .
Un autre , plein du feu qu'il ne peut contenir ,
De sa brûlante ardeur veut-il l'entretenir ,
Repoussant un aveu qui semble lui déplaire ,
Elle impose silence au jeune téméraire .
Mais bientôt dans ses yeux radoucis de moitié ,
A travers les dédains une aimable pitié
Brille et laisse douter de son indifférence .
Ainsi la crainte même enhardit l'espérance ,
Et ce rapide éclair , qu'elle cherche à saisir ,
Au moment qu'il s'éteint rallume le désir .

Quelquefois à l'écart , languissante , affligée ,
Dans quels profonds ennuis on la croirait plongée !
Elle rêve et gémit . Ses pleurs obéissants
Arrosent de son sein les lis éblouissants .
Jouets de ses douleurs qui la rendent plus belle ,
Ses crédules amans vont soupirer loin d'elle .
Soudain , comme rendue à des plaisirs nouveaux ,
Et pleine d'un espoir qui vient flatter ses maux ,

Elle écarte la nuit sur son front répandue ,
Sourit , et se présente à la foule éperdue.
Tel au milieu du jour , si le céleste azur
Noircit et disparaît dans un nuage obscur ;
Vers l'horizon lointain , dont la splendeur s'efface ,
Si l'orage se lève et par degrés menace ,
Un long crêpe enveloppe et les monts et les bois ;
La fleur est sans éclat , Philomèle sans voix ;
Mais dans son vol naissant que la foudre s'arrête ,
Que bientôt le soleil , vainqueur de la tempête ,
Superbe , et le front ceint d'un diadème d'or ,
Dans les cieux dévoilés poursuive son essor ,
Tout reprend à la fois une grâce nouvelle ;
La fleur s'épanouit , la tendre Philomèle
En sons voluptueux soupire son tourment ,
Et la nature entière est un enchantement.

Telle Armide , s'offrant à la foule ravie ,
L'éblouit et lui donne une seconde vie.
On croit voir sur ses pas s'empresser tour à tour
L'allégresse et l'espoir , le désir et l'amour.
Ces traits qu'en ce moment un éclat pur colore ,
Et la douce gaîté qui l'embellit encore ,
Tout pénètre , ravit d'un charme suborneur
Ces amans accablés de leur propre bonheur.

Irrésolus, flottans de l'amour à la haine,
De la crainte à l'espoir, du plaisir à la peine,
Caressés d'un souris, foudroyés d'un refus,
Ce choc tumultueux de sentimens confus
Redouble à chaque instant leur pénible martyre :
Un coup-d'œil les éloigne, un coup-d'œil les attire :
L'un d'eux à la beauté qui le tient sous ses lois
Ose-t-il bégayer d'une timide voix
Le trouble qui l'agite et l'aveu le plus tendre,
Son ingénuité feint de ne pas l'entendre,
Et sous le coloris d'une fausse pudeur
Voile de ses dédains l'insulte et la froideur.
Un autre veut parler : elle fuit et l'évite.
Ou bien son doux regard à s'expliquer l'invite ;
Il approche.... elle écoute.... aussitôt dans son œil
S'allume un feu mêlé de colère et d'orgueil ;
Et l'ingrate, abusant l'insensé qu'elle opprime,
D'un aveu provoqué lui fait un nouveau crime.
Ainsi les malheureux, dans leurs soins empressés,
Sont vingt fois accueillis, et vingt fois repoussés :
Comme un chasseur long-temps égaré sur la voie,
Vingt fois retrouve et perd sa fugitive proie.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 161.

Tandis que les guerriers, défenseurs du Très-haut,
Forgent les instrumens destinés pour l'assaut,
L'implacable ennemi de la nature humaine
Leur jette des regards étincelans de haine, etc.

BOILEAU a dit dans son *Art poétique* :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire !

Ces paroles ont servi de texte à quelques critiques pour reprocher au Tasse d'avoir fait figurer les démons dans son poëme. Mais l'autorité du législateur de la poésie française a été ici plus d'une fois, et avec raison, combattue. Peut-être, ainsi qu'il l'observe, serait-ce en effet un assez triste objet à offrir aux regards que Satan sans cesse hurlant contre les cieux, si l'on ne voyait là-dedans qu'un diable tout noir, comme dit Voltaire, avec ses cornes et sa longue queue, poussant des cris en l'air, et injuriant à plaisir le bon Dieu. Mais toute la force de l'argument de Boileau est dans un trivial artifice de

langage. Quittons le plaisant pour le sérieux, et à coup sûr ce sera un objet très-grand et très-noble qu'une puissance qui, déchue des grandeurs célestes et condamnée à la triste prison de l'abîme, a pour partage une éternelle haine, une vengeance éternelle contre la puissance divine, dont elle entrave, autant qu'elle le peut, les desseins, à qui elle dispute en quelque sorte l'empire de l'humanité, et dont à force de malice elle égale presque la bonté infinie. Disons plus; c'est assurément là ce que le christianisme, dans la vérité de ses dogmes, fournit de plus grand à la poésie : la tâche de la poésie est de se tenir à la hauteur du christianisme.

Le Dante, le premier, employa ce ressort de merveilleux : le premier il essaya d'atteindre, par l'effrayante grandeur des images, tout ce que l'idée des diables fournissait de terrible à son esprit et à celui de ses contemporains; le premier surtout, il songea à susciter la puissance des esprits de ténèbres, comme une puissance ennemie des volontés d'en-haut. Mais ce dernier trait ne se trouve guère en lui qu'ébauché, et quelque vastes proportions que son gigantesque Lucifer ait pu prendre sous son pinceau, il ne saurait épouvanter que des enfans. Le Tasse, avec plus d'art et de goût, perfectionna le portrait du roi de l'abîme, tout en lui laissant cependant ses cornes. Mais ce qu'il développa avec la plus étonnante supériorité, c'est la grande idée de l'hostilité de l'enfer contre le ciel. Il était réservé à Milton de donner au personnage du monarque infernal toute la dignité que réclame l'épopée, en montrant le rebelle archange, le front cicatrisé de la foudre, mais tout radieux encore des vestiges, quoique à demi effacés, de sa grandeur et de sa beauté pre-

mière ; humilié de sa chute , mais toujours superbe ; se levant , et laissant derrière lui dans l'abîme une vallée immense. Il lui était réservé surtout d'attacher à cet implacable ennemi de l'humanité une sorte d'intérêt tout particulier , de l'environner d'une sorte de magnificence et d'éclat par l'opiniâtre constance de sa haine sous le poids de la fatalité qui l'écrase , par les efforts sans cesse renaissans de son orgueil contre le tout-puissant ennemi qui l'a terrassé. Ainsi les conceptions primitives du génie , imparfaites encore , se transmettent , comme par une légitime succession , aux génies des âges suivans , à qui il appartient de faire fructifier et d'agrandir un si précieux héritage.

Revenons au Tasse , et après lui avoir donné tout ce que mérite d'éloges cette grande conception , examinons s'il a été aussi heureux à exécuter qu'à concevoir.

Il l'a été , selon nous. C'était en effet de la force qu'il fallait ici , et ce n'est jamais là ce qui manque au Tasse. S'il n'a pu s'élever jusqu'à la haute idée de Milton , si , au lieu de conserver à l'archange déchu un reste glorieux de la pure essence des esprits de lumière , il ne lui a donné que les attributs d'une grandeur et d'une puissance toute matérielle , du moins les traits qu'il a rassemblés frappent fortement l'imagination , sans jamais trop soulever le goût , et n'ont point le caractère de cette gigantesque exagération , qui va infailliblement au ridicule. Suivez-le au milieu du conseil assemblé des puissances de l'abîme ; la hardiesse des images , l'énergie de l'expression , la sombre harmonie du rythme , je ne sais quelle couleur fantastique et pour ainsi dire infernale répandue sur le tableau , tout n'est-il point dans cette peinture ?

C'est d'abord Satan lui-même qui, se mordant les lèvres de rage, comme un taureau blessé exhale sa douleur par un sourd et long mugissement. L'insensé, dans ses penses téméraires, ose s'égaliser au maître du ciel ; il oublie comment tonne la main irritée du Tout-puissant ;

E in obbligo pone
Come di Dio la destra irata tuone.

Bientôt, à son ordre, se font entendre les rauques accens de la trompette infernale qui convoque les habitans des ombres éternelles ; et la poésie, par un prodige incroyable d'harmonie, frappe l'oreille des lecteurs de tous les retentissemens successifs de ce bruyant signal dans les vastes profondeurs de l'abîme :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Tremar le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba.

Le Tasse n'a plus le même bonheur quand il s'efforce de peindre les mille formes variées sous lesquelles accourent les esprits de ténèbres rassemblés à la voix de leur maître : il s'attache trop à représenter toute leur hideuse monstruosité, et à effrayer le lecteur des longs replis de leur queue et de la difformité de leurs pieds de bête. Il fait pis encore : il va emprunter à l'ancienne mythologie les noms dont il les désigne, et ce masque étranger ne laisse pas d'ajouter encore au ridicule de ces figures infernales. Voltaire traite cela d'inadvertance : nous ne serons pas plus sévères que lui. Toutefois nous n'admettrons point ce qu'il dit en plaisantant : « Voilà ce que c'est que d'avoir

« le mérite de l'antiquité, il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui y gagne. » L'enfer du Tasse n'y gagne pas.

Mais le portrait plein de grandeur du roi de l'abîme commande bientôt toute l'attention, et fait oublier ce qu'il y a ici de défectueux. « Une horrible majesté est empreinte sur son front sauvage : son œil étincelle comme les funestes lueurs de la comète. Une barbe noire et épaisse enveloppe son menton, et descend à grands flots sur sa poitrine... » Tout cela est très-beau, très-poétique ; mais nous touchons au dernier degré de l'horreur, et le dégoût arrive quand on nous montre sa bouche, comme l'ouverture d'un gouffre profond, toute souillée de sang ; surtout quand les fétides exhalaisons qui en sortent viennent révolter le plus superbe des sens, l'odorat.

Mais il parle, et sa voix fait trembler au loin les souterrains de l'abîme ; rien de plus haut que son éloquence. Tantôt ce sont les amers et tristes regrets de l'orgueil confondu ; tantôt les terribles éclats d'une rage concentrée qui s'échappe et se déborde en torrens de vengeance et de haine ; mais surtout, c'est ce présomptueux endurcissement de perversité qui caractérise les esprits de ténèbres, c'est cette jalouse inimitié qui les anime contre l'homme, héritier de la gloire céleste qu'ils ont perdue, c'est cette confiance séditeuse qui, sous l'empire même de la main qui les a vaincus, leur fait encore rêver la victoire : et au fond de tout cela, je ne sais quelle espèce de vertige qui donne un air vraiment effrayant à cette éloquence.

Satan commence par rappeler à ses compagnons leur noble origine, et la malheureuse défaite qui les a précipités du ciel. Il s'indigne à la vue de l'homme, vile créa-

ture née de la fange , appelé dans les célestes demeures : il s'indigne de l'outrage plus grand encore que Dieu leur a fait en livrant son fils à la mort , et l'envoyant au sein des enfers pour en retirer des âmes qui leur appartenaient, et triompher des portes brisées du Tartare. Mais qu'est-ce que cette première injure auprès de celle qu'ils essuient présentement ? Il leur montre l'Eternel travaillant tous les jours à abattre les autels du paganisme. Resteront-ils donc dans une criminelle inaction ? laisseront-ils renverser leur culte ? Qu'ils raniment donc leur courage , qu'ils s'élancent sur la terre , arrêtent les progrès des chrétiens , et effacent jusqu'au dernier vestige de leur camp. Il dit, et à sa voix , comme les vents déchaînés qui poussent devant eux les tempêtes, les enfans de l'abîme se précipitent hors de leurs noires demeures, et vont obscurcir la face de la terre.

Nous avons , contre notre usage , analysé ce tableau dans toute son étendue plutôt que de nous arrêter à en faire ressortir le mérite par quelques remarques partielles sur les beautés les plus saillantes. Mais , outre que l'importance du morceau justifie assez par elle-même ce genre de critique, il entraînait nécessairement dans l'esprit de ces notes d'offrir en entier ce vaste ensemble pour le rapprocher de l'imitation que Milton en a faite dans la grande scène qui ouvre son épopée.

Après avoir , durant neuf fois l'espace que mesurent le jour et la nuit , roulé d'abîme en abîme , Satan élève son front au-dessus de l'océan de flammes où il est plongé ; il promène lentement ses regards sur l'immensité de ces lieux ; il ne voit de tous côtés qu'une vaste fournaise dont les feux ne jettent point de lumière , mais forment

plutôt comme des ténèbres visibles qui servent à découvrir ce séjour de douleur, où la paix et le repos ne peuvent habiter, où ne pénètre jamais l'espérance qui pénètre partout. C'est là que lui apparaissent ses compagnons gisant au milieu des flots de cette mer embrasée. Le plus proche de lui est Belzébuth, Belzébuth le premier et le plus hardi complice de sa révolte :

If thou beest he.... but o how fall'n ! etc.

« Si tu es celui....., lui dit-il en le reconnaissant à peine. Mais, ô combien tu es déchu ! que tu es changé de celui qui dans les parvis célestes effaçait de son immortelle splendeur les plus brillans enfans de la lumière ! » Et il lui rappelle leur audacieuse ligue contre le maître du tonnerre, leur combat, leur défaite, et la victoire de leur grand ennemi,

*Who now triumphs, and in th' excess of joy
Sole reigning holds the tyranny of Heaven,*

« qui aujourd'hui triomphe, et, dans l'excès de sa joie, règne seul maître et seul tyran des cieux. »

Mais cette victoire n'a point terrassé sa haine ; elle vit indomptable, elle vit de l'espoir de la vengeance et des projets d'une éternelle guerre.

Belzébuth lui répond d'une voix abattue et découragée.

« Chérubin tombé, reprend Satan avec le rapide accent de l'indignation, qu'il faille agir ou souffrir, il est dur sans doute de sentir sa faiblesse. Mais crois-moi, quoi qu'il arrive, le bien ne peut plus désormais être notre partage ; contrarier les desseins de notre ennemi, voilà ce qui nous reste de bonheur. Peut-être au moins le succès consolera-

t-il quelquefois notre amère destinée..... Mais vois comme il a rappelé son armée, comme ses foudres ont ralenti leur fureur vengeresse !.... Que ce soit mépris pour nous, ou que son courroux soit enfin assouvi, peu importe, l'occasion nous rit, il faut la saisir. Tu vois au loin cette plaine triste et déserte... C'est là qu'il faut marcher, rassembler nos puissances abattues, et délibérer ensemble sur toutes les ressources que nous offre la vengeance... Si l'espérance n'est point là pour fortifier nos courages, peut-être au moins tirerons-nous quelque résolution du désespoir. »

A ces mots il se lève, et d'un vol rapide s'élance vers le séjour qu'il vient de choisir. » Voilà donc, s'écrie-t-il en le contemplant, voilà désormais ma patrie !.... C'est pour cette demeure que nous avons changé les demeures célestes !.... » Mais ce premier mouvement du désespoir est promptement calmé par l'orgueil. Il adresse un éternel adieu au séjour de la lumière, et salue avec une farouche joie le monde infernal qui est désormais son empire..... Son ambition est contente : il vaut mieux pour lui régner dans l'enfer que servir dans le ciel. — Mais il faut réveiller le courage de ses guerriers : il marche vers le lac de feu où la foudre les a précipités : sur son dos pèse son immense bouclier ; sa main soutient sa lourde lance..... Il s'arrête, contemple d'un œil attristé leur ruine, et, d'une voix qui retentit comme les éclats du tonnerre, leur adresse ces mots :

« Princes, potentats, guerriers, honneur de ce ciel
« qui fut jadis à nous, et que nous avons aujourd'hui
« perdu, une telle stupeur peut-elle glacer des esprits
« éternels ? Auriez-vous donc choisi cette place pour re-

« poser, après les travaux des combats, vos courages fati-
« gués, et dormir en paix comme dans les tranquilles
« vallons du ciel? ou plutôt auriez-vous juré d'adorer
« dans cet humble abaissement la main du tyran qui
« vous a vaincus? Il vous voit ce tyran, il vous voit en
« ce moment, chérubins et séraphins, rouler dans
« l'abîme avec vos armes et vos enseignes dispersées; et
« tout à l'heure peut-être ses rapides guerriers, forts de
« leur avantage, vont arriver pour fouler orgueilleuse-
« ment notre ruine, ou, percés des traits de la foudre,
« nous attacher avec des chaînes brûlantes au fond de ces
« gouffres affreux. Levez-vous donc, armez-vous, ou pour
« jamais vous êtes esclaves. »

Telle est à peu près la scène de Milton. On voit que la situation de Satan y est tout autre que celle où il se montre dans le Tasse. Ce qui dans ce dernier n'est qu'en épisode est le sujet même dans le poète anglais. L'étendue du développement ne pouvait donc être la même. L'époque et le théâtre de l'action sont aussi bien différents. D'une part, la scène est aux premiers jours du monde, et de l'autre, dans la suite des temps; d'une part, Satan, sur la terre même de souffrance où sa chute l'a précipité, commence ses hostilités contre la race humaine; de l'autre, monarque déjà vieilli de l'enfer, il ne fait que poursuivre une guerre dès long-temps commencée. Tout était évidemment en faveur de Milton. A égalité de génie, avec son sujet, et le Tasse sous les yeux, il devait surpasser le Tasse. Il faut tous deux les admirer: l'un, d'avoir pu par une conception pareille se préparer un si glorieux imitateur; l'autre, d'avoir pu laisser si loin derrière lui un tel modèle.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 168.

Toi seule tu le sais : la Renommée à peine
En sema jusqu'à nous la rumeur incertaine.

Tu 'l sai ; ma di tant ' opra a noi si lunge
Debil aura di fama appena giunge.

C'est la traduction tout-à-fait littérale de ces vers de Virgile :

..... Scitis enim, divæ, et memorare potestis;
Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

ÉNÉID., liv. 8.

NOTE TROISIÈME, PAGE 168.

Oh ! des faibles mortels quel est donc le délire !

On se rappelle ici (que le Tasse ait ou non songé à l'imiter) ce vers si fameux, qu'il en est devenu proverbial :

O vanas hominum mentes ! ô pectora cæca !

NOTE QUATRIÈME, PAGE 171.

Amathonte et Paphos, dans leur cour mensongère,
N'admirèrent jamais une telle beauté.
Sa chevelure d'or flotte avec majesté, etc.

C'est un contraste assez piquant que le portrait d'Armide placé à côté de celui de Satan. Toutes les grâces de la beauté, toutes les séductions de la coquetterie, toutes les délicatesses d'un sexe aimable à côté des effrayantes menaces d'un front où réside ce que la laideur a de plus horrible, et la malignité de plus sinistre, voilà

certainement de la variété. Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, ce qui, pour ainsi dire, dérouté le plus l'imagination, c'est d'être forcé de voir dans cette jeune et charmante beauté un agent du monstre hideux qui règne aux enfers, un *émissaire du diable*. Heureusement Armide fait bientôt oublier celui qui l'envoie.

Quoi qu'il en soit, nous admirerons avec tout le monde la merveilleuse richesse de poésie et le charme vraiment magique dont le Tasse a su embellir ici la beauté même. S'il a un tort, c'est d'avoir trop bien fait, c'est de s'être trop complu dans une peinture qui peut-être aussi souriait un peu trop à son imagination; c'est d'avoir prodigué les détails avec toute la profusion et tout l'enthousiasme d'un amant idolâtre, quand il fallait savoir les ménager avec toute la réserve et la dignité du poète épique. Ce reproche, si c'en est un, tombe surtout sur les vers si connus de l'*amoroso pensier* : quel qu'en soit le charme, on serait tenté d'y voir ce faux esprit qui trop souvent raffine avec l'amour raffiner avec la beauté.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 176.

- « Arbilan fut mon père : il régnait sur Damas.
- « Né loin du rang suprême et parmi des soldats,
- « En lui donnant sa main, la belle Chariclée
- « L'éleva sur le trône où j'étais appelée.

Ce n'est pas, à notre sens, une fort heureuse invention que ce récit mensonger d'Armide par lequel elle tâche de surprendre la bonne foi des princes croisés. Outre que le moyen en lui-même est quelque chose d'assez petit et d'assez mesquin dans une épopée, où tout doit avoir une

certaine hauteur que n'ont pas de pareils contes, la fable nous paraît assez maladroitement tissée, et peu faite pour atteindre le but qu'Armide devait s'en promettre.

Elle se dit fille d'Arbilan, roi de Damas : mais Damas et la Syrie sont-elles donc assez distantes de la Palestine pour que les croisés, dans leurs continuels rapports avec l'Orient, n'aient pu apprendre le vrai nom du monarque qui y règne ? Et n'est-ce pas la plus insigne maladresse de s'exposer ainsi à perdre tout le fruit de son mensonge pour vouloir y mêler un peu de vérité ? Mais, par le fait, le Tasse suppose que Godefroi et les autres chefs chrétiens sont là-dessus dans la plus parfaite ignorance. Autre faute alors ; car très-certainement un chef aussi prudent et aussi expérimenté devait connaître, et il connaissait, historiquement parlant, tous les ennemis qui l'environnaient. Première invraisemblance, et elle est assez grave. Que signifient ensuite et ce projet d'empoisonnement contre Armide, qui lui est révélé par celui même qui doit l'exécuter, et sa fuite nocturne, et l'hospitalité de son ami Aronce, et la guerre que lui déclare son barbare tuteur, et les calomnies qu'il répand sur elle :

..... Che seguendo un suo lascivo istinto
Volea raccorsi a mille amanti i' n seno, etc.

et enfin cette certitude qu'elle a de reconquérir son empire avec dix chevaliers seulement ? N'est-ce pas là l'entassement le plus ridicule d'aventures romanesques qui puisse être imaginé ? Certes, un pareil récit était bien suffisant pour inspirer à Godefroi de justes défiances, lui qui savait d'ailleurs, comme dit Virgile,

..... Quid femina possit.

Et il faut que le Tasse ait fait Armide bien belle pour qu'il soit le moins du monde vraisemblable que sa bouche ait pu donner un air de vérité à de si absurdes mensonges.

NOTE SIXIÈME, PAGE 177.

« Le spectre de ma mère, en ces momens d'effroi,
 « Immobile, debout, se plaçait devant moi.
 « Dans ce morne appareil de tristesse et d'alarmes,
 « Oh ! qu'elle différait des tableaux où ses charmes
 « Reproduits et vivans sous le feu du pinceau,
 « Avaient frappé mes yeux au sortir du berceau !

Voilà une de ces malheureuses imitations où la manie de copier Virgile hors de propos entraîne quelquefois le Tasse :

*In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
 Visus adesse mihi, largosque effundere fletus...
 Hei mihi qualis erat ! quantùm mutatus ab illo, etc...
 Heu ! fuge, nate deâ, teque his, ait, eripe flammis...*

Et plus bas, quand il emprunte ce beau mouvement de Didon :

*Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat,
 Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
 Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
 Antè, pudor, quàm te violò, aut tua jura resolvo.*

NOTE SEPTIÈME, PAGE 181.

« Au nom du temple saint que cherche ta victoire,
 « Au nom de tes combats, viens relever ma gloire. »

M. de La Harpe observe à tort « qu'il ne convient point
 « qu'Armide, qui s'exprime toujours en bonne musul-

« mane , conjure Godefroi par les temples chrétiens qu'il
« vient relever en Asie. »

Il n'est pas rigoureusement nécessaire que l'objet au nom duquel on supplie soit un objet cher et sacré pour le suppliant , mais seulement pour celui à qui il s'adresse. Quand Priam implore Achille par le souvenir de son père Pélée , ce n'est point à lui que Pélée est cher , c'est à Achille : et ainsi de même , toutes les fois que l'on cherche à se faire un appui auprès de quelqu'un de sa tendresse pour ses enfans , pour sa patrie , et d'autres motifs semblables. Le Tasse n'a donc pas commis *une faute de jugement*.

NOTE HUITIÈME , PAGE 182.

Lui cependant au fond de son cœur incertain
Médite une réponse ou contraire ou propice.
Du Sarrasin perfide il connaît l'artifice , etc.

Le Tasse est habilement fidèle au caractère qu'il a prêté à Godefroi. Inaccessible aux séductions de l'amour , la pitié seule pourrait l'intéresser en faveur de la beauté suppliante d'Armide ; peut-être la politique seconderait la pitié ; mais il a trop de prudence pour céder au vulgaire artifice de quelques pleurs , et trop de piété pour enlever au service de Dieu des bras que le serment lui a voués. Toutefois ce dernier sentiment domine seul dans sa réponse : il a trop de courtoisie pour laisser rien entrevoir à Armide de sa défiance. Mais elle l'a pénétré , et les larmes d'une feinte douleur sont sa dernière ressource. Elle n'accuse de ses malheurs que l'impitoyable destinée ; une cruelle fatalité est attachée à ses pas ; ceux qui connoissent toujours la pitié ne la connaissent plus pour elle.

Il y a infiniment plus d'adresse dans ce discours que dans le premier. L'insinuation est habilement ménagée : elle va jusqu'au pathétique.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 185.

Ainsi, lorsque des lis, aux bords d'un frais canal,
S'abandonnent aux jeux du zéphyr matinal,
L'Aurore, qui les voit sur la rive humectée
Balancer mollement leur fraîcheur argentée, etc.

Après cette charmante comparaison, le poète italien se livre à une suite de malheureux *concetti*, de rapprochemens faux et affectés entre le feu et l'eau, dont l'un naît de l'autre, par un miracle de l'Amour, qui se plaît à se surpasser lui-même. Nous en sommes toujours à concevoir dans un si haut génie de si inconcevables puérilités.

NOTE DIXIÈME, PAGE 186.

Mais Eustache s'avance : « O mon maître, ô mon frère,
« Rien ne peut-il fléchir un refus trop sévère ? »

Le discours d'Eustache peut-être regardé en son genre comme un vrai modèle d'éloquence. Il est plein de cet esprit d'aventure et de ce culte idolâtre de la beauté qui vers ces temps caractérisaient les chevaliers français par-dessus tous les autres. Leur Dieu et leur dame s'unissaient, comme un objet commun d'adoration, dans leur pensée : et c'est ce qui dicte au jeune Bouillon ce cri de valeur et d'amour :

Al servizio di Dio già non si toglie
L'uom ch'innocente vergine defende, etc.

C'est surtout ce qui lui inspire ce mouvement si vrai où est toute l'âme de la chevalerie, où sont tous les souvenirs de gloire et d'amour de la France d'alors :

Ah ! non sia ver, per Dio, che si ridica
In Francia, etc.

Le guerrier qui avait refusé de ceindre l'épée pour venger la beauté innocente était à jamais indigne de cette épée.

NOTE ONZIÈME, PAGE 188.

Déguisant avec art sa trame criminelle,
La perfide se livre au destin qui l'appelle.
Elle veut à son char attacher mille amans,
Rajeunir de Circé les doux enchantemens, etc.

La fin de ce chant est consacrée tout entière à peindre le manège de la coquetterie d'Armide. C'est un de ces morceaux qu'une longue admiration a rendus comme sacrés pour la critique, et qu'il faut trouver beaux sous peine d'hérésie littéraire. Nous le trouverons donc fort beau, ou plutôt fort joli, comme il l'est en effet, mais tout en exprimant le regret qu'il ne soit pas dans *l'Aminte* plutôt que dans *la Jérusalem*. La raison en est simple : le joli n'est point fait pour l'épopée. En vain prétendra-t-on que, le caractère d'Armide une fois donné, cela était commandé nécessairement, parce que cela était dans la nature du personnage. Nous répondrons qu'en effet la coquetterie d'Armide est un des traits le plus heureusement imaginés dont se compose ce caractère de femme si éminemment poétique ; mais qu'il ne s'ensuit pas du tout pour cela que le Tasse dût aller chercher au fond

des boudoirs tous les petits secrets de cet art pour les mettre au jour un à un, et les étaler aux yeux d'un camp. Car enfin la peinture en elle-même fût-elle de bon goût, cette dernière circonstance seule ne suffirait-elle pas pour la rendre entièrement déplacée, entièrement inconvenante ? Qu'est-ce qu'une femme qui, au milieu de vingt mille guerriers qui se pressent pour la voir, dit un mot à l'un, lance un regard à l'autre, va ensuite boudier dans un coin, revient le sourire sur les lèvres, puis laisse tomber quelques larmes, et au bout de tout cela se fait aimer de tous, sans avoir donné à un seul le moindre espoir, sans en avoir découragé un seul ? On dira que je ridiculise exprès les choses par la trivialité des termes : mais en est-il moins vrai que c'est là l'insidieux manège dont s'amuse la coquetterie d'Armide ? Ce manège, avec tous ses menus détails, convenait-il à une épopée ? Devait-il enfin être complaisamment décrit par plus de cent vers, toujours ingénieux, gracieux quelquefois, mais dont le ton s'élève rarement au-dessus de l'idylle ? Les lecteurs jugeront.

M. de Lormian a retranché, dans sa traduction, la dernière octave de ce chant : qu'on ouvre le texte, et l'on verra s'il pouvait laisser subsister de pareils vers.

Le cinquième chant de *la Jérusalem conquise* correspond entièrement à celui-ci : toutes les différences sont dans l'expression.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE DU CHANT CINQUIÈME.

Combat de Gernand et de Renaud. Gernand succombe. Renaud cède aux avis de Tancrède, et s'éloigne du camp. Armide part avec les dix guerriers qui lui sont accordés. Eustache, et plusieurs de ses compagnons, abandonnent leurs drapeaux pour la suivre. Discours de Bouillon à son armée.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT CINQUIÈME.

TANDIS que d'un coup-d'œil la jeune enchantresse
Embrase tous les cœurs d'une funeste ivresse ,
Et que , multipliant les ruses de ses pleurs ,
Aux dix guerriers promis à ses feintes douleurs
Elle veut joindre encor l'élite la plus fière
Des héros que le ciel compte sous sa bannière ,
Le prudent général , accablé de soucis ,
Délibère en secret et demeure indécis.
Quel sera donc le chef d'une telle entreprise ,
Que sa condescendance avec peine autorise.... ?
Tant de preux chevaliers , tant de princes rivaux
Font valoir tour à tour l'éclat de leurs travaux ,
Qu'il n'ose recourir à son pouvoir suprême.
Pour s'épargner le soin de prononcer lui-même ,

Il veut que les héros donnent un successeur
A ce fameux Dudon mort au champ de l'honneur ;
Et que le nouveau chef nomme dans sa sagesse
Les dix vengeurs promis à la belle princesse.
Grâces à ce parti qu'approuve l'équité,
Il ne se prévaut point de son autorité,
Et fait connaître assez la juste déférence
Qu'il doit à des guerriers d'une telle vaillance.
Il les rassemble donc, et leur tient ce discours :

« Vous le savez : Armide implore mon secours.
« Mais le soin de la rendre au trône de ses pères
« Devrait être remis à des temps plus prospères.
« Voilà le sentiment que j'ai manifesté,
« Et peut-être aujourd'hui l'avez-vous adopté ;
« Car dans ce monde vain, inconstant et frivole,
« Souvent comme un éclair notre désir s'envole ;
« Et l'on peut, croyez-moi, sans nul abaissement,
« Abjurer le transport d'un premier mouvement.
« Mais si votre valeur, que le danger ranime,
« Ne voit dans ce retard qu'un soin pusillanime ;
« Si la noble fierté qui sied à vos pareils,
« Comme trop prévoyans, repousse mes conseils,
« J'ai promis ; il suffit : et Godefroi n'aspire
« Qu'à vous rendre léger le poids de son empire.

« Partez ou demeurez ; j'y consens : toutefois
« A Dudon, qui jadis vous dispensait des lois,
« Donnez un successeur, et que lui seul décide
« Quels seront les soutiens et les vengeurs d'Armide.
« Dix guerriers seulement : à ce nombre arrêté
« Je borne vos désirs et son autorité. »

Eustache au nom de tous répond à ce langage :

« Cette lente vertu digne de notre hommage,
« Qui porte ses regards dans l'obscur avenir,
« La prudence, à ton cœur doit toujours convenir.
« Mais, seigneur, à notre âge il est permis sans doute
« De chercher les hasards qu'un général redoute;
« Et le monde, rempli du nom de Godefroi,
« Pourrait blâmer en nous ce qu'il honore en toi.
« Puisque tu le permets, confondant l'imposture,
« Dix guerriers tenteront cette grande aventure. »

Par ce langage adroit, Eustache a coloré

L'amour, l'ardent amour dont il est dévoré,

Et tous ses compagnons, avec la même adresse,

Du besoin de la gloire ont paré leur tendresse.

Mais le jeune Bouillon, qui peut les braver tous,

Sur le fils de Berthold arrête un œil jaloux.

Il craint, en l'admirant, son indomptable audace,

L'éclat de sa beauté que nul autre n'efface ;

Et brûlant d'écarter ce dangereux rival,
Il le flatte en ces mots : « Toi qui n'as point d'égal,
« Et qui dans les combats, où te suit la victoire,
« De ton illustre père éclipses la mémoire,
« Quel sera notre chef ? Quand on choisit Dudon,
« Son âge de mes droits m'imposa l'abandon ;
« Mais ce vieillard fameux, en perdant la lumière,
« Sans guide et sans appui laissa notre bannière.
« Moi, frère de Bouillon, à qui dois-je céder ?
« Je ne connais que toi fait pour me commander.
« Il n'est point de naissance au-dessus de la tienne.
« Ta brillante valeur l'emporte sur la mienne ;
« Et même Godefroi, je ne le cache pas,
« Ne peut te disputer la palme des combats.
« Tu seras donc mon chef ; à moins que ton courage
« A suivre la princesse en secret ne t'engage.
« Mais sans doute Renaud ne sera point séduit
« Par l'espoir d'un succès que doit cacher la nuit.
« Plus dignes d'un héros et de sa renommée,
« Assez d'autres exploits l'attendent dans l'armée.
« Le choix de nos amis, que seul je puis dicter,
« A cet illustre rang va te faire monter.
« Quant à moi, quel que soit le parti que j'embrasse,
« J'ose à mon nouveau chef demander une grâce ;

« Et, maître de mon sort, qu'il me laisse aujourd'hui
« Suivre les pas d'Armide ou combattre avec lui. »

Il se tait et rougit. Renaud, qui l'examine,

Lit sur son front brûlant l'amour qui le domine.

Il sourit : car son cœur de gloire dévoré,

Que tous les traits d'Armide ont à peine effleuré,

Aux mouvemens jaloux demeure inaccessible.

Au trépas de Dudon Renaud toujours sensible

Dans la poudre étendu voit toujours ce guerrier,

Et se croit avili tant que le meurtrier,

Tant que le fier Argant survit à sa victime.

Satisfait néanmoins du tribut légitime

Que rend à sa valeur un chevalier français,

Il répond en ces mots : « Quelques heureux succès

« Ont peut-être honoré le printemps de ma vie.

« Mais, crois-moi, ce n'est pas un titre que j'envie.

« La gloire de ce rang dont tu m'oses flatter

« Est moins de l'obtenir que de le mériter.

« Sans l'avoir demandé, si l'on me juge digne

« D'élever ma jeunesse à cet honneur insigne,

« Si je deviens ton chef, sois satisfait; tu peux,

« Disposant de toi-même au seul gré de tes vœux,

« Ou rester dans nos rangs, ou suivre la princesse. »

Il dit : Eustache alors, content de sa promesse,

En faveur du héros dont il soutient les droits
Va de ses compagnons déterminer le choix.

Mais le prince Gernand, né près du diadème,
Aspirait dès long-temps à ce poste suprême.

Armide vainement d'un coup-d'œil l'a blessé.

Plus puissant que l'amour, son orgueil insensé
Ne rêve que grandeurs, et toujours lui retrace
L'opulence et l'éclat de son antique race.

Vingt sceptres entassés dans sa noble maison
Enivrent ses regards et troublent sa raison.

Renaud peut à ce prince opposer des ancêtres
Qui depuis cinq cents ans n'ont point connu de maîtres;

Mais son cœur enflammé d'un zèle audacieux

Veut compter des exploits, et non pas des aïeux.

Gernand, qui pèse tout au poids de la couronne,
S'indigne en frémissant du rival qu'on lui donne,
Et son dépit fougueux déjà n'a plus de frein.

Un ange ténébreux se glisse dans son sein,

Agrandit sa blessure, entretient sa furie,

L'obsède, le tourmente, et sans cesse lui crie :

« Qui, Renaud ton rival ! lui, s'égalér à toi !

« Un simple chevalier braver le fils d'un roi !

« Doit-il monter un jour au trône de Norwége ?

« Qu'il nomme les aïeux dont l'éclat le protège !

« Où sont les dignités, les sceptres, les trésors
« Qui peuvent un moment soutenir ses efforts ?
« Né dans la servitude au fond de l'Italie,
« Petit prince vassal d'une cour avilie,
« Ose-t-il se flatter qu'au mépris de ton sang
« Un aveugle destin l'élève au premier rang ?
« Qu'il triomphe ou succombe, il ajoute à sa gloire,
« Et la rivalité lui tient lieu de victoire.
« Le poste est beau. Gernand l'eût encore illustré ;
« Mais Renaud le dispute, et l'a déshonoré.
« Ah ! si le grand Dudon, moissonné par le glaive,
« De la hauteur des cieux où son trépas l'élève
« Daignait un seul moment jeter les yeux sur nous ;
« S'il voyait un enfant orgueilleux et jaloux
« Aspirer sans pudeur à cette illustre place
« Qu'honoreraient ses vertus, son âge et son audace,
« Sans doute il frémirait dans son calme divin.
« Et pourtant ce rival ne lutte pas en vain !
« Déjà plus d'un héros de son parti se range,
« A sa témérité prodigue la louange,
« Et, loin de prononcer son juste châtiment,
« La foule à ses projets applaudit hautement !
« Cet oubli de tes droits, si Bouillon le partage,
« S'il veut te dépouiller de ton propre héritage,

« Dois-tu donc le souffrir ? Non , jamais , non ! fais voir

« Quels sont du fier Gernand les droits et le pouvoir. »

Tel qu'un brasier s'accroît sous la main qui l'agite,
Aux sons de cette voix tel son dépit s'irrite.

De tout respect humain il perd le souvenir.

Son cœur, gros des poisons qu'il ne peut contenir,
En épanche au-dehors l'abondance fatale.

Elle sort par ses yeux , dans ses discours s'exhale.

À toute heure , en tous lieux , prompt à le diffamer ,

Il hait dans son rival ce qui le fait aimer ;

Ses grâces, son éclat, sa fierté magnanime ,

Ses exploits honorés d'un suffrage unanime.

Renaud n'est qu'un superbe , un jeune ambitieux ,

Dont la folle valeur impose à tous les yeux....

Enfin par le démon sans cesse ranimée ,

Avec tant de fureur sa langue envenimée

De ses emportemens fait éclater le bruit ,

Que le jeune Renaud lui-même en est instruit.

Mais loin qu'un juste effroi l'enchaîne ou le modère ,

Le malheureux Gernand s'obstine en sa colère ,

Redouble et s'abandonne à l'aveugle transport

Qui détruit son repos et l'entraîne à la mort.

Dans le camp s'étendait une lice aplanie ,

Où des preux chevaliers l'élite réunie

Préludait aux combats, et venait quelquefois
Déployer son adresse en de brillans tournois.
C'est là, c'est au milieu de la foule guerrière
Que, donnant à sa rage une libre carrière,
Sur le jeune héros favorisé du ciel
Gernand de ses discours épanche tout le fiel.
L'enfer, dont les venins ont infecté sa bouche,
Porte au dernier excès son délire farouche.
L'impétueux Renaud le voit, l'entend.... Soudain :
« Téméraire, tu mens : » et le fer à la main
Il s'élance. Ses pas ont fait trembler la terre.
Son glaive est un éclair, sa voix est un tonnerre.
Le malheureux Gernand, trahi par le destin,
Veut et n'ose échapper à son trépas certain.
L'aspect de tout le camp témoin de son outrage
Éveille dans son âme un reste de courage.
Il se résigne, affecte un maintien affermi,
Et de pied ferme attend son terrible ennemi.
Mille glaives alors étincellent ensemble.
Une foule nouvelle en ces lieux se rassemble.
On se heurte, on se presse ; un bruit confus de voix
Frappe l'écho lointain des vallons et des bois.
Mais ce rempart d'acier, ces voix d'intelligence
Pour combattre l'essor d'une juste vengeance,

Du héros offensé n'arrêtent point les pas.
Il se jette à travers les armes, les soldats,
Fend d'un bras vigoureux la foule divisée,
Force toute barrière à sa rage opposée,
Et seul, malgré les cris et le commun effort,
A son lâche adversaire il apporte la mort.
Enfin il peut le joindre; et sa colère extrême,
Jusqu'au dernier moment maîtresse d'elle-même,
Du rival qu'elle hait redouble la terreur,
Et tour à tour menace ou sa tête ou son cœur.
Au gré de la fureur dont son âme est remplie
Son glaive foudroyant vole, se multiplie,
De la gauche à la droite indécis et flottant,
S'égare sous les yeux qu'il trompe à chaque instant,
S'arrête, et dans le sein du lâche qu'il abhorre
Se plonge par deux fois, et se replonge encore.
L'infortuné Gernand tombe, expire, et ses yeux
Se ferment sans retour à la clarté des cieux.
Mais Renaud d'une main de sang toute trempée
Remet dans le fourreau son invincible épée;
Et loin de sa victime et des guerriers tremblans,
Sans courroux désormais, se retire à pas lents.

Cependant Godefroi que le tumulte amène,
S'approche, et dans ces lieux son regard se promène.

O spectacle d'horreur ! ô crime inattendu !
Il aperçoit Gernand dans la poudre étendu ,
Mort et souillé du sang qui rougit son armure.
A son premier aspect éclate un long murmure.
Il entend les soupirs, les plaintes, les sanglots
Que la foule attendrie accorde à ce héros.

« Quel est, dit-il alors, le mortel sacrilège
« Qui, bravant de ce lieu l'auguste privilège,
« Au mépris de mes lois qu'on ne peut ignorer,
« Vient par un tel forfait de se déshonorer ? »

Palmerin, de Gernand l'ami le plus fidèle,
Raconte à Godefroi la funeste querelle,
Dissimule avec soin les torts de l'agresseur,
Et du forfait commis aggrave la noirceur.

« Oui, prince, ajoute-t-il, Renaud est le coupable.
« Sur un prétexte vain ce guerrier implacable,
« Et parjure à ce Dieu dont il vengeait les droits,
« S'est baigné dans le sang d'un soldat de la Croix.
« Ce meurtre est exécration autant qu'il est injuste ;
« Et le respect qu'on doit à ton pouvoir auguste,
« Et tes édits naguère en ces lieux publiés,
« L'assassin de Gernand les a tous oubliés.
« A la rigueur des lois si tu ne l'abandonnes ;
« S'il ne meurt à l'instant, des ordres que tu donnes

« Nous verrons les soldats , prompts à se dégager ,
« Jusque sous tes regards l'un l'autre s'égorger ;
« Et la Discorde enfin , de carnage trempée ,
« S'asseoir sur les débris de ta place usurpée. »

Il retrace à ces mots les vertus , les exploits ,
La noble piété du fils de tant de rois ,
Et ne néglige rien pour exciter encore
La colère du chef que sa douleur implore.

Tancrede cependant , qui de crainte a frémi ,
Intercède en faveur d'un héros , son ami.

Godefroi l'écoutait : mais dans son œil sévère
Tancrede cherche en vain le pardon qu'il espère.

« Daignez , seigneur , daignez avant de le punir
« Des hauts faits de Renaud encor vous souvenir.

« Voyez ce que l'on doit à sa noble famille ,
« A Guelfe , son parent , à l'éclat dont il brille.

« Le sage Godefroi pourrait-il justement

« Faire peser sur tous le même châtiment ?

« Entre les rangs peut-être il est quelque intervalle ,

« Et c'est pour les égaux que la peine est égale.

« — Vous me donnez , Tancrede , un étrange conseil.

« Du vulgaire ou des grands un supplice pareil

« Doit punir les délits et réprimer l'audace.

« Réduit à châtier la vile populace ,

« Le sceptre qu'en ma main l'Éternel a remis
« À des ménagemens se verrait donc soumis ?
« C'est par un libre choix que j'ai reçu l'empire.
« Et si quelque guerrier, dans son audace, aspire
« A régler sur ses vœux mes ordres absolus,
« Sceptre impuissant et vain, je ne t'estime plus.
« Mais en toi de mon rang je respecte l'emblème,
« Et ce honteux pardon t'avilirait toi-même.
« Mes frères, tout ce camp, saisis d'un juste effroi,
« Égaux devant mes yeux, sauront que Godefroi
« Sur la seule équité veut asseoir sa puissance,
« Et qu'il ne pèse pas l'orgueil de la naissance. »

Ainsi parle Bouillon. Sa fierté, son aspect,
A Tancrède surpris commandent le respect.
Fidèle observateur des antiques usages,
Le vieux comte Raymond, fameux entre les sages,
Applaudit un discours par le ciel inspiré.

« Voilà, dit-il, voilà comme un chef éclairé
« Au vaste sein des camps maintient la discipline,
« Et tranche les abus jusque dans leur racine.
« La clémence parfois est une lâcheté.
« Il faut que le pouvoir, pour être respecté,
« Se respecte lui-même, et toujours s'affermisse
« Sur la sévérité d'une prompte justice. »

Tancrède toutefois, justement alarmé,
Vole avertir Renaud. Tranquille et désarmé,
L'invincible héros reposait sous sa tente.

Tancrède en frémissant l'aborde : « Ton attente
« Pourrait être déçue, et je viens sans détours
« T'instruire en ce moment des périls que tu cours.
« Dois-je te dire plus ? Si ma vue empressée
« Dans les yeux de Bouillon a surpris sa pensée,
« Et si le front de l'homme est un vivant miroir
« Où les secrets du cœur se laissent entrevoir,
« Comme un soldat obscur Bouillon veut qu'on t'arrête,
« Et tes vils ennemis fomentent la tempête. »

Le superbe Renaud l'écoute, et fait soudain
A travers un sourire éclater son dédain.

« Que l'esclave, dit-il, vraiment digne de l'être,
« S'excuse dans les fers et réponde à son maître !
« Je saurai mourir libre ainsi que j'ai vécu.
« Pour m'imposer des lois il faut m'avoir vaincu ;
« Et jamais cette main aux combats aguerrie
« Par d'indignes liens ne se verra flétrie.
« Si notre chef ingrat, méconnaissant mes droits,
« Prétend par des affronts me payer mes exploits,
« Comme un vil criminel s'il veut qu'on m'emprisonne,
« Qu'il députe sa garde, ou qu'il vienne en personne

« Demander que Renaud embrasse ses genoux !...
« Et le glaive à l'instant va juger entre nous.
« Oh ! pour nos ennemis quel triomphe s'apprête !
« Que ce jour leur promet une sanglante fête ! »

En prononçant ces mots il se couvre d'acier ;
Il entoure son bras d'un large bouclier ;
Sa formidable épée , à son flanc suspendue ,
Brille comme l'éclair qui déchire la nue ,
Et la rage étincelle en ses yeux irrités.
Tel , aux jours belliqueux par la fable chantés ,
Mars , du haut de l'Olympe , aux rivages du Xanthe
Descendait , ceint de fer , d'horreur et d'épouvante.

Tancrede cependant tente de le fléchir :

« D'un indigne trépas tu pourrais t'affranchir.
« Sans doute à des affronts un grand cœur est sensible,
« Et je sais qu'à ton bras il n'est rien d'impossible.
« Mais quels sont aujourd'hui tes projets inhumains ?
« Dans le sang des croisés prêt à plonger tes mains,
« Veux-tu blesser le Dieu dont ils vengent l'injure ?
« A tes premiers sermens , à ta gloire parjure ,
« De frivoles respects , un honneur passager ,
« Mobiles comme un souffle ou comme un flot léger ,
« Te font-ils renoncer aux palmes immortelles
« Que le Très-haut réserve à ses guerriers fidèles ?

« Cède, non par devoir, non par nécessité ;
« Mais au seul Dieu vivant soumets ta volonté.
« Et s'il m'était permis de m'offrir pour exemple
« A ce fameux Renaud que l'univers contemple,
« Il saurait qu'autrefois, indignement blessé,
« Je fis taire l'orgueil de ce cœur offensé :
« Et ma gloire pourtant n'en fut point obscurcie.
« Je tenais sous mes lois la riche Cilicie.
« Baudouin (qui m'eût dit, ô ciel ! qu'un chevalier,
« Un chrétien jusque-là pourrait s'humilier !)
« Baudouin, que jamais aucun serment n'arrête,
« Par un lâche détour me vola ma conquête.
« Je pouvais aisément ressaisir ce larcin ;
« Je pouvais me venger en lui perçant le sein :
« Je ne le voulus pas, et mon jeune courage
« Respecta des chrétiens même après cet outrage.
« Toi, si l'aspect des fers, l'horreur d'une prison,
« Indignent ton audace et troublent ta raison,
« Fais un dernier effort que l'amitié demande ;
« Rends-toi vers Antioche, où Bohémond commande :
« Tu peux compter sur lui. Va, dis-je, et laisse-moi
« Prendre ici ta défense auprès de Godefroi.
« Dans ces premiers momens accordés à la rage,
« Je ne répondrais pas des suites de l'orage.

« Mais , crois-moi , si bientôt de nombreux ennemis ,
« L'Égypte et les soldats à ses ordres soumis
« Vomissent dans nos camps leur foule menaçante ,
« On ne songera plus qu'à ta valeur absente ;
« Et Godefroi , privé de son plus ferme appui ,
« Maudira le transport qui l'aveugle aujourd'hui. »

Guelfe arrive et soutient les avis de Tancrède.
Enfin , quoiqu'à regret , le fier Renaud leur cède ,
Et du camp des chrétiens consent à s'éloigner.
De généreux amis veulent l'accompagner ,
Au bout de l'univers suivre partout ses traces ;
Mais le jeune héros à leur zèle rend grâces ,
N'accepte aucun secours , monte sur son coursier ,
Et s'éloigne suivi d'un fidèle écuyer.

Il part , et le désir d'une gloire immortelle
Aiguillonne son cœur et ranime son zèle.
Un long enchaînement de succès inouïs
Se découvre en espoir à ses yeux éblouis.
La florissante Égypte est déjà sa conquête ;
Il ramène au vrai Dieu les enfans du Prophète ;
Des plus lointains climats subjuguant tous les rois ,
Il leur fait arborer l'étendard de la Croix ,
Vole , et pénètre enfin jusqu'au bord solitaire
Où le Nil de sa source a caché le mystère.

Guelfe, après ce départ, va rejoindre Bouillon.

A peine il est entré dans le grand pavillon,
Du général chrétien demeure accoutumée,
Godefroi, qu'entouraient les chefs de son armée,
S'écrie en le voyant : « Je voulais te parler,
« Guelfe, et par mes hérauts je t'ai fait appeler.
« Qu'on nous laisse. » A ces mots on s'éloigne en silence.
Alors baissant la voix : « A quelle violence
« Un héros, ton neveu, s'est-il abandonné !
« Par son propre forfait d'avance condamné,
« Je voudrais qu'à mes yeux il parût excusable.
« Mais Bouillon, comme chef, doit le juger coupable.
« Je l'avoue à regret : ce n'est pas d'aujourd'hui
« Que ses transports fougueux déposent contre lui.
« De l'honneur et des lois premier dépositaire,
« Je ne trahirai point mon noble ministère.
« Jamais, de l'équité blessant les intérêts,
« La haine ou la faveur ne rendront mes arrêts.
« Si, comme on le prétend, un courroux légitime
« Au glaive de Renaud a livré sa victime,
« Qu'il se montre aux regards du tribunal guerrier,
« Et devant lui du moins courbe son front altier.
« S'il fléchit cet orgueil dont tout le camp s'irrite,
« Je lui sauve l'affront des chaînes qu'il mérite.

« Qu'il marche au tribunal sans garde et sur sa foi.
« S'il balance un moment, ou résiste à ma loi,
« (Et l'on connaît trop bien son arrogance extrême)
« Use pour la dompter de ton pouvoir suprême,
« Et qu'il ne force pas un chef plein de bonté
« A s'armer contre lui de son autorité. »

Guelfe répond : « Est-il une âme assez vulgaire
« Pour ne s'offenser pas d'un discours téméraire ?
« Un infâme agresseur, dans le camp, sous ses yeux,
« Diffamait de Renaud la gloire et les aïeux.
« Gernand, qui sans pudeur provoquait sa colère,
« D'un attentat si lâche a reçu le salaire.
« Et quel autre, entraîné par le même courroux,
« Eût pesé la vengeance et mesuré ses coups ?
« Tu demandes en vain, seigneur, que ta justice
« Sur ce jeune héros tombe et s'appesantisse.
« De ton premier transport redoutant la chaleur,
« Lui-même se condamne et bannit sa valeur.
« Il est parti : mais moi je viens, en son absence,
« A ses accusateurs prouver son innocence,
« Et, le glaive à la main, hautement soutenir
« Qu'outragé par Gernand, il devait le punir.
« Mais il a méconnu ton ordre respectable.
« Voilà de quel forfait il s'est rendu coupable,

« Le seul que Guelfe ici ne peut justifier ,
« Et que de tout son sang il voudrait expier.

« — Eh bien ! dit Godefroi , que sa fureur brutale
« Dans les troubles sanglans loin de nous se signale.
« Et puisse la discorde avec lui désormais
« De ce camp fraternel s'exiler pour jamais !
« Nous préserve le ciel qu'ici tu renouvelles
« Les coupables débats et les noires querelles ! »

Armide cependant ne cesse d'implorer
Le secours qu'à ses vœux on a fait espérer.
Tout le jour suppliante , elle met en usage
Ses pleurs et sa beauté , ses yeux et son langage ;
Et sitôt que la nuit étend son voile épais ,
Elle va retrouver le sommeil et la paix
Au sein du pavillon qu'on a dressé pour elle ,
Et que toujours protège une garde fidèle.
Mais , quel que soit enfin son art insidieux ,
De sa perfide voix les sons mélodieux ,
Ses discours séduisans , sa beauté sans égale ,
Et qui dans l'univers n'aura point de rivale ,
Quoique tout ait fléchi sous son premier coup-d'œil ,
La plus belle victoire échappe à son orgueil.
En vain , pour l'obtenir , la jeune enchantresse
Prodigue incessamment et la grâce et l'adresse.

Conquérans des héros, l'espoir du nom chrétien,
Sur le sage Bouillon ses yeux ne peuvent rien.
Bouillon, rassasié d'un monde qu'il méprise,
Rempli du saint amour dont son âme est éprise,
Tient ses regards au ciel constamment attachés.
Des plaisirs d'un moment ils ne sont point touchés.
Il ne connaît que Dieu, ne suit que sa parole,
Et ne s'aperçoit pas d'un danger si frivole.
Véritable Protée, Armide cependant
Se flatte d'abuser ce cœur toujours prudent.
En vain, pour le plonger en de molles délices,
Elle change d'accens, de traits et d'artifices.
Le feu de ses regards variés chaque jour
Dans un cœur tout de glace allumerait l'amour.
Tranquille, inaccessible à son charme funeste,
Le Héros est couvert de l'égide céleste.
Combien elle s'étonne et s'indigne à la fois !
Il est donc un mortel au-dessus de ses lois !
Mais, ô nouvel affront ! un chevalier encore,
Tancrède, toujours plein du feu qui le dévore,
De son premier amour à la fière beauté
Oppose la puissance et la fidélité.
Quoi ! dans l'âge si doux et d'aimer et de plaire,
Tancrède.... Elle en frémit d'orgueil et de colère.

Mais cet orgueil superbe est bientôt consolé;
Au-devant de son joug tant de cœurs ont volé !
Toutefois , redoutant que de sa perfidie
On n'éclaire la trame heureusement ourdie,
Habile à profiter des faveurs du destin ,
Elle veut prévenir un péril incertain ,
Et traîner sur ses pas , vers des plages lointaines ,
Ces captifs insensés qu'attendent d'autres chaînes.

Enfin paraît le jour à ses plaintes promis ,
Et devant Godefroi d'un front noble et soumis :
« Seigneur , il est venu le moment favorable
« Où tu dois signaler ton appui secourable.
« Mais si l'usurpateur , par des avis secrets ,
« Est instruit qu'un héros soutient mes intérêts ,
« Il pourra t'opposer une nombreuse armée.
« Hâtons-nous , devançons la prompte renommée ;
« Et , ne différant plus tes secours protecteurs ,
« Ordonne le départ de mes libérateurs.
« Si le sort exorable aux vœux de l'innocence
« Replace dans mes mains la suprême puissance ,
« Si mon lâche oppresseur , puni de ses forfaits ,
« Répare en expirant tous les maux qu'il m'a faits ,
« J'en atteste , seigneur , et le ciel et la terre ,
« Oui , tu verras toujours , dans la paix ou la guerre ,

« Le trône de Damas, qu'à tes bontés je dois ,
« Tributaire et sujet de tes augustes lois. »
Elle dit, et Bouillon, fidèle à sa promesse,
Ne se refuse plus aux vœux de la princesse.
Mais de ce choix fatal par le destin chargé,
Entre mille rivaux il flotte partagé.
Avec la même ardeur tous briguent son suffrage.
Armide d'un souris, d'un mot les encourage,
Prodigue à chacun d'eux les regards les plus doux,
Et plonge dans les cœurs un aiguillon jaloux.
Elle sait que l'amour languit s'il est tranquille.
Tel un coursier suivi d'un coursier plus agile
Se ranime au seul bruit de ses rapides pas,
Redouble de vitesse, et ne lui cède pas.
Ces rivaux, enflammés par l'adroite sirène,
Ne dissimulent plus l'ardeur qui les entraîne.
De Bouillon vainement le pouvoir souverain
A ces honteux transports veut imposer un frein ;
Ses ordres, ses conseils d'une troupe aveuglée
Querellent vainement la fougue déréglée.
Las enfin de poursuivre un inutile effort :
« Que ce choix, leur dit-il, soit donc remis au sort.
« Et de ceux d'entre vous qu'un même espoir rassemble
« Qu'en un vase d'airain les noms soient mis ensemble. »

Il parle , on obéit ; et , dans l'urne jetés ,
Tous les noms confondus deux fois sont agités.
Avant de les tirer , le roi d'armes Tindore
Une dernière fois vient les mêler encore.
D'abord il nomme Évrard ; puis le vaillant Garnier ;
Ensuite Venceslas , estimable guerrier ;
Venceslas , dont l'armée honorait la sagesse ,
D'un ridicule amour a flétri sa vieillesse.
Au front des trois élus , Dieu ! quel transport subit
Éclate , et cependant quel farouche dépit
Dans l'œil des concurrens déjà se manifeste !
Pressés autour de l'urne et propice et funeste ,
Immobiles d'attente , et d'espoir éperdus ,
Aux lèvres du héraut ils semblent suspendus :
Tant un démon jaloux les trouble et les possède !
Mais on nomme Oldéric. Guillaume lui succède.
Après lui vient Gérard ; et Gaston est suivi
Du Bavaïois Ludolphe et du Français Lévi.
Le dernier fut Raimbaud ; Raimbaud qui , trop coupable ,
(De quels égaremens l'amour rend donc capable !)
Infidèle depuis à l'honneur , à son vœu ,
Osa , vil apostat , s'armer contre son Dieu.
Tous les autres , brûlant et de rage et d'envie ,
Maudissent l'espérance à leur flamme ravie.

On les voit s'indigner que le sort en ce jour
Usurpe la puissance et les droits de l'amour.
Mais comme le désir s'accroît par la défense,
Tous, en dépit du sort dont l'arrêt les offense,
Sitôt que la nuit sombre aura couvert les cieux,
Veulent furtivement s'échapper de ces lieux,
Suivre les pas d'Armide, épouser sa querelle,
Et d'une même ardeur vivre et mourir pour elle.
Tandis que ce projet les tient préoccupés,
Par de tendres soupirs, des mots entrecoupés,
Armide à chacun d'eux se plaint du sort contraire
Qui prive son malheur d'un appui tutélaire.

Les dix héros, couverts de l'acier éclatant,
Auprès du général se rendent à l'instant.
Pour la dernière fois ce prince leur retrace
La foule des périls qui partout les menace;
Le Musulman toujours habile à conspirer,
De pièges et d'écueils prêt à les entourer....
Conseils infructueux ! inutile présage !
L'amour rit des leçons et des craintes du sage.
Rien ne peut refroidir un zèle trop ardent.
Assise sur son char, Armide cependant
N'attend point le retour de l'aurore prochaine,
Et s'éloigne au milieu des rivaux qu'elle enchaîne.

Mais sitôt que la nuit au front ceint de vapeurs
Ramène le silence et les songes trompeurs,
Sitôt que dans les airs flotte son voile humide,
D'autres secrètement suivent les pas d'Armide.
Eustache est le premier. A peine s'il attend
Le secours de la nuit qui par degrés s'étend.
Il part, vole, et poursuit sa marche diligente.
Mais à l'heure où le ciel d'un feu pâle s'argente,
Il aperçoit Armide et ses dix chevaliers.
Qu'ont reçus d'un hameau les toits hospitaliers.
Raimbaud le reconnaît à l'éclat de ses armes ;
Et l'aspect d'un rival excitant ses alarmes ,
Il s'avance et lui dit : « Qui t'amène vers nous ?
« — Le désir et l'honneur de combattre avec vous.
« Si d'un vrai chevalier elle accepte le zèle,
« Armide n'aura point d'esclave plus fidèle.
« — Eh ! quels droits sont les tiens ? — Ceux que donne l'amour.
« — Le sort t'a rejeté. — Crois-tu donc en ce jour
« Que je remette au sort le bonheur de ma vie ?
« — Armide par ton bras ne sera point servie.
« L'immuable destin a prononcé la loi.
« — Eh ! qui s'offenserait de mon dessein ? qui ? — Moi. »
Sur Eustache, à ce mot, le fier Raimbaud s'élance.
Mais Armide, témoin de cette violence,

Se tourne vers Raimbaud, et lui jette un coup-d'œil
Qui désarme à la fois son bras et son orgueil.

« Permits que ce héros à mes vengeurs s'unisse.

« D'un noble dévoûment faut-il qu'on le punisse ?

« Si tu plains mes malheurs, dis, pourquoi me priver

« D'un secours que le ciel daignait me réserver ?

« A son empressement c'est à nous de souscrire. »

Puis au jeune Bouillon adressant un sourire :

« Aimable chevalier, illustre défenseur,

« Oh ! viens te joindre à nous contre mon oppresseur !

« Aux yeux de l'univers prouve mon innocence,

« Et mérite des droits à ma reconnaissance !

« Que puisse m'accabler le sort le plus affreux,

« Si je n'étais sensible à tes soins généreux ! »

Par des chemins divers en ce moment arrive

De nouveaux chevaliers une troupe furtive.

Ils s'observaient l'un l'autre avec des yeux jaloux.

Armide leur rend grâce et les accueille tous.

Mais l'aurore naissante a révélé leur fuite.

D'un projet insensé Bouillon prévoit la suite,

Et s'afflige en secret d'un tel égarement.

Tandis qu'il nourrissait ce noir pressentiment,

Poudreux, et la douleur peinte sur le visage,

Un courrier vient à lui : « Mon funeste message

« Te prépare sans doute à de plus grands revers.
« La flotte de l'Égypte au loin couvre les mers.
« Guillaume et le Génois, notre allié fidèle,
« Par ma bouche aujourd'hui t'en donnent la nouvelle.
« Un immense convoi pour ces bords destiné,
« A travers la Syrie avec ordre amené,
« Et que des conducteurs surveillait la prudence,
« Allait au sein du camp répandre l'abondance,
« Lorsque, du haut des monts en foule descendus,
« Les Arabes, pressant leurs coups inattendus,
« Ont cerné tes soldats, qui, prompts à se défendre,
« Tous ont voulu mourir plutôt que de se rendre.
« Sans obstacle et sans frein, comme un fougueux torrent,
« Ce ramas de voleurs, dans les sables errant,
« Traverse des déserts l'immensité sauvage,
« Et promène partout le fer et le ravage.
« Les vivres, les convois que tu peux recevoir,
« Seigneur, vont désormais tomber en leur pouvoir ;
« A moins que, pour détruire une horde affamée,
« De légers escadrons, choisis dans ton armée,
« Ne s'avancent bientôt les armes à la main,
« Et de la mer au camp n'assurent le chemin. »

Cette triste nouvelle, en ces lieux apportée,
Vole de bouche en bouche, à grand bruit répétée.

La peur de la famine a glacé les soldats.

Mais le sage Bouillon, qui ne retrouve pas

Au front de ses guerriers leur audace ordinaire,

Pour repousser loin d'eux cette crainte vulgaire,

Affecte un air tranquille, et s'efforce en ces mots

De rendre à tout son camp l'espoir et le repos :

« N'est-ce plus vous, dit-il, qu'à travers mille obstacles

« La main du Tout-puissant prodigue de miracles

« Vers ces bords reculés a conduits avec moi ?

« Soldats de Jésus-Christ, où donc est votre foi ?

« Des Persans conjurés la vaine multitude,

« Les embûches du Grec, et son ingratitude,

« Les mers, les bois, les monts, les périls rassemblés,

« Vous avez tout vaincu, soldats, et vous tremblez !

« Vous tremblez!... Quoi ! ce Dieu présent à vos conquêtes,

« Dont l'invisible bras a chassé les tempêtes,

« N'est-il plus l'Éternel ? De vos saints étendards

« A-t-il un seul moment détourné ses regards ?

« Et vous doutez encor de son appui suprême !

« Un jour, braves guerriers, vous aimerez vous-même

« A raconter les maux que vous aurez soufferts.

« Sur le tombeau divin, dégagé de ses fers,

« J'entends, j'entends déjà vos hymnes d'allégresse.

« Le ciel, le monde entier à vos jours s'intéresse.

« Allons, et que vos cœurs, loin de s'intimider,
« Reprennent une audace à qui tout doit céder. »
Ces regards, ce discours, cette noble assurance,
Des esprits abattus relèvent l'espérance.
Mais Bouillon dissimule, et sous des traits sereins
Dérobe à tous les yeux son trouble et ses chagrins.
Il songe à raffermir le zèle de l'armée
Sur ses nouveaux besoins justement alarmée,
Et, repoussant l'Arabe au fond de ses déserts,
A s'assurer enfin le libre accès des mers.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 213.

Tandis que d'un coup-d'œil la jeune enchanteresse, etc.

CE chant nous paraît, à quelques égards, inférieur aux précédens. Ce n'est pas que le Tasse s'y montre au-dessous de lui-même pour le mérite de l'expression poétique; on y trouve, comme ailleurs, de la force et de l'éclat: ce n'est pas non plus que la marche de l'ouvrage se ralentisse; l'action fait un pas, et un grand pas même, car Renaud disparaît du théâtre des combats, et la chute de Solime est retardée. Mais les scènes, toutes resserrées dans l'enceinte du camp des chrétiens, sont d'un intérêt moins élevé, moins général que celles qui précèdent. Les irrésolutions de Godefroi au sujet des défenseurs qu'il a promis à Armide, le tirage au sort des chevaliers, les nouveaux et derniers efforts de la coquetterie de l'aimable magicienne, son départ, la folie des guerriers qui désertent le camp pour la suivre, les tristes nouvelles qu'un messenger apporte à Godefroi, les paroles dont celui-ci

cherche à relever le courage abattu des siens , tout cela est évidemment , sous le rapport de l'intérêt , bien au-dessous de ce qu'on a vu auparavant , du discours d'Alète , par exemple , et de la déclaration de guerre d'Argant , de l'attaque de Jérusalem , et de l'assemblée des puissances infernales. La querelle de Gernand et de Renaud soutient seule ce chant ; elle en est la scène principale , mais elle ne le remplit pas ; et il est quelques endroits où , malgré tout l'art du poète , l'intérêt doit nécessairement baisser , et l'attention du lecteur un peu s'affaiblir.

Remarquons au reste , à la gloire du Tasse , que , de tous les poètes épiques , il est incontestablement celui où ces langueurs momentanées se font le moins souvent sentir. Une fois encore cela lui arrivera ; mais combien de fois la même chose n'est-elle pas arrivée à Homère ? combien de fois à Virgile ? C'est une si longue carrière que celle de l'épopée ! Et quel puissant génie que celui qui en parcourrait toute l'étendue sans se reposer quelques instans pour reprendre haleine !

Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

NOTE DEUXIÈME , PAGE 215.

Il craint , en l'admirant , son indomptable audace ,
L'éclat de sa beauté , que nul autre n'efface , etc.

..... Virtute.

Che' n si bel corpo più cara venia.

On lit dans l'Énéide , en parlant du jeune Euryale :

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus,

NOTE TROISIÈME, PAGE 217.

Il se tait et rougit. Renaud, qui l'examine,
Lit sur son front brûlant l'amour qui le domine.
Il sourit : car son cœur de gloire dévoré,
Que tous les traits d'Amour ont à peine effleuré, etc.

Nous ne saurions prétendre à suivre, dans toute l'étendue du poëme, les développemens successifs de chaque caractère; encore moins à nous appesantir sur chacun des détails de ces divers développemens. Mais il est de ces traits si saillans, qu'on ne peut les omettre. Ils suffisent à l'esprit pour se former l'ensemble idéal de toute une physionomie. Ainsi n'est-il pas indifférent de faire ici remarquer dans le jeune Eustache l'instinct jaloux de l'amour, triomphant même des nobles habitudes de la loyauté chevaleresque, et suggérant l'artifice à l'âme la plus franche et la plus généreuse. Ainsi remarquerons-nous Renaud, toujours plus sensible aux charmes de la gloire qu'à ceux de la beauté, le cœur à peine effleuré des traits qu'Amour lui a lancés par la main de cette Armide qui tout à l'heure lui sera si chère, tandis que la mort de Dudon et l'insolente victoire d'Argant laissent au fond de son âme une blessure profonde, ineffaçable. C'est surtout dans les premiers chants qu'il convient de recueillir avec soin de pareils traits; il en devient plus facile de juger si le poëte reste par la suite fidèle à ce qu'il a annoncé.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 218.

Gernand, qui pèse tout au poids de la couronne,
S'indigne en frémissant du rival qu'on lui donne,
Et son dépit fougueux déjà n'a plus de frein.

Le Tasse a voulu rendre le contraste aussi achevé qu'il peut l'être entre les deux rivaux qu'il met en présence l'un de l'autre. Renaud, appelé à l'honneur du commandement par le vœu de ses compagnons, en accepte l'espérance avec la fierté modeste d'un homme qui sent qu'il en est digne, et saura s'en passer. Gernand réclame impérieusement la gloire de commander, comme n'étant due qu'à lui : un rival est quelque chose qu'il ne peut concevoir ni souffrir ; tout l'orgueil de ses aïeux se soulève contre cette idée : il ne parle que des vingt sceptres, des vingt couronnes réunies dans sa famille. Renaud, malgré l'éclat de la sienne, ne s'honore que de ce qu'il a fait lui-même. C'est le combat, si ancien en ce monde, des droits de la naissance et de ceux du mérite.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 218.

Un ange ténébreux se glisse dans son sein,
Agrandit sa blessure, entretient sa furie,
L'obsède, le tourmente, et sans cesse lui crie :
« Qui ? Renaud ton rival ! etc.

Peut-être des juges sévères trouveraient-ils à blâmer l'idée du long discours que l'ange de ténèbres, maître des pensers de Gernand, fait retentir à ses oreilles ; et quelques raisons de goût pourraient, nous n'en doutons pas, jusqu'à un certain point, justifier leur critique. Quant à nous, sans condamner précisément le moyen qu'emploie ici le Tasse, nous avouerons que nous aimerions beaucoup mieux voir le prince de Norwége se dire à lui-même tout ce que lui disent ici les inspirations du malin esprit dans un de ces rapides et énergiques monologues si

communs dans la tragédie, et qui ne sont point étrangers à l'épopée. C'est une de ces ressources poétiques que Virgile offrait à l'imitation du Tasse, et dont je ne crois pas qu'il ait souvent assez profité. Nous le verrons, dans le chant qui va suivre (et le défaut sera pis encore), au lieu de montrer Herminie exprimant elle-même les irrésolutions que fait naître en son cœur le combat de l'honneur et de l'amour, établir une sorte de querelle entre ces deux *conseillers*, qui, chacun à leur tour, disent leur mot à l'oreille de la princesse. Il en coûtait pourtant bien peu d'éviter là le ridicule.

Au reste, quelque opinion que l'on ait de l'idée générale du morceau, il est une chose qu'il est impossible de ne pas reconnaître; c'est l'admirable énergie de cette image de l'esprit de ténèbres s'emparant de Gernand tout entier, déchirant de traits envenimés le cœur dont il est maître, aigrissant ses haines et ses fureurs, et troublant sans cesse sa raison par des paroles d'orgueil et d'envie.

Teco giostra Rinaldo !

Renaud ton rival !

Voilà le premier cri qu'il adresse à cette âme hautaine; c'est un aiguillon qui réveille sa jalousie. Le second est un appel à son orgueil :

..... Or tanto vale

Quel tuo numero van d'antichi Eroi !

Et ce qui suit est de la même force : « qu'il raconte, ce Renaud si téméraire, qu'il raconte les peuples qui obéis-

sent à sa domination ! qu'il montre les sceptres héréditaires dans sa famille ! »

..... E in dignità regale
Paragoni i suoi morti ai vivi tuoi !

vers d'une concision et d'une vigueur admirables. Littéralement, « qu'en dignité royale il compare ses morts à tes vivans. » « Et tant d'audace dans le prince d'un misérable état, dans un enfant de cette Italie toujours esclave !..... Ah ! que doit penser du haut des cieux l'âme du vénérable Dudon, quand il voit un jeune téméraire réclamer comme son légitime partage ce qui fut le prix glorieux de la vieillesse d'un héros ?..... Et au lieu de châtier son audace, on l'encourage !... on y applaudit !... ô honte commune !..... Non, si Godefroi est injuste, Gernand ne doit point le souffrir..... Gernand doit montrer ce qu'il peut, et ce qu'il est..... »

C'est une chose assez digne de remarque que le changement soudain de la diction du Tasse, lorsque du style ordinaire de la narration il passe au style oratoire. Toute cette foule de mots que l'on pourrait dire en quelque sorte jetés au hasard dans ses vers, et qui trop souvent leur enlèvent le mérite de la précision, et par suite celui de la force, disparaissent tout à coup pour faire place à une allure de style continuellement précise, continuellement ferme. Il semble que là seulement il fasse effort sur sa diction, et aspire à tout le mérite de la langue des orateurs. Que l'on prenne tous les discours de *la Jérusalem* (ceux d'amour exceptés, ils font classe à part), et l'on n'en trouvera peut-être point auquel cette remarque générale ne soit applicable. Nous la faisons ici pour ne plus

la refaire. Nous aurons assez de nous occuper des beautés particulières à chaque morceau de ce genre.

NOTE SIXIÈME, PAGE 219.

« Le poste est beau. Gernand l'eût encore illustré ;
« Mais Renaud le dispute , et l'a déshonoré , etc.

Le Tasse traduit ici assez littéralement Ovide. Ajax , qui se croit déshonoré parce que l'éloquence ose disputer le prix au courage, dit en parlant d'Ulysse :

..... At mecum certasse feretur.

« Questi già con Gernando in gara venne. »

Et plus bas :

..... Sed demit honorem
Æmulus Ajaci.

« Costui scemò suo pregio, allor che chiese. »

M. Baour Lormian a emprunté à La Harpe les deux vers par lesquels il a traduit cette pensée du Tasse : ce sont deux beaux vers ; il était difficile de faire mieux.

Au reste , M. de Lormian, dans le cours de son immense travail, s'est aidé quelquefois de celui de ses prédécesseurs. La Harpe et Clément l'avaient devancé dans la même carrière ; et quoique les traductions de ces deux écrivains soient peu estimées, on y rencontre néanmoins des pensées bien rendues, et certains vers remarquables sous le double rapport de l'élégance et de la précision. Dans ce cas seulement, M. de Lormian leur a fait quelques emprunts, et il l'a fait parce qu'il a cru en avoir le droit. Il est si loin de vouloir déguiser ce

petit nombre de larcins, qu'il nous a invité lui-même à rédiger cette note. Selon nous, il a usé d'un droit incontestable. Delille, dans sa belle traduction du *Paradis perdu*, n'a point agi autrement, et personne ne s'est avisé de lui en faire un reproche. On l'a remercié au contraire d'avoir remis en évidence des vers heureux, mais ensevelis depuis long-temps dans les versions défectueuses de ses devanciers.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 221.

L'impétueux Renaud le voit, l'entend... Soudain :
 « Téméraire ! tu mens : » et le fer à la main
 Il s'élance... Ses pas ont fait trembler la terre.
 Son glaive est un éclair, sa voix est un tonnerre.

Presque tout est à admirer dans les détails qui accompagnent la mort de Gernand. L'esprit de vertige dont il est possédé donne à sa langue une audace toujours croissante, et lui fait enfin insulter en face son redoutable rival, Renaud lui crie : « Tu mens. »

Ma grida : « Menti. »

Mot chevaleresque, terrible signal de mort ; « *Tu en as menti par ta gorge ;* » ainsi se défiait-on.

Parve un tuono la voce, il ferro un lampo
 Che di folgore cadente annunzio apporte.

« Sa voix est le tonnerre, son épée l'éclair qui annonce la foudre, » image admirable de l'impétueuse valeur de Renaud, et de l'effrayante rapidité de ses coups. Mille glaives soudain étincellent ; on accourt, on se presse..... Renaud brave tout.

La Harpe place ici une critique que nous ne saurions admettre. Il reproche au poëte « de s'amuser à
« peindre la foule des curieux qui accourent, qui in-
« terrogent sur ce qu'ils n'ont pas vu , le bruit confus
« de leurs voix, et la comparaison triviale, à force d'être
« répétée, des flots et des vents, etc. » Nous ne dirons rien du petit air de prosaïsme, volontaire ou involontaire, que le critique a répandu sur la traduction qu'il donne là de deux ou trois vers du poëte italien, ni de la circonstance tout-à-fait plate et ridicule qu'il ajoute et met bénévolement sur le compte du Tasse. « *Ils interrogent sur ce qu'ils n'ont pas vu.* » Nous prenons les vers comme ils sont, et nous disons que non-seulement ils ne manquent pas de *vérité*, mais ne manquent pas non plus d'*effet*, et ont *toute la vivacité que comporte l'action*. Renaud s'élance : mille obstacles sont sur ses pas. Ces obstacles sont comme amassés par le poëte pendant quatre ou cinq vers : et ils y devaient être, pour irriter encore la fureur du héros qui les renverse, et faire pâlir Gernand de la puissance du bras qui va le frapper. Après cela nous tomberons à peu près d'accord avec La Harpe sur la comparaison : peut-être eût-il été mieux qu'elle ne s'y trouvât pas.

L'action de Renaud qui fait tournoyer dans sa main sa foudroyante épée, et à travers mille défenseurs, ne cherche et n'atteint que Gernand, est encore une imitation de Virgile :

..... Ac rotat ensem
Fulmineum...

Solumque per omnes
Volscentem petit, in solo Volscente moratur.

Mais ce que le Tasse ne doit qu'à lui-même, c'est cette merveilleuse rapidité de poésie avec laquelle il semble suivre tous les impétueux mouvemens du jeune guerrier, qui, maître de ses coups, jusque dans sa fureur, les précipite, en fatigue, en accable son ennemi, et en un instant lui a plongé et replongé son fer dans le cœur.

Ces notes ne sont guère que des analyses : mais on doit concevoir que souvent l'admiration en soit réduite là ; à moins de se réfugier dans les exclamations.

NOTE HUITIÈME, PAGE 224.

Tancrède cependant, qui de crainte a frémi,
Intercède en faveur d'un héros son ami ;
Godefroi l'écoutait : mais dans son œil sévère
Tancrède cherche en vain le pardon qu'il espère, etc.

On aime à voir Godefroi, insensible aux prières du héros qui plaide la cause d'un héros, maintenir égale pour tous l'inflexible autorité du commandement. Cette juste sévérité doit être toujours dans un chef. Mais Raymond seul, le vieux Raymond l'approuve. Ainsi, quand Manlius fit tomber la tête de son fils sous la hache du licteur, la jeunesse romaine le chargea d'exécration : il n'eut pour lui que les vieillards.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 225.

« La clémence parfois est une lâcheté,
« Il faut que le pouvoir, pour être respecté,
« Se respecte lui-même, etc.

..... Ma ruinosà è senza
Base del timor ogni clemenza.

La Harpe a raison de citer comme imités de cet endroit du Tasse les deux vers de Voltaire :

Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.

Il a bien plus raison quand il dit que ces deux vers valent sûrement mieux que les siens :

Si le pouvoir enfin ne produit pas la crainte,
L'indulgence lui porte une mortelle atteinte.

Quel service il eût rendu au Tasse, et à sa propre réputation, de ne jamais faire que des notes de ce genre ! On pourrait même ajouter de n'avoir pas traduit les huit premiers chants de *la Jérusalem*.

NOTE DIXIÈME, PAGE 226.

Le superbe Renaud l'écoute, et fait soudain
A travers un sourire éclater son dédain.
« Que l'esclave, dit-il, vraiment digne de l'être,
« S'excuse dans les fers et réponde à son maître, etc.

La fin de cette scène est, comme elle devait l'être, l'exil volontaire que Renaud s'impose plutôt que d'aller humilier devant Godefroi la hauteur de son rang et la justice de sa cause. Mais de terribles combats précèdent en son cœur cette sage résolution. Le sourire de la menace sur les lèvres, il est prêt à réjouir les Infidèles du spectacle d'une sanglante tragédie :

Fera tragedia vuol che s'appresenti
Per lor diporto alle nemiche genti.

Déjà même l'acier étincelle sur son front, et la terrible

majesté du dieu Mars est dans ses regards. Mais Tancrède, par un discours admirable, fait fléchir sous l'empire de la raison cette indomptable fierté. Renaud lui cède : il part, l'âme dévorée des saintes et pures flammes de la gloire ; il part pour aller effacer par de nouveaux exploits les exploits qui ont déjà immortalisé son nom. Guerrier de la foi, il va, à travers vingt peuples ennemis, cueillir pour elle des palmes ou des cyprès, parcourir l'Égypte, et pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source ignorée.

Parte, e porta un desio d'eterna e d'alma
Gloria, ch'al nobil core è sforza e sprone :
A magnanime imprese intenta ha l'alma,
Ed insolite core oprar dispone :
Gir fra nemici ; ivi o cipresso o palma
Acquistar per la fede, ond'è 'campione ;
Scorrer l'Egitto, e penetrar sin dove
Fuor d'incognito fonte il Nilo move.

Il part, et le désir d'une gloire immortelle
Aiguillonne son cœur et ranime son zèle.
Un long enchaînement de succès inouïs
Se découvre en espoir à ses yeux éblouis.
La florissante Égypte est déjà sa conquête ;
Il ramène au vrai Dieu les enfans du Prophète ;
Des plus lointains climats subjuguant tous les rois,
Il leur fait arborer l'étendard de la Croix,
Vole, et pénètre enfin jusqu'au bord solitaire
Où le Nil de sa source a caché le mystère.

Il y a dans ces derniers vers je ne sais quel indéfinissable sentiment de grandeur qui élève singulièrement l'âme, et la monte, pour ainsi dire, à la hauteur de celle du jeune héros. On a beaucoup ri de cet esprit d'aventure

du temps d'alors, et il est certain qu'il y a là-dedans un côté qui prête au ridicule. Mais sous la main de la poésie, qui épure et embellit tout, ce qu'il y a de grand, ce qu'il y a de sacré reste seul ; et le cœur ne sait point demeurer froid devant ces nobles images de dévouement et d'héroïsme qui le transportent dans les plus sublimes régions d'un monde idéal où tout est vertu.

On lit, à la fin de quelques éditions du Tasse, huit octaves qui faisaient suite à celle-ci, et qu'il a retranchées. Godefroi envoyait à la poursuite de Renaud une troupe de guerriers, et à leur tête, cet Arnaud, ami de Gernand, qui avait à grands cris demandé pour lui vengeance. Ils rencontrent Renaud, et tremblent tous à sa vue : Arnaud seul l'affronte, et tombe sous ses coups. Renaud accompagne de quelques paroles d'insulte et de mépris cette facile victoire, et poursuit sa route avec la tranquillité du lion rassasié de carnage. On ne saurait trop applaudir à la sagesse qu'a montrée le Tasse en retranchant ces vers : il était d'une extrême inconvenance que Godefroi s'acharnât ainsi à la poursuite de Renaud, et plus encore qu'il envoyât pour le saisir des hommes qui ne pouvaient que fuir devant lui, ou être les victimes de son bras. Il n'était pas moins déplacé de voir le jeune héros, le cœur rempli de ses nobles pensées, en interrompre le cours pour verser malgré lui le sang chrétien. Enfin, dans la diction même, le goût avait beaucoup à réprover. Renaud, par exemple, était comparé à Jupiter,

Allor che sendo monte imposto a monte
Tonò sovra gli orribili giganti ;

trait ridicule d'exagération.

NOTE ONZIÈME , PAGE 233.

Bouillon, rassasié d'un monde qu'il méprise,
Rempli du saint amour dont son âme est éprise,
Tient ses regards au ciel constamment attachés.
Des plaisirs d'un moment ils ne sont point touchés.

On trouve ici, dans l'original, une comparaison d'une vérité et d'une simplicité remarquables, mais qui ne pouvait guère conserver ce mérite dans notre langue. M. de Lormian a cru ne pas devoir la traduire.

Une chose inconcevable, c'est que La Harpe s'obstine à y voir ce qu'il appelle « un défaut de jugement dans le style. » Selon lui, le poète *ne doit pas peindre, et ne peint pas* Godefroi comme un homme rassasié des plaisirs du monde, mais comme un chrétien qui n'a point de goût pour ces plaisirs, parce qu'il leur préfère la félicité céleste. La Harpe devait pourtant savoir que le plus sûr préservatif contre les vanités mondaines est de les avoir connues, et qu'il n'est pas au-dessous du caractère d'un guerrier chrétien de s'être laissé entraîner, dans la fougue du jeune âge, à de frivoles plaisirs dont il a reconnu l'illusion, et qu'il a abjurés à jamais, lorsque de grands saints se sont ouvert ainsi le ciel. Disons plus : l'idée d'une âme qui, un temps livrée à l'orage des passions, a su se reposer dans un calme qui est son ouvrage, a quelque chose de plus poétique que celle d'une austère et inflexible vertu, qui fut toujours au-dessus des faiblesses humaines. Le Tasse a donc bien pu, comme il l'a voulu en effet, peindre Godefroi rassasié du monde, *sazio del mondo*, et n'aspirant plus qu'à monter au ciel

par l'âpre sentier de la vertu. La Harpe s'est donc encore une fois trompé.

On nous accusera peut-être de mettre de l'acharnement à le poursuivre, et de rechercher, avec une clairvoyance tout-à-fait hostile, jusqu'à ses plus légères erreurs. Mais, outre qu'il est très-important pour l'honneur du sens commun de relever même les plus légères erreurs d'un critique qui fait autorité auprès de tant de monde, ne sait-on pas que jamais la vérité ne ressort mieux que par la contradiction ?

NOTE DOUZIÈME, PAGE 238.

Raimbaud le reconnaît à l'éclat de ses armes ;
Et l'aspect d'un rival excitant ses alarmes,
Il s'avance, et lui dit : « Qui t'amène vers nous ? etc.

C'est un assez petit objet que la rencontre d'Eustache et de Raimbaud, leur querelle, et l'intervention d'Armide qui arrête leurs coups. Le Tasse eût mieux fait, à notre sens, d'envelopper tout-à-fait des ombres de la nuit la honteuse désertion des guerriers chrétiens, et de les laisser suivre en esclaves sa trompeuse enchanteresse qui les a subjugués, plutôt que de ramener l'attention du lecteur sur un spectacle qui ne peut plus l'intéresser, et qui lui déplaît même. C'était quatre ou cinq octaves à retrancher. Il en eût pu faire sans danger le sacrifice.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 241.

Affecte un air tranquille, et s'efforce en ces mots
De rendre à tout son camp l'espoir et le repos, etc.

Il n'est pas besoin de citer ici les vers de Virgile que

le Tasse a imités : tout le monde sait que le petit discours de Godefroi pour relever le courage abattu de son armée est tout-à-fait le même que celui d'Énée à ses compagnons, après le naufrage qui les a jetés sur les côtes de Carthage (Énéid. liv. I.^{er}). Les sentimens qui se passent dans l'âme de Godefroi, quand il finit de parler, sont aussi les mêmes que ceux qui se passent dans l'âme d'Énée :

..... Curisque ingentibus æger,
Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.

On voit combien le Tasse imite souvent Virgile : et pourtant nous ne citons pas, il s'en faut, toutes les imitations.

La marche de *la Jérusalem conquise* est encore ici exactement la même que celle de *la Jérusalem délivrée*. Le sixième chant de l'un correspond parfaitement au cinquième de l'autre, avec cette unique différence que, dans le poëme refait, le Tasse a retranché l'incident assez inutile du messenger qui apporte à Godefroi de funestes nouvelles. Mais il a suppléé d'une singulière manière à cette diminution du nombre des vers : dans la querelle de Gernand avec le jeune guerrier, qui n'est plus Renaud, mais Richard, ni de la maison de Guelfe, mais Normand, au lieu du terrible « tu mens », il a placé une prise de paroles assez bizarre et fort longue entre les deux rivaux. Ils se demandent mutuellement qui ils sont, et cela donne occasion à l'un et à l'autre de dérouler l'orgueil de leur arbre généalogique. Richard surtout s'y complaît

avec une exactitude de narration et un sang-froid qui n'annoncent pas une colère fort impétueuse. Il était peut-être impossible de défigurer plus malheureusement un aussi beau morceau.

FIN DES NOTES DU CHANT CINQUIÈME.



11157

BUCHBINDEREI
OBERMEIER
Niederlassung München
Heßstraße 14
80799 München
Telefon 089/280011

